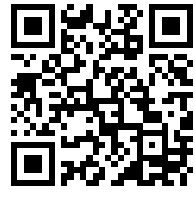
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

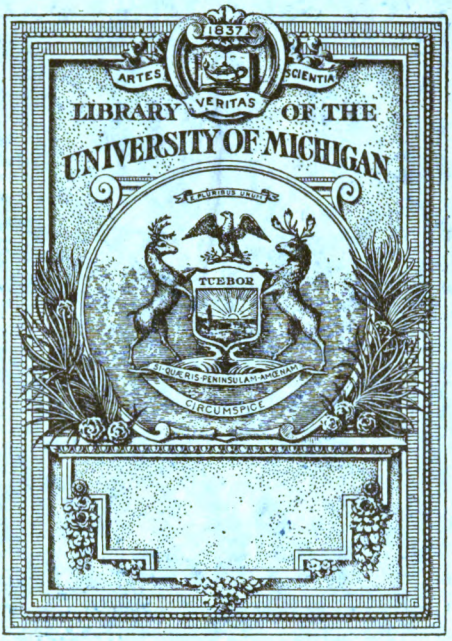
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381208



Digitized by Google

Digitized by Google

5-16.6
B46
B4

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-HUITIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XLVII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1906

Digitized by Google

Digitized by Google

A TRAVERS L'AMÉRIQUE

LE PROGRÈS RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS

Lorsque je visitai l'Amérique pour la première fois, il y a vingt-six ans, je m'attachai spécialement à étudier la question religieuse parmi les sectes les plus avancées (1). Dans une vue d'ensemble — que j'étendis d'ailleurs à tous les peuples anglo-saxons —, je n'hésitai pas à conclure de la sorte : « On pourrait être tenté de voir dans ces systèmes le dernier souffle d'une religiosité qui s'éteint. Quiconque les a étudiés de près ne manquera pas d'y reconnaître plutôt les premiers symptômes d'une foi qui se renouvelle. S'il est une conclusion qui doive ressortir du présent ouvrage, c'est que la religion n'est ni morte ni mourante chez les Anglo-Saxons; qu'au contraire, elle n'a jamais été plus vivace, plus féconde, peut-être plus proche d'une rénovation intégrale (2). »

La prédiction s'est réalisée jusqu'à un certain point, bien que pas tout à fait dans le sens où je l'entendais. Je m'imaginais que le progrès religieux se ferait par l'extension graduelle d'une théologie rationaliste. Il s'est opéré

(1) *Les origines et le développement du rationalisme religieux aux États-Unis*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1883. — Voir aussi mon ouvrage l'*Évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, 1 vol. Paris, 1884.

(2) *Évolution religieuse contemporaine*, p. 410.

383981

Digitized by Google

plutôt par la subordination de la dogmatique à l'action, de la foi aux œuvres, de l'unité doctrinale à l'unité morale.

Les Églises américaines ont eu, de tout temps, une tendance à placer le lien religieux moins dans l'identité des croyances que dans la pratique de la vertu, de la charité et de la solidarité, comme le fait très bien ressortir M. Bargy dans son récent volume sur la religion aux États-Unis, où il expose successivement le but social et le caractère pratique assumés, dès l'origine de la colonisation, par les principales Églises américaines (1). Cette double tendance m'avait également frappé au cours de mon précédent voyage. Mais, depuis lors, elle a pris une telle extension que les autres traits des religions américaines s'en trouvent, pour ainsi dire, relégués au second rang. Son accentuation me semble due aux causes suivantes :

1° L'importance grandissante que les problèmes sociologiques ont assumée aux États-Unis, plus encore qu'ailleurs ;

2° La réaction morale contre les abus de l'individualisme et de la concurrence ;

3° La perception de plus en plus nette du rôle social des religions ;

4° L'impossibilité de trouver un meilleur terrain pour satisfaire l'aspiration croissante à une entente entre les diverses communions ;

5° L'influence exercée par le Congrès des religions tenu à Chicago en 1893.

Nulle part, on le sait, la lutte pour l'existence et la richesse n'est poussée plus loin qu'aux États-Unis ; nulle part, l'initiative privée n'engendre plus de prodiges ; nulle part, l'individu n'est plus exposé à connaître sucessivement les extrêmes de l'opulence et de la misère. Le même contraste se manifeste dans la vie publique, où une liberté portée aux dernières limites marche de pair avec l'omni-

(1) Henry Bargy. *La religion dans la société aux États-Unis*, 1 vol. Paris, 1902.

Digitized by Google

potence des politiciens et où les pratiques de la démocratie absolue aboutissent trop souvent aux pires excès de la corruption politique. Par une réaction naturelle, on a vu se développer, chez l'individu, le besoin de se soustraire à cette atmosphère fiévreuse, et, parmi le public, le désir de mettre un peu d'ordre dans cette anarchie des institutions. En même temps, les classes éclairées, l'élément intellectuel qui se recrute surtout dans le professorat et dans le pastorat, ont commencé à se rendre compte que la direction de la société est avant tout une science, mais que cette science aura beau aboutir à des conclusions positives, qu'elle restera impuissante à dominer les intérêts et les passions hostiles, si elle ne trouve moyen d'enrôler à son service les instincts de solidarité et d'altruisme latents dans l'âme humaine. Or, c'est ici qu'apparaît le rôle de la religion.

Le parlement des religions.

Telle fut bien la pensée directrice qui inspira, lors de l'Exposition internationale de Chicago, l'idée de réunir, à côté des conférences séparément organisées par les diverses confessions, un congrès où seraient invités les représentants les plus autorisés non seulement de toutes les Églises chrétiennes, mais encore des cultes étrangers au christianisme, dans le double but de faire ressortir ce que toutes les religions ont en commun et de rechercher comment elles pourraient le mieux coopérer au progrès social Les invitations furent adressées au nom d'un comité mixte, où siégeaient des membres de seize communions différentes, y compris un archevêque catholique et un grand-rabbin, sous la présidence d'un ministre presbytérien. On lisait dans le manifeste, tiré à plus de 40,000 exemplaires : « Nous invitons affectueusement « les représentants de tous les cultes à nous accorder « leur concours pour exposer au monde l'harmonie et « l'unité religieuses de l'humanité, ainsi que pour faire

Digitized by Google

« ressortir les facteurs spirituels et moraux qui sont à « l'origine du progrès humain... Il s'agit de seconder « l'action des forces qui amèneront l'unité de notre espèce « dans le culte de Dieu et dans le service de l'homme. « Que des délégués venus de tous les points du globe « se demandent et s'expliquent mutuellement quelles « œuvres ils ont à produire ou à suggérer pour l'amélio- « ration du monde, quelle lumière la religion peut projeter « sur les problèmes du travail, sur les questions d'éduca- « tion et les conditions perplexes de la société moderne, « enfin quels éclaircissements elle peut apporter dans les « sujets d'intérêt vital qui seront traités par les autres « congrès de 1893. »

Le Congrès s'ouvrit le 11 septembre devant un auditoire de quatre mille personnes. Sur l'estrade siégeait le cardinal Gibbons, dans sa robe écarlate, entouré d'un groupe de rabbins et de pasteurs. A leurs côtés étaient groupés les représentants des religions orientales : « Ici c'était le brahmane Vivekananda, vêtu de rouge, sa tête bronzée surmontée d'un turban jaune; près de lui, le bouddhiste Dharmapala, vêtu d'une toge de blancheur immaculée sur laquelle se détachait sa chevelure d'un noir d'ébène; à gauche de l'estrade, Mgr Latas, archevêque (grec) de Zanthe, entouré de deux ou trois popes; près de lui, la face noire, mais aux yeux brillants, de Mgr Arnett, évêque méthodiste (nègre) d'Afrique, et, plus loin, à droite, le groupe des mandarins chinois et des bonzes japonais en robes de soie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel (1). » Les communions protestantes dominaient naturellement; elles comptaient une centaine de délégués, pour dix-huit catholiques romains, dix juifs, sept bouddhistes, six grecs orthodoxes, trois confucéens ou taoïstes, deux brahmanes, deux brahmaïstes, deux parsis, deux musulmans, deux agnostiques, un jaina (Inde), un shintoïste (Japon) et plusieurs

(1) Bonet Maury. *Le Congrès des religions à Chicago en 1893*, 1 vol. in-12. Paris, 1895, p. 16.

Digitized by Google

théosophes. On avait également invité les principaux écrivains qui s'occupent d'histoire religieuse, qu'ils appartinssent ou non à une religion déterminée (1). Ce concile sans précédents, que d'aucuns prédisaient devoir rappeler la Tour de Babel, siégea pendant dix-sept jours et parmi les cent quatre-vingt-deux discours ou communications dont il fut le théâtre, c'est à peine si deux ou trois laissèrent percer une note d'intolérance ou même de prosélytisme particulariste.

Les questions dont s'occupa le Congrès se rattachaient à l'une de ces trois catégories : *A)* la religion en soi; *B)* la religion dans ses rapports avec les domaines suivants : 1° la famille; 2° les sciences, les arts et les lettres; 3° la morale; 4° les problèmes sociaux; 5° l'humanité; 6° la justice internationale et l'arbitrage; *C)* la situation actuelle des religions — Possibilités d'action commune.

De ces trois subdivisions, c'est la seconde qui reçut le plus de développement, et, si les représentants des divers cultes ne furent pas d'accord pour admettre, avec certains orateurs, que les systèmes religieux ont une valeur purement relative, tous semblent avoir été de cœur avec le cardinal Gibbons, quand ce prélat leur tint ce langage assez extraordinaire dans la bouche d'un dignitaire papal : « Nous ne pouvons refaire les miracles du Christ... Mais il y a d'autres miracles, bien plus utiles pour nous, que tous nous pouvons accomplir au cours de la vie; ce sont les miracles de la charité, de la pitié, de l'amour pour autrui. »

Ce rôle social auquel devrait prétendre le christianisme et la religion en général a été plus nettement défini encore par d'autres orateurs, notamment par les professeurs

(1) Un des chefs du mormonisme m'a affirmé qu'on avait refusé d'admettre les délégués de l'Église mormone. Si c'est exact, on ne peut que le regretter; mais le fait prouverait simplement que, même au sein des organismes les plus tolérants, il existe encore un coin d'intolérance.

Digitized by Google

Peabody et Small, appartenant respectivement aux universités de Harvard et de Chicago

M. Small, notamment, a formulé une série de thèses où il s'efforce de montrer que la grande mission des Églises est de s'attaquer à la solution des problèmes que soulève de plus en plus l'existence des grandes agglomérations humaines : non seulement le paupérisme, l'intempérance, la prostitution, le jeu, le crime, mais encore l'insuffisance des salaires, l'insalubrité des logements, les excès du luxe, l'antagonisme des classes et même l'exploitation politique du suffrage universel. « Les Églises, dit-il, ont deux alternatives : ou bien se confiner dans leur mission spirituelle, ou bien accepter leur pleine responsabilité dans la révélation et la réalisation des vrais rapports qui doivent unir les hommes entre eux aussi bien que l'homme à Dieu. Ce n'est pas une question de croyances... Aucune Église, même la plus nombreuse, ne suffit pour lutter isolément contre les maux de la société. Les Églises doivent s'entendre pour se partager méthodiquement la besogne et mettre en ligne le plus d'auxiliaires possible, sans que cette coopération sociale implique une union doctrinale artificielle. C'est l'unique moyen de faire ressortir leur conviction que la fraternité effective est une obligation religieuse supérieure à la défense de leur prestige confessionnel (1). » — Nous verrons plus loin comment ce plan est entré dans la voie des réalisations pratiques.

En Europe, le Congrès des religions n'a guère provoqué qu'un intérêt de curiosité. Presque toutes les Églises établies lui firent grise mine. En Angleterre même, l'Église anglicane s'y était montrée carrément hostile. L'Église romaine organisa autour de ses travaux la conspiration du silence, et, lorsqu'un groupe de catholiques à esprit plus large parla d'organiser à Paris, pendant

(1) Barrows, *Parliament of Religions*, t. II, pp. 1080-1082. — Voir aussi, dans le même recueil, le mémoire de M. W. Stead, le vaillant directeur de la *Review of Reviews*, intitulé *The Civic Church*.

Digitized by Google

l'Exposition de 1900, une nouvelle session du Congrès, elle mit violemment fin à leur initiative (1). Quant aux libres-penseurs, ils n'eurent guère que du dédain pour ces manifestations exotiques du sentiment religieux.

Il en fut tout autrement aux États-Unis, où le compte rendu officiel du Congrès, rédigé par un des principaux promoteurs, le ministre presbytérien John Barrows, — deux gros volumes in-8° — se vendit en quelques mois à plus de 30,000 exemplaires (2). On peut dire que les discours dont avait retenti cette tribune eurent un écho dans toutes les chaires de l'Amérique et y engendrèrent une véritable littérature.

Le parlement des religions avait pour objet de provoquer un mouvement d'idées, plutôt que de fonder directement des institutions. Cependant, il laissa derrière lui une organisation permanente, la *World's Fair Religious Par-*

(1) Le seul ecclésiastique européen qui ait adhéré au Congrès est le célèbre philologue de l'université de Louvain, Mgr de Harlez, esprit d'ailleurs large et éclairé. Il avait envoyé au Congrès un essai sur l'utilité de l'histoire comparée des religions, qui mériterait d'être traduit en entier. « L'étude comparée des religions, y disait-il, mieux qu'aucune autre étude, enseigne quelles idées constituent le patrimoine commun de l'humanité et par conséquent sont conformes à la réalité, car ce qui appartient à la nature humaine est la réalité. » Il concluait ainsi : « O, mes frères dans la foi à notre commun Créateur et Père, vous qui m'écoutez, nous sommes éloignés les uns des autres par la diversité de nos croyances. Eh bien ! rapprochons-nous du moins en ce moment par cette affection fraternelle qui est d'ordre divin. » On assure que l'éminent écrivain fut quelque peu pris à partie en haut lieu pour ses audaces de plume. — Quelque temps après la publication des travaux du Congrès, l'auditeur général de l'armée belge dînait au palais avec l'archevêque de Malines. L'éminent magistrat — encore aujourd'hui, jeune de cœur et d'imagination malgré ses quatre-vingts ans sonnés — tâcha de convertir le cardinal à son propre enthousiasme pour le parlement des religions ; Mgr Goossens se borna à lui répondre assez froidement que c'était le premier mot qu'il en entendait !

(2) *The World's Parliament of Religions*, an illustrated and popular story of the World's first Parliament of Religions, edited by John H Barrows, 2 vol., ensemble 1,600 pages. Londres, 1893.

Digitized by Google

liament Extension, qui s'est assigné les buts suivants :

1° Favoriser des relations cordiales, ainsi qu'une entente réciproque (*a mutual understanding*) entre les adhérents des divers cultes ;

2° Éveiller un intérêt actif à l'égard des problèmes religieux ;

3° Faciliter particulièrement la réalisation et la mise en pratique de la vérité religieuse.

« L'Extension du parlement des religions » — porte son manifeste initial — « est instituée pour les libéraux aussi « bien que pour les orthodoxes, à la fois pour les chré- « tiens et les juifs de l'Occident, les brahmanes et les « bouddhistes de l'Orient. Elle sera assez large pour « comprendre toutes les nuances d'opinion, sans deman- « der ni abdication ni compromis. » Actuellement présidée par M. Paul Carus, un écrivain américain qui a fait ses preuves comme littérateur et comme philosophe, elle continue à grouper des esprits distingués, appartenant aux principales communions religieuses. Elle s'est surtout appliquée à populariser l'œuvre du Congrès par des conférences et des publications ; elle a aussi organisé des cours sur l'histoire des religions et publié, en 1898, un aperçu historique des principales religions présentes et passées, auquel on m'a bien voulu demander de collaborer par un article sur les *Rapports entre le christianisme et les autres religions* (1). Toutefois, sa sphère d'action est restée surtout intellectuelle, et c'est directement que l'influence du Congrès s'est fait sentir sur les Églises des États-Unis.

Statistique des confessions.

D'après le recensement de 1890, il y avait aux États-Unis cent quarante-trois organismes religieux indépendants les uns des autres. Si toutefois on groupe ensemble les variétés de chaque Église, ce chiffre peut être

(1) *Universal Religion*. Chicago, 1898.

Digitized by Google

ramené à une cinquantaine. Voici quelles étaient, à cette époque, les forces respectives des principales sectes, sur une population d'environ 63 millions d'habitants :

Catholiques	6,258,000
Méthodistes	4,589,000
Baptistes	3,743,000
Presbytériens	1,278,000
Luthériens	1,231,000
Disciples du Christ	641,051
Épiscopaux	540,509
Congrégationalistes	512,771
Unitaires	67,749
Universalistes, quakers et autres sectes chrétiennes	1,221,571
Juifs	130,496
Autres religions non-chrétiennes	330,000
De religion inconnue	4 à 5 millions.

On comptait, à la même époque, 111,000 ministres, 162,250 congrégations et 142,600 lieux de culte. La valeur des biens affectés à des services religieux était évaluée à environ 680 millions de dollars, soit 3 milliards 400 millions de francs (1). Ce sont d'assez jolis chiffres pour un pays où les Églises, séparées de l'État, dépendent exclusivement de la générosité de leurs adhérents, sans autre privilège que l'exemption fiscale des bâtiments consacrés au culte.

Le recensement de 1900 ne s'est pas occupé des religions ; mais on trouve, dans le *Statesman's Year Book* pour 1904, le tableau suivant, dressé en 1900 par le journal *The Independent,* d'après une statistique très minutieuse :

Catholiques	8,447,801	Juifs	1,043,800
Méthodistes	5,809,516	Épiscopaux	709,325
Baptistes	4.443,628	Congrégationalistes	628,284
Luthériens	1,575,778	Réformés	365,075
Presbytériens	1,560,847	Mormons	343,000
Disciples du Christ	1,118,396	Frères-Unis	264,980

(1) BARROWS, *Parliament of Religions*, t. II, pp. 1162-1165.

Digitized by Google

Évangéliques allemands	238,000	Unitaires	75,000
Association évangélique	177,433	Memnonites . . .	57,948
Quakers.	118,897	Universalistes. . .	46,000
Chrétiens	112,414	Spirites	45,000
Dunkards (baptistes allemands) . . .	108,694	Armée du Salut . .	40,000
Adventistes . . .	89,452	Eglise de Dieu . .	38,000
Chrétiens scientistes.	80,000	—	
		Autres sectes . . .	171,129
		—	

On remarquera que presque toutes les Églises se sont développées dans une proportion correspondante à l'augmentation générale de la population. Celle-ci, en effet, a passé de 63,069,756 en 1890, à 76,303,387 en 1900. Les principales confessions gardent leur rang numérique. L'augmentation a été surtout sensible chez les juifs et chez les catholiques. Mais, parmi les premiers, elle est due, exclusivement, et parmi les seconds, principalement, aux renforts amenés par l'émigration européenne. Il est assez piquant de constater que de toutes les Églises recensées, la plus faible est celle qui s'intitule l' « Église de Dieu ». Mais il ne s'agit que d'une variété évangélique, fondée, vers 1850, par John Winnebrenner sur une théologie plus ou moins unitaire.

Les unitaires.

Les unitaires ne sont pas plus de 75,000, s'il faut en croire la statistique ci-dessus. Cependant, on aurait tort de mesurer à leur nombre leur influence dans le passé et dans le présent. Descendants directs des puritains qui colonisèrent la Nouvelle-Angleterre, mais s'étant graduellement émancipés des dogmes calvinistes, ne voyant plus dans la *Bible* qu'un livre d'édification, parsemé de vénérables légendes, et dans Jésus que le sublime initiateur d'une profonde révolution religieuse et morale, ils n'ont jamais compté qu'un nombre restreint de congrégations (actuellement près de cinq cents). Mais ils se vantent — et non sans fondement — que si on dresse la liste des

Digitized by Google

Américains les plus éminents dans les lettres, les arts, les sciences, le droit, la politique, pendant les deux derniers tiers du XIXe siècle, les quatre cinquièmes des noms y relèvent de l'unitarisme. Presque tous les écrivains et les réformateurs dont la réputation a atteint l'Europe, de 1840 à 1860, étaient des unitaires. Boston, l' « axe de l'univers » (*the hub of the world*), comme disaient plaisamment les cités rivales, fut longtemps leur principal centre, pendant l'époque où la culture américaine y jetait son plus vif éclat. Ils dominent encore aujourd'hui à Harvard, la plus ancienne et la plus considérée des universités américaines.

D'ailleurs, l'unitarisme s'étend bien au delà des Églises qui en ont adopté le titre : les universalistes, les quakers progressistes, les protestants évangéliques allemands, une grande partie des communautés congréganistes, enfin, les juifs réformés, se placent sur le même terrain théologique, et, dans les autres confessions — sauf peut-être au sein de l'Église romaine et de quelques autres organisations essentiellement conservatrices — les esprits les plus avancés, tant parmi les ministres que parmi les fidèles, sont, en réalité, des unitaires qui jugent inutile de rompre avec leurs anciennes dénominations. « Les vues de Théo-« dore Parker », disait, en 1904, le rapport annuel de l'*American Unitarian Association,* « sont acceptées désor-« mais par des centaines de ministres dans toutes les « confessions protestantes. C'est à peine si on trouve « encore, dans une chaire urbaine un peu en vue, quel-« que trace de la vieille orthodoxie. Il n'est pas rare de « rencontrer, dans des journaux religieux, un article de « fond rempli d'idées unitariennes, côte à côte avec une « attaque contre l'Église unitaire. » Sous ce rapport, l'unitarisme a surtout agi comme un levain.

Les unitaires, pas plus d'ailleurs que les congrégationalistes, ne possèdent d'autorité centrale pour définir leur foi. L'Association américaine unitaire, fondée en 1825 à Boston « pour répandre la connaissance et favoriser le

Digitized by Google

« progrès du pur christianisme », n'est pas une fédération d'Églises, mais une association libre de ministres et de pasteurs qui s'est simplement proposé de fournir un centre à la propagande de l'unitarisme.

S'en suit-il que les unitaires n'ont aucun lien doctrinal? Leur dénomination impliquait simplement, à l'origine, une protestation contre le dogme de la Trinité. Cependant, dès le début, s'affirmait, sous cette attitude négative, le désir de se créer une théologie répondant aux besoins nouveaux de la raison et de la conscience. « La vérité, proclamait Channing, c'est que notre suprême autorité (*our ultimate reliance*) est et doit être la raison... Je suis plus sûr de tenir de Dieu ma nature rationnelle que de trouver dans un livre quelconque l'expression de sa volonté. » L'unitarisme est graduellement devenu non plus seulement la doctrine de l'unité divine, mais encore celle de l'unité de l'univers. D'où sa préoccupation constante de mettre sa théologie en harmonie avec les synthèses les plus hardies de la science contemporaine. Un des principaux docteurs de l'unitarisme, le Rév. Minot J. Savage, qui fut un des premiers disciples d'Herbert Spencer aux États-Unis me disait, lors de mon dernier passage à New-York: « Quand, il y a trente ans, j'ai commencé à parler de l'évolutionnisme dans ma chaire, mes collègues unitaires me regardaient presque comme un hérétique; aujourd'hui, toute la nouvelle génération de nos ministres partage mes vues. (1) »

(1) Le Rév. Minot J. Savage est l'auteur de nombreux ouvrages fort estimés : *The Religion of Evolution*, 1876; *The Morals of Evolution*, 1880; *Religion for to day*, 1897; *The passing and the permanent in religion*, 1901, etc. C'est à lui qu'Herbert Spencer écrivait en 1883 : « Il est « grand temps qu'on fasse quelque chose pour montrer aux gens « qu'ils n'en sont pas réduits à une pure négation de leurs précieuses « croyances religieuses et morales... J'espère que vos enseignements « grouperont un corps défini d'adhérents qui deviendra le germe « d'une organisation nouvelle. Voici longtemps que j'aspire au « moment où quelque chose de ce genre pourra être fait et il me « semble que vous êtes l'homme pour le faire. » Cf. mon *Évolution religieuse contemporaine*, p. 274.

Digitized by Google

Un autre des ministres unitaires les plus estimés, le Rév. John Chadwick, mort en 1904 après quarante ans de pastorat, écrivait en 1894 : « Bien que les unitaires ne croient pas tous dans les mêmes termes, il y a bien plus d'accord entre eux aujourd'hui qu'en 1820 ou en 1840, et certaines de leurs croyances sont si communément acceptées, qu'on peut les tenir pour générales. » Parmi ces croyances générales, il énumère les suivantes : 1° le droit et le devoir de penser librement, même dans les problèmes religieux les plus élevés ; 2° le droit et le devoir de chercher dans la raison le critérium ultime de la vérité ; 3° la supériorité de la morale sur la foi, de la conduite sur la doctrine (1).

C'est ce dernier point qui a assuré l'influence des unitaires, peut-être plus encore que le rationalisme de leur théologie. Déjà, en 1882, la *Conférence nationale unitaire* avait introduit dans ses statuts un article ainsi rédigé : « Tout en estimant que le préambule et les articles de « notre constitution représentent convenablement les « opinions de nos Églises, nous désirons affirmer haute- « ment qu'ils ne constituent pas un critérium obligatoire « de la doctrine unitaire et qu'ils n'ont pas pour objet « d'exclure de notre communion aucun de ceux qui, tout « en différant de ces croyances, sont cependant en sympa- « thie générale avec notre objet et notre but pratique. » — « Un nombre croissant d'Églises unitaires repoussent toute autre plate-forme (*covenant*) que cette déclaration de motifs : « Dans l'amour de la vérité et l'esprit de Jésus, « nous nous unissons pour le culte de Dieu et le service « de l'homme. » On lit dans un tract publié par le Rév. Joseph Henry Crooker sous les auspices de l'American Unitarian Association : « Bien que nous soyons de grands croyants, nous insistons sur ce point que les croyances sont, au mieux, simplement partielles et secondaires (*that*

(1) *Why I am what I am*, by fourteen clergymen, 1 vol. New-York, 1904, pp. 85 et suiv.

Digitized by Google

beliefs are at best only fractional and secondary) et que la religion est dans la façon de vivre » (1).

Quelques unitaires voudraient aller plus loin encore. Le président de l'Association unitaire, le Rév. Sam. Eliot, disait, en 1904, dans son rapport annuel : « Le moment n'est-il pas venu où nos libres Églises pourraient entrer d'une façon plus directe et plus unie dans le domaine de l'éducation, de la charité active, de la justice sociale ?... Les unitaires ont été les guides de la république dans toutes les réformes progressives. L'unitarisme en corps ne peut-il maintenant assumer cette direction ? »

En dehors de leur participation aux œuvres de réforme, les unitaires se livrent à une propagande intense. Leurs ministres, qui sont en général des esprits de haute culture, publient autant qu'ils prêchent. Au cours de 1905, l'Association unitaire a distribué plus de 300,000 *tracts !*

Cette libéralisation de l'unitarisme a été secondée par le mouvement de la « religion libre » que représente surtout la *Free Religious Association*, fondée en 1867 « pour favoriser les intérêts pratiques de la pure religion, accroître les sympathies spirituelles, encourager l'étude scientifique du sentiment religieux et de l'histoire religieuse ». Bien que cette ligue, qui entendait se placer, en dehors même du christianisme, sur le terrain commun à toutes les religions, ait renfermé de tout temps des juifs, des spirites et des libres penseurs, ce sont surtout les unitaires qui lui ont fourni et qui lui fournissent encore son principal contingent. Après avoir jeté un vif éclat pendant trente ans, elle semble avoir ralenti son activité, peut-être parce que les préoccupations actuelles du mouvement religieux sont moins intellectuelles que sociales.

Cependant on trouve encore à sa tête les survivants du brillant état-major qui se groupait naguère autour d'Emerson et qui a longtemps résumé les aspirations les

(1) Joseph Henry Crooker, *The Unitarian Church*, its history and characteristics. Boston, pp. 17-18.

Digitized by Google

plus élevées de la libre pensée religieuse aux États-Unis: le colonel Thomas Wentworth Higginson, tour à tour pasteur et soldat, un des vétérans de la guerre anti-esclavagiste, toujours jeune d'enthousiasme et de dévouement pour toutes les nobles causes; Moncure D. Conway, le sympathique défenseur du rationalisme religieux sur les deux rives anglo-saxonnes de l'Atlantique; B.-J. Underwood qui fut longtemps le directeur de l'*Index*, un des journaux libres-penseurs les mieux faits et les plus sérieux des deux continents; Edwin D. Mead, William Salter, Félix Adler, Minot Savage, M^mes^ Ednah Cheney et Julia Ward Howe; — tous noms que j'avais déjà trouvés il y a vingt-six ans au premier rang de la vaillante légion qui combattait pour l'émancipation du sentiment religieux.

Sociétés pour la culture éthique.

Dans le même courant d'idées, bien que cette fois au-delà de l'unitarisme, il faut mentionner les « Sociétés pour la culture éthique » (*Societies for ethical culture*), dont la première fut fondée en 1876 par M. Félix Adler, fils d'un rabbin de New-York, en vue de concentrer le sentiment religieux sur la réalisation de la vie morale. « Les hommes, allègue M. Félix Adler, se sont si longtemps disputés sur l'auteur de la loi morale qu'ils l'ont elle-même laissée dans l'ombre... Alors que la divergence des croyances tend à s'accentuer, il semble nécessaire de placer la loi morale, là où elle ne peut être controversée — dans la pratique. » Ces associations s'occupent surtout d'agir par l'éducation et par l'exemple. Elles ne demandent à leurs membres que de conformer leur conduite à ce qu'elles regardent comme l'élément essentiel des religions, c'est-à-dire l'idée du devoir.

« Mettez-vous bien dans l'esprit — disait M. Adler en 1904 — que notre société est une société religieuse dans le sens essentiel du mot. C'est une association vouée à l'effort moral. Nous nous accordons sur ce point que le

Digitized by Google

seul objet qui rende la vie digne d'être vécue, c'est la tentative pour réaliser nos justes relations, pour nous conformer à la droiture, pour nous rapprocher d'un idéal de sainteté. Et c'est au nom de cet idéal que nous exerçons toutes les fonctions de la religion. C'est en son nom que nous consacrons le mariage, en insistant sur la sublimité intrinsèque de ce lien, à part toute considération de bénédiction ou de sanctification. C'est en son nom que nous enterrons les morts, en choisissant comme texte, sur le seuil de la tombe, le caractère sacré de la vie humaine et les fins éternelles auxquelles elle est vouée. De par ce même idéal, nous consolons les affligés, en les exhortant à tirer parti de leurs propres souffrances pour leur perfectionnement moral. Enfin, c'est encore cet idéal que nous nous efforçons d'inculquer aux enfants dans nos écoles du dimanche et nos écoles quotidiennes (1). »

Les Sociétés éthiques se déclarent ouvertes aux adhérents de n'importe quelle Église, aussi bien qu'aux agnostiques et aux athées : « Notre attitude, dit encore M. Adler, n'est pas de l'antagonisme. Notre objet est de construire, non pas de détruire. Notre seul but est de favoriser le progrès moral. Nous n'avons d'autres adversaires que ceux qui le combattent. La question a été soulevée, s'il était possible de concilier l'adhésion à la société éthique avec la foi dans les croyances de certaines Églises. Cela dépend, devons nous répondre, de l'esprit dans lequel ces croyances sont acceptées, si c'est dans un esprit dogmatique ou dans un esprit éthique. Le croyant « éthique » sera d'accord avec nous pour placer le devoir au-dessus de toute autre considération, sauf à regarder la loi du devoir comme exprimant en même temps la volonté de son dieu et l'accomplissement du devoir comme constituant un acte du culte. Le croyant « dogmatique » n'est pas exclu de notre société; il s'en exclut lui même, quand

(1) *The aims of the Ethical Society*. Ethical pamphlets, n° 3. New-York, 1904.

Digitized by Google

il affirme l'existence de quelque chose plus important que de vivre en homme de bien. Vis-à-vis de ce croyant, notre mouvement a une mission : c'est de le convertir au point de vue éthique. »

La Société éthique de New-York n'a cessé de grandir en importance; elle a déjà dû, à plusieurs reprises, élargir le local où elle tient ses réunions qui comportent de la musique, des lectures et une conférence dominicale; elle a multiplié ses écoles et ses associations auxiliaires ; elle a fondé des filiales à Chicago, Philadelphie, Saint-Louis, sans compter les tentatives pour implanter le mouvement à l'étranger, particulièrement en Allemagne et en Angleterre. Elle inspire aussi plusieurs journaux consacrés à l'étude des questions morales (1). — Ici encore, l'influence sociale dépasse de beaucoup le chiffre des adhérents.

Confessions protestantes orthodoxes.

Si maintenant nous nous considérons les Églises qui se rattachent davantage à l'orthodoxie, nous y retrouvons des tendances analogues, greffées, il est vrai, sur une base dogmatique. Cependant, là même, les confessions de foi tendent tellement à tomber en désuétude qu'on ne se donne même plus la peine de les reviser. Un ministre presbytérien disait de ses collègues : « Deux tiers n'acceptent pas la Confession, l'autre tiers en a oublié les dogmes (2) ». Quelques-uns soutiennent même que plus une confession est surannée, moins on est contraint de la prendre à la lettre.

Il règne aux États-Unis une opinion que nous avons peine à concevoir dans nos pays à démarcations nettes, où l'intolérance doctrinale n'est pas seulement le privilège de l'Église. Les Américains s'imaginent que, quand

(1) Percival Chubb, *The Origin and Growth of the Ethical Movement.* Ethical pamphlet, n° 4.

(2) Bargy, *Religion aux États-Unis*, p. 118.

Digitized by Google

un ministre « élargit » ses idées, il ne doit pas pour cela rompre avec sa dénomination, mais qu'il doit, au contraire, employer plus que jamais son influence à propager ses nouvelles interprétations parmi ses ouailles et parmi ses collègues. M. Schurman, le président de l'université Cornell, n'hésite pas à proclamer : « Si un vrai chrétien découvre que la croyance de son Église n'est plus défendable, son devoir est de ne pas quitter l'Église, mais de faire luire au dehors la clarté qui est en lui... Le christianisme a mis de côté la religion dogmatique et s'élève maintenant à la religion spirituelle, à laquelle on ne peut être fidèle, si on fait de la croyance la condition ou la pierre de touche de l'adhésion à une Église. Bientôt il semblera aussi absurde de quitter une Église, parce qu'on est en désaccord avec les détails de sa doctrine, qu'il le semblerait aujourd'hui de la quitter parce qu'on ne croit pas entièrement parfait son système de gouvernement (1) ».

Ce sont les méthodistes qui constituent actuellement aux États Unis la secte la plus nombreuse et la plus populaire. Or, comme leur nom l'indique, la religion représente pour eux une méthode plutôt qu'une doctrine; elle est avant tout la conformité de la vie aux règles de la piété et de la morale. Ils ont hérité de l'ancien esprit puritain, mais seulement pour ce qui concerne les mœurs. Par l'intervention constante de leurs missionnaires dans les agglomérations les plus adonnées à l'ivrognerie, au jeu, à la débauche et à la violence sous toutes ses formes, ils ont, peut-être tout autant que les comités de vigilance et par des moyens moins sommaires, contribué à assainir et à discipliner les jeunes communautés sauvages du Far-West dont Bret Harte nous a laissé de si dramatiques récits, dans l'âge héroïque de la colonisation. On peut aussi porter à leur crédit les missions qu'ils ont établies dans les principales villes des États-Unis, non seulement pour

(1) Bargy, *Religion aux États-Unis*, p. 292.

Digitized by Google

propager leurs vues religieuses, mais encore pour développer l'éducation professionnelle et morale par des jardins d'enfants, des écoles de cuisine (*kitchengartens*), des écoles du soir, des salles de lecture pour jeunes filles, des écoles d'apprentissage, etc. Cependant leur action sociale reste tout indirecte et ils tiennent à bien le marquer : « Les questions sociales, disait un de leurs représentants au Congrès de Chicago, sont des questions de classe ; elles sont donc essentiellement étrangères au méthodisme (*un-methodistic*). Le méthodisme prêche son évangile pour les individus ; il ne peut s'occuper des plans pour améliorer le monde, en entrant dans les questions de classes et de masses... Comme méthodistes, notre place est parmi les âmes individuelles et, s'il plaît à Dieu, nous y resterons, pour veiller sur le mécanisme moral qui fait mouvoir tous les autres mécanismes du monde [1] ».

Il y a quelques années, les méthodistes avaient imaginé de fonder des espèces de cités modèles où les habitants et même les voyageurs de passage étaient soumis à une discipline assez dépourvue de gaîté. Telle était Ocean Grove sur la côte de l'Atlantique, dans l'État de New-Jersey. Ce fut d'abord un de ces campements temporaires dans lesquels les membres de presque toutes les Églises américaines aiment à se retrouver, pendant plusieurs semaines de l'été, pour y mener, sous la tente, une vie simple et édifiante, la plus rapprochée possible de la nature. En 1869, l'*Ocean Grove Camp Meeting Association* décida d'organiser une colonie permanente qui eut bientôt ses villas, ses hôtels, ses magasins, ses bains de mer et sa promenade en planches sur le rivage. L'emplacement était admirablement choisi pour se défendre contre l'intrusion des profanes ; c'est une sorte de presqu'île entièrement isolée par la mer, un lac, un fossé et une palissade ; on n'y communique que par des ponts avec les cités balnéaires voisines : Long Branch et Asbury, plages populaires où

[1] BARROWS, *Parliament of Religions*, p 1486.

Digitized by Google

règne une grande liberté de mœurs et d'allures pendant toute la saison d'été. Encore en 1903, le passage des ponts était interdit, à partir de 10 heures du soir, jusqu'au lever du soleil, ainsi que pendant trente six heures, du samedi soir au lundi matin. La vente des liqueurs et même du tabac y reste absolument prohibée — comme aussi les représentations théâtrales — bien qu'on y fasse énormément de musique. Le dimanche, il est défendu de se baigner ainsi que de circuler en voiture ou à bicyclette; seules sont autorisées les voitures d'enfants. La compagnie de chemin de fer qui dessert la côte a dû prendre l'engagement de ne pas ouvrir sa gare le jour du Seigneur. En revanche, les services religieux, très simples d'ailleurs, s'y succèdent sans désemparer jusqu'au soir. Tel est le régime auquel se soumettent chaque année pour leurs vacances 20,000 à 25,000 visiteurs, à la vérité, presque tous méthodistes (1).

Je dois déclarer que, quand je visitai Ocean Grove au commencement de septembre 1904, cette rigueur commençait à se relâcher. Bien que ce fût dimanche, je n'eus aucune difficulté à pénétrer l'après-midi dans la cité naguère interdite aux excursionnistes dominicaux, et, en franchissant le pont qui y donnait accès de Long Branch, je croisai de nombreux couples qui se rendaient vers la plage fashionable, revêtus de leurs plus beaux atours. Tandis que la jeunesse méthodiste prenait ainsi sa volée, je m'en allai, moi profane, assister au service religieux dans le grand *Auditorium*, un immense amphithéâtre de fer et de bois avec des sièges très confortables en sapin vernis. On calcule que 10,000 auditeurs peuvent s'y asseoir et je trouvai presque tous les sièges occupés. Il faisait très chaud au dehors et assez frais à l'intérieur, ce qui n'empêchait pas l'élément féminin, en cheveux et en robes claires, de jouer sans interruption de

(1) *Ocean Grove.* 34th Annual Report of the *Ocean Grove Camp Meeting Association*, 1903.

Digitized by Google

l'éventail et du mouchoir. De là, un singulier papillotement qui contrastait avec l'impression de recueillement et de paix engendrée tant par le silence absolu de cette vaste assistance que par le calme du site entrevu à travers les larges baies de l'édifice : des bouquets d'arbres coupés par une route déserte et ensoleillée, puis, au delà, l'Atlantique bleu où glissaient quelques voiles.

A l'intérieur, on n'aperçoit aucun emblème religieux; mais, au fond de la salle, une vaste estrade où se trouve l'orgue, les sièges des choristes et la tribune du ministre encadrée d'un massif de fleurs que domine un immense drapeau des États-Unis. Après la récitation d'un hymne, le prédicateur, se tournant vers l'assistance, prononça en excellents termes une allocution sur un thème favori des méthodistes : « les expériences intérieures du chrétien ». Il exposa que le royaume de Dieu n'est pas seulement dans la prière, mais encore dans les réformes morales et même hygiéniques. Les auditeurs éclatèrent en applaudissements profanes, lorsqu'en langage éloquent il dénonça « l'intempérance comme le principal ennemi de Dieu ». C'était là un excellent type des sermons méthodistes dans les auditoires recrutés surtout parmi la classe moyenne. Les « terreurs de l'enfer » sont de moins en moins utilisées pour convertir les pécheurs.

Dans un travail lu en 1905 à Genève devant le III^e^ Congrès international du christianisme libéral et progressif, un membre bien connu de l'Église unitaire, l'honorable Samuel J. Barrows, rendait justice en ces termes à l'influence émancipatrice du méthodisme : « Il en est de la damnation des païens comme de la damnation des enfants morts sans baptême. C'était un dogme pour toutes les confessions catholiques et protestantes : hors de l'Église point de salut, et si nous en croyons Calvin, il n'y avait de salut assuré que pour les élus... En Angleterre et en Amérique l'apparition du méthodisme, qui n'était pas un mouvement intellectuel mais une interprétation plus humaine et plus vivante du christianisme, a

Digitized by Google

puissamment contribué à l'abandon des idées calvinistes » (1).

C'est un fait reconnu que les procès en hérésie, les expulsions de pasteurs et de fidèles, peut-être même les scissions pour motifs doctrinaux, deviennent de plus en plus rares parmi les sectes protestantes des États-Unis, et pourtant jamais les opinions n'ont été plus divergentes sur les points de la théologie chrétienne regardés autrefois comme essentiels. L'intérêt religieux est ailleurs.

Cette observation ne s'applique pas seulement aux méthodistes mais encore aux baptistes, aux luthériens, aux presbytériens, surtout aux quakers, qui de tout temps ont manifesté leur activité dans les mouvements pour la réforme des prisons, la protection de l'enfance, les progrès de l'arbitrage, etc. Le même phénomène se remarque jusque dans les organisations religieuses les plus attachées à la tradition ecclésiastique, telles que l'Église épiscopale, la branche américaine de l'anglicanisme.

Cette Église se présente, en concurrence avec l'Église romaine, comme l'héritière légitime et la continuatrice ininterrompue de la Grande Église des premiers siècles. Voici peut-être une centaine d'années que la branche américaine a laissé tomber les clauses du symbole d'Athanase qui vouent les hérétiques à la damnation éternelle. Bien qu'elle renferme encore des congrégations très orthodoxes et qu'elle reproduise dans son sein presque toutes les nuances de l'anglicanisme, depuis le ritualisme de l'Église haute jusqu'à la bibliolâtrie de l'Église basse, elle a surtout évolué dans la direction de l'Église large, non seulement en ce que, désormais elle supporte, jusque dans ses chaires, les affirmations les plus hardies de l'exégèse et de la philosophie contempo-

(1) *Actes du III^e Congrès du christianisme libéral et progressif.* Genève, 1906, pp. 149 et suiv.

Digitized by Google

raines, mais encore en ce que, sans cesser d'être la plus fashionable des Églises américaines, elle s'occupe avant tout d'œuvres pratiques. Les Églises épiscopales les plus riches de New-York ont même refusé de suivre leurs paroissiens dans l'émigration qui entraîne graduellement les classes aisées vers le nord de la ville, et cela afin de rester en contact avec les éléments populaires.

M. Bargy trace un intéressant tableau des œuvres organisées par une de ces congrégations épiscopales, Saint-Barthélemy : on y trouve une école du dimanche, une crèche, une école industrielle, un gymnase, des cours commerciaux, un club d'hommes, un club de femmes, un cercle musical, un cercle littéraire, des réunions périodiques de femmes mariées, une classe de cuisine, une classe de danse pour les deux sexes; un jardin suspendu où l'on cultive des légumes et des fleurs sur le toit d'un *sky-scraper;* une pension pour ouvrières, un atelier de secours, une maison de vacances, etc. Ajoutez-y un bureau de placement dont le budget annuel dépasse 25,000 francs en recettes et en dépenses; enfin, une association de prêts qui, en sept mois, avait prêté plus de 400,000 francs sur des principes rigoureusement commerciaux. Ainsi se trouve évité le péril que le recteur de Saint-Barthelémy dénonçait en ces termes dans son rapport de 1899 : « La religion est une force spirituelle. Mais une force spirituelle qui se borne aux choses spirituelles est une force spirituelle avortée, qui cessera un jour et d'être spirituelle et d'être une force [1] ».

L'Église épiscopale et les diverses confessions qui suivent son exemple tendent ainsi à devenir ce que représente chez nous la conception de l'université populaire. Cependant, pour constituer et soutenir toutes ces institutions, il faut de l'argent : dans les sept paroisses épiscopales de New-York, les quêtes dans ce but produisent annuellement plus de 5 millions de francs ! Il est à

[1] Bargy. *Religion aux États-Unis*, pp. 228 et suiv.

Digitized by Google

remarquer — et c'est encore le rapport de Saint-Barthélemy qui le constate — que l'assiduité des fidèles se porte plutôt sur l'école dominicale que sur l'office proprement dit ; il est vrai que le pasteur a introduit, dans cette classe, des lectures, des hymnes et une allocution, ce qui en fait un service divin d'un nouveau genre.

(*La dernière partie à la prochaine livraison.*)

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LE POÈTE LÉONARD A LIÉGE

Le Poète Léonard, secrétaire de la légation de France auprès du Prince-Evêque de Liége (1773-1782)

Léonard fut un des poètes et des romanciers les plus agréables et les plus populaires en France, dans le dernier tiers du XVIII[e] siècle. Sa sensibilité élégante lui attira un public enthousiaste de jolis vers, de pastorales comme les *Idylles morales* (trois éditions : en 1766, 1771, 1775), ou de romans attendrissants comme les *Lettres des deux amants de Lyon* (1783). Léonard était un créole de la Guadeloupe (1). Il avait été présenté au marquis de Chauvelin, ministre des affaires étrangères. Aux réceptions de la marquise, sa souplesse poétique et sa facilité en firent un homme nécessaire et

(1) Il existe sur Léonard, son œuvre et sa vie, deux brèves études. Sainte-Beuve, dans le *Journal des Débats* du lundi 21 avril 1843, lui a consacré un feuilleton; le grand critique, si peu habitué qu'il pût être à manier les volumes de la correspondance des agents à l'étranger, avait été pour cet article consulter les rapports de Léonard au dépôt des affaires étrangères, et s'occupe ainsi, en peu de mots, du séjour de Léonard à Liége, de Léonard diplomate. La seconde étude est plus récente. M. Vauchelet, dans un opuscule de 132 pages intitulé : *La Guadeloupe, ses enfants célèbres (Léonard, etc.)* (Paris, Challamel, Librairie coloniale, 1894, 132 pages [dont 59 consacrées à Léonard]), a réuni sur la vie du poète son concitoyen, les rares renseignements que fournissent les archives des affaires étrangères, des colonies, les archives nationales. Sur le séjour de Léonard à Liége, l'auteur de cette étude, dont la partie nouvelle est le séjour de Léonard à la Guadeloupe à la fin de sa vie, se contente de reproduire, avec le passage de Sainte-Beuve, quelques lettres datées de Liége provenant de la correspondance de Léonard aux affaires étrangères, et ne contenant, avec des civilités, qu'une histoire de tabatière offerte au poète par le prince-évêque. Voir aussi *Biographie universelle*, de Michaud, un bon article.

Digitized by Google

applaudi. A tourner galamment quelques contes de fées en *impromptu* (1), il plut assez pour qu'on songea à lui faire une carrière. M. de Chauvelin avait eu sous ses ordres à la cour de Turin, quand il y était ambassadeur, un certain Sabatier de Cabre, qui était devenu, en 1759, ministre de France à Liége (2). La marquise de Chauvelin, qui devait présider dès lors et jusqu'au bout à la carrière politique de Léonard, fit entrer en grâce le jeune poète auprès de Sabatier de Cabre (3), et, tandis que, bientôt après, le marquis de Chauvelin s'éteignait, salué sur sa tombe par les fleurs reconnaissantes des vers de Léonard (4), ce dernier s'acheminait vers Liége, en qualité de secrétaire de M. Sabatier de Cabre (1773). Il avait 29 ans.

Quels sont les souvenirs du séjour que fit à Liége le jeune diplomate, quelle est la trace des heures d'inspiration qu'il y rencontra, voilà ce que je me suis proposé de rechercher sur place. Le séjour de neuf années que Léonard fit à Liége fut une période de transition dans sa carrière littéraire. C'est à Liége qu'il se recueillit, dans le souvenir profond d'un amour contrarié qui devait mener sa frêle santé, plus tard, à se briser jeune encore. Ses nouvelles fonctions, son éloignement de Paris ne guérirent pas son mal : mais au moins il regarda Liége et les collines de la Meuse avec un premier apaisement : et c'est de ce calme que naquirent ses derniers vers et ses premiers romans.

Léonard, secrétaire de Sabatier de Cabre, s'initia d'abord avec conscience à son nouveau métier. Il se mit à la vie retirée qu'on menait à la légation de France auprès des princes-évêques. Son rôle était modeste : il préparait les rapports que réclamait le ministère de Versailles sur l'exécution du traité

(1) BACHAUMONT, *Mémoires*, 31 octobre 1772, t. VI, p. 245.

(2) Archives des affaires étrangères de France.

(3) Il existait à la Guadeloupe, pays d'origine de Léonard, une famille Cabre, peut-être apparentée à celle de la mère de Sabatier. La présentation pouvait en être facilitée.

(4) BACHAUMONT, *Mémoires*, 13 décembre 1773, t. VII, p. 108. Léonard commençait à être connu par les deux premières éditions de ses *Idylles morales*, parues alors, et par son imitation du *Temple de Gnide*.

Digitized by Google

de 1772 entre la principauté de Liége et la France. Il s'appliquait aux détails fastidieux de cette affaire de la « chaussée de France » qui constituait alors la principale préoccupation commune des deux pays : s'unir par une route de commerce que ne barreraient pas les douanes autrichiennes.

Il recourait aux lumières d'un vieil homme, qui avait été le négociateur liégeois de ce traité : de Heusy. L'ancien bourgmestre de Liége avait fait à Versailles un assez long séjour; c'était un bon serviteur des intérêts communs des deux pays : il se plaisait à venir en discuter avec Sabatier de Cabre et Léonard. Sa famille s'était liée avec les deux diplomates : les Heusy faisaient la société habituelle des hôtes de la légation (1)

C'est ainsi que le jeune Léonard laissait parfois sa pensée s'évader hors des graves propos de l'économiste Heusy pour la laisser parcourir les campagnes liégeoises, à la suite des filles de l'homme d'État qui venaient souvent derrière lui égayer les salons de la légation de France ou chercher le jeune secrétaire pour gravir les jardins en étage de Quinquempois.

Ces salons de la légation de France existent encore, dans leur air secret et fané (2). On peut les visiter, rue Saint-Gilles, dans la partie ancienne de l'immeuble des pères de la Compagnie de Jésus (3). C'est là, dominant l'île de Sauvenière et tout le vivant bruit du joyeux Liége d'autrefois, où montait la gaieté de toutes les cloches et le martèlement des ateliers

(1) Jolivet, successeur de Léonard auprès du marquis de Sainte-Croix, parle des rapports de Heusy avec l'envoyé de France dans : « Description du pays et principalement de la ville de Liége », publiée dans les *Annales du Cercle hutois des sciences et beaux-arts* (Huy, t. XI, p. 189-226, 1897). Heusy, des son retour de Paris, en 1773 (continuation du *Recueil héraldique des seigneurs bourgmestres*, par OPHOVEN. Liége, 1783, p. 146-147), avait dû les inaugurer avec Sabatier de Cabre.

(2) Ce sont de petites pièces basses aux solives saillantes, dont les portes, sculptées sur bois en style coquille, présentent des feuillages déroulés d'une finesse un peu lâchée.

(3) THÉODORE GOBERT, *Les rues de Liége*, t. I, p. 578. Cet immeuble, qui fut la demeure du marquis de Sainte-Croix, avait été aussi, selon toute vraisemblance, celle de son prédécesseur Sabatier de Cabre.

Digitized by Google

d'armes, que le ministre de France avait sa résidence. Quand, venant du Pont d'Ile, on dépassait l'harmonieuse promenade d'Avroy (1), où fréquentaient les meilleurs équipages et la livrée des tréfonciers, et qu'on abordait la pente montant des bords de la Meuse, on avait devant soi la façade droite, d'une seule pièce, haute comme une forteresse aux petites fenêtres, de l'abbaye de Saint-Laurent (2). L'imposante muraille, régulièrement dessinée, commandait le raidillon et les jardins qui rejoignaient, à mi-pente, la ruelle Tirebourse. Vers le milieu de celle-ci, une petite porte ouvrait l'issue des vergers de Saint-Laurent; une autre prenait regard de l'autre côté de l'étroit chemin : c'était la porte du jardin du ministre de France.

Quoique hors des murs, l'habitation de Sabatier de Cabre avait, rue Saint-Gilles, une façade bien ordonnée et digne du représentant du Roi (3). La grande porte centrale s'ouvrait largement pour l'équipage, cependant modeste, d'une légation secondaire, et par la clarté du portail on pouvait voir sur la hauteur, toute proche et dans l'axe de la cour d'honneur, les lignes imposantes de l'abbaye de Saint-Laurent.

Sabatier de Cabre, d'une famille de procureurs, ne touchait alors pour sa place qu'une assez faible somme. Il avait une pension de 1,500 livres, portée seulement en 1778 à 6,000 livres. Léonard en touchait 1,000 (4). Ce n'étaient pas là traitements qui permissent à des gens sans fortune de mener un grand train. L'ensemble était digne, fort bourgeois. Les armes de France étaient la seule noblesse de la maison du faubourg Saint-Gilles.

Aussi Léonard chercha-t-il dans l'étude du pays où il se trouvait l'occupation de ses heures de loisir. Il avait pour

(1) SAUMERY, *Les délices du pays de Liége*, 5 vol., 1738, t. I, p. 96. (Voir la gravure de Remacle, p. 90.)

(2) SAUMERY, *Les délices du pays de Liége*, t. I, p. 306-307.

(3) Sur l'ancien hôtel de la légation de France, dont la majeure partie a disparu vers le milieu du XIX^e^ siècle, nous avons consulté le plan cadastral de 1827 et les souvenirs du père Olivier et de M. Léon Béthune, contrôlés les uns par les autres. C'est ainsi qu'a pu être reconstitué sur les lieux l'aspect de l'ancienne légation, grâce à leur obligeance.

(4) Archives des affaires étrangères de France.

Digitized by Google

voisins des hommes fort versés dans cette étude : une porte et la tranquillité suburbaine de la ruelle Tirebourse l'en séparaient seules. Il apprit vite le chemin de la hautaine abbaye qu'il voyait de ses fenêtres. Déjà la libéralité des religieux ouvrait les jardins de Quinquempois, leur propriété d'Angleur, aux promenades de Léonard. L'abbé, le vénérable Bicquet (1), homme du monde et de cloître (2), dut ouvrir largement aux études de Léonard le trésor de la bibliothèque abbatiale, la meilleure de Liége (3). C'est là sans doute, dans le vaisseau spacieux où étaient rangés les beaux livres, et dont les fenêtres donnaient sur les paysages lointains de la Meuse, subordonnés aux « tours de sable » de Saint-Lambert, plus proches, c'est là que l'esprit détaché et poétique de Léonard s'appliqua à composer ses « *Mémoires historiques sur l'État de Liége* ». Les précisions de la chronologie des évêques, les particularités des anciennes constitutions du pays interrompirent ainsi la rêverie d'un homme dont le nom, dans sa survivance un peu effacée, signifie encore une partie de la grâce du XVIII^e^ siècle.

Cet ouvrage, écrit dans une prose un peu dénudée, mais exacte, parut d'abord dans l'*Esprit des journaux*, en décembre 1779.

Le travail était signé du nom de Léonard, et comportait une suite annoncée, que l'*Esprit des journaux* ne donna point. C'était une énumération des principaux faits de l'histoire de Liége reprise de seconde main, en partie d'après l'abbé Dubos.

La chronologie, les détails un peu généraux rendent ce travail peu lisible. Léonard l'écrivait distraitement, on le sent Peut-être ce mémoire avait-il été à l'origine un résumé écrit par ordre du ministre, et dont il avait chargé le jeune et inoc-

(1) DARIS, *Notices sur les églises du pays de Liége*, t. XI, p. 120 121.

(2) Les trente religieux de Saint-Laurent avaient un train de maison seigneuriale et leur règle ne passait pas pour austère. Voisins avenants et joyeux convives, sans nul doute, bien que Saumery ne déroule pas sur les pignons du couvent la traînée de fumée dont il avait l'habitude de désigner, paraît-il, les demeures qui l'avaient bien traité. (*Délices.*)

(3) SAUMERY, *Les délices du pays de Liége*, t. I, p. 306-307.

Digitized by Google

cupé secrétaire, pour lui faire prendre une idée du pays où il résidait (1). Grégoire de Tours et Montesquieu forment les deux sources principales de ce travail. Encore Grégoire de Tours n'est-il cité que d'après l'abbé Dubos. Montesquieu, que Léonard paraît avoir lu attentivement, et dont, à ce moment-là, il est préoccupé comme d'un maître de ses essais dans la carrière politique (2), fournit la matière d'assez nombreuses citations générales. C'est d'après lui que Léonard parle du despotisme des évêques francs. C'est de lui qu'est cette phrase, librement citée, dans les « *Mémoires historiques* » : « On voit que le peuple n'était rien dans les deux premières races ; l'État passait successivement du despotisme à l'anarchie. Les évêques étaient une autre espèce de souverains, toujours prêts à sortir des limites de leurs pouvoirs (3). » Malgré l'allure philosophique de l'ensemble, l'essai de Léonard se présentait avec une certaine modération qui n'allait pas sans un peu d'impersonnalité. On devine le devoir et l'effort dans une tentative qui n'était pas de son ressort. Il sentait sa libre imagination s'évader des citations scrupuleusement faites, et des dates correctement enchaînées.

Tel qu'il est, la fortune de ce mémoire fut singulière. Il échappa à celle des autres œuvres de Léonard, et suivit une voie différente, en se démarquant. Il parut en livre, sous l'anonymat d'un titre qui le rattachait cependant à son origine : « *Histoire ecclésiastique et politique de l'État de Liége, ou*

(1) Peu d'années avant lui (1722), un autre agent français avait écrit un *Essai sur le païs de Liége et sur ses lois fondamentales* (c'était Michel Deschamps, secrétaire du comte de Flavigny, envoyé extraordinaire de France lors de l'élection de Velbrück [Londres, 1785]); réédité par Ulysse Capitaine (*Publicat. de la Soc. des biblioph. liégeois*. Liége, 1867, X-74 pages). Ce remarquable précis, et les *Mém. hist.*, de Léonard, publiés d'ailleurs avant lui, forment, avec la *Description* déjà citée de Jolivet, secrétaire du marquis de Sainte-Croix (1783), sous forme de lettre (arch. de Bruxelles), trois avis sur les institutions liégeoises, émis au point de vue français, au début, au milieu et à la fin du règne de Velbrück, par des agents de la légation de France

(2) Léonard, on le verra plus loin, avait une dévotion particulière aux œuvres légères de Montesquieu. Le *Temple de Gnide*, notamment, avait été le modèle d'un de ses premiers écrits.

(3) P. 209-230.

Digitized by Google

tableau des révolutions qui y sont survenues depuis son origine jusqu'à nos jours, suivie de la chronologie des évêques par M. le comte de *** publié sur la copie originale déposée en 1775 entre les mains d'un ancien ministre de France — avec une carte géographique. A Paris, au bureau de l'année littéraire, rue Saint-Jacques 1751, etc., an IX, 1801 ». Ce titre de la première édition, à laquelle Léonard, mort depuis neuf ans alors, était bien étranger, annonçait déjà la supercherie qui, de ces pages de jeunesse de Léonard, fit l'ouvrage d'un homme considérable qui n'avait jamais rien écrit sur Liége, qui passait cependant pour en avoir admiré la constitution et l'histoire, le comte de Mirabeau.

Ainsi se trouva perdu le souvenir de Léonard sur un écrit si étranger à son talent que personne ne pensa à le lui restituer. La deuxième édition parut sous le nom de Mirabeau, chez Bidault, en 1806. Une introduction, qui n'est pas de Léonard (puisqu'elle n'existe pas dans l'article de l'*Esprit des journaux* de 1779) y est jointe. Elle est mal écrite, quoiqu'elle débrouille assez bien les lignes principales des institutions liégeoises. Des considérations, où il est question des « aristocrates » et de la « liberté des Liégeois » montrent bien que ces pages sont là pour donner le goût du jour à la modération distraite du travail d'écolier que Léonard fit un jour, devant les hautes fenêtres de l'abbaye de Saint-Laurent (1).

Les premières années du séjour à Liége de Léonard s'écoulèrent. Il devenait, sans cesser d'écrire dans le silence des vers délicats qui restaient dans son portefeuille, un homme impor-

(1) Voir sur l'*Hist. ecclés. et polit.* : BARBIER, *Dict. des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 2e éd. Paris, 1823, t. II, nos 7671 et 8133; BEUCHOT, *Journ. général de l'imprimerie et de la librairie*, 1825, p. 175; DE VILLENFAGNE, *Rech. sur l'hist. de la ci-devant principauté de Liége*, t. II, p. 264, n. 28 (nie que l'ouvrage soit de Mirabeau); DE CHÊNEDOLLÉ, Note au *Procès-verbal de la séance publique tenue le 29 janvier 1825 par la Société d'Émulation de Liége* (Liége, Latour, 1825), p. 195; F. HÉNAUX, *Bull. du bibliophile belge* (1re série), t. IV, p. 241-244 (attribue pour la première fois l'ouvrage à Léonard; erreurs); DE THEUX DE MONTJARDIN, *Bibliogr. liégeoise*, Bruges, 1885, col. 1457.

La supercherie serait l'œuvre de Sérieys, qui aurait trouvé le manuscrit de Léonard dans les bureaux des affaires étrangères.

Digitized by Google

tant. Sabatier s'absenta en 1776 : Léonard resta seul chargé des affaires de France pendant plusieurs mois. Il signa les rapports sur la « chaussée de France » de son paraphe qui n'entoure plus, pour nous, que des églogues charmantes. Il fut grave ; il fut un consciencieux agent du roi. On remarqua même, dans les bureaux des affaires étrangères à Versailles, qu'il avait du zèle et une bonne connaissance des affaires du poste.

Les absences de Sabatier de Cabre avaient un motif : en 1778, la maison du faubourg de Saint-Gilles reçut un peu de gaieté et de jeunesse venues de France, avec l'arrivée de Mlle de la Ponce, fille du directeur des Invalides, que Sabatier de Cabre venait d'épouser. C'est de cet établissement que Sabatier tira l'avantage d'une pension de 5,000 livres que le roi lui alloua la même année, grâce à la protection sans doute de son nouveau beau-père (1). Dès lors, la légation prit un mouvement plus vif et Léonard put laisser son indolence créole se prendre à plus de fêtes, à plus de vie mondaine dans la demeure qu'il habitait déjà depuis cinq années.

Léonard, peu à peu, s'était attiré l'amitié de quelques Liégeois éclairés ou artistes. En 1777 nous le trouvons en échange d'épîtres en vers avec un des esprits les plus fins de la société liégeoise d'alors : Nicolas de Chestret, secrétaire du conseil privé du prince Velbrück, alerte quinquagénaire, qui félicite le jeune auteur de son *Temple de Gnide*. Deux jolis vers de cette pièce, datée de Liége et adressée à M. Léonard, durent entr'ouvrir d'anciennes blessures, que le délicat épistolier ignorait évidemment :

> Vous respirez sans doute, en votre âme sensible,
> Ces charmes de l'amour, que vous avez chantés.

Léonard répondit en parlant du maître qu'il avait imité dans le *Temple de Gnide* (1772), Montesquieu. La réponse de

(1) Archives des affaires étrangères de France.

Digitized by Google

Léonard, en vers également, de même que l'épître de Chestret parurent dans l'*Esprit des journaux,* en 1777 (1). Une lettre en prose, qui était restée inédite, y avait été jointe, où Léonard exprimait pour Montesquieu cette admiration dont nous avons déjà rencontré la trace dans les *Mémoires historiques sur l'État de Liége :* « Montesquieu était un grand peintre, n'envisageant que l'effet de son tableau, sans trop s'arrêter aux convenances locales (2). »

On voit ainsi que, poésies légères et *Esprit des lois,* Léonard, par une prédilection particulière, aimait tout Montesquieu. Mais il s'était nourri du *Temple de Gnide* au point d'en faire une heureuse imitation qui lui porta bonheur, pendant que le maître trouvait ailleurs une gloire éclatante. Le *Temple de Gnide* de Léonard était, à son arrivée à Liége, son passé littéraire, son premier succès.

Pendant neuf ans, Léonard eut à Liége l'existence dont nous venons de réunir les éléments fugitifs, entre les affaires de son poste, des réflexions sur l'histoire de Liége et la société de quelques relations agréables. Quel fut le travail littéraire de Léonard, voilà ce que maintenant nous devons examiner.

En 1774, un an après son arrivée, il publia un roman pathétique qui passe pour la peinture tragique de son propre malheur (3) : *La nouvelle Clémentine.* Mais il est probable que la majeure partie en avait été écrite avant l'entrée de Léonard dans la carrière politique. En effet, il resta presque dix ans depuis lors sans rien publier. Il ne faudrait pas en conclure que ces neuf années furent stériles. Bien des idylles qui plus tard prirent place dans ses œuvres, et les *Lettres des deux amants de Lyon* furent composées à Liége. Nous avons sur ce point le témoignage formel de son successeur, Jolivet, qui prit après lui les fonctions de secrétaire de légation sous le mar-

(1) Août 1777, p. 258-259.

(2) *Glanes poétiques liégeoises.* Liége, sans frais par la Société des bibliophiles, 1884, p. 24-25 (publ. par le baron J. de Chestret de Haneffe).

(3) D'après CAMPENON (son neveu). Introduction aux *Œuvres complètes de Léonard,* 1798.

Digitized by Google

quis de Sainte-Croix (1). C'est à Quinquempois (2), dans ce site élégant où les Liégeois allèrent si longtemps et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, qu'il composa souvent ses jolis vers; c'est devant les arbres vénérables (3), les fontaines, les beaux jardins de la propriété des pères de Saint-Laurent, que Léonard trouva les accents qui émurent nos arrières grand'mères dans les *Lettres des deux amants de Lyon*. Un ruisseau tombe encore des collines à la place où il rêvait à sa vie atteinte jusqu'au fonds, aux vertes plages des îles, de la Guadeloupe maternelle, où il devait retourner. Il s'échappe encore de bassin en bassin (4), ce filet d'eau qui transportait la légère pensée du poète. Et les arbres pressés au-dessus de son cours rendent encore secrète et loin du monde cette mince vallée, cette colline d'où la ville des évêques, et la citadelle arrêtée sur l'horizon, se voit dans la lumière, pendant que la Meuse luit toute proche (5).

La prédilection de Léonard pour ce lieu était connue de ses amis.

Dans ces bois où parmi les fleurs
L'Hippocrène fuit et bouillonne
. . . . .
O toi le Gessner de la France,
Toi qui, dans tes adorables chants,
Peignant la beauté de nos champs
. . . . .

écrivait Bassenge, « citoyen de Liége, à M. Léonard », dans

(1) NICOLAS JOLIVET, *Description du pays et principalement de la ville de Liége, oprr. cit.*, p. 9. (Sur les bois de Quinquempois : « Cet endroit est infiniment agréable; les poètes doivent y être inspirés. Aussi mon prédécesseur y a-t-il composé la plupart de ses charmantes idylles. »)

(2) Propriété de M^me la marquise de Peralta, à Angleur. Voir l'aspect ancien, très reconnaissable encore, dans SAUMERY, *Délices*, planche de Remacle, p. 324-325. Turenne y logea : VAN DE CASTEELE, *Notice mss. sur l'histoire de Quinquempois* (au château).

(3) Ces arbres ont été en partie détruits pendant la Révolution, THÉODORE D'OUTREMEUSE [GOBERT], *Gazette de Liége*, 31 mars 1892 (arch. provinciales de Liége).

(4) Cette disposition et le plan général de ces beaux jardins à la française, dans ce grand paysage dégagé, leur avait fait donner le nom de « petit Versailles ».

(5) Saumery disait : « Le paysage de la Meuse semble n'être fait que pour la perspective de cette maison. » (*Délices*, t. I, p. 325.)

Digitized by Google

l'*Esprit des journaux*, au printemps de 1779 (1). Et au sujet de Quinquempois, Henkart s'écriait encore :

Là, sur la mousse verte, à l'ombre de ce hêtre,
Léonard amoureux, sur sa flûte champêtre,
Faisait redire aux échos attendris
Ton nom, ton nom trop cher, inhumaine Doris.
Là par ce tendre amant engagé dans tes chaînes
Sans espoir d'obtenir un jour sa liberté. ...
Tes chiffres et ton nom, trop cruelle beauté
Sont encore gravés sur l'écorce des frênes (2).

Cette mélancolie incertaine n'était pas, chez Léonard, une élégance. C'était une souffrance cachée, qui le tua. Sa santé s'affaiblissait. Dans le courant de 1782, Sabatier de Cabre quitta Liége pour un autre poste. Jusqu'à l'arrivée du marquis de Sainte-Croix, qui remplaça Sabatier (décembre 1782), Léonard dut faire l'intérim. Il en eut de la fatigue et de la lassitude. Il avait été attristé par la mort d'un de ses meilleurs amis de Liége, le comte d'Oultremont (3), grand seigneur et graveur habile, dont la main dessina pour son ami le frontispice de l'édition liégeoise de ses œuvres (4).

Le 24 janvier 1783, le nouveau ministre de France écrivait au comte de Vergeurres : « La santé très frêle, même délabrée de M. Léonard ne lui permettant pas d'espérer pouvoir continuer ses travaux dans la carrière, la justice et la bienfaisance qui vous sont naturelles, Monseigneur, l'assurent suffisamment qu'il ne la quittera pas sans récompense (5). » C'était donc d'une retraite définitive qu'il s'agissait.

Léonard quittait Liége emportant la sympathie et l'estime de tous. Aucune ne se manifesta plus sincère que celle de l'évêque régnant, Velbrück. Le prince, dont le goût pour les

(1) Mai 1779, p. 261-268.

(2) HENKART, *Le bois de Quinquempois*. Idylle..., chez Latour, Liége, 1784, 14 pages. (*Bibl. Univ.*, Liége, [XXIII, 34, C.])

(3) Chevalier DE SAINT-PERAVI, *Épître à M. Léonard sur la mort de M. le comte d'Oultremont de Warfusée*, ss. l. n. d., in-8°, 9 pages.

(4) Estampe en taille douce signée G. Dt de Wgt. (de Wégimont), copiée d'après Eisen, agrandie et traduite directement (d'après M. Léon Béthune).

(5) Archives des affaires étrangères de France. Correspondance. Fonds Liége, vol. 69, p. 223.

Digitized by Google

lettres était si vif, qui fonda la Société d'Emulation (1) et protégea le *Journal encyclopédique*, devait accueillir les pastorales de Léonard. Elles lui furent présentées en 1782, quelque temps avant son départ, par leur auteur qui vit reconnaître cet hommage par un présent, où le prince marqua son estime particulière (2).

C'est à la fin de 1782 ou dans les premiers jours de 1783 que Léonard quitta Liége pour n'y jamais revenir.

La protection de la marquise de Chauvelin lui fit avoir, dans son désir de retourner aux mers chaudes, un poste aux Antilles. Il put obtenir, au mois d'août 1785, un brevet de lieutenant de juge à la Guadeloupe (3). Mais Léonard ne retrouva pas la santé. Il donna à l'expression de son talent une force nouvelle en décrivant la terre de son enfance; mais il dut revenir bientôt en France. Il s'y éteignit de langueur, à Nantes, en pleine révolution, au bout de congés successifs, au moment même où partait le vaisseau qui devait l'emmener encore (4).

Il était naturel de rechercher et de fixer les traces du séjour à Liége, sous Velbrück, de l'homme qui a écrit ces deux vers célèbres, mélancoliques comme sa vie :

> ... Hélas! le seul projet de la chercher le soir
> Fit souvent le bonheur de toute ma journée (5).

HENRY SAGE.

(1) Léonard, en 1779, s'y fit inscrire (RENIER MALHERBE, *Liber Memorialis*, Liége, 1879), mais ne paya plus d'abonnement en 1780, pas plus qu'en 1781 et 1782. Il semble donc qu'il se désintéressa vite de la société. (Arch. de la Société d'émulation. Registre des comptes de Villette, trésorier pour les années 1780-1782.)

(2) Il s'agissait d'une tabatière en or selon l'usage. Archives des affaires étrangères, vol. 69 (publ. par Vauchelet, *oper. cit.*, p. 12-15).

(3) Archives administratives du ministère des colonies de France. Dossier personnel de Léonard.

(4) Archives municipales de Nantes (état civil), 26 janvier 1793. La bibliothèque de la ville de Nantes possède un exemplaire du *Temple de Guide*, auquel est joint un portrait au crayon de Léonard, signé H. GRAVELOT.

(5) M. Émile Faguet, qui relève de l'oubli, dans son cours à la Sorbonne, les poètes secondaires des deux derniers siècles, a consacré, en 1903-1904, à Léonard, une leçon qui a fourni la première idée de cette étude.

Digitized by Google

L'ÉGARÉ [1]

VIII

Le lendemain de son arrivée, Marcel se rendit chez Jacques ; il ne l'avait pas averti de son retour et ce fut pour Merciol une joie imprévue de revoir son ami avant la fin d'août. L'air heureux de Marcel le rassura.

« Je commençais à trouver le temps long, dit-il en riant, mais je n'espérais pas te voir avant septembre ou octobre. Et le ménage Volmerre, qu'en as-tu fait ?

— J'ai laissé le couple là-bas, où il s'amusait à souhait. Mais tu sais qu'il est d'humeur nomade ; je le crois maintenant à Londres, à moins que ce ne soit à Dublin ou à Édimbourg ; je ne sais pas au juste et cela m'est égal ; tu comprends que je ne l'ai pas suivi dans ses pérégrinations. Et toi, qu'as-tu fait et que comptes-tu faire ?

— Je suis resté presque constamment à Paris et je pense y rester encore, puisque te voilà revenu. Si tu veux, pour faire comme tout le monde, nous irons passer quelques jours chez des amis, à la campagne ou à la mer. »

Parmi ceux qu'il comptait visiter, Jacques, en souriant, cita Denise Ardan et ajouta :

« Elle habite une maison qu'elle a, pas très loin, dans l'Eure-et-Loir ; tu viendras chez elle avec moi. »

(1) Suite ; voir la *Revue* du 15 avril 1906. — Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des gens de lettres.

Digitized by Google

Agréablement surpris, Marcel protestait avec faiblesse.

« Mais je ne la connais pas. Comment veux-tu que je m'invite chez elle ? Elle trouverait le procédé un peu cavalier et n'aurait pas tort. »

Jacques souriait toujours, égayé par l'embarras de son ami. Il s'approcha de lui, le considéra un instant avec un air d'aimable malice et se mit à rire.

« Si tu ne la connais pas, elle te connaît bien, car nous avons souvent parlé de toi. D'ailleurs, il est entendu que tu m'accompagnes; j'ai promis pour toi; veux-tu me faire manquer de parole ? »

Marcel se laissa convaincre sans peine, après un semblant de résistance; même, il montra une hâte de voir la jeune femme, pressa Jacques de lui écrire sans retard, afin de préciser le jour de leur visite. Merciol rédigea la lettre en sa présence et la lui donna, pour qu'il la mît lui-même à la poste.

Malgré lui, Marcel ressentait une émotion légère dont il rougissait un peu. La veille, au retour d'Ostende, il se croyait proche enfin du grand calme espéré, et la seule pensée qu'il allait connaître Denise suffisait déjà à lui susciter quelque trouble. Et pourtant, il ne l'avait jamais vue, ne savait presque rien d'elle, n'osait croire sérieusement qu'elle lui donnât un jour le bonheur âprement poursuivi et sans cesse fugitif.

« Malgré mes méditations, se disait-il, et mes beaux projets d'insensibilité, malgré ma prétendue expérience, qui est, comme toute expérience, un leurre, je ne suis encore qu'un enfant. Ai-je jamais été autre chose ? Je me sens en cet instant le cœur d'un jouvenceau qui s'en irait vers sa fiancée; un jouvenceau, certes, qui n'est plus très vierge, qui a passé à travers cent aventures cruelles ou burlesques, en y laissant beaucoup de sa jeunesse et de sa candeur; un jouvenceau un peu lassé, un peu fané, un peu usé, mais qui est resté très gosse quand même. Et quelle fiancée ! Une inconnue que j'ai aperçue une seule fois, sans la remarquer, et que j'avais oubliée, et puis, un jour, voilà qu'elle m'apparaît comme ma compagne élue,

Digitized by Google

nécessaire, fatale. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Un enfantillage; un caprice. Nous ferons un couple singulier, si la combinaison réussit. Bah! nous verrons bien. Il faut laisser les enfants s'amuser. »

En dépit de ces railleries qu'il se décochait à lui-même, Marcel aimait se persuader qu'un tel bonheur était possible; au fond de sa mémoire, il tentait de reconstituer l'image fugitive de Denise, de lire au fond des yeux l'indulgente bonté qui la ferait peut-être charitable à son désir. Parfois, selon le caprice de sa songerie, il la devinait favorable, prête à lui donner, dès qu'elle connaîtrait ses détresses, les consolations espérées; puis, il s'effrayait de la connaître si peu, appréhendait de la trouver toute différente et finissait par sourire de ces émois successifs.

Longtemps, il réfléchit à cette visite imprévue, s'y prépara minutieusement, chercha les phrases qu'il dirait, s'égaya de constater en lui un peu de timidité; le choix des vêtements qu'il porterait lui fut un grave souci; et, la veille du départ, il se surprit à étaler sur son lit toutes les cravates qu'il avait trouvées dans les tiroirs et à comparer longuement leurs nuances et leurs dessins.

« Je rajeunis, pensait-il avec un rire intérieur; je me sens un cœur de seize ans. Cette idylle, vraiment, s'annonce bien; elle n'est pas encore commencée, ne commencera peut-être jamais, et déjà elle m'amuse. Autant de pris sur l'ennemi. Le plus drôle, c'est que l'aventure, cette fois, me semble sérieuse. »

Ils devaient partir de bonne heure, afin d'arriver pour le déjeuner; ils resteraient jusqu'au dîner et rentreraient le soir à Paris. En s'éveillant, Marcel pensa : « Voici une journée importante de ma vie. » Puis : « Mais non, elle est, comme les autres, sans importance; nous ne savons pas ce que nous devons désirer, car chaque événement est heureux par quelque côté et déplorable par tel autre. Il faut attendre les choses sans impatience. Puis-je dire l'issue que je désire à la promenade

Digitized by Google

d'aujourd'hui? Si je deviens l'amant de Denise, est-ce le bonheur? Je n'en sais rien. Le plus simple serait de ne rien souhaiter, si on pouvait.

C'était un gai matin de septembre, encore estival, qui annonçait une journée tiède. Marcel trouva Jacques à la gare. Ils se sentaient tous deux satisfaits de la vie en cet instant et d'indulgente humeur, bienveillants à cause de ces quelques heures qui leur semblaient devoir être douces.

Ils durent changer de train, s'arrêtèrent dans une petite gare de campagne perdue dans les plaines; puis, ce fut un chemin rustique entre des champs, jusqu'à un village caché sous de hauts arbres. Marcel était ravi et faisait déjà l'éloge de Denise.

« Quelle vie intelligente et heureuse elle doit avoir! Passer une moitié de sa vie dans l'herbe, la paille et le soleil, et l'autre à Paris, pour vivre tout de même un peu comme les civilisés, cela doit être charmant. Le stupide, c'est de s'en aller, quittant Paris, vers les Interlaken et les Ostende.

— Ce qui ne t'empêchera pas, répondit Jacques en riant, d'y courir peut-être l'année prochaine; et tu trouveras ridicule de s'ensevelir dans un hameau de cent habitants, au milieu des campagnards et des bestiaux.

— C'est bien possible; mais ne me demande pas d'être logique, je t'en prie. L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

— Apophtegme commode, mon cher, dont tu uses largement. »

Ils s'arrêtèrent devant une maison agréable et simple, traversèrent un jardin plein de fleurs où ils rencontrèrent Denise. De loin, Marcel l'aperçut, telle qu'il l'avait vue au cimetière Montmartre, telle qu'il se plaisait à l'évoquer depuis le jour où Jacques lui avait parlé d'elle. En s'avançant, il l'interrogea d'un regard hâtif et aigu, pour discerner dès l'abord quelque chose de son être; elle était assez grande, brune, avec des yeux profonds et doux, sans artifice, l'air simple, grave et studieux. Il la

Digitized by Google

devina désireuse de vie calme et de journées lentes dans la solitude, l'esprit en repos, le cœur en paix.

Après les premières paroles, l'entretien devint vite, grâce à Jacques, amical et familier. Denise raconta sa vie dans ce village.

« J'habite ici cinq ou six mois tous les ans. J'y arrive dès que les arbres ont des feuilles et j'y reste tant qu'il y a du soleil et de la gaîté dans les plaines.

— Et vous ne vous ennuyez pas? demandait Marcel.

— Non; je travaille, je me promène, je vis comme une campagnarde. Quelques amis viennent me distraire. Comme le trajet est assez long, il vient seulement ceux qui acceptent un peu de fatigue pour me voir; c'est un excellent moyen de mesurer leur affection. »

Elle parlait avec un peu de tristesse et Marcel l'étudiait, s'efforçant de la connaître davantage; mais, à la voir rêveuse, réfléchie, si calme et si sage, il n'espérait plus l'intéresser, capter ce cœur sauvage, se faire aimer d'elle. Puis, si elle souriait en le regardant, il se sentait redevenir confiant, attiré par elle et facilement intime et familier devant sa bienveillance.

Il remarqua qu'elle avait lu ses livres et qu'elle le connaissait déjà; Jacques, sans doute, avait fréquemment parlé de lui à Denise; lorsque Marcel racontait sa vie, expliquait ses goûts, ses préférences, elle avait des sourires et des hochements de tête, comme pour dire : « Je sais, je suis renseignée. » Au bout d'une demi-heure, il avait l'impression que beaucoup de pensées, que beaucoup de sensations leur étaient communes, et qu'ils deviendraient promptement amis.

Ils déjeunèrent dans le jardin, prolongèrent cette heure à cause du charme qu'ils en ressentaient, de l'ombre tiède, des fleurs prochaines, de la causerie qui vagabondait, libre et sans contrainte, comme s'ils se fussent fréquentés depuis longtemps. Denise devenait moins grave, moins lasse, moins lointaine.

Elle donnait des conseils à Marcel.

« Pourquoi ne pas vous isoler, comme moi, tout l'été, et

Digitized by Google

travailler longuement, sérieusement, sans paresse ? Le retour à Paris vous serait une joie, presque une nouveauté ; dès que la fatigue reviendrait, vous la fuiriez, comme moi, en retournant vers la solitude. »

Marcel contait ses pauvres efforts, ses tentatives veules, sans énergie et sans suite. Elle souriait, lui disait des paroles graves qu'il écoutait avec attention. Parfois, il la sentait restée très jeune, malgré l'apparente lassitude, et il croyait deviner, à certains regards, au son de sa voix, à ses attitudes, qu'elle était encore, comme les autres et comme lui-même, éprise de bonheur, rêveuse de joies, travaillée en elle et malgré elle par le sournois désir de vivre et la patiente volonté d'être heureuse. Puis, elle redevenait un peu triste, l'air résigné, semblant ne plus rien souhaiter et ne plus rien vouloir.

Quand ils se quittèrent, le soir, elle lui serra la main avec une cordialité qui l'émut ; il la sentit très fraternelle, très proche de lui, et s'étonna de la connaître depuis quelques heures seulement. Elle leur fit promettre de revenir.

« Nous chercherons encore, disait-elle en riant, le moyen d'être heureux ; nous finirons bien par le trouver. »

Et Marcel voyait dans ces paroles comme une promesse involontaire et inconsciente.

Il se retrouva seul avec Jacques, l'accabla de questions sur Denise, lui fit redire des détails souvent racontés. Il répétait :

« Elle est charmante, et vraiment telle que je l'imaginais. C'est une agréable journée que je te dois et dont je te remercie. »

Son émotion du matin persistait, plus douce, dépouillée de ce que l'attente et l'imprévu lui donnaient d'inquiet. Il continua de s'en amuser et de se railler lui-même ; puis, au milieu de ses moqueries, à travers sa gaîté superficielle et précaire, derrière cette confiance factice, il se sentit encore morne et lâche, sans courage, sans volonté. Le passé lui revenait à l'esprit ; il songeait à toutes les luttes, à tous les espoirs, à tous

Digitized by Google

les doutes, à tous les écœurements, à toutes les lassitudes ; il s'avouait son incurable faiblesse et son impuissance à accepter le sort, ce cruel besoin de se tourmenter toujours, ces perpétuels combats en lui-même. Alors, des craintes lui venaient et il pensait :

« Que ferai-je, si je ne puis aimer Denise ou si elle repousse ma prière ? Où pourrai-je aller ? Vers qui me tournerai-je ? Me faudra-t-il encore m'en aller au hasard, dans l'étouffante nuit, avec des mains qui tâtonnent, et me heurter aux pierres du chemin, et trébucher dans les ornières ? Ah ! non, je suis trop las, je ne pourrais plus... »

S'il était calme à cette heure, s'il avait senti, durant les mois d'été, s'adoucir sa fatigue, il se savait encore plein d'inquiétudes maladives. Tout le bienfait de ces quelques semaines, il le devait à Denise ; ce qu'il se rappelait, ce qu'il rêvait, ce qu'il espérait d'elle l'avait réconforté ; lointaine, invisible, inconnue, elle lui avait rendu un peu de passagère énergie. Que deviendrait-il, s'il se retrouvait seul en face de sa lâcheté ?

Alors, il sentit qu'il allait l'aimer avec une ardeur impatiente, fiévreuse et haletante, comme le marin aime le phare et sa lueur unique, le chenal étroit vers lequel il s'efforce, comme il désire le port qu'il aperçoit et dont le sépare l'incertitude du destin.

IX

Marcel écrivit à Denise une lettre soignée comme un devoir de bon élève, dont les idées et les mots avaient été longuement délibérés ; il la remerciait, en termes choisis, de son charmant accueil, expliquait, avec une sincérité ingénue, l'aimable souvenir qu'il conservait de cette journée ; et il terminait, respectueusement familier, en exprimant l'espoir que ces premiers rapports donneraient naissance à une sérieuse amitié. Il en avait besoin, affirmait-il, étant dès longtemps ballotté à travers la vie, comme un vaisseau désemparé sur une mer inclémente. Il

Digitized by Google

relut sa lettre, la jugea ridicule et fut sur le point de la déchirer; après brève réflexion, elle lui parut touchante et il l'envoya.

Il reçut aussitôt de Denise une réponse telle qu'il la souhaitait; elle lui donnait encore des conseils, l'assurait de son amitié et le pressait de venir avec Jacques avant qu'elle ne rentrât à Paris. Marcel ne se le fit point répéter et courut chez Merciol pour prendre date.

Cette nouvelle visite fut semblable à la première, avec plus de franchise encore et d'intimité dans les paroles. Jacques et Marcel revinrent plusieurs fois dans le petit village de la Beauce; Denise leur consacrait quelques instants quand elle venait à Paris. Elle s'intéressait à Marcel, le considérait avec une curiosité particulière, comme un ami qui a besoin, plus que les autres, de sérénité et d'affection; pour lui, elle exagérait sa douceur naturelle; elle l'entourait de ces menus soins qu'on a pour un enfant ou pour un malade; et lui s'en amusait, charmé de sentir entre eux cette familiarité si promptement éclose, et irrité un peu de ne discerner en son amie qu'une sympathie sans arrière-pensée ni arrière-sentiment.

« Il serait fâcheux, pensait-il, d'en être réduit au platonisme. Il me semble que, pour Denise, je serais capable de secouer ma veulerie coutumière, de m'exalter et d'aimer un peu. Pour elle seule, je crois. Mais l'union de deux vies ne peut être parfaite que si les corps s'harmonisent sans restriction et osent toutes les caresses. »

Il s'efforça, dans leur entretien, d'orienter leur amitié récente vers un peu plus de tendresse; Denise ne s'en émut point, sans d'ailleurs l'encourager. Elle conservait son air de renoncement et de lassitude; elle semblait obstinément résolue à cet isolement, non point hautaine, mais séparée toujours de Jacques et de lui par sa volonté de solitude. Étonné de trouver constamment en elle ce sentiment, il lui demandait :

« Quel plaisir avez-vous donc à être toujours seule? Moi

Digitized by Google

aussi, je m'imagine parfois que c'est le bonheur le moins imparfait ; mais, quand je suis resté quelques jours en face de moi-même, c'est une telle détresse et un tel désarroi que je vais, au hasard, n'importe où, où il y a des hommes, et que je me mêle à eux, pour frôler un peu d'humanité et ne plus me sentir dans un désert. »

Elle répondait vaguement, disait qu'elle ne désirait rien, s'estimait suffisamment heureuse ; et il ne déchiffrait pas encore cette âme qu'il s'irritait d'ignorer.

A la fin de septembre, elle revint à Paris et ils se virent plus souvent. Ils se rencontrèrent presque chaque jour, d'abord par l'effet de hasards sournoisement combinés par Marcel, puis par habitude. Leur intimité s'en accrut rapidement ; après mille impressions échangées, des conseils demandés et donnés, des idées exprimées, avec un peu de réserve d'abord, puis bientôt en toute franchise, ils se sentirent liés l'un à l'autre comme par une très ancienne amitié. Et cette sympathie réciproque leur était d'autant plus chère qu'ils en éprouvaient tous deux un soulagement, un plaisir doux, paisible et sûr.

L'un des derniers jours d'octobre, comme l'automne finissant conseillait les dernières promenades, ils se donnèrent rendez-vous au Bois. Malgré le soleil encore vivace, un peu de tristesse était né sur les choses, flottait dans l'air avec les brumes apparues, s'accrochait aux branches dépouillées, s'épandait lentement en chutes de feuilles jaunes. Au détour des routes, on sentait venir les bises prochaines. L'heure était équivoque et troublante ; n'étant plus l'été et n'étant pas encore l'hiver, elle incitait au souvenir et obligeait aussi à regarder dans le futur s'approcher les lendemains. Ils se promenèrent, un peu graves et silencieux, attristés malgré eux. La première, Denise tenta de vaincre leur malaise.

« Travaillez-vous, maintenant? » demanda-t-elle.

Il répondit, ce qui était vrai :

« Un peu, mais sans grand courage. Si vous saviez comme je suis paresseux, et nonchalant, et veule! Livré à moi-même,

Digitized by Google

je suis incapable d'activité suivie. Il me faudrait un stimulant; mais où le trouver? »

Sagement, elle répétait les conseils qu'elle lui avait maintes fois donnés.

« Ayez des habitudes de travail régulières. Exercez votre volonté. Vous n'êtes pas raisonnable, car vous devriez être heureux, puisque vous avez, pour occuper votre vie, tout le domaine immense de votre art. Ce n'est pas la besogne qui manquerait, si vous vouliez. Et puis, vous n'êtes pas seul; Jacques Merciol vous est très dévoué; et moi-même, ne suis-je pas une bonne amie pour vous?

— Certes; depuis que je vous ai rencontrée, depuis même que Jacques m'a parlé de vous, je me suis senti moins triste, moins seul. Je sais aussi que Jacques est un frère pour moi et je ne me plains pas de manquer d'amitiés. Pourtant... »

Il hésitait, n'osant s'expliquer davantage. Pour faciliter sa confession, il affecta de plaisanter.

« Ce qui me manque, c'est peut-être un sentiment plus impérieux, plus vivifiant, par exemple... »

Un peu honteux de sa maladresse et médiocrement encouragé par le silence de Denise, il dissimula son trouble dans un léger rire.

« Par exemple, l'amour. »

Ayant prononcé le mot redoutable, il observa sa compagne. Elle demeura impassible quelques secondes, les yeux indifférents fixés au hasard sur des promeneurs. Puis, elle le regarda, sourit avec calme, et lui dit lentement, d'une voix où il perçut quelque tristesse:

« Comme vous êtes jeune, mon pauvre ami. Je pensais que vous étiez très blasé et que vous aviez perdu, une à une, toutes les illusions. Maintenant, vous me parlez comme un adolescent. Vous croyez donc encore que le plus grand bonheur est dans l'amour?

Il s'inquiéta de ce calme, lui demanda avec un trouble visible :

Digitized by Google

« Mais vous, ne le croyez-vous plus ? »

Elle devint plus triste, répondit à voix plus basse :

« Non, je ne le crois plus. C'est un trop grand risque, quand on n'est plus très jeune, quand on veut une vie paisible et définitive. Il y a trop d'inconnu... trop de souffrances certaines pour un peu de bonheur possible... »

Il la regarda avec angoisse, sentant déjà chanceler son pauvre rêve, comme il ne trouvait pas les paroles qu'il eût souhaité dire, il demanda seulement :

« Vous avez beaucoup souffert ?

Elle répondit simplement, avec un sourire un peu forcé :

« Oui, comme tout le monde. »

Ils marchèrent côte à côte, muets, étreints par la douleur de vivre. Un instant, Marcel se sentit submergé par toute la détresse qui était en lui et autour de lui, par le renoncement universel, par cette mauvaise puissance de destruction qui flétrissait les fleurs, meurtrissait les arbres, désolait à l'entour la nature et les cœurs. Puis, il eut la force de maîtriser sa faiblesse, et, toute sa volonté tendue vers son unique désir, s'exaltant et attisant son espoir avec une ardeur désespérée, il tenta de ranimer en Denise et en lui-même les tenaces énergies vitales qui agonisaient sous le poids sans cesse accru des désillusions.

Il parla, d'une voix tremblante et résolue.

« Vous avez souffert, Denise, et, pour quelques douleurs passagères, pour quelques rêves déçus, vous avez renoncé à tout le bonheur ; vous vous êtes enfermée dans votre hautaine solitude, comme dans un cloître, comme dans un tombeau. Et pourtant, je ne crois pas qu'il y ait d'autre but à notre existence que d'aller vers la joie, de réaliser du bonheur, pour les autres ou pour nous-mêmes, n'importe, d'enseigner à ceux qui sont autour de nous, à ceux qui viendront après, à ne point trop haïr cette vie qu'ils subissent. Il faut, malgré tout ce que nous avons souffert, malgré l'ironie bête et cruelle de nos destinées, nous efforcer de conserver toujours les vertus de notre enfance:

Digitized by Google

la foi, la confiance. Si peu qu'il m'en reste, j'essaierai de le verser en vous. Faites l'effort de vous donner à la joie qui passe; si votre âme est une forteresse toujours close, si vous refusez de l'ouvrir au bonheur qui entrerait peut-être, vous serez toujours malheureuse, et vous le serez volontairement. »

Ils s'étaient arrêtés dans un sentier désert, ils se regardaient, mutuellement émus.

« Puisque je suis maintenant votre ami, continuait Marcel, promettez-moi de ne pas arracher de vous ce qu'il y a encore de confiant et de crédule. Dans votre âme, comme dans la mienne, il est une place que n'a point dévastée l'amertume et qui est comme une oasis dans les sables d'un désert ; c'est là qu'il faut nous rafraîchir, mon amie, et reprendre des forces. Nous nous y aiderons tous deux. Si je peux vous réconforter, je m'y efforcerai avec joie et reconnaissance; mais vous, Denise, vous... il n'y a plus que vous pour moi... Sans vous, je serais plus seul qu'un enfant perdu dans une forêt, et je ne saurais plus où il faut aller, ce qu'il faut penser, ce qu'il faut croire. Tout à l'heure, je parlais d'amour, je regrettais qu'aucune femme... »

Il s'arrêta, au seuil de l'aveu, devenu timide, et s'approcha d'elle plus encore ; elle tenait les yeux baissés, puis, au mouvement qu'il fit, leurs regards se rencontrèrent, et il la sentit émue, faible et incertaine comme lui-même. Il acheva, d'une voix un peu sourde, à cause de l'effort qu'il dut faire :

« C'était à vous que je pensais. »

Elle se dégagea doucement, et ils restèrent encore quelques secondes sans parler. Elle lui parut lasse et hésitante, facile à vaincre en cette minute; il vit distinctement que mille souvenirs remontaient en elle, confus, tissés de bonheurs et de souffrances, inextricablement mêlés de joies et de larmes; elle lui souriait, d'un pauvre sourire qui lui fit pitié, comme un soleil malade de janvier qui tente d'égayer la neige et la boue des chemins. Elle ne se refusait pas et n'osait pas se donner.

« Nos vies se ressemblent, disait Marcel, nos cœurs se

Digitized by Google

comprennent; essayons un dernier effort; mettons-y tout ce qui nous reste de ferveur, de candeur, de simplicité. Pour être heureux, il suffit quelquefois de le vouloir. Moi, je vous attends depuis des semaines et des mois... Et, vous, sans vous l'avouer, sans y croire, vous espériez aussi, de tout votre instinct, de toute l'obscure volonté qui nous pousse, malgré nous, à tendre les bras vers le bonheur... vous espériez qu'un peu de joie viendrait encore dans votre solitude. Ne me repoussez pas, et laissez-vous conduire doucement par la jeunesse et par la nature. »

Il la prit dans ses bras, sans qu'elle résistât. Et ce fut Denise qui l'attira contre elle, haletante et farouche, et colla à sa bouche ses lèvres tremblantes; il la sentit secouée d'un grand frisson et il lut dans ses yeux emplis de larmes une ardeur sauvage et désespérée; ils s'enlacèrent longuement d'une étreinte violente, comme pour retenir jalousement la suprême joie que la vie leur offrait.

Elle le regarda, heureuse et pourtant effrayée, avec le sentiment que l'avenir allait être, non plus la vie monotone et calme qu'elle s'était faite, mais un grand mystère peuplé de tous les espoirs et de toutes les craintes, une ombre redoutable d'où surgiraient bientôt les mêmes joies ou les mêmes souffrances que jadis. Souriante et docile entre les bras de Marcel, elle était pleine de doux effroi et de tendresse apeurée, comme si c'eût été son premier amour.

Ils revinrent enlacés et enveloppés déjà de crépuscule. Il disait :

« Je pense à vous depuis l'hiver dernier; je vous ai choisie entre toutes les autres et j'avais la terreur d'être repoussé; alors, je serais retombé dans la nuit; maintenant, vous allez illuminer le monde autour de moi. »

Elle répondait :

« J'étais toute seule; quand je vous ai connu, j'ai senti tout de suite que je serais votre amie ; je ne souhaitais rien de plus. La vie n'est pas si mauvaise que je le croyais. »

Digitized by Google

Au fond d'eux-mêmes, les anciennes tendresses, engourdies et comme rouillées, se ranimaient doucement. Un peu gauches, déconcertés d'éprouver à nouveau des sensations oubliées, ils se reprenaient peu à peu à faire les gestes de jadis, à dire les paroles d'autrefois. La nuit leur avait caché le décor d'automne et ils avaient l'illusion du renouveau.

(*A suivre.*) MAURICE DARIN.

Digitized by Google

LA SURVIVANCE ET L'ÉVOLUTION

DANS L'ÉTUDE DES PROBLÈMES RELIGIEUX

On ne saurait trop se méfier, dans le voyage à travers les formes religieuses, des mirages d'unité, d'identité, de simplicité.

Souvent, en effet, on élude, on dissimule la complexité de pareilles questions : on s'attache à un élément, le plus facile à constater, le seul d'ailleurs qui puisse être pleinement atteint par les méthodes objectives, à savoir l'extérieur des rites, formules, institutions, et l'on oublie que l'on n'est nullement certain de connaître le *sens* exact que le sauvage, le primitif attribuait ou attribue à ces croyances et pratiques ; on interprète comme l'on peut et l'on conclut quand même. Ou bien ce sont les analogies sur lesquelles on insiste sans mettre en lumière leurs limites : les différences sont voilées par les ressemblances, l'essentiel par l'accessoire.

C'est presque toujours le cas lorsqu'il s'agit des *survivances*. S'il fallait en croire certains *simplificateurs*, les croyances religieuses *ne* seraient *qu'*un legs de nos ancêtres sauvages ou préhistoriques. Ces formes imaginatives, enfantées par l'ignorance ou la terreur, ne pourraient plus, ne devraient plus faire partie de la vie d'hommes civilisés et devenus conscients des illusions de leurs ancêtres. Elles ne seraient bonnes désormais qu'à servir d'objet à des études désintéressées ; il faudrait les con-

Digitized by Google

sidérer avec curiosité et un respect ému, comme les silex qu'utilisait, taillait ou polissait l'homme préhistorique.

Est-ce bien vrai?

I

A. Remarquons d'abord qu'il est beaucoup de *survivances* purement APPARENTES (1).

Les mêmes causes, dans les mêmes circonstances, produisant les mêmes effets, il faut toujours se méfier de considérer comme emprunt, legs, transmission, ce qui est seulement *parallélisme*. Les sourds-muets, par exemple, en dehors du langage officiel qu'on leur apprend, ont un langage naturel de signes qui est pour eux comme une langue maternelle. On eut l'idée de faire venir au collège national des sourds-muets de Washington, en 1880, sept « Utes », Indiens chez lesquels les langages mimiques sont extraordinairement développés. On mit en rapport sept sourds-muets avec ces Indiens et les uns et les autres mimèrent, soit des signes isolés, soit de véritables récits (2). Or, ils se comprirent parfaitement. Il n'y avait point là, cependant, transmission ni survivance, mais parallélisme : des causes analogues (3), dans des circonstances analogues, produisent des effets analogues.

C'est ainsi que les interdictions sacrées, les *tabous* jouent le même rôle et revêtent les mêmes formes chez les Polynésiens, les Mélanésiens, les Malais, les Bantous, les Amérindiens du nord, du centre et du sud que chez les Malgaches, et qu'ils se présentaient sous les mêmes aspects chez les anciens Islandais,

(1) Je ne parlerai pas ici des survivances *toutes matérielles*, par exemple, les noms de la Lune, de Mars, etc., conservés dans les jours de la semaine.

(2) EUGÈNE-BERNARD LEROY, *Le langage* (Psychologie normale et pathologique), p. 34. Alcan, 1905.

(3) Ne pas oublier, par contre, que des causes différentes, dans des circonstances différentes, arrivent aussi à produire des effets analogues. Par exemple, dans l'art primitif, le zigzag est la stylisation de plumes, d'écailles, de dessins de vannerie, ou une pure question de technique (GROSSE, *Les débuts de l'art*, p. 94, 120); les cercles concentriques peuvent désigner des arbres, des grenouilles, des yeux, des intestins d'hommes ou d'oiseaux, des œufs, etc. (SPENCER et GILLEN, *The native tribes of central Australia*, ch. V).

Digitized by Google

Égyptiens, Juifs, Arabes, etc. « Le tabou appartient à un stade particulier de civilisation; l'existence ou l'absence de cette institution ne peut jamais être invoquée comme une preuve de parenté ethnique ou de rapports sociaux (1). »

Le stade de la conception anthropomorphique du divin amène aussi d'analogues et parallèles attitudes, gestes, paroles de respect, de prière, d'offrande (2). Avec quel soin donc il faut se garder de pures coïncidences (3), des calembours étymologiques (4), des analogies superficielles! En voici un exemple... criant :

Que le culte d'Adonis (et autres divinités analogues), de ses souffrances, sa mort et sa résurrection, ait singulièrement facilité la prédication chrétienne en Orient et l'adoption de la croyance à Jésus mort et ressuscité; surtout que les idées de mort et de résurrection aient donné lieu à d'analogues manifestations de tristesse ou d'allégresse, rien de plus naturel, rien de plus exact. Mais qu'ose-t-on bien en conclure? Que les deux conceptions mythologiques s'expliquent l'une par l'autre, que

(1) A. VAN GENEPP, *Tabou et totémisme à Madagascar*. Leroux, 1904, p. 9, et p. 7 : « Rien ne serait plus facile à démontrer qu'une parenté qui lierait un groupe humain à un autre, en se basant sur l'état des croyances et des coutumes : il suffit de faire une liste des ressemblances et de laisser dans l'ombre les différences, et pour les ressemblances, il suffit de considérer dans la coutume donnée les caractères généraux, superficiels, et d'ignorer les détails. » On ne saurait mieux formuler la loi d'escamotage.

(2) H. DELEHAYE, S. J., bollandiste, *Légendes hagiographiques*, p. 169. Bruxelles, Polleunis, 1905. — De même, il n'y a ni filiation ni survivance dans les *convergences* d'adaptation, par exemple, des plantes grasses d'espèces différentes, de la baleine et des poissons, de la chauve-souris et des oiseaux. — Sur la possibilité d'en dire autant de certains mythes ou contes qui se répètent avec détails semblables. Cf. LANG, *Mythes*, etc., p. 615-616.

(3) Cf. DELEHAYE, *Réminiscences et survivances païennes* (chap. VI). Exemple de coïncidence : à Éleusis, une église de *Saint-Démétrius* bâtie sur l'emplacement d'un temple à *Déméter*. — La critique des légendes hagiographiques par le P. Delehaye est loyale et courageuse. Nous demandons seulement qu'on l'applique (comme l'a fait Loisy) aux Évangiles, qui sont, eux aussi, *du genre populaire édifiant*, donc légendaires. Cf. *Revue de l'université de Bruxelles*, novembre 1905.

(4) Exemple : la croyance à *Krichna* considérée comme influencée par la croyance à Jésus *Christos*. Cf. note de E. MONSEUR, dans la *Revue de l'université de Bruxelles*, juillet 1898, p. 767.

Digitized by Google

« seules, les formules extérieures ont été modifiées : sous la liturgie qui s'élabore, dans les cérémonies et les traditions du nouveau culte, la face souriante d'Adonis reparaît et triomphe. La passion, la mort et la résurrection de Jésus reproduisent fidèlement, servilement, chacune des circonstances qui, depuis des siècles, ornaient les récits mystiques de la Syro-Phénicie. Adonis meurt dans la gloire de la jeunesse, il dort dans le tombeau, il ressuscite, il se symbolise dans toutes les forces et les défaillances de la vie; et voici Jésus l'Adonis renouvelé, mais qui n'a rien oublié du mythe antique, le voici qui meurt et ressuscite dans les conditions analogues et qui s'identifie, lui aussi, à la vertu du soleil et aux énergies de la nature (1). »

Se moque-t-on de nous?... Jésus devenu un mythe solaire ou un mythe de la végétation!

Même dans l'hypothèse très hardie de M. Salomon Reinach (2), que la crucifixion du Christ serait une légende construite d'après le texte : « Ils ont percé mes pieds et mes mains », le *sens* de la passion et de la mort du Christ se rattacherait aux idées morales les plus sublimes et n'aurait rien à voir avec les amours d'Aphrodite ou les vicissitudes de la végétation. M. Vellay est bien obligé de reconnaître que « sur les mêmes terres où avait fleuri Adonis, le christianisme a inauguré une morale et une conception de vie où étaient préconisés et proposés des règles et des principes nouveaux » (p. 232). S'il y a *nouveauté* (« principes nouveaux », « influences nouvelles »), pourquoi nous faire croire à une identité dans la survivance !

B. Mais il est des *survivances* RÉELLES ET NON MODIFIÉES, vrais blocs erratiques dans le domaine de la conscience. Nous

(1) CHARLES VELLAY, *Le culte et les fêtes d'Adonis-Thammouz dans l'Orient antique*, p. 178. Paris, Leroux, 1904. Au lieu de tant de phrases de réthorique, l'auteur aurait dû nous dire ce qu'il pense de l'origine possible de ce mythe comme interprétation d'un vieux culte totémique ou du moins zoolâtrique. Cf. S. REINACH, *Mythes, cultes et religions*, t. II, p. 87.

(2) *Cultes, mythes et religions*, t. II, p. 437 : *Le verset 17 du psaume XXII*. Leroux, 1906. — En fait, les évangélistes n'ont pas cité ce texte. De plus, le témoignage de saint Paul et ceux qu'il implique est antérieur de quinze à vingt ans à celui des évangélistes. De ce que Matthieu, XIII, 35, cite le verset 2 du psaume LXVII, s'ensuit-il que Jésus n'ait pas réellement parlé en paraboles?

Digitized by Google

nous bornerons à citer les cas suivants : Un Liégeois emportait au cimetière une bouteille de genièvre, se versait un verre et en répandait un second sur la tombe de son camarade de beuverie. — Un domestique, suivant le désir exprimé par son maître, un Russe, lui apportait chaque jour, sur sa dalle, un exemplaire sous bande du journal auquel il était abonné. — En 1892 ou 1893, une femme habitant rue Cortot jetait chaque jour par-dessus le mur du cimetière Saint-Vincent, à Paris, une bouteille d'eau de Saint-Galmier et un pain d'une livre : « Les morts ne m'aiment pas, disait-elle. Bien des fois, je les ai vus escalader les murs du cimetière et monter dans ma chambre. Ils me grignottaient les pieds. C'est pour qu'ils ne reviennent plus que je leur envoie à manger et à boire » (1). — « Un vieil homme de notre connaissance, le vieux Cadet, dit Loriot, de Payzac, se désolait l'an passé d'avoir oublié de jeter dans la bouche béante de la margelle sa coutumière offrande, un verre de vin et un morceau de pain. Et le puits de la Borie menaçait de tarir (2) ».

L'universelle croyance à la sorcellerie et au *mauvais œil* trouverait ici sa place naturelle. Il semble pourtant qu'elle ait subi des transformations. Par exemple, dans le cas du mauvais œil, on croit plutôt à l'exercice d'une puissance occulte qu'à l'action de l'âmelette (de la petite personne qui vient regarder à la fenêtre de l'œil), laquelle, entrant dans votre œil, irait vous ronger le cœur (3). Nous sommes donc amenés au troisième cas, à savoir :

C. Survivances MODIFIÉES.

A l'ancien élément qui survit s'ajoute un élément *nouveau*, une idée *nouvelle*, qui 1° ou bien remplace l'ancienne, ou bien 2° coexiste avec elle.

(1) E. MONSEUR, *Bulletin de folklore*, juillet-décembre 1898, p. 104. — Cf. nombreux exemples de la croyance aux vertus fécondatrices des menhirs, dans SÉBILLOT, « Le culte des pierres » (*Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, 1902, p. 175).

(2) L. DE NUSSAC, « Les fontaines en Limousin » (*Bulletin archéologique*, 1897, p. 162).

(3) Cf. E. MONSEUR, « L'âme pupilline et l'âme poucet » (*Revue de l'histoire des religions*, janvier-février et mai-juin 1905).

Digitized by Google

1° Nous prenons le deuil comme nos ancêtres, mais ce n'est plus pour dérouter les esprits ou pour préserver nos semblables du fluide léthifère que nous a communiqué la proximité du mort, c'est pour exprimer notre tristesse; le fait de la survivance du rite n'explique nullement le *fait nouveau*, l'idée nouvelle qui a remplacé les anciennes.

De même pour la succession des interprétations mythologiques des vieux rites. Autre chose le vieux rite qui survit, autre chose l'interprétation que crée la conscience en s'affinant. Les Orphiques par rapport aux cérémonies barbares, Plutarque par rapport aux mythes grecs, Sabatier et Loisy par rapport aux dogmes chrétiens, créent ou fixent des sens nouveaux (1) qu'il serait déloyal de dissimuler derrière les éléments du passé qu'ils conservent. Le « symbolisme » actuel (protestant ou catholique) n'est pas plus identique au vieux dogme — qu'on le demande aux théologiens; Rome d'ailleurs l'a dit clairement — que ma pensée n'est identique à celle de mes ancêtres quand je dis : le soleil se couche (2).

2° Souvent, toutefois, il y a coexistence des deux croyances. Un bizarre mélange se produit (où la logique proprement dite n'a rien à voir) de la doctrine officielle de l'Église, par exemple, et de la pratique populaire. Je suis convaincu que les fidèles qui déposent des cornets remplis de *clous* en fer devant la statue de saint Guidon (3), pour être préservés des furoncles, joignent un procédé de magie sympathique à la foi en l'intercession du saint. Ce qui prouve bien la survivance de l'ancienne

(1) Cf. DECHARME, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs, des origines au temps de Plutarque* (Paris, Picard, 1904); GOBLET D'ALVIELLA, *Eleusinia* (Leroux, 1903); S. REINACH, *Cultes, mythes et religions* (Leroux, 1906), t. II, p. 85; *La mort d'Orphée*, etc. — L'Église a employé plus d'une fois ce procédé à l'égard des anciens cultes populaires. On le lui rend en ce moment : *Noël rouge*, *Pâques humaines*, etc.

(2) Comme on le croit encore littéralement en Californie. Cf. LANG, *Mythes*, p. 122.

(3) A Bruxelles, dans la jolie église du Sablon. — On trouvera des exemples presque à chacune des pages du *Calendrier belge* de Reinsberg-Duringsfeld. Singulier mélange, bien humain, de sauvagerie et de poésie!

Digitized by Google

croyance païenne chez nombre de chrétiens (1), c'est, par exemple, l'idée des paysans du Limousin que les morts ou les saints *vous en veulent*, que le malade en « toucat del sente » et qu'il faut apaiser ledit saint par un vœu. Le même mot *nauja* (*noxa*, *nocua*, chose nuisible) désigne à la fois les lieux de pèlerinage et la maladie (2).

Mais que l'ancienne idée et la nouvelle idée qui accompagnent le rite ou la formule se juxtaposent, ou que la nouvelle élimine l'ancienne, toujours est-il qu'il y a une idée *nouvelle*, un fait *nouveau*. La donnée n'est donc pas simple et toute solution unilatérale serait déloyale et artificielle. La seule objection que l'on puisse faire est celle-ci : le « nouveau » n'est-il pas de l'ancien transformé? La grande loi de l'*évolution* s'applique-t-elle à ces questions? Comment et dans quelle mesure?

II

Si l'on prend le terme « évolution » dans le sens large de *développement*, aucune difficulté. Personne ne peut nier qu'il y ait eu développement, transformation. C'est là une simple *constatation;* or, ce que l'esprit voudrait, c'est une *explication*. D'où vient ce *nouveau* (3) qui s'est juxtaposé ou substitué à l'ancien? Tel est le vrai problème. Autrement on joue sur les mots, comme si l'on disait que la sculpture de Constantin Meunier est une évolution des insignifiants bonshommes que l'on faisait, en ce genre, avec lui. La question est celle-ci : Sommes-nous en droit d'appliquer aux croyances religieuses

(1) L'*émotion*, primitivement associée au rite et à la croyance, peut rester associée au *rite* une fois la *croyance* évanouie. De là, souvent, le plaisir à accomplir certains rites héréditaires, jadis expressions de telles ou telles croyances disparues, aujourd'hui simples sources d'émotion. De là aussi les craintes superstitieuses qui demeurent associées à certains jours, à certaines choses. Cela prouve bien la nécessité d'étudier à la fois historiquement et psychologiquement de pareilles questions.

(2) LOUIS DE NUSSAC, « Les fontaines en Limousin » (*Bulletin archéologique*, 1897).

(3) Si, au lieu de *nouveau*, on dit : *mieux*, évolution est alors synonyme de *progrès*, qui implique un idéal d'après lequel on juge, donc une question d'ordre psychologique.

Digitized by Google

plus qu'une métaphore empruntée à l'histoire naturelle et d'y chercher les lois d'évolution que nous constatons dans la formation des espèces végétales et animales? En langage courant, l'on dira que les silex taillés sont une évolution des silex simplement utilisés, les silex polis une évolution des silex taillés, tout comme l'on dit : les mammifères et les oiseaux sont une évolution des reptiles. Pourtant l'essentielle différence saute aux yeux : les silex ne sont pas vivants et ne se produisent pas les uns les autres par génération. Or, il en est de même pour les rites et formules religieuses lorsqu'on les étudie en eux-mêmes, une fois réalisés extérieurement. On pressent donc la distinction à établir (1) entre les êtres qui *se* transforment (eux-mêmes) et ceux qui *sont* transformés (sens passif).

Examinons d'abord comment se présentent les choses. L'histoire de l'Égypte, par exemple, nous offre des croyances diverses au sujet de l'âme et de la vie future : croyance grossière à la continuation d'une existence souterraine analogue à celle menée avant la mort, où le « double » mange, boit, travaille, chasse, etc., indépendamment de la valeur morale positive ou négative de l'individu ; — croyance en un jugement (2), en une pesée du cœur, et détermination du sort de l'âme d'après la conformité ou non-conformité de ses actes à la règle de vérité ou de justice (3). Mêmes divergences relativement aux dieux : divinités animales et divinités anthropomorphiques. Faut-il voir là une *évolution?*

Non, mais bien la *juxtaposition* et l'amalgame de croyance

(1) Je conçois qu'il n'y ait pas de distinction à faire métaphysiquement. Mais ce sont là hypothèses invérifiables. Dans la pratique, comme nous le verrons plus loin, il y a lieu d'appliquer deux *méthodes* différentes.

(2) Le Minos de l'Odyssée (XI, 567) continue à juger dans l'autre monde, comme Orion continue à « chasser dans la prairie d'asphodèles les bêtes fauves qu'il avait tuées autrefois sur les montagnes ». L'important n'est pas ici l'idée de jugement, mais du jugement *d'après un idéal moral*.

(3) Je résume bien entendu, et n'ai point la prétention d'exposer toutes ces croyances. Cf. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* (Hachette), p. 45 à 49. Le défunt « s'est concilié Dieu par son amour. Il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements à qui était nu, une barque à qui était arrêté dans son voyage... ». La pesée des âmes apparaît entre 1,500 et 2,000 ans avant notre ère.

Digitized by Google

venant des peuples divers qui, à différentes époques, ont envahi la vallée du Nil : tribus de chasseurs nomades, sans doute du type nègre, peuplades lybiennes, populations asiatiques, celles surtout probablement sémitiques et apparentées aux Chaldéens, qui apportèrent en ces pays la civilisation pharaonique, l'écriture hiéroglyphique, un art plus stylisé, des idées supérieures (1). Pas d'hiatus, parce que les nouveaux venus se répandent lentement, par infiltration et non comme un flot dévastateur. Souvent les tribus consacrent leur alliance en mariant leurs dieux : Osiris, par exemple, avec la déesse Isis primitivement indépendante ; Horus devient leur fils, et si ce dernier est l'ennemi de Seth auquel il fut d'abord associé, c'est par suite d'hostilités avec la tribu dont Seth était le dieu spécial. Questions de politique donc et non d'évolution (2). De là aussi ces hétéroclites statuettes mi-animales, mi-humaines des divinités : le dieu animal n'a pas plus évolué en dieu anthropomorphe que le menhir n'a évolué dans la Bretagne en la croix qui le surmonte.

Même résultat si nous étudions les mythes grecs. La très pure Artémis d'Hippolyte n'est nullement l'évolution de la barbare déesse-ours de Brauron ou de Munychie (3) ; l'identité des noms attribués par les Grecs, d'après des analogies plus ou moins lointaines, aux divinités des populations sauvages des pays qu'ils envahirent ou colonisèrent, ne doit point nous faire illusion. Dionysos n'est pas davantage l'évolution de Zagreus. Le culte du taureau déchiré et dévoré vivant serait demeuré un rite de cannibales sans les interprétations, additions et substitutions des Orphiques : « Partout, en religion, dit à ce sujet M. Goblet d'Alviella, *on superpose* (plus qu'on ne remplace) » (4). *Superpositions* donc et non pas *évolutions* (dans le sens strict).

Et maintenant un dogme chrétien : par quel transformisme

(1) Cf. CAPART, *Les débuts de l'art en Égypte*, chap. VII. Vromant, 1904.

(2) Cf. PETRIE, *Religion and conscience in ancien Egypt*, 1898.

(3) Cf. LANG, *Mythes, cultes et religions*. Alcan.

(4) *Eleusinia* (Leroux, 1993), p. 109. — « The usual law is that one religion does not supplant another, but is only *superadded* to it. » PETRIE, *op. cit.*, p. 23.

Digitized by Google

pourrait-on, sans y rien ajouter d'*essentiel*, faire évoluer le sentiment de Jésus reprenant le jeune homme qui l'appelle : « bon maître » et lui disant : « Dieu seul est bon » (1), et le métamorphoser en la foi de Nicée? Ne sont-ce pas là deux idées diamétralement opposées, comme de voir en Jésus le prophète qui enseigne la sagesse, ou le considérer comme la Sagesse même, le *Logos* divin fait chair? Ces croyances diverses ne supposent pas seulement le passage « de l'implicite vécu à l'implicite connu », ainsi que le prétend le philosophe catholique Blondel (2) ; elles supposent *deux* impressions *différentes* : une a remplacé, supplanté l'autre, mais n'en est pas l'évolution. Il en est de même pour les « idéalisations » dont parle l'abbé Loisy. Elles s'opèrent sous l'influence d'une foi intense, passionnée, donc intensément, passionnément idéalisatrice. Or tout le monde sait que la passion voit *autre chose* que ce qui est. Par suite, prétendre qu'alors, il n'y a pas *changement*, mais évolution « homogène », n'est qu'un hardi paradoxe. On ne peut le soutenir qu'en postulant, comme le font MM. Loisy et Blondel, une intervention directrice de Dieu, de l'Esprit saint, qui garantisse le maintien du type, l'identité essentielle de la croyance. Affirmations gratuites, expressions de foi de certains individus ou de certaines collectivités (3) ; on ne saurait les réfuter plus que les démontrer (4).

(1) Marc, X, 18 ; Luc, XVIII, 19.

(2 Cf. *La Quinzaine* des 16 janvier, 1er et 16 février 1904 et l'excellent résumé de conversation de M. MALLET, dans la *Revue du clergé français* des 15 avril et 1er mai 1904. Plus je lis et relis les œuvres de M. Blondel, plus j'admire la délicatesse et la sûreté de son analyse psychologique de la foi catholique. Mais ce n'est que la constatation d'un genre spécial de foi ; rien n'empêcherait un bouddhiste, un musulman de justifier aussi sa foi par « l'action fidèle », par ses martyrs et ses ascètes, par ses miracles, etc. Toute la question de la divinité de l'Église et de la Révélation chrétienne demeure sans solution.

(3) Ce que M. Blondel dit de Jésus, par exemple, les Manichéens le disaient de Manès : « Béni soit notre guide, le Paraclet, l'envoyé de Lumière, et bénis ses anges, les gardiens, et bénies ses armées éclatantes de lumière. Sois loué, ô resplendissant, ô Mâni, notre guide, racine de l'illumination et rameau de l'adoration, arbre superbe qui es le salut unique et universel ! » (Voir HENRY, *Le parsisme*, p. 270.)

(4) Cf. LOISY, *Autour d'un petit livre*. Paris, Picard, 1903. — J'ai résumé les idées de Loisy dans la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1903, et dans *L'évo-*

Digitized by Google

A mesure que l'on approfondit ces questions (1), on trouve plus d'analogies entre la formation des rites et des dogmes, et celle de l'œuvre d'art. Jésus, le quatrième évangéliste, saint Paul, et toutes les croyances et théories que ces noms sous-entendent, ne s'expliquent pas davantage par le vieux schéma de l'évolution linéaire, par addition de petits progrès insensibles, que les créations et innovations d'un Rembrandt ou d'un Richard Wagner.

Aussi bien ce fameux schéma linéaire est-il abandonné de nos jours. On a constaté que ce n'est pas seulement l'infinitésimale *variation* qui se trouve au point de départ de l'évolution, mais la *mutation* souvent très notable survenue brusquement (2). Dès lors l'intervention d'une personnalité géniale

lution de la foi catholique (Paris, Alcan, 1905), p. 177 et p. 194. (On a vu dans ce titre des intentions que je n'y avais pas mises; j'ai pris le terme « évolution » dans le sens large de développement.)

(1) Cf. RIBOT, *La logique des sentiments* (Alcan, 1905) : « L'imagination créatrice affective », p. 127.

(2) La nouvelle théorie transformiste de Hugo de Vries est très clairement résumée dans *Une leçon de darwinisme* de LÉO ERRERA (Bruxelles, Lamertin, 1904). Darwin n'a pas tiré parti de ces phénomènes de mutations brusques, mais il ne les a pas ignorés, comme suffirait à le prouver le passage suivant : « J'ai cité, dans un autre ouvrage, une longue liste de plantes que les jardiniers appellent des *plantes folles*, c'est-à-dire des plantes chez lesquelles on voit surgir tout à coup un bourgeon présentant quelque caractère nouveau et parfois tout différent des autres bourgeons de la même plante. Ces variations de bourgeons, si on peut employer cette expression, peuvent se propager à leur tour par greffes ou par marcottes, etc., ou quelquefois même par semis. Ces variations se produisent rarement à l'état sauvage, mais elles sont assez fréquentes chez les plantes soumises à la culture. Nous pouvons conclure d'ailleurs que la nature de l'organisme joue le rôle principal dans la production de la forme particulière de chaque variation et que la nature des conditions lui est subordonnée; en effet, nous voyons souvent sur un même arbre soumis à des conditions uniformes un seul bourgeon, au milieu de milliers d'autres produits annuellement, présenter des caractères nouveaux; nous voyons, d'autre part, des bourgeons appartenant à des arbres distincts, placés dans des conditions différentes, produire quelquefois à peu près la même variété, des bourgeons de pêcher, par exemple, produire des brugnons, et des bourgeons de rosier commun produire des roses moussues. La nature des conditions n'a donc peut-être pas plus d'importance dans ce cas que n'en a la nature de l'étincelle communiquant le feu à une masse de combustible, pour déterminer la nature de la flamme. » *Origine des espèces*, traduct. BARBIER (Reinwald), p. 11 (chap. Ier, § 1). — Comme il est impossible de déterminer l'am-

Digitized by Google

n'est plus un obstacle à l'admission de l'idée d'évolution. L'apparition d'un génie dans l'ordre intellectuel, moral, esthétique, social, religieux, équivaut à un phénomène de mutation brusque. Par conséquent, les cas dont nous avons parlé ci-dessus, additions et superpositions *au point de vue historique*, pourraient encore rentrer, *au point de vue psychologique*, dans une explication transformiste. Mais il ne s'agirait plus de l'évolution « homogène » de Loisy (celle de l'enfant en homme, de la graine en plante), il s'agirait d'une évolution qui réalise des espèces nouvelles. *Non nove, sed nova.* D'ailleurs, quant à la question d'explication proprement dite : explication du *comment*, nous sommes loin encore d'une solution, qu'il s'agisse de l'assimilation d'où résulte la croissance, ou de la variation des espèces, ou de l'activité créatrice, inventive, de l'artiste et du penseur. L'emploi du même mot : *évolution* pour des choses si diverses est donc bien risqué et ne saurait être accepté que comme un procédé comparatif commode.

Admettrions-nous une loi identique pour tous ces cas, il n'en subsisterait pas moins une différence dans la manière de présenter les choses.

Lorsqu'il s'agit d'observations botaniques ou zoologiques, les dites observations doivent demeurer purement et strictement *objectives*. Que nous soupçonnions la véritable cause, la dernière raison de l'évolution, d'être au delà des phénomènes, des modifications imparfaites, fragmentaires, essentiellement relatives, de notre sensibilité, c'est le droit de la pensée, *mais ce n'est plus « de la science »*. Le devoir du savant est de s'abstraire complètement de la psychologie de la plante ou de l'animal et de se renfermer dans les conditionnements mécaniques de l'organisme et du milieu. S'il fait intervenir des tendances, des désirs, des facultés, etc., sa besogne est gâchée. Il doit, par méthode, s'en tenir à ce qui s'observe extérieurement et s'exprime en fonction de l'espace et du nombre. C'est

plitude de la *mutation* qui distança l'homme de sa souche animale, on ne peut faire que des hypothèses sur sa mentalité et la nature de ses sentiments et imaginations.

Digitized by Google

ainsi qu'il pourra construire ces merveilleux schémas d'une importance pratique toujours plus grande.

Impossible de s'en tenir là dans les questions religieuses (1). Que serait un rite, une formule, isolés de leur signification? Comment comprendre la signification sans notions psychologiques et sans l'analyse minutieuse de ces notions? Notion, par exemple, de l'idéal moral dont nous parlions à propos de la conception de la vie future chez les Égyptiens; notion du parfait, élément essentiel de l'idée du Dieu que nous a légué la tradition helléno-chrétienne et qui ne peut être une modification ni une évolution de l'idée d'imparfait; notion de l'âme-esprit qu'on ne tirera jamais de celle d'une matière raréfiée, prodigieusement subtilisée, etc. Nécessité, par conséquent, de l'observation *intérieure*, de l'étude de la pensée, de la conscience et de ses lois propres.

Donc deux méthodes différentes (mais nullement contradictoires et hostiles), deux sens différents dans l'emploi du mot évolution.

Une femme d'une haute intelligence (2) avait posé à Darwin toute une série de questions relatives à Dieu et à la liberté morale. Darwin lui fit observer qu'il s'agissait de problèmes en dehors de l'objet de ses études. « Vos difficultés, ajoutait-

(1) On arrive à des conclusions analogues dans toutes les matières où la vie psychique joue un rôle capital. On a voulu, par exemple, faire de la linguistique purement objective (Bopp, Schleicher). Bientôt on s'est aperçu qu'il fallait tenir compte et des lois physiologiques et des lois socio-psychologiques. Car, « par delà le corps sonore, il y a l'âme du mot, l'association qui relie au son nos sentiments, nos idées, nos désirs ». Et l'influence sociale de l'imitation, et l'esthétique, etc. Cf. DE REUL, *Les lois phonétiques* (Bruxelles, Lefèvre, 1899). « Nous ne comprenons guère, dit très justement E. Vandervelde, ce que l'on veut dire, quand on affirme que les symphonies de Beethoven et de Mozart, les métaphysiques de Kant ou de Spinosa, les religions de Mahomet ou du Christ, sont des « produits » du milieu social qui les vit naître. C'est à peu près comme si l'on disait que les plantes sont des produits du sol parce que leurs graines ont besoin du sol pour se développer. De même que que les plantes n'existeraient pas sans le sol, les œuvres d'art, les religions et les philosophies n'existeraient pas sans les conditions économiques qui rendent leur apparition possible; mais elles n'existeraient pas non plus *sans l'esprit humain qui les crée*. » *Essais socialistes* (Alcan, 1906), p. 20.

(2) *Vie et correspondance de Darwin* (Reinwald, 1888), t. II, p. 364-367.

Digitized by Google

il, ne peuvent trouver une réponse que dans un témoignage bien différent de la science, par ce que nous appelons la conscience intérieure. »

Ramener l'évolution de la conscience à celle de l'organisme, c'est assimiler la vie psychique à la vie physique. Or, les données actuelles des sciences positives n'autorisent en aucune manière l'identification (1). Lors donc que l'on a mis l'étiquette « évolution » sur un ensemble de phénomènes religieux, on a *constaté*, décrit, classifié, situé historiquement, on n'a pas vraiment *expliqué*. L'élément de survivance qu'implique l'évolution ou le milieu ne sont, en effet, que des *conditions*, non la *cause*. C'est le cas de s'approprier le mot de Leibniz et de dire : Tout est expliqué, sauf l'essentiel « *nisi ipse intellectus* », sauf la source de toute croyance, de tout « jugement de valeur », sauf l'inlassable créatrice de nouveau et de mieux, la conscience religieuse elle-même.

MARCEL HÉBERT.

(1) Cf. la récente leçon d'ouverture du cours de psychologie expérimentale de J. IOTEIKO où la question est bien résumée. *Revue de l'université de Bruxelles*, janvier-février 1906 : « L'énergétisme psychique », p. 263.

Digitized by Google

JULES VAN KEIRSBILK [1]

Un peintre belge oublié.

II

Son œuvre.

Jamais peut-être, à aucune époque, l'évolution artistique ne présenta des caractères aussi tranchés qu'au XIX^e^ siècle. Nous avons vu qu'au lendemain de la révolution politique de 1830, la peinture belge subit fortement l'influence du romantisme français. Ce fut la période héroïque de la peinture d'histoire. Mais peu à peu, et dès 1855, la peinture reprit conscience de son sens réaliste. Elle devint plus instinctive, et, se tournant davantage vers l'étude directe de l'humanité moyenne, elle étudia le personnage *dans sa coutume et sa passion*. Ce fut dès lors le triomphe du tableau de genre. Ce réalisme peu à peu s'accentua. Le matérialisme de la sensation s'appliqua à la transposition picturale du paysage. L'imagination évocatrice disparut de la peinture. Ce fut l'observation juste et sincère — ce que Camille Lemonnier appelle la sensation panthéiste — qui dirigea les préoccupations esthétiques, et la période décennale qui suivit l'exposition jubilaire de 1880 peut être considérée comme une période résumant parfaitement ces tendances nouvelles, en accentuant la recherche de l'effet de

[1] Fin, voir le n° de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1906.

Digitized by Google

lumière et en donnant sur la toile la révélation de l'atmosphère ambiante.

Il n'est donc pas étonnant qu'un artiste, dont les premières productions datent de 1850 et qui fut d'une nature essentiellement sincère et réceptive, ait reflété dans son œuvre abondante les diverses phases de cette évolution.

Tour à tour peintre d'histoire avec Gallait, portraitiste, peintre de genre et paysagiste, il eut le tort, a-t-on dit, de ne point fixer sa personnalité en une conception unique, comme si les artistes les plus divers n'étaient point également les plus représentatifs d'une époque! Le reproche est d'autant moins fondé que cette diversité fut la conséquence d'une évolution parfaitement logique et ne dispersa point les facultés du peintre. Celui-ci se consacra à des genres différents de manière successive et non à un même moment de son existence.

Camille Lemonnier, étudiant ces phases successives de l'art belge entre 1830 et 1880, en caractérisait parfaitement les aspects; ces lignes, quoiqu'ayant une portée générale, pourraient parfaitement synthétiser l'œuvre personnelle d'un artiste de cette période : « L'art, dit-il, romantique chez Wappers et de Keyzer, abstrait chez Wiertz, analytique chez Gallait, mêlé du reste chez tous trois d'influences étrangères, va se transformer dans la main de Leys; un naturalisme flamand le ramènera dans des voies plus humaines; ce qui restait de la tradition de Rubens et de Van Dyck adouci par l'imitation française, fera place alors à un retour vers le germanisme originel; l'homme emplira la largeur de la scène, non plus idéalisé, grandi, ayant l'air de porter son buste sur ses épaules, mais rude et malheureux dans sa réalité un peu noire. Puis l'acheminement vers le vrai continuant toujours, il arrivera un moment où la tradition germanique elle-même paraîtra gênante; alors on peindra la nature directement, sans intermédiaire de styles et de méthodes. »

Sorti de l'Académie des Beaux-Arts avec le premier prix de composition historique, ébloui par le rayonnement aveuglant de Gallait, Jules van Keirsbilk se consacra dès lors à la peinture d'histoire et, continuant la tradition des peintres

Digitized by Google

de 1830 — Gallait, De Keyser, Wappers, — il chercha dans les annales de l'histoire nationale des sujets et des personnages. Aucune histoire n'est plus féconde que celle de la Belgique en décors merveilleux et en figures hautaines, et si la peinture d'histoire n'était point par elle-même un genre faux, nulle part elle n'aurait plus que chez nous chance de ressusciter les époques disparues.

Il pourrait sembler paradoxal de condamner en principe le genre historique en peinture, s'il n'était aisé de concevoir et d'indiquer les défauts du genre. En général, les peintres d'histoire — Delaroche, Munkacsy, Gallait — n'ont vu dans le fait historique qui leur fournit un thème que le côté anecdotique. Une époque historique qui précède la nôtre s'en différencie moins par les costumes, par les monuments, par l'aspect matériel de ses décors que par la mentalité générale de son humanité. S'il est vrai que l'humanité évolue, ce qu'il importe de connaître, c'est ce qu'elle fût, afin de pouvoir juger ce qu'elle est. Un bourgeois du XVI^e^ siècle n'est pas différent d'un bourgeois de notre temps pour avoir porté un pourpoint et des hauts-de-chausse en drap des Flandres, mais bien par ses idées politiques, économiques, morales, religieuses. Que l'évocation de ces costumes et de ces habitations puisse présenter un éphémère intérêt de pittoresque, nous en resterons d'accord; mais de là à être émus par un frisson d'humanité vainement cherché derrière ces draperies recouvrant des mannequins d'atelier, il y a la différence du fait à l'idée.

Certes le peintre, habile à organiser la mise en scène de pareils tableaux, peut en tirer la beauté du geste et peut y faire montre d'un métier sûr de lui, qui ménage à propos la proportion des groupements et la valeur des lignes. La toile, dans ces conditions, peut devenir un excellent « morceau » de virtuosité, de technique assurée et pleine, mais dans lequel on chercherait souvent en vain un grain d'émotion. Ce qui sauve quand même l'œuvre d'un Henri Leys, et en fait la valeur documentaire, c'est précisément ce souci de rechercher dans le quotidien aspect des choses disparues les caractères par lesquels elles se distinguent intérieurement de celles de mainte-

Digitized by Google

nant ; les hommes qui vivent dans ses toiles sont bien véritablement des hommes du XVI^e siècle, qui ne sauraient demander à notre époque leur raison de vivre et de penser.

Ces réserves faites — réserves plus générales que personnelles —, la valeur intrinsèque des tableaux historiques de Jules van Keirsbilk est aisément appréciable par l'habileté des groupements de personnages, par l'intérêt des événements choisis et par le métier précis qui en équilibre les proportions.

Une toile telle que *Représailles* (1869) est d'un beau mouvement et d'un dessin parfait. Le coloris en est clair, exact, vraiment large. Voici : dans un angle de porte, à la Cantersteen, des manants et des ouvriers ont arrêté un secrétaire de Jérôme de Roda. Un homme en tablier de cuir, le serre à la gorge, en un élan de rage, tandis qu'un autre, appelant à l'aide, cherche à immobiliser l'Espagnol. Une femme, jeune encore, un enfant dans les bras, tourne à moitié la tête vers d'autres groupes qui se forment à l'arrière-plan. L'Espagnol, le front barré d'une ride de terreur, a encore la main droite libre et serre nerveusement un poignard long et mince qu'un de ses agresseurs immobilise en lui maintenant le bras levé (1).

Il y a dans l'*Acte d'indépendance de la commune de Bruxelles envers Antoine de Bourgogne, duc de Brabant* (année 1407) un beau groupement de foule. Sur le perron du *Broodhuis* les échevins de la bonne ville déclarent publiquement refuser au duc l'impôt et la levée d'hommes demandée. Au bas des escaliers un piquet de reîtres, casque en tête et la trousse à l'arçon, monte la garde. La foule écoute, muette. Dans le fond le décor de la Grand'Place découpe l'arcade dentelée de la maison du *Cygne* (2).

* * *

Jules van Keirsbilk ne tarda point à se libérer de la contrainte du tableau d'histoire. Il en comprit bientôt l'anecdotisme et

(1) *Représailles* appartient à la sœur du peintre. Il en avait pris le sujet dans *l'Histoire de Bruxelles* de Henne et Wauters : « Il a dit : les Espagnols se baigneront dans le sang des bourgeois » (épisode de la journée du 31 août 1576).

(2) Ce tableau appartient à la ville de Bruxelles.

Digitized by Google

comment le fait enferme et restreint la pensée dans un cadre trop étroit. « Limiter la peinture d'histoire, dit Camille Lemonnier, à la description d'un fait, c'est rétrécir la condition historique de toute la quantité de grandeur qui est dans le fait, continué, prouvé et élargi par les conséquences. Un fait n'a pas d'ailleurs par lui-même la projection dans l'idéal nécessaire à l'art et demeure en dehors du grand courant de la vie ».

Dès lors, cherchant autour de lui dans l'observation directe et contemporaine des choses une source d'inspiration à son art, Jules van Keirsbilk étudia le personnage humain pour lui-même, en le détachant pour un instant du cadre, afin d'en dégager la synthèse morale. J'ai déjà dit que ce fut un portraitiste remarquable. Il avait hérité de Navez, son premier maître, ce don de naturalisme frais et saisissant qui fait la valeur de certaines toiles du vieil académicien, telle que la *Famille de Hemptinne* du Musée Moderne de Bruxelles. N'est-ce pas Edgar Poë, dans le *Portrait ovale*, qui formule cette théorie, défendue depuis par Camille Mauclair, que tout peintre, si inhabile soit-il dans son métier, éveille en nous une émotion en reproduisant les traits du visage de l'homme ? Au surplus, il peut paraître difficile d'attacher quelque intérêt à la reproduction d'un modèle qui, pour la majorité de ceux qui verront la toile, sera un inconnu et qui bientôt ne laissera plus à l'œuvre qu'une valeur documentaire de portée restreinte. Concevoir le portrait de cette façon, c'est ne pas en saisir la signification psychologique et générale. Il existe indéniablement — et je crois peu nécessaire de recourir pour le prouver à des lois de logique et de morale — une correspondance intime entre nos sentiments moraux et notre aspect physique. Les premiers, dès qu'ils sont éveillés par les sensations se reflètent bientôt sur notre visage ou dans nos gestes, et pour peu que ces sentiments deviennent une habitude ils ne tardent pas à modifier nos traits et nos gestes et marquent ainsi, d'une façon visible, pour un observateur tant soit peu avisé, les caractères de notre personnalité.

De plus, tout individu fait partie d'une classe sociale ou morale, dont les éléments particuliers se retrouvent en lui et

Digitized by Google

donnent à sa personnalité une signification plus générale, par laquelle elle nous intéresse. « Le naturalisme en art, dit Lemonnier, est la recherche du caractère par le style, de la condition par le caractère, de la vie entière par la condition ; il procède de l'individu au type et de l'unité à la collectivité : Mon rêve, disait Millet, est de caractériser fortement le type. » Partant de cette théorie parfaitement exacte, nombre de peintres en ont déduit que pour caractériser le type il suffisait de caractériser le cadre même dont il s'entoure. Des effets de décor leur ont paru suffisants pour synthétiser le personnage dont l'importance se diminuait d'autant.

Les portraits de Jules van Keirsbilk sont synthétiques. Rarement le modèle est posé en pied. Il se rapproche à mi-corps, presque sans effets de lignes et réduisant les proportions de l'ensemble. Les portraits de M. Watteau, le père (1), et de M. Crèvecœur (2) sont caractéristiques à cet égard ; le premier fut exécuté en quatre heures, sauf retouches légères, le second en trois séances de pose. Le portrait de M. Watteau représente un grand vieillard assis dans un large fauteuil. Tête forte et expressive de paysan intelligent, les muscles de la face disent en une détente de repos, une volonté ferme et sereine. L'expression est apaisée; le regard, limpide, fixe, droit. M. Crèvecœur est dans une pose presque similaire, de profil un peu, les mains appuyées aux bras du fauteuil, le regard souriant. Un fond de tenture à grands ramages détache la tête et le « ton sur ton » donne une admirable graduation de valeurs aux nuances. La pâte est ferme de touche, et la chair bistrée prend la teinte mate des visages vieux sous l'éclairage égal qui détache la bouche forte et accentue les méplats du nez. Le regard surtout vit d'une vie intense, tant il est apparent que le modèle n'a pas dû immobiliser en une pose lassante la fatigue des muscles et l'expression de la figure. Ce portrait paraîtrait peut-être d'un élève de Frans Hals, si quelque chose de plus rapide, de moins traditionnel dans la facture de l'œuvre n'y dénotait

(1) Appartient au Dr Watteau, le biographe et l'ami de Wiertz.
(2) Appartient à la famille Crèvecœur.

Digitized by Google

l'influence moderne. J'avancerais peut-être le qualificatif d'impressionniste pour cette toile, si décidément le mot n'avait acquis une valeur et une signification restreinte qui ne peuvent s'appliquer sans paradoxe à ce peintre essentiellement dans la tradition de la race.

***

Ce souci de vérité apparaîtra mieux encore dans la dernière partie de cette analyse. Un conflit d'esthétique, qui n'est pas près de finir, a tenté de dégager la signification de l'œuvre d'art. D'après Taine, la peinture serait un art d'imitation; d'après les impressionnistes, elle est toute d'interprétation. Remarquons d'abord que cette dernière théorie nous livre à l'arbitraire. Certes l'artiste a le droit de donner la marque de son originalité à l'œuvre qu'il élabore; il n'est point question de faire de l'œuvre picturale une reproduction méticuleuse de la réalité, dont toute âme serait absente. L'impassibilité est une théorie trop facile que pour être exacte. Mais de là à modifier l'aspect normal des choses il y a la différence de l'art sincère à celui où l'originalité voulue à tout prix remplace la recherche probe et respectueuse de la vérité moyenne.

S'il est vrai que l'œuvre de tout artiste connaît une évolution logique, après avoir étudié le personnage humain en lui-même, Jules van Keirsbilk devait se rapprocher chaque jour davantage de l'observation directe de la vie, chercher à fixer le geste de ce personnage dans ses quotidiennes apparences. C'est ce qu'il tenta de faire, en même temps que, saisi des beautés de la nature, il voudra y reintégrer l'homme, comme si une hérédité sourde et inconsciente le ramenait invinciblement aux périodes lointaines où l'humanité primitive vivait en communion constante avec la nature.

En cette double recherche, il resta l'ouvrier consciencieux de la première œuvre. Ses plus belles toiles, datées de la seconde partie de sa vie, seront des œuvres de vie et d'émotion. *Les pèlerins sous la colonnade de Saint-Pierre à Rome* dégagent une impression immense de recueillement et de piété. Les groupes, sous la fatigue et le soleil, ont arrêté leur

Digitized by Google

marche au seuil du temple. Des hommes se sont endormis, le chapelet en main, poursuivant en rêve leur prière et sur leur sommeil descend la grande paix du sanctuaire.

On évoque quelque nymphée de Corot en regardant cette autre toile : *Par 33° à l'ombre* (1). Voici : en une clairière vibrante de soleil, qui sans doute se situe en quelque coin isolé d'un grand parc seigneurial, deux jeunes femmes se baignent dans le large ruisseau qui passe entre des rives de gazon frais. Elles ont dépouillé leurs derniers voiles et l'une d'elles, debout dans l'eau claire qui lui cercle les chevilles, regarde la seconde, étendue dans l'herbe et qui joue avec son enfant, cependant qu'un grand lévrier d'Écosse, aux yeux doux et profonds, observe le groupe et semble guetter tout bruit, en gardien fidèle.

Une sensation large et forte de vie harmonieuse se dégage de cette œuvre. Outre que le métier en est de facture impeccable, le peintre y a fait preuve d'une connaissance sûre du corps humain. On sait assez que le « nu en plein air » est peut-être la vision artistique la plus difficile à réaliser. Le corps humain s'y trouve faire partie d'un tel ensemble que l'harmonie générale de l'œuvre est détruite immédiatement, pour peu que des proportions inexactes méconnaissent la valeur relative des éléments de l'œuvre.

Le coloris des chairs est merveilleux. La pleine lumière donne aux reflets de la peau une coloration nacrée et chaude. Les plis des membres sont dorés, le sang afflue à l'épiderme qui se veloute d'une teinte chaude et ambrée. Le corps de la femme, cette œuvre d'art idéale et dont il fut donné à peu d'artistes de fixer la splendeur, est ici magnifié avec une telle adoration que cette toile devient un hymne en l'honneur de la femme. Celle qui est posée de profil, debout dans le ruisseau, donne une telle sensation de vie qu'il semble à notre regard la voir vivre et s'animer. Sous la torsade blonde des cheveux, le visage se découpe fin et altier. Le torse bombe et la ligne ferme des seins garde la grâce souple des belles statues grecques. Les

(1) La plupart des toiles dont nous avons parlé appartiennent à la sœur de l'artiste. Nous avons noté celles qui se trouvent dans les collections publiques.

Digitized by Google

jambes fuselées et nerveuses soutiennent sans abandon tout le corps au repos qui s'élance, telle une belle fleur épanouie.

Il faudrait encore parler des dernières œuvres de l'artiste. Malheureusement ses dernières années furent troublées par une maladie des yeux, dont il souffrit au point de devoir cesser tout travail et d'abandonner sa dernière toile, restée inachevée : cette *Ophélie* révélait chez le peintre un souci constant de recherche nouvelle. Mêler le rêve à la vérité naturelle, en évoquant cette figure de légende que créa le génie de Shakspeare au milieu d'un beau site de forêt, que l'automne jonche de l'or bruni des feuilles mortes : telle fut sa tentative. Ophélie, les bras chargés d'une brassée de fleurs, les yeux voilés de tristesse, sous les longs cheveux où s'entrelacent les fleurs des champs, descend par le sentier de la forêt d'automne vers le pâle étang dont les roseaux agités par le vent chanteront ce soir pour la frêle petite morte, endormie sous les flots.

L'œuvre dégage une impression de mélancolie douce et angoissante, jusque dans son coloris assourdi, vaporeux, où les gris et les terre-de-Sienne mettent des teintes endeuillées, coupées par des verts lumineux.

* * *

L'œuvre et l'artiste furent tels que nous l'avons dit. Certes nous n'avons point dessein de prétendre que van Keirsbilk fut parmi les artistes définitifs. C'est un travers, où tombent trop souvent les historiens d'art quand ils parlent d'un peintre isolé ou méconnu. Mais van Keirsbilk fut un peintre de grand talent, bon parmi les meilleurs de son époque. Il peut être considéré, dans l'évolution de la peinture belge au XIX^e^ siècle, comme un artiste moyen, d'une absolue conscience et d'une large sincérité. Il fut éclectique et soucieux de toutes les formes de son art. Ses erreurs furent celles de son époque, de son milieu et tiennent à l'éducation qu'il subit malgré lui par des influences contradictoires. Ses hésitations mêmes prouvent une réelle conscience artistique, alors qu'autour de lui nombre d'artistes enfermaient leur idéal dans les bornes étroites d'une formule esthétique sans grandeur et sans vie. Il

Digitized by Google

faut sans doute regretter qu'il ne soit pas arrivé plus vite au terme d'une évolution qui ne lui permit de réaliser des œuvres parfaites qu'en petit nombre : mais celles qu'il laisse suffisent à sa gloire.

C'est un artiste de race et de tradition flamande. Il y mêla sans doute un désir de précision et un besoin d'harmonie qui lui venaient de la contemplation des Italiens et des Français. Mais il reste de sa race par le souci de la couleur, brutale et fougueuse, par la sensualité du trait qui éclate dans cette œuvre d'un coloris ardent, clair, presque voluptueux.

Que restera-t-il dans l'histoire à venir de cette école belge de peinture qui servit à rattacher l'idéalisme romantique à la recherche du critère réaliste en art? Peut-être peu de noms, et ceux qui survivront ne seront sans doute pas ceux qui désignent nos artistes préférés. On ne peut guère départager la valeur respective des artistes qui sont nos contemporains. Et pourtant l'étude de l'histoire de l'art nous montre qu'à toute époque les artistes dont la personnalité est la plus dominante ne sont point ceux qui sont les plus importants pour la conservation de la tradition et du patrimoine artistique. Les artistes moyens sont souvent les vrais ouvriers de l'art d'une race. C'est là leur force : l'art ne peut pas avoir que des maîtres. Un artiste comme Jules van Keirsbilk n'aurait-il servi qu'à maintenir la tradition que sa valeur déjà ne serait point petite. Et cet effort devrait suffire à sauver son nom et son œuvre de l'oubli, en lui assurant l'admiration discrète de quelques-uns.

HENRI LIEBRECHT.

Digitized by Google

LES POËTES

Excusez un petit préambule. Mon ambition est de faire ici de la critique utile non seulement aux poëtes, mais aussi et surtout à mon public. Il est entendu que le critique, critique... je veux dire qu'il sépare dans l'œuvre analysée le mauvais du bon, justifiant parfois ses avis. Ce métier n'est pas folâtre, s'il a quelque utilité. Je me préférerais comme le maître d'hôtel d'un restaurant qui se respecte, conseillant discrètement le client : « Voici un bon plat ; voici un plat de tel genre qui conviendra sans doute à votre estomac ; voici une curiosité — légumes rares, sauce inédite — ; goûtez un brin ceci : il sied que vous connaissiez cet amusant hors-d'œuvre... ». Devenir censeur, quel malheur !

Je tâcherai certainement de donner de toute œuvre une conception juste, d'en parler avec bon sens, mais je ne veux pas me priver du plaisir de lire les poésies pour le plaisir de les lire, et c'est uniquement dans le but de faire lire davantage les vers que j'ai assumé la tâche de parler dans la *Revue de Belgique* des plus récents, beaux ou laids. Celui qui écrit sur les autres n'a que deux excuses possibles de le faire : ou bien d'en profiter pour parler de lui-même s'il imagine à cela un intérêt, ou bien, et c'est mon dessein, consciencieusement mettre les autres en lumière, tels qu'il sont, comme fait le rapporteur impartial d'une question. Mon but ne sera pas de ridiculiser à perte de vue les auteurs ridicules — le public n'a que

Digitized by Google

trop de tendances à trouver les poëtes ridicules — mais bien d'arriver à faire lire les bons auteurs, les bons auteurs qui sont encore assez naïfs ou assez sincères pour écrire en vers, quand ils savent que n'importe quelle étiquette poétique met en fuite l'acheteur. Connaîtrons-nous jamais une clientèle comme celle du père Hugo, de Lamartine? La France entière et tous les peuples de langue française... Le poëte régnait... Est-il vrai que le roman, plus attachant, et les livres dits sérieux nous aient à jamais vaincus, nous rimeurs, fantaisistes, inutiles? Je ne le pense pas. Mais il est assez juste que nos contemporains, de plus en plus occupés, de plus en plus sollicités, ne perdent pas leur temps à relire dans de jeunes poëtes ce qu'ils ont déjà lu dans les anthologies romantique ou parnassienne. Offrez au lecteur intelligent et bienveillant un plaisir nouveau et il l'acceptera avec empressement, un plaisir digne de lui qui a de la vie une conception plus exacte, plus humaine, que ses grands-parents. Et que pour ces lecteurs intelligents et bienveillants, nombreux mais épars, le critique soit plutôt qu'un bouffon, qu'un faiseur de mots sur les livres ou les auteurs, plutôt même qu'un conseiller; l'indicateur, l'indispensable bibliographe.

* * *

Le livre de M. Charles Desbonnets est composé de douze petits poëmes. La première partie du volume contient de « Petites esquisses familières », la seconde « Les nuits ». L'auteur nous prévient que plusieurs des esquisses sont des eaux-fortes, plusieurs autres des aquarelles. Les aquarelles sont dans la note claire, les eaux-fortes dans la note sombre. Les jeunes gens — je suppose très jeune M. Charles Desbonnets, qui est un des principaux collaborateurs de la jeune revue *En Art* — les jeunes gens aiment faire précéder leurs plaquettes de beaucoup de précautions oratoires, ou les franfrelucher à l'excès : tableau des œuvres en préparation, dédicaces (ce volume-ci est annoncé comme écrit « Pour Mariette Masy

Digitized by Google

ma sœur de vie »), sous-titres, épigraphes. Ce petit ridicule n'est ni grave ni durable. Qui n'y a versé? Il est le signe que les lignes publiées n'ont pas tant pour leur auteur un intérêt littéraire qu'un intérêt sentimental. Elles sont la manifestation, pour lui très importante, de son existence de jeune homme, amoureuse des femmes ou des livres, des bois ou des campagnes. Évidemment il y a un certain manque de pudeur à étaler, fût ce en vers, sous les yeux du lecteur, ses émois, ses amours, ses succès et ses déboires. La chose ne va pas sans ridicule. Mais c'est l'effet naturel de la jeunesse dont la franchise est insouciante et débordante. Le poëte est d'ailleurs toujours très indiscret... à l'égard de lui même. Quand c'est gauchement ou par vanité, nous en sommes fâchés; mais si l'indiscrétion nous vaut une confession unique, vraiment émouvante, et où nous croyons parfois lire la nôtre, nous en sommes ravis.

Ces remarques sont générales. Elles s'appliquent peu à M. Charles Desbonnets qui les provoqua. Ses esquisses sont bien intitulées. Ce sont des notations pittoresques, gens ou choses crayonnés rapidement.

Les filles de joie,
Les filles de proie,
Vont et viennent sur le trottoir.

Dire que la vision de M. Ch. Desbonnets soit originale serait exagéré. Mais parmi ces esquisses, quelques-unes sont réussies, plaisantes à voir.

Sur les tréteaux c'est la parade,
Beuglez cuivres, roulez tambours!
Judas et Jésus camarades,
Battent la caisse tour à tour.

Les vers sont aisés, discrets. Courts pour la plupart, ils chantent en sourdine, avec des *leitmotivs,* et ces petits poëmes sont comme des ballades.

Digitized by Google

La fin de ce *Nocturne* est citée à titre d'exemple :

Une cloche dans la nuit frissonne,
C'est vigiles ou laudes qui sonnent,
L'écho vibre, meurt. Plus rien ne bruit,
Sous la lune, en paix, le jardin dort,
Blanc de givre et de neige dehors.

Au long des corridors du couvent,
Pareilles à des linceuls mouvants,
Sous la clarté blanche de la lune,
Les nonnes, sans un mot, lentement,
S'en vont, toutes blanches, une à une.

Tout cela n'est pas bien sensationnel, l'effet est facile — cloître, nuit, blancheurs, lune... — et le « dehors » du cinquième vers n'est certes pas heureux. J'en loue le rythme doux, agréable.

* * *

Le titre du livre de M. Eshmer-Valdor : *Les thuribulums affaissés* est un peu effrayant. On cherche un dictionnaire.. On remise celui-ci, découragé, dès le premier poëme... Il y a trop de mots qu'on n'y trouverait point! Nous n'en rirons pas. Nous sommes payés pour savoir qu'il y a quelques années dans la vie de certains poëtes, entre seize et vingt ans d'ordinaire, où la riche langue française paraît d'une indigence dérisoire, ou plutôt où les mots employés par le commun des hommes semblent usés, flétris, où l'on éprouve le besoin, pour exprimer des sentiments que l'on juge extraordinaires, de forger des mots nouveaux, également extraordinaires. Erreur de croire que c'est par vanité, par besoin de se singulariser. Simplement, on n'a pas encore eu le temps de reconnaître le sens, d'apprécier la portée, la beauté des mots existants.

Sur les pages de M. Eshmer Valmor, les mots se ruent tous ensemble d'une façon désordonnée, — mots tout

Digitized by Google

courts, mots déformés, néologismes, tous pêle-mêle — et c'est pour massacrer à qui mieux mieux ses sentiments et ses pensées.

On lit au *Prélude :*

Point pour les dieux depuis loin morts,
Emboucher la flûte thuraire,
Agiter des thuribulums
Messianiques dans l'éther.
Ce calme d'au delà les porches,
Avec la vie en antipode !

La Syntaxe souffre autant que le Dictionnaire. Pourquoi, si on se met à torturer les mots, ne pas aussi bien torturer les phrases? La pente est fatale.

Consolons-nous de ces désordres en pensant que l'ordre en sortira, par réaction naturelle. Quand un poëte a quelque chose dans le ventre, pour employer l'expression triviale, qui est vraiment irremplaçable (frappante malgré qu'illogique, car ailleurs est la source de la poésie), il vaut mieux qu'il entre dans les lettres comme un fou que comme un mathématicien ou un professeur d'école de coupe. On s'assagit, on s'attiédit davantage à chaque jour qu'on vit.

Encore faut-il avoir... la chose sacrée, dans le ventre ou ailleurs! Il ne suffit pas, pour qu'il y ait poésie, ou seulement promesse de poésie, qu'on mette l'un après l'autre, sans aucun sens, des mots... ou des surmots.

Le jeune prêtre croit fumer
Dans l'encensoir la volupté
De toucher un pan du mystère,
Au zénithal trône en éther.

écrit notre auteur.

Ou bien :

Elle s'inscrit de pierre au missel de la vie...

Digitized by Google

Ou bien ceci, dont vous ferez des gorges chaudes au cabaret :

...et dans la volupté veloutée des vents.
Fumée légère, vapeurs d'encens,
Bleuissant l'impénétrable voile,
Des horizons circonstanciels,
La très divine cassolette,
Voûtée du ciel
Au parfum du printemps en miettes.

A peu près tout le volume est à l'avenant, influencé par ce qu'il y a de plus « charabia » dans les premières œuvres de M. René Ghil. Parfois Laforgue inspire ce rêveur désordonné. Hélas! nous remarquons que quand nous sommes influencés, c'est toujours par ce qu'il y a de pire dans les écrits de nos maîtres.

Il a toujours sonné ses glas
Avec sa cervelle et son crâne!

A citer des vers déments de ce volume, je n'en finirais plus. Je citerai, pour finir, quelques jolis vers légers que j'y ai découverts :

Dans la vasque de marbre blanc,
Le jet d'eau rit, sanglote ou chante,
Rire d'amant,
Chanson d'amante,
Sanglot d'amant,
Rire d'amante qui s'étonne,
Chant de cristal, chant monotone,
Rire attristé
De courtisane,
Feinte gaîté...

* * *

M. Valère Gille, auteur de *La Cithare* que l'Académie française couronna, n'a pas besoin d'être présenté longuement aux Belges qui lisent. Il fut directeur de la *Jeune*

Digitized by Google

Belgique, aux temps héroïques. Si j'ai bon souvenir, c'est lui qui, le premier, invita les meilleurs verslibristes français à y collaborer. Il se montra moins éclectique dans la suite, comme on sait, et orienta, avec MM. Gilkin et Giraud, la seconde *Jeune Belgique*, vers une poésie exclusivement parnassienne et une critique rétrograde. J'ai dit ailleurs tout le mal que je pensais des vers de ses volumes précédents. J'ai lu ceux du *Joli Mai* avec une attention vierge, comme ceux d'un inconnu et j'en parlerai... avec douceur. J'ai mission ici de présenter... en liberté, non mes goûts poétiques, mais les œuvres récemment parues

De la fraîcheur, de la clarté, des fleurs. A perte de vue, comme dans les idylles de M^me^ Deshoulières ou dans l'imagination d'une pensionnaire de dix-sept ans qui n'a jamais vu le printemps que dans les poëtes. Aussi le charme est vif à certains passages de ces petits vers carrillonnants qui chantent fleurs, clartés, fraîcheur; fraîcheur, clartés et fleurs... Mais cet excès de grâces n'est pas sans lasser, sans écœurer. Surtout que la poésie de M. Valère Gille, sujets comme rythme, a peu de mouvement, n'a guère de passion, n'étonne jamais, n'interrompt pas un seul instant son cours paisible et gentillet.

Si les rythmes de M. Gille sont très réguliers, presque mécaniques, ses images en général sont peu alléchantes. Elles manquent de nouveauté. Elles sont prises toutes faites dans les collections de la tradition poétique.

Il dira, aimablement d'ailleurs, d'un rayon :

> Et voici qu'il vole à ta bouche
> Comme un baiser.

Et, moins heureusement, pour décrire un matin :

> Dans le ciel bleu la cloche sainte
> De l'Angelus par trois fois tinte.

Ciel bleu rimera avec azur en feu. Le vent sera toujours caressant, les arbres frissonnants, les bois auront des

Digitized by Google

murmures. Comme trait final, pour exprimer sa joie d'avoir rencontré la bien-aimée, M. Valère Gille ne trouvera pas mieux que

Le printemps fut dans mon âme.

Parmi sa fraîcheur, sa clarté et ses fleurs, le poëte trouvera pourtant, et souvent, des strophes d'une grâce et d'une spontanéité délicieuses, comme naïves :

C'est dimanche, le beau dimanche,
Dans le village et dans les champs,
Et par dessus la maison blanche,
Chaque branche
Est une guirlande de chants.

Ces deux vers sont exquis :

Tout ce qui vibre est lumière,
Tout ce qui dort est parfum.

Il y a mieux, il y a des chansons délicates, tendres et juvéniles, au mouvement vif, à ravir :

Près de mon cœur elle passa...

et surtout celle-ci :

Ivre de la brise odorante,
Dessus le rose acacia,
Dans le jardin le merle chante,
Le merle chante et chantera.

Dessous le rose acacia,
Je promène ma bien-aimée,
Cueillant de-ci, cueillant de-là,
Une branchette parfumée.

Dans le jardin le merle chante,
Le soleil danse dans les feuilles.
Pour qui sont, dis-moi, ma charmante,
Les belles gerbes que tu cueilles?

Digitized by Google

Le merle chante et chantera,
Ah! chante dans mon cœur fleuri,
Chante encor, chante alleluia,
Car c'est à moi qu'elle a souri!

* * *

Vers l'Amour, de M. Henri Henquinez, est une plaquette de vers romantiques. L'auteur est surtout attaché à Lamartine. *La mésange bleue* est un poème ainsi bâti :

Quand les soleils d'été, célestes ostensoirs...
Quand la lune épandant sa blancheur mortuaire...
Quand tout repose au fond de la forêt qui dort...
Quand les parfums du ciel emplissent les corolles...

Et ainsi de suite.

J'ignore l'âge et les occupations de M. Henquinez. Je l'imagine comme un amateur âgé, une femme peut-être, croyant encore qu'Elvire ou Lucie soupiraient, le sein noyé de pleurs, sous la lune, en compagnie d'une harpe qu'elles appelaient lyre.

Je ne le blâme pas d'écrire; publier seul est maladroit, quand on a commis des strophes comme

Les poètes alors ont senti dans leur âme,
Passer un souffle ardent qui descendit des cieux
Et leurs lyres, vibrant comme un clairon qui clame,
Ont répondu pour eux.

ou ces vers :

Ses sourcils ont été faits par le pinceau fin
D'une Vénus pudique ou d'une sainte Vierge.

ou encore ceux-ci, où je préfère croire qu'il y a une coquille :

Mais c'est une géante intrépide et farouche,
Qui torche à chaque instant ma vie entre ses doigts.

Digitized by Google

Les titres des poèmes sont : *Elle! Je t'aime! Mon amour, Mon piano, Le poignard éternel, Ton nom! A jamais, Vers la mort,* etc.

* * *

M. Henri Liebrecht fait des vers parnassiens. Il a paru depuis deux ans pas mal d'œuvres de jeunes poëtes. *Les fleurs de soie* est presque la seule qui s'asservisse encore au Parnasse. Je n'ai pas l'intention de dénigrer cette Ecole, qui nous donna d'excellents poëtes, mais nulle plus qu'elle ne légua de formules. Ces formules sont étroites, fastidieuses, et d'un usage facile. Les sonnets d'Hérédia n'ont que des admirateurs. Ceux qui font des sonnets d'Hérédia sont moins admirables. M. Henri Liebrecht ne fait pas seulement des sonnets hérédiesques, il réédite les Pierrots de Banville et de M. Albert Giraud, les *Fêtes galantes* de Verlaine. Qui donc n'a-t-il pas imité? C'est au point que plusieurs sonnets de son volume sont dédiés aux poëtes... à qui ils furent empruntés. Nous comprenons qu'on soit influencé par ses auteurs préférés, nous excusons, comme un hommage, que l'on s'inspire d'un chef-d'œuvre, mais copier une œuvre, comme les *Fêtes héroïques* du jeune écrivain qui nous occupe copient le *Hors du siècle* de M. Giraud, c'est immoral.

On emploie un mot impropre au sujet des rimeurs du genre de M. Liebrecht. Parce qu'ils se tirent avec virtuosité de tous les pastiches qu'ils entreprennent, on dit qu'ils ont « beaucoup de talent ». Beaucoup de métier faudrait-il dire. Pas un mot, pas une rime, pas une image, pas une forme de strophe, pas une inspiration, dans ce volume, qui appartiennent à son auteur. Alors quoi? Quel mérite? Et encore, le mérite nous importe peu, nous ne sommes pas ici pour distribuer des diplômes... Mais quel intérêt? A quoi bon lire ce que nous avons déjà lu, mieux écrit?

Voilà un rimeur né virtuose. Il est dommage qu'en même temps qu'il dilapide notre temps, il gaspille ses

Digitized by Google

dons. A un peintre, doué comme lui, on déconseillerait de faire des tableaux, sinon des copies d'œuvres de musée pour Anglais, on lui proposerait, pour son bien et le bien général, de se faire décorateur, de couvrir de couleur des kilomètres de frise.

Voici un exemple amusant du savoir-faire de M. Liebrecht :

Ils sont fleuris de concetti,
De sonnets et de villanelles :
Ce sont promesses éternelles,
Dont on s'est bientôt repenti.

Et c'est toujours la même chose,
Qu'y gravent de tendres bergers,
Pour la bergère aux yeux légers,
Aimant les vers à l'eau de rose.

On lit dans Carlyle : « Coleridge remarque très pertinemment quelque part, que partout où vous trouvez une phrase musicalement exprimée, d'un vrai rythme et d'une vraie mélodie dans l'expression, il y a quelque chose de profond et de bon dans le sens aussi. Car corps et âme, mot et idée, vont étrangement ensemble ici et partout. Le chant : nous avons dit plus haut que c'était l'Héroïque de la Parole! Tous les *vieux* Poèmes, ceux d'Homère et le reste, sont authentiquement des Chants. Je dirais, à strictement parler, que tous les vrais Poèmes sont tels; que tout ce qui n'est pas *chanté* n'est proprement pas Poème, mais un morceau de Prose contracté en lignes tintantes, — avec grande injure pour la grammaire, avec grand chagrin pour le lecteur — la plupart du temps ! »

Je vous l'ai dit, tout sujet est bon pour M. Liebrecht, il rime pour rimer. A la page 40, il écrira

Pourquoi douter, pourquoi souffrir? La vie est bonne...

et à la page 43

Vois-tu, la vie est triste et douloureuse à vivre...

Digitized by Google

Ah! vaincre la difficulté! Quelle volupté! Le poëte est redevenu jongleur.

Femmes légères,
Qui vont de-ci
De-là, bergères,
Dansant aussi.

Profils fantasques,
Qui voilez sous
Le noir des masques,
Vos yeux jaloux!

Et comme ça pendant six mois. Carlyle a raison. Non ce n'est pas là ce qu'on entend par poésie. Et il vaut mieux d'écrire, comme M. Liebrecht, la strophe suivante, que de faire durant trois cents pages des vols ou des cabrioles :

C'est la floraison blanche et rose,
Dont le bouquet s'est détaché,
Sur la couche où l'Amour repose,
De la ceinture de Psyché.

* * *

Certains peintres croient suffisamment justifier leur existence en faisant de « jolis tableaux » dans un genre inoffensif et à la mode. Ils savent qu'il y a des salons que ne décorent que des vues d'Algérie, ou des fleurs et fruits, ou des intérieurs d'église, comme aux murs de nos ancêtres nous ne nous souvenons d'avoir vu que des moutons ou des marines selon les Verboeckoven. Et ils en profitent! Ils étudient soigneusement le chef-d'œuvre du genre, se font la main, deviennent « très forts », et le jour où ils sont à la hauteur, ils se mettent à exposer, pour leur public, une, deux, trois, mille fois le même tableau. C'est la bonne méthode pour se garantir le monopole de sa spécialité, c'est le droit chemin pour arriver à être gobé. Les amateurs, qui le plus souvent ne sont

Digitized by Google

que des connaisseurs — et on sait que ce mot veut dire gens qui se piquent de s'y connaître — proclament « ce n'est pas là de la grande peinture, mais il rend si bien l'Algérie! » pays que les connaisseurs, remarquez-le, n'ont pas vu.

Le « public éclairé » n'aime pas à se fatiguer. A la peinture orientaliste, à la poésie parnassienne, au vers de douze syllabes, il est habitué. Il aime ceux qui lui en servent. Pourquoi diable ces jeunes gens se torturent-ils ainsi pour trouver des rythmes ou des pensers nouveaux?

Vous vous trompez, public! Ils ne se torturent pas du tout. Un peu de bon sens a lui dans leur cerveau. Ils ont pensé que peut-être il serait intéressant, et plus honnête, d'oser s'exprimer eux-mêmes, d'oser chanter leur chanson, au lieu de passer leur vie à transposer celle de leurs prédécesseurs.

Leur audace va même jusqu'à chercher pour des sentiments personnels, inédits, des rythmes adéquats. Public éclairé, heureusement, tu n'es pas leur unique lecteur. A côté de toi il y a un public plus curieux et plus instruit, plus intelligent aussi, qui ne change pas de veste tous les jours, mais à qui répugne de porter la même cinquante ans durant, qui aime les poëmes de M. Gustave Kahn et les tragédies de Racine, qui ne trouve pas trop courts les vers de M. Ghéon, qui savoure avec une volupté égale l'alcool de M. Verhaeren et le miel de M. Moréas. Vivent la sincérité, la curiosité et l'audace! Elles mènent souvent à la beauté, par des chemins, il est vrai, hasardeux... Et quoi de plus séduisant qu'une beauté nouvelle? Je constate avec plaisir que la plupart des jeunes poëtes se fournissent de poésie chez eux-mêmes plutôt que chez les autres. La boutique n'est pas tout de suite riche, on y accumule certainement beaucoup de camelote, et même de la camelote étrangère, avant de découvrir ce que le client réclame, d'excellentes denrées et des denrées nouvelles, qui le tentent... mais que voulez-vous? Le chef-d'œuvre ne connaît pas la génération spontanée. Et il ne serait pas équi-

Digitized by Google

table d'exiger la perfection immédiate, davantage des novateurs qui luttent contre de terribles difficultés, que des suiveurs dans la bouche de qui les merles blancs tombent tout cuits.

Il y a une cause à défendre, c'est celle du vers qu'on appelle libre, et qu'on ferait mieux d'appeler vers tout court ou vers adéquat puisqu'il colle au sujet, puisqu'il lui obéit, puisqu'il entre dans le moule de la pensée, alors que le vers traditionnel est comme six, huit, dix ou bien douze petites cases toutes faites que l'on remplit avec des mots... Cette cause est à défendre, parce que maints lecteurs cultivés et de bonne volonté n'y sont pas encore habitués, conservent contre lui des préjugés. Nous aurons souvent l'occasion de relire le dossier. De beaux vers des maîtres symbolistes, les tentatives heureuses des jeunes écrivains seront partant mes meilleurs arguments.

Voici, par exemple, le *Vaisseau solitaire*, de M. Edgar Maffère.

Nous verrons bien plus tard si ce jeune homme a du génie. C'est dans les chefs-d'œuvre qu'il faut chercher le génie, en tout cas c'est là qu'il nous intéresse, plutôt que dans leurs auteurs. Nous voyons dès maintenant que M. Malfère est poëte.

Il chante, celui-ci. Il a vu sa vie comme un *Vaisseau solitaire*, il nous le dit avec sa voix, avec son accent, souvent même avec des rythmes bien à lui.

La vie est une belle chose si l'existence est laide et dure. A vingt ans on découvre la première, on la désire et quelles dents pour y mordre on possède encore! Celui qui peut en jouir à l'aise rime clarté, jeunesse, joie et triomphe ; tandis que celui à qui elle est refusée de la façon dont il voudrait l'avoir, rime mélancolie, rancune et vaisseau solitaire. J'ignore si M. Malfère est heureux ou non, cela ne me regarde pas. Je lis ses vers, ils sont amers, ce n'est certainement pas sans raison si c'est un poëte sincère.

Digitized by Google

Et il nous est égal qu'un jeune poëte soit triste ou orgueilleux, si c'est avec mouvement, avec ardeur, avec vie enfin.

Le découragement est seul regrettable, qui passe souvent de l'homme à l'écrivain. M. Malfère ne connaît ni faiblesse ni modestie. La sagesse chante une autre chanson, quelques octaves plus bas. Mais la foi, ne fût-ce qu'en soi-même, est une force et une vertu...

Pour tenir tête
A l'amoncellement des flots encolérés;
Et verser sur son flanc pour mieux reprendre ensuite
Son tenace équilibre dont la mer s'irrite,
— Mais en vain! —
Flotter, flotter toujours malgré son pont noyé...

M. Malfère s'abandonne à son inspiration. Il est jeune encore : autant dire donc qu'il y a de très bonnes et de mauvaises choses dans son volume. Affaire d'inspiration. Parfois elle est grandiloquente, elle se grise de mots. Parfois nous nous apercevons qu'inspiration ne veut pas dire réflexion :

Et tu nous donneras la force
De franchir le fossé de la terre promise,
En un bond par lequel nos yeux seront ouverts!

Ce fossé de la terre promise paraîtrait à Moïse une image risquée. Et ce bond par lequel des yeux sont ouverts, ma foi, nous ne le signerions pas.

Ce livre est riche en rythmes souples et tendres, ailleurs en rythmes emportés, personnels.

Et puis nous reviendrons avec le crépuscule,
Vers la petite chambre close
Où calmement coulent nos jours
Parmi la paix de notre amour.

Les deux meilleurs poëmes du recueil sont *la Vierge*

Digitized by Google

sage, *la Vierge folle*. On dirait d'estampes anciennes. Et leur accent évangelique, miséricordieux, émeut.

Il rencontra la vierge folle,
Avec sa lampe éteinte.

La fin du second poëme est douce et charmante :

Chère petite vierge folle,
Tout comme toi je suis en deuil,
De l'épouse de mon espoir ;
Mais puisque nous sommes dans l'ombre,
Aimons-nous dans l'ombre où nous sommes !

Ne craignons pas de dire, parce que c'est un défaut qui saute aux yeux et qu'il est aisé de perdre, que l'influence de M. Verhaeren est grande sur ce poëte, comme sur maints autres.

C'est l'élan fou
Vers les débâcles coutumières
Des chevaliers du désespoir,
Et du courage malgré tout,
Contre la force et le mystère
De la lumière.

* * *

Les Voiles blanches, de M. Louis Payen, c'est un livre d'amplifications. Rien de plus ennuyeux, avouons-le. On ne lit plus les poëtes parce que « ce n'est pas amusant ». Avouons qu'il y a des poëtes ennuyeux, afin d'avoir le droit d'inciter à lire ceux qui, pour reprendre la saisissante formule de notre Anglais, chantent comme les hommes parlent.

De beaux vers ? ou du moins ce que le professeur de littérature nomme ainsi, en deuxième latine ? Mais il y en a à chaque page de ce volume, des choses égales, bien rimantes, garnies de mots et d'images poétiques. C'est tout. Chaque sujet est énoncé dans le premier vers du

Digitized by Google

poëme, ce vers lu, passez, car dans le reste il n'y a que son développement, il n'y a aucune trouvaille de rythme, aucune sensibilité, rien de neuf ni rien d'humain, aucun plaisir pour le lecteur. Or nous ne lisons ni pour approuver ni pour admirer, mais pour trouver une jouissance supérieure.

Que je vous cite de ces lieux communs ? A quoi bon ? Voici des « premiers vers » :

La vie est devant moi comme un jardin ouvert...
Tu passais, mon regard a rencontré le tien.
Les baisers, papillons ivres de désirs fous...
Vers un amour nouveau nous nous sommes tournés,
Tes baisers sont frêles comme ces éphémères...
L'orgueil s'épanouit aux rêves de mon âme...
Je suis jaloux du mystère de notre amour...
Nos baisers ont sonné des fanfares d'espoir...
Ton corps est le jardin fécond de mes désirs...
Sous le ciel de midi la terre immense brûle.

Il y en a comme ça pour tous les mauvais goûts, pour tous les estomacs complaisants, dans les anthologies de la maison Lemerre. Et vous lirez ailleurs que « les arbres inclinaient les sanglots de leurs rameaux »? que « tes lèvres passionnées ont fleuri ma poitrine ». Le bienfaiteur des lettres et des lecteurs sera celui qui cataloguera les lieux communs poétiques pour que les poëtes n'osent plus s'en servir. Et ne croyez pas que ce soit la fin de la poésie. La poésie est inépuisable et les poëtes écriveront toujours des choses simples, vraiment humaines, des choses compliquées vraiment agréables, les unes et les autres nouvelles.

* * *

Ni mes connaissances littéraires, ni la lecture de la *Couronne des jours* ne me permettent de situer exactement M. Ernest Raynaud dans la poésie française. Fut-il de l'Ecole romaine ou seulement sympathique à celle-ci qui lui était si sympathique ? Parnassien à la Coppée et Ver-

Digitized by Google

lainien indiscutable, il est pourtant surtout ronsardisant. Comme Coppée, il recherche les notations triviales, d'un vérisme troisième république, et comme son maître il réussit des tableautins parfois charmants, souvent faciles, souvent ridicules. L'amour, dans les chambres bien closes, c'est non pas comme Verlaine, mais en verlainien qu'il le chante. Ci-dessous, je cite le plus beau poëme du volume, montrant bien que c'est M. Moréas qui eut, sur notre auteur, la meilleure influence.

Muses! Je crois en vous, recevez mes cantiques!
Depuis que je suis né, je cultive le vœu
De conquérir la fleur qui pare vos cheveux,
Et de rompre le nœud qui ferme vos tuniques.

C'est de votre seul feu que je suis consumé,
Docile à vos leçons, je fais sonner l'écaille;
J'en atteste Minerve au beau casque emplumé,
Et Phœbus qui se cabre aux plafonds de Versailles!

Je vous atteste aussi Pan, l'honneur des jardins,
Naïades, jeunes dieux couronnés de guirlandes!
Qu'un autre vous rejette à la nuit des légendes,
Vous vivez! Je l'éprouve à mille émois soudains!

Lorsqu'en flots bouillonnants l'orchestre se déchaîne,
Votre Image se dresse à la crête, et je sens
Que vous me visitez si, dans l'ombre incertaine,
La lumière dessine un torse adolescent.

Le beau morceau! Solide et éclatant, parfaitement harmonieux! Qu'il est simple et élégant et noble en même temps! On pense au grand siècle.

Et Phœbus qui se cabre aux plafonds de Versailles!

On revoit le mouvement qui est dans une peinture que Rubens peignit pour les Médicis.

Et ce

...dans l'ombre incertaine.
La lumière dessine un torse adolescent.

Digitized by Google

comme un des corps nus jetés en travers de ses toiles, fougueusement, par Véronèse.

Chacun des vers de ce poëme est admirable :

Muses ! Je crois en vous, recevez mes cantiques !

Prière grave et ardente, qui jaillit...

C'est de votre seul feu que je suis consumé.
J'en atteste Minerve...
...Pan l'honneur des jardins.

Oui, c'est un peu Moréas Mais l'ensemble est si Raynaud, que nous l'oublions, et que, nous répétant des strophes, des vers, ou des lambeaux de vers,

...je fais sonner l'écaille;
J'en atteste Minerve au beau casque emplumé.

nous avons la joie de savourer un chef-d'œuvre.

Des images charmantes, d'autres banales, saluent les villes belges.

Anvers débute ainsi :

Rubens noue à ton front sa verte renommée,
Citadelle à la fois, musée et port de mer...

Bruges :

Chose espagnole abandonnée en pleine Flandre,
Estuaire inutile oublié par la mer...
. . . . . .
Les flaques de l'ornière et le canal uni,
Mirent votre ombre, ô promenades de la ville !
— Sous l'averse ruisselle un horizon de tuiles,
A l'angle aigu des toits fume un grisâtre ennui.

Et de la Belgique il est dit :

Pays de la kermesse et des pipes précoces...

Digitized by Google

Tous ces croquis sont bien plaisants.
Voici, revers de la médaille, deux strophes risibles :

O sapins impuissants! Vaine brise marine!...
Ta bien-aimée avait emporté au tombeau
La moitié de toi-même et lambeau par lambeau,
Tu disputais le reste à ton mal de poitrine.

Ailleurs :

Un ronflement de joie échappe à la sirène,
Leur valise à la main, les passagers du bord,
S'entassent sur le pont avec le regard mort
Et ce teint de citron que l'insommie amène.

La poésie de M. Raynaud est tout objective. Ce sont ses sujets qui ont bon ou mauvais goût, et non lui. Lisez ce livre où il y a beaucoup de beaux vers et beaucoup d'images agréables. Ça ne se rencontre pas tous les jours.

HENRI VANDEPUTTE.

Digitized by Google

LES LEÇONS

DE LA DERNIÈRE ÉLECTION LÉGISLATIVE

A en croire orateurs et journaux, notre récente élection législative n'a laissé que des satisfaits : chez les cléricaux, parce qu'ils gardent le pouvoir, bien qu'avec une majorité amoindrie; — chez les socialistes, parce que, tout en perdant des électeurs, ils ont gagné deux sièges ; — chez les libéraux parce que, en outre de la conquête de trois mandats nouveaux, ils ont vu grossir considérablement leurs contingents électoraux. — Il n'y a guère que les indépendants et les daensistes qui n'ont aucun motif d'allumer des lampions; mais leur sort malheureux tend simplement à confirmer qu'il y a place en Belgique pour trois partis et seulement pour trois.

De ces trois partis, c'est assurément celui des libéraux qui a les meilleures raisons de se réjouir. Sans doute, à force de proclamer, dans les derniers temps, qu'il allait renverser la majorité, il avait fini par se le persuader; d'où un certain désenchantement devant l'insuffisance des résultats. Il n'en sort pas moins de cette campagne avec un surcroît de vigueur et un renforcement d'autorité, qui dépassent de beaucoup le gain de trois sièges, quelle que soit l'importance de cette conquête sous un régime de représentation proportionnelle.

Qu'on se rappelle où en étaient les libéraux, il y a sept ou huit ans à peine. En majorité à la Chambre de 1879 à 1884, ils avaient vu leurs sièges tomber brusquement de 79 à 51. Ce

Digitized by Google

chiffre continua à s'abaisser jusqu'aux approches de la revision constitutionnelle où ils n'étaient plus que 40 à 41. Dans la Constituante de 1892 ils se retrouvèrent 60; mais dès la première application du suffrage universel, ils retombèrent à 21. Quatre ans après, ils n'étaient plus que 11. Tous leurs chefs étaient écartés du Parlement. Leurs associations électorales étaient complètement désorganisées, sauf au sein de quelques grandes villes. Dans maints arrondissements, ils avaient cessé de lutter. La jeunesse s'écartait de leurs rangs; un libéral des nouvelles générations devenait un phénomène. Il ne leur restait que leur presse qui vivait de ses propres ressources, et les administrations communales, dont ils avaient fait leurs dernières places de refuge. Cléricaux et socialistes proclamaient la disparition prochaine du parti et commençaient déjà à se disputer ses dépouilles.

C'est alors que la représentation proportionnelle remit les choses au point. Rentrés en possession des droits électoraux que leur avait enlevés le régime majoritaire, les libéraux obtinrent 34 sièges aux élections de 1900. Depuis lors, leur marche ascendante ne s'est plus arrêtée. En 1902, ils sont 34; en 1904, 43; en 1906, 46. Entretemps ils ont rétabli leur unité, reconstitué leur programme, reformé leurs cadres, rallié la jeunesse et planté leur drapeau dans toutes les circonscriptions électorales du pays. Rien que dans l'arrondissement de Bruxelles, — où, en 1894, ils réunissaient à peine 40,000 suffrages contre 60,000 donnés aux socialistes et 90,000 aux cléricaux, voici qu'ils dépassent leur quatre-vingt-neuf millième, — distançant de 33,000 voix la liste socialiste et se rapprochant, à 20,000 voix près, du chiffre des suffrages cléricaux. A Anvers, où, malgré l'accroissement du corps électoral, les socialistes sont restés stationnaires avec leurs 14,000 voix et les cléricaux en augmentation de 5,000 seulement, les libéraux gagnent 12,000 suffrages. — Dans la plupart des autres arrondissements il est difficile de déterminer l'apport respectif des partis qui ont conclu la coalition, mais il est permis de supposer par analogie que, là également, le renforcement de l'opposition est dû surtout aux progrès du

Digitized by Google

libéralisme, en dépit des déchets qu'ont pu produire dans certains milieux l'emploi même du cartel.

On avait dit naguère que la représentation proportionnelle allait tuer la vie politique. La prédiction ne s'est pas plus réalisée que la crainte de favoriser la multiplication des partis. Jamais les luttes n'ont été plus prolongées et plus ardentes que sous le régime de l'élection proportionnelle. Cette fois, c'est le parti libéral qui a donné l'exemple. A peine le voyait-on jadis, pendant quelques semaines avant le scrutin, organiser une douzaine de meetings plus ou moins publics. Au cours de la dernière campagne, qui a duré des mois, c'est dans les moindres localités qu'il est allé porter la bonne parole. On peut affirmer que toute l'armée libérale a donné, car des cinq provinces qui ne participaient point à l'élection sont accourus à la rescousse des conférenciers et des propagandistes qui n'étaient ni les moins actifs ni les moins enthousiastes. La presse, de son côté, n'est pas restée en arrière, prodiguant ses exhortations et ses avertissements, visant sans relâche les points faibles de l'adversaire, remplissant ses colonnes de manifestes et de comptes rendus, au risque de fatiguer ses lecteurs, mais avec la conviction qu'on ne peut assez taper sur le clou, quand on veut l'enfoncer. A cette propagande quotidienne est venue s'ajouter la distribution de tracts qui propageaient, sous une forme populaire, la réfutation des sophismes cléricaux, la dénonciation des abus et des manœuvres du parti au pouvoir, l'exposé du programme libéral et de ses applications pratiques. Rien que par les soins de la *Ligue de propagande libérale*, cette vaillante et modeste association dont nous ne pourrions assez vanter les services et encourager les efforts, plus de 700,000 brochures ont été répandues parmi les arrondissements engagés dans la lutte.

Cet élan du libéralisme est-il exclusivement attribuable comme on l'a prétendu à l'espoir de mettre la main sur le gouvernement? Sans doute, c'est là l'objet ultime de tous les partis politiques et, à mesure que cette éventualité se rapproche, elle doit imprimer une ardeur nouvelle aux efforts de l'opposition. Toutefois, en ce qui concerne les libéraux, il

Digitized by Google

y a deux autres éléments qu'il ne faut pas perdre de vue, quand on veut justifier leur renouveau : l'un c'est la reconstitution définitive de leur unité politique, l'autre c'est l'adoption d'un programme nettement démocratique. Un candidat socialiste, discourant, le soir de l'élection, à la *Maison du Peuple*, a déclaré que le parti libéral avait volé le programme du Parti ouvrier. Est-ce que le programme de ce dernier parti ne serait donc plus le collectivisme et la guerre des classes, deux thèses qui sont à l'opposé de la doctrine libérale? D'autre part, est-ce que toutes les réformes mentionnées dans la célèbre *Déclaration des gauches libérales* ne sont pas la conséquence des principes constamment professés et proclamés par le libéralisme? Est-ce que même les applications pratiques de ces principes — sur lesquels les deux grands partis d'opposition peuvent chercher à s'entendre, — ne figuraient pas au programme du congrès libéral et surtout du congrès progressiste, à une époque où le parti collectiviste n'était pas encore né à la vie publique?

Plus équitable et plus voisine de la vérité a été l'appréciation de M. Emile Vandervelde, attribuant l'augmentation des suffrages libéraux à l'adhésion des démocrates qui, sans professer des doctrines collectivistes, votaient néanmoins pour les candidats du Parti ouvrier, quand toutes les fractions du libéralisme n'étaient pas encore ralliées à l'intégralité du suffrage universel.

C'est une vérité élémentaire que le parti libéral ne peut reconquérir la majorité sans le concours d'électeurs enlevés à d'autres partis. Il en a gagné ou regagné un certain nombre, du côté socialiste, pour la raison indiquée par M. Vandervelde et ce mouvement ne pourra que s'accentuer à mesure que les ouvriers saisiront davantage le caractère irréalisable des promesses collectivistes. Mais il a également à récupérer, du côté opposé, une quantité considérable d'électeurs, hostiles au cléricalisme, qui n'en votent pas moins pour le gouvernement actuel, parce que, jusqu'ici, ils l'ont jugé seul capable d'assurer le respect de l'ordre et le maintien de nos institutions nationales.

Ces deux extensions du libéralisme ne sont nullement con-

Digitized by Google

tradictoires. Si l'on s'est défié du parti libéral, c'est moins pour ce qu'il disait que pour ce qu'il ne disait pas. Maintenant que nous savons ce que nous voulons et que nous sommes d'accord pour le vouloir, il y a toutes les raisons possibles de le proclamer tout haut et d'ajouter que nous entendons nous y tenir. Les esprits avancés doivent être confirmés dans la pensée que notre démocratie est sincère et que nous comptons remplir nos engagements. Quant aux esprits conservateurs, ce qui les a effrayés et les fait hésiter encore dans une certaine mesure, ce n'est pas notre programme actuel qui est simplement l'application logique et nécessaire de principes parfaitement conciliables avec le maintien de l'ordre social aussi bien qu'avec les droits des individus et les exigences de la solidarité, c'est plutôt l'appréhension que, pour nous ménager l'appoint des voix socialistes, nous ne nous laissions entraîner au delà de notre programme, ou même nous ne pactisions avec des menées révolutionnaires. L'attitude des libéraux dans les troubles de 1902 a montré combien ces craintes étaient peu fondées. Cependant il en reste encore trop de traces, comme on le constate par les échecs du cartel et c'est surtout dans cette direction que nous devons travailler à redresser l'opinion publique.

Les chefs du socialisme ont hautement déclaré qu'ils allaient porter tous leurs efforts sur le développement de leurs syndicats professionnels. Nous n'avons pas à contester l'utilité de ces institutions, ni même la grandeur des résultats obtenus dans cette voie par les organisateurs du parti ouvrier. Les grèves elles-mêmes sont l'exercice d'un droit légitime que les libéraux ont toujours défendu, pour autant qu'il se maintienne dans les limites de la légalité et qu'à côté de la liberté de coalition, il respecte la liberté du travail. Que l'organisation économique des groupes ouvriers se double d'un parti politique qui y trouve sa cohésion et ses ressources, le fait peut être regretté, mais force est de l'accepter. Où la situation se compliquerait, c'est si, comme récemment en France, les dirigeants de cette formidable machine s'avisaient de la mettre en mouvement moins pour assurer des avantages légitimes à telle ou

Digitized by Google

telle catégorie de travailleurs que pour préparer la dictature d'une classe et la désorganisation de l'industrie, voire l'expropriation du capital et de la propriété. Un pareil mouvement ne peut se poursuivre qu'en faisant appel à la violence, à « l'action directe », comme on dit par euphémisme. Personne ne fera aux libéraux l'injure de supposer, qu'en pareil cas, des considérations électorales les empêcheraient de se ranger du côté de l'ordre. Mais, ici encore, l'exemple de ce qui s'est passé en France prouve l'avantage qu'offrirait la présence d'un gouvernement à la fois populaire et démocratique, sachant unir la fermeté à la prudence et le sentiment de l'humanité à la protection de la légalité. Les réactionnaires français ne cessaient de dénoncer la lenteur et l'insuffisance de la répression. Ce sont cependant ces ménagements qui, combinés avec la volonté nettement manifestée de garantir la sécurité de la rue et la liberté du travail, ont permis au cabinet Clémenceau d'étouffer, sans effusion de sang, un mouvement d'où un ministère conservateur aurait peut-être fait sortir une révolution. Ce n'est pas un paradoxe de soutenir que, en Belgique également, les vrais conservateurs, ce sont les libéraux.

On a prétendu, à ce point de vue, que le cartel avait été une faute. Il est certain qu'il n'a pas donné ce qu'on en espérait. Le cartel « entre tous les partis d'opposition » a reçu à Courtrai un coup dont il est peu probable qu'il se relève. Même le cartel réduit aux libéraux et aux socialistes a échoué partout — sauf dans la province de Namur —. C'est toujours la vieille et tenace illusion que, pour prévoir les résultats numériques d'une coalition électorale, il suffit d'additionner les forces respectives des coalisés. On perd de vue qu'en agglutinant les centres, on risque de provoquer des fuites aux deux extrémités. Les états-majors des partis, leurs mandataires, leurs comités, leurs propagandistes, leurs adhérents déclarés ont beau conclure des pactes et des cartels; il reste la fraction la plus considérable du corps électoral, qui n'a aucune raison de se croire liée par des arrangements auxquels elle est restée étrangère. Or, cet élément — qui, sous le régime proportionnel comme sous le régime majoritaire, quoique avec une moindre

Digitized by Google

influence, tient la balance de l'élection, — renferme nombre d'électeurs qui seraient disposés à appuyer les libéraux, par hostilité contre le cléricalisme, et même à accepter notre programme actuel, parce qu'ils ont confiance dans les hommes appelés à l'appliquer, mais qui éprouvent une invincible répugnance à voter en faveur d'un candidat socialiste. Peut-être cette répugnauce eût-elle été moins accentuée, si on avait admis la proposition primitive de M. Paul Janson : simplement juxtaposer les noms des candidats, en invitant les adhérents de chaque parti à émettre leur suffrage, non dans la case de tête, mais à côté du nom de leur favori. Malheureusement, dans tous nos partis, les associations et surtout les comités craignent d'initier l'électeur à un mode de votation qui risquerait non seulement de déranger leurs combinaisons, mais encore d'accroître l'indépendance des votants. Quoiqu'il en soit, le seul arrondissement où la coalition entre les trois partis d'opposition ait réussi à obtenir un siège est précisément le seul où l'on ait pratiqué le procédé Janson, qui permet à chaque parti de se concentrer et de se compter sur son propre candidat. Ajoutez que, à en juger par les résultats, le cartel libéral-socialiste a servi exclusivement les intérêts d'une des deux parties, en donnant aux socialistes trois sièges qui autrement leur eussent échappé (à Namur, à Louvain et à Courtrai), alors que, s'il a assuré l'élection d'un libéral (M. Capelle, à Neufchâteau), il a empêché un autre libéral, M. Dony, d'être élu à Louvain.

Cependant, faut-il absolument condamner l'emploi du cartel? Ce serait aller trop vite en besogne, aussi longtemps que l'extension des circonscriptions électorales ne laisse point partout à chacun de nos trois partis le moyen d'obtenir leur dû avec leurs seules forces. Ici encore, c'est l'expérience qui doit prononcer et tout le tort a été de généraliser un expédient qui doit rester local et exceptionnel. Si les cléricaux veulent mettre fin à des coalitions qu'ils proclament immorales, ils en ont le pouvoir : Ils n'ont qu'à fusionner les petits arrondissements et ils créeront ainsi une situation qui rendra partout les cartels aussi impossibles qu'ils le sont actuellement dans les grands arrondissements de Bruxelles et d'Anvers.

Digitized by Google

En attendant, nous ne devons pas oublier que la R. P. se borne à régir les élections générales; que, dans les élections communales, son application aux seuls cas où il n'y pas de majorité absolue est plutôt une prime aux coalitions; enfin, qu'elle est complètement absente des élections provinciales. Or, celles-ci ont leur répercussion sur la balance des partis au sein du Parlement par la désignation des sénateurs provinciaux. Tout le monde se rend compte de la situation anormale que nous prépare, au Sénat, le premier déplacement qui s'opérera dans la majorité de la Chambre. Le Sénat, en effet, même en cas de dissolution, conservera selon toute probabilité une majorité cléricale de quelques voix, aussi longtemps que six conseils provinciaux sur neuf resteront aux mains du parti catholique. La gauche compte actuellement onze sénateurs provinciaux, la droite seize. Mais que le conseil provincial de Namur perde sa majorité cléricale et ce sera, parmi les sénateurs provinciaux, un déplacement de deux voix, ce qui, à une unité près, établira l'égalité. Si le maintien du cartel dans les circonscriptions namuroises peut amener ce résultat à brève échéance, nos amis auraient grand tort de ne pas en user. Toutefois, il faut que, de leur côté, les socialistes ne rendent pas impossible ou illusoire le maintien de l'action parallèle, comme ils l'ont fait dans plusieurs arrondissements, à Nivelles, à Louvain, à Ostende, où, en dépit du cartel, s'ils se sont abstenus de combattre directement la personne ou le programme de leurs alliés libéraux, certains de leurs propagandistes n'ont pas ménagé au patronat, à la propriété et même à la royauté des attaques dont la violence a certainement desservi le succès de la liste commune.

Il convient d'ajouter que les inconvénients du cartel ne sont pas la seule cause qui a empêché le revirement de l'opinion publique d'atteindre une intensité suffisante pour renverser le ministère. Celui-ci, qui ne laissait pas d'être fort inquiet sur l'issue de la lutte, a mis en ligne toutes ses influences gouvernementales, et le clergé, de son côté, abandonnant toute vergogne, s'est jeté dans la bataille avec une ardeur qu'il n'avait plus déployée au même degré depuis la croisade scolaire de

Digitized by Google

violente mémoire. Je ne sais, s'il y a eu, comme le prétendent certains de nos amis, des centaines de mille francs dépensés à acheter des suffrages. Mais ce qui est certain, c'est que, du bas au haut de l'échelle, les courtiers électoraux de la majorité, qu'ils portent la soutane ou l'uniforme ministériels, n'ont pas hésité à brandir, les uns tout l'arsenal des peines spirituelles et, ce qui est pire, des persécutions matérielles; les autres des promesses dont la complète réalisation ferait de la moitié des électeurs une nation de fonctionnaires, de pensionnaires et de décorés, assise sur un trésor à sec.

Les événements de France, comme il fallait s'y attendre, ont été largement mis à contribution. Nous aimions à dire que la Belgique ne pouvait rester en arrière, quand elle voyait toutes les nations voisines se débarrasser de leurs gouvernements réactionnaires. En particulier, les élections législatives, en France, qui avaient précédé les nôtres de trois semaines, nous semblaient de bonne augure pour la journée du 27 mai. Néanmoins ce sont là des considérations sentimentales qui touchent fort peu la masse des électeurs. Ce qui a influencé les paysans flamands, c'est la perspective des églises fermées, des prêtres proscrits, des fidèles jetés en prison ou massacrés par la gendarmerie pour avoir voulu défendre la foi. Or, c'est sous ces couleurs fantaisistes que, dans toutes nos campagnes, le clergé et ses candidats représentaient la terrible condition de nos voisins méridionaux depuis le vote de la loi sur la séparation de l'État et de l'Église. L'absurde et odieuse campagne provoquée par les inventaires a échoué en France contre le bon sens national ; mais, si elle y est restée sans effet sur le corps électoral, elle a contribué à égarer nos électeurs qu'on a menacés des mêmes horreurs, pour le cas où le « bloc » belge viendrait à l'emporter.

Ce n'est pas pour nos lecteurs qu'il faut se donner la peine de discuter ces calembredaines que suffisent à refuter les principes et les antécédents du libéralisme, pour ne rien dire des prescriptions constitutionnelles. Cependant il est bon de répéter qu'en Belgique il n'y a pas eu et il ne pouvait y avoir de combinaison politique analogue au « bloc » français. En

Digitized by Google

effet, libéraux et socialistes sont trop nettement séparés par leur but et leur méthode pour se rapprocher autrement que dans une « action parallèle ». D'ailleurs, en France même, le bloc a vécu ; on peut dire qu'il s'est enseveli dans sa victoire. Les socialistes y déclarent nettement qu'ils entendent désormais faire bande à part et, quant aux radicaux de toutes nuances qui, dans la dernière Chambre, possédaient tout au plus cinq ou six voix de majorité sur 591 membres, ils ont passé de 298 à 337 élus, contre 64 socialistes indépendants ou unifiés et 174 réactionnaires ; ce qui leur assure une majorité absolue de 99 voix. Ils sont donc en situation d'administrer le pays et de réaliser leur programme par eux-mêmes. Quand on verra ces prétendus révolutionnaires poursuivre le développement pacifique de la démocratie française, tout en faisant respecter les droits de chacun, on reconnaîtra mieux que leur système général de gouvernement rentre dans la vraie politique conservatrice, en tout cas la seule compatible avec les besoins de notre temps, et on se rendra mieux compte de ce que serait chez nous un gouvernement libéral, si le libéralisme arrivait au pouvoir. Même nos Flamands des arrondissements voisins de la frontière française, quand ils verront l'Église catholique fonctionner en toute liberté sous un régime de séparation, comme, du reste, c'est déjà le cas en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, finiront bien par se dire . « Si ce régime réussit en France, pourquoi pas en Belgique ? »

Une autre cause qui a ralenti nos progrès, c'est la multiplication frauduleuse des suffrages pluraux dans les localités rurales. Nous devons attendre la revision de la Constitution pour nous débarrasser des vices inhérents au suffrage plural qui, loin d'être une garantie conservatrice, est devenu un avantage pour les éléments les plus ignorants et les plus arriérés de la population ; mais ce qui est à faire dès maintenant, c'est d'exercer sur la confection des listes une surveillance plus minutieuse et plus active. La tâche est facilitée par cela même que nous avons pris pied désormais dans les campagnes même les plus inféodées au parti clérical. Le coin est introduit ; il ne s'agit que de l'enfoncer.

Digitized by Google

Plusieurs de nos candidats accueillis avec enthousiasme dans des localités où jamais les adversaires du cléricalisme n'avaient réussi à se faire entendre, ont été assez surpris de n'y obtenir, le jour du scrutin, qu'un nombre de voix relativement restreint, bien qu'assez supérieur aux résultats des élections antérieures. C'est que le paysan ne se convertit pas en un jour et qu'il est plus avare de son vote que de ses applaudissements. Dans l'arrondissement de Bruxelles le pas franchi est énorme, par ce seul fait que, malgré les menaces du clergé, on a consenti à nous écouter. C'est une semence qui fructifiera, surtout si on la développe, moins peut-être par des meetings, que par l'action périodique du journal et de la brochure.

Certains majoritaires impénitents ont voulu attribuer à la R. P. le fâcheux mérite d'avoir sauvé le gouvernement clérical. Qu'ils fassent donc le calcul de ce qu'eût donné, le 27 mai, l'application du système majoritaire, tel qu'il se pratiquait avant 1900.

Au premier tour, le cartel eût fait élire 13 candidats d'opposition (à Namur, Dinant et Nivelles). Mais les cléricaux auraient emporté d'emblée, 51 sièges (Anvers, Malines, Louvain, Turnhout, Bruges, Ostende, Roulers, Courtrai, Ypres, Arlon et Neufchâteau) — soit 1 siège de plus qu'actuellement. — Et ce n'est pas tout : Il serait resté le ballottage de Bruxelles où le second tour eût pu amener le succès des 21 candidats libéraux. Mais les socialistes — qui n'auraient pas obtenu un seul élu, sauf à Namur — eussent-ils poussé le désintéressement jusqu'à voter pour toute la liste libérale? En second lieu, il est peu probable qu'après avoir porté à 21 le chiffre des sièges dévolu à l'arrondissement de Bruxelles, on eût laissé subsister une circonscription dont la nature et l'étendue eussent été une monstruosité sous le régime majoritaire. On aurait sans doute groupé les localités rurales avec 7 sièges, et les quartiers urbains avec 14; ce qui eût porté à 59 le chiffre des mandats acquis par les cléricaux, au lieu des 50 que leur ont donnés les élections proportionnalistes du 27 mai. Il convient aussi d'observer que, dans ce système, aucun arrondissement flamand n'obtiendrait un député libéral. C'est-à-dire que les

Digitized by Google

libéraux flamands rentreraient dans la tombe politique, d'où seule la R. P. les a fait sortir. Je ne me charge pas de le leur proposer.

Et qu'on ne nous dise pas qu'il ne s'agirait point de rétablir l'ancien scrutin de liste, mais d'instituer des circonscriptions, soit uninominales, soit bi-nominales, où les influences personnelles pourraient mieux s'exercer. Je ne vois pas en quoi ce saut dans les ténèbres pourrait avantager l'opposition. Les catholiques n'ont-ils pas, eux aussi, des influences personnelles à mettre en ligne? Nous avons eu, le 27 mai, quelques candidats uni-nominaux et même bi-nominaux : ce sont les vaillants représentants du cartel qui se sont portés sur la brèche à Turnhout, Roulers, Ypres, Ostende, Louvain, etc. Ils ont certainement mis au service de leurs candidatures autant d'activité, de ressources et d'influences qu'on aurait pu en attendre de n'importe quel candidat unique. Or, aucun d'eux n'a reçu, dans le partage des voix, même le quart ou le cinquième qui lui était nécessaire pour conquérir un siège. Comment aurait-il pu obtenir la majorité absolue, même dans un démembrement de la circonscription! Laissons donc ces récriminations aussi fantaisistes que surannées, et travaillons, non à abolir ou à restreindre la R. P., ce qui est d'ailleurs impossible, mais à la perfectionner, en réclamant sans relâche la suppression ou plutôt la fusion des circonscriptions trop restreintes pour assurer aux divers partis une représentation équitable.

Nous sommes loin d'avoir tiré de la R. P. tout ce qu'elle peut donner, même dans son organisation actuelle. A l'élection prochaine, c'est à dire dans deux ans, l'opposition peut reconquérir des sièges à Charleroi, à Tournay et à Soignies; elle peut, en outre, gagner un siège à Tongres-Maseyck où, malgré des progrès notables, le parti libéral n'est pas représenté. Que pourra faire alors le gouvernement avec une majorité réduite à quatre voix? Pour que cette majorité disparaisse définitivement, il nous suffira, deux ans après, d'enlever les sièges qui nous ont échappé cette fois, souvent faute de quelques centaines de suffrages.

Digitized by Google

1878 1880 1882 1884 1886 1888 1890 1892 1894 1896 1898 1900 1902 1904 1906

Digitized by Google

Digitized by Google

On l'a fait observer fréquemment : la R. P. ne peut déplacer qu'un siège dans *chaque* circonscription (encore, à Bruxelles, avons-nous failli en conquérir deux), mais elle peut le faire dans *toutes* les circonscriptions, s'il y a un mouvement quelque peu sérieux et profond de l'opinion publique. C'est à créer ce mouvement que nous devons nous attacher et nous y parviendrons — peut-être à bref délai — si les libéraux, fermement ralliés autour du programme élaboré par leurs mandataires, persévèrent dans une ligne de conduite qui se résume par ces deux mots : *union* et *propagande* ; — union au dedans, propagande au dehors. — Nos succès du 27 mai en sont un sûr garant.

GOBLET D'ALVIELLA.

Le diagramme ci-joint montre la distribution des partis dans la Chambre depuis 1884. On remarquera la chute de la ligne bleue après l'introduction du vote plural, son relèvement après l'établissement de la R. P., enfin son mouvement ascendant qui se poursuit parallèlement au fléchissement de la ligne cléricale.

Digitized by Google

L'ÉGARÉ [1]

LIVRE TROISIÈME

I

Les applaudissements éclatèrent quand Denise se leva, ayant achevé au piano un concerto qu'accompagnait l'orchestre. Dans la salle, on louangeait le talent de l'artiste; les yeux la suivirent remerciant les auditeurs de leur sympathie et elle se retira, visiblement heureuse de son succès.

Aux côtés de Jacques, Marcel ne dissimulait pas sa joie. Pendant tout le concert, il avait cherché, parmi les assistants, ceux qui paraissaient le plus aptes à sentir et à s'émouvoir; sur leurs visages attentifs, il s'était efforcé de suivre leurs impressions diverses, de deviner leur jugement, anxieux comme si lui-même se livrait à leur critique. Puis, quand il avait vu toute la salle applaudir et témoigner son contentement, il en avait joui comme d'un triomphe personnel; il avait manifesté sa joie plus vivement que tous les autres et il avait souri à Denise avec un sentiment de fierté que lui seul et Jacques comprenaient. Car Merciol connaissait la liaison de son ami; sans qu'ils en eussent jamais parlé expressément, ils n'avaient pas de contrainte, ils gardaient seulement une discrétion renseignée.

(1) Suite; voir la *Revue* du 15 mai 1906. — Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des gens de lettres.

Digitized by Google

Ce jour-là, entraîné par l'allégresse, Marcel se départit de sa réserve ordinaire. Autour de lui, les conversations l'incitaient aux confidences et son bonheur présent faisait naître en lui un désir d'effusion et d'aveu.

Il se pencha vers Jacques, lui sourit :

« Mon bon Jacques, je suis très heureux. Denise a été parfaite et son triomphe est justifié : elle mérite tant qu'on l'aime et qu'on l'admire ! »

Merciol approuvait du geste, ajoutait de nouveaux éloges qui enchantaient son ami et l'encourageaient à se livrer davantage.

« Tu souris de me voir un peu expansif et gai, moi qui le suis si rarement. C'est vrai : depuis quelques semaines, il me semble que je suis devenu un autre homme. Tu l'as remarqué, n'est-ce pas ? »

Jacques secouait la tête affirmativement, conservait un air discret et averti dont s'irritait Marcel.

« Oui, continuait-il, je commence à vivre ; jusqu'à présent, j'errais au hasard, en quête de ma route... »

Résolu à tout dire, il entraîna Jacques loin des groupes, lui parla à voix plus basse.

« Je ne vais rien t'apprendre, mon cher ami ; mais j'ai besoin, aujourd'hui, de me confier à quelqu'un qui m'aime comme un frère et qui ne se moquera pas de moi. »

Jacques le regardait, heureux de sa métamorphose ; il cherchait en vain à son ami l'air las et nonchalant qu'il lui avait toujours vu, la démarche paresseuse, lente et ennuyée, l'œil sans flamme d'autrefois, le pli de la lèvre ironique. Maintenant, il le sentait transformé, mû par des pensées nouvelles qui fertilisaient l'ancienne aridité de son esprit, balayaient l'ennui, triomphaient de la mollesse et des faciles railleries. Marcel lui avait pris le bras et se confessait avec animation.

« Il me semble que j'ai rajeuni de quinze ans et que je fais seulement mon entrée dans la vie. Les années que j'ai bêtement gâchées — tu te souviens ? — le temps que j'ai gaspillé

Digitized by Google

à ne rien faire, à ne rien penser, à ne rien sentir, tout cela, c'est oublié, anéanti, effacé; je n'en souffre plus; je ne le regrette même presque plus. Je me demande si c'est bien moi qui ai mené cette vie ridicule. »

Marcel, dans son enthousiasme, élevait la voix, élargissait ses gestes, riait de contentement. Il s'en aperçut et s'en railla lui-même.

« Tu vois, je ne suis pas encore habitué au bonheur; je l'exprime avec gaucherie et ingénuité. Tu dois me trouver un peu fou, mon bon Jacques; plus tard, quand je serai calmé, je tâcherai de m'expliquer mieux à toi et à moi-même. Aujourd'hui, je veux te dire seulement que Denise est la plus exquise des femmes. Viens; nous allons la féliciter et la mettre en voiture. »

Impérieusement, il entraînait son ami qui suivait avec docilité; il se retourna pour lui dire :

« Je suis pris, mon cher, comme si j'avais vingt ans. Tant mieux : c'est ce que je voulais. »

Ils trouvèrent Denise entourée et fêtée, qui répondait aux louanges avec distraction. Quand elle aperçut Marcel, elle se dégagea, courut vers lui, et ils se serrèrent les mains avec une visible émotion; isolés, ils se parlèrent longtemps, radieux, la bouche pleine de rires et les yeux pleins de tendresse, comme s'ils eussent été seuls dans la salle; puis, ils devenaient graves, s'efforçaient à réprimer leurs sentiments et Jacques devinait qu'ils discutaient quelque problème musical; mais la controverse dégénérait promptement en de plus tendres expansions dont Merciol, patiemment, attendait la fin à quelque distance. Ils se décidèrent à revenir vers lui et l'entraînèrent vers la sortie, redevenus cérémonieux dans cette foule qui saluait Denise au bras de Marcel orgueilleux.

Au vestiaire, il entoura sa maîtresse de menus soins, ajusta exactement son manteau, la conduisit, avec mille attentions, jusqu'à la voiture. Il l'accabla de tendresses chuchotées et accepta sans peine l'offre qu'elle lui fit de l'accompagner.

Digitized by Google

Jacques, plus embarrassé, finit par monter aussi, devant leur amicale insistance.

La voiture les conduisait chez Denise ; pendant le trajet, leur gaîté s'accrut, à se retrouver seuls dans cette intimité et ces demi-ténèbres qui faisaient plus familière leur affection réciproque ; et Marcel, pour prolonger l'heure qui s'enfuyait, proposa d'aller souper chez lui.

L'idée leur plut, parce qu'elle était imprévue et qu'ils se sentaient, en cette minute, redevenus jeunes et accessibles au bonheur. Ils montèrent en riant chez Marcel, ravis d'organiser la petite fête qui n'y était point préparée, trouvèrent plaisant de négliger le secours des domestiques, explorèrent les buffets, en se criant l'un à l'autre leurs découvertes. Ils réunirent çà et là un repas médiocre qui leur parut succulent.

Autour de la table, leur bonne humeur se traduisait avec une ingénuité qui les surprit.

« Sommes-nous enfants ! s'écriait Denise, tout étonnée de ne plus reconnaître dans les miroirs son ancien visage calme et sage.

— Nous avons seize ans, ce soir, répondait Marcel, en songeant au triste passé qui était si proche encore. Quelle métamorphose ! On est bien naïf de se lamenter ; sait-on jamais l'âme qu'on aura demain ? »

Il s'était approché de Denise et la contemplait, presque sans paroles, avec un trouble visible. Il pensait :

« C'est elle qui a fait ce miracle. Tout ce bonheur simple, inespéré, immense, qui vient de s'épanouir en moi, c'est elle, elle seule, qui l'a fait surgir du mystère. »

Il lui serrait les mains avec reconnaissance, avec humilité, avec le remercîment attendri de son cœur encore meurtri et tout déconcerté d'un tel ravissement ; il disait des mots timides, implorants, jouissait d'un sourire comme d'une faveur insigne, se sentait éperdu de gratitude pour un simple regard. Et, à travers cette émotion, il se contemplait lui-même avec un peu d'ironie et une pointe d'indulgente raillerie.

Digitized by Google

Comme son exaltation grandissait, et que, tout proche de son amie, il tentait par de menues caresses d'atténuer l'impatience de son évident désir, Jacques jugea discret de s'esquiver; il leur tendit la main en prétextant l'heure tardive.

« Je descends avec vous », dit Denise sans empressement, indécise entre le désir et l'embarras de ne point partir.

Pendant que Jacques s'habillait dans l'antichambre, Marcel murmurait à Denise de véhémentes supplications et la conjurait de rester; il la menaçait, si elle s'en allait, de sortir avec elle, puis s'excusait aussitôt de son audace, qui se transformait en humble prière. Elle se défendait mollement.

« Et Jacques? objectait-elle avec confusion. Que va-t-il penser? »

Tandis qu'ils délibéraient avec une animation silencieuse, ils s'avisèrent tout à coup que Merciol, sans plus attendre, avait disparu prestement. Ils en rirent et surent gré à l'absent de sa fuite adroite.

C'était la première fois que Denise venait la nuit dans l'appartement de Marcel. Il n'avait pas encore osé lui demander ce qu'il considérait comme une marque exceptionnelle de tendresse; ce soir-là, il avait emmené Denise sans rien préméditer et sans rien espérer. Mais il eût éprouvé une cruelle déception si elle était partie.

Il l'avait prise dans ses bras, la caressait, la suppliait de ne point l'abandonner.

« Denise, si tu me quittais, cela me priverait d'une grande joie que j'attends. Il me semble, si tu veux me l'accorder, que ce sera pour moi la plus décisive victoire sur le mauvais passé dont je ne veux plus me souvenir. Je désire t'aimer au milieu des choses qui me sont familières, dans la chambre où je me suis lamenté, où je voudrais te voir entrer en triomphatrice. Viens-y; tu seras plus encore dans ma vie; tu pénétreras davantage dans l'intimité quotidienne de mes actes et de mes pensées; tu t'empareras de moi définitivement et totalement. Viens-y; il faut dissiper l'atmosphère de malaise et de doute

Digitized by Google

qui s'y est accumulée depuis des années, et j'y pourrai mieux vivre si tu y laisses quelque chose de toi. C'est une chambre maudite ; nous y ferons les gestes du bonheur pour la purifier. »

Il l'entraîna, étourdie de caresses, la poussa doucement dans la chambre; quand il en franchit le seuil derrière elle, il eut un rire de victoire et de défi qui ensevelissait tout le passé dans l'oubli et appelait l'avenir avec volupté.

II

Dans son cabinet, Marcel rêvait à Denise qui venait de le quitter. Elle était sa maîtresse depuis plusieurs semaines et il avait d'elle déjà maints souvenirs qu'il aimait évoquer, aux heures de songerie tendre, dans l'ordre où ils s'étaient succédé. Ils lui montraient le progrès régulier de son amour, l'enracinement de plus en plus profond d'un sentiment qui d'abord avait été hasardeux et factice, puis lui était devenu nécessaire et pour ainsi dire naturel. Denise désormais était entrée dans sa vie, mêlée au plus secret de lui-même, puisqu'il la voyait maintenant en mémoire jusque dans l'intimité de sa demeure.

La porte s'ouvrit doucement et un rire féminin lui fit tourner la tête. Étonné, il reconnut Mme Volmerre. Elle entra sans façon, connaissant l'appartement où elle avait précédé Denise, courut vers Marcel et l'embrassa gaîment.

« Vous ne m'attendiez pas, ingrat ? Et moi, je vous attends depuis mon retour, c'est-à-dire depuis plus de deux mois. Avouez, mon cher, que c'est à peine poli, surtout pour un amant. »

Elle riait, sans rancune de ce délaissement et amusée par l'embarras de Marcel qui s'excusait tant bien que mal; elle feignit un moment la sévérité, pour jouir davantage de sa confusion, affecta de discuter les vagues prétextes qu'il improvisait, finit par dire qu'elle pardonnait.

Digitized by Google

Puis, elle demanda, avec un sourire dont s'inquiéta Marcel :

« Hé bien ! quoi de nouveau ?

— Rien... Rien d'intéressant. »

Pour qu'elle n'insistât point, il parla d'autre chose, la questionna sur son voyage. Mais elle continua de le regarder avec malice et de rire. Il se sentait peu à peu envahir d'impatience et d'appréhension et se demandait avec terreur :

« Est-ce que par hasard elle songerait à renouveler les anciennes folies ? Est-ce qu'il va falloir encore lutter ? Est-ce que je vais encore être vaincu ? »

De rage, il froissa une feuille de papier sur la table. Elle répéta, d'une voix douce :

« Il n'y a rien de nouveau ? C'est bien vrai ? Rien du tout ? »

Il se contint, dit seulement : « Mais non » s'assit près d'elle, attendit qu'elle commençât ses persécutions. Elle souriait toujours.

« Alors, nous nous verrons souvent, beaucoup plus souvent qu'autrefois. Vous m'aimez toujours ? »

Pour en finir, il commença d'un ton froid une explication :

« Écoutez, ma chère Claire... »

Elle l'interrompit d'un éclat de rire.

« Vous n'êtes pas très empressé, ni très éloquent, mon pauvre ami. Vous ne m'aimez plus. »

Sa gaîté commençait à rassurer Marcel. Il la regarda ; elle n'avait pas dans les yeux cette lueur de lutte et de triomphe qu'il lui connaissait ; en son regard transparaissait son âme véritable, faite de bonté légère et de moquerie indulgente, incapable, à cette heure, de cruauté. Elle continua :

« Si vous ne m'aimez plus — ce que je regrette beaucoup, je vous assure — vous aimez certainement une autre femme. Mais qui ? »

Elle sembla faire des recherches dans son esprit, puis une subite découverte.

« Hé ! hé ! On vous a vu, paraît-il, très souvent en compagnie d'une aimable artiste... »

Digitized by Google

Il la considéra avec inquiétude, demanda le nom. Elle se fit prier et finit par désigner Denise. Marcel haussa les épaules.

« Oh ! vous pouvez vous défendre. On dit que vous êtes très, très bien avec elle. Elle est charmante, d'ailleurs, et vous n'avez pas besoin de vous scandaliser. J'ai demandé plus de détails à Jacques Merciol, qui s'est mis à rire sans vouloir me répondre.

— Il a fort bien fait, et vous voilà punie de votre indiscrétion. Croyez bien que ce sont là des rumeurs fantaisistes; il n'y a rien de vrai. »

Au bout de cinq minutes, Marcel avait avoué qu'il était en effet l'amant de Denise. Claire, devenue sérieuse, lui prit la main et demanda, avec un sourire très fraternel qui l'émut :

« Vous êtes heureux ? »

Il balbutia, gêné :

« Oui, jusqu'à présent. »

Elle en parut heureuse elle-même, et le questionna sur un ton de camaraderie affectueuse. Marcel lui répondit avec la même franchise et un égal abandon ; ils causèrent longtemps, découvrant un charme nouveau à ne se plus meurtrir d'épigrammes. Quand il la reconduisit, elle retrouva sa gaîté et son rire.

« Alors, c'est fini, notre grand amour ? Mais nous resterons de bons amis. Venez me voir ; vous n'avez rien à craindre de moi, je vous le promets, et je serai toujours très heureuse de causer avec vous. Au revoir. »

Ils se quittèrent, après une cordiale poignée de mains et un sourire de vieux amis.

« Quelle alerte ! pensa Marcel. J'ai bien cru qu'il me faudrait encore livrer de galants combats, et l'expérience a prouvé, hélas ! que j'y suis souvent battu piteusement. Eussé-je, cette fois, remporté la victoire ? Ce n'est pas sûr, et je me félicite d'avoir eu un adversaire chevaleresque. Claire est vraiment une charmante et excellente femme ; je ne la regrette point comme amante, mais je la veux pour amie ; j'irai la voir souvent. »

Digitized by Google

Les jours s'écoulèrent et furent pour Marcel une joie ininterrompue. C'était une vie toute nouvelle; jusque-là, il avait connu les longues heures de désœuvrement et les tristes après-midi qui s'écoulaient lentement, tandis qu'il s'efforçait à un travail sans suite et sans courage, l'esprit stagnant dans l'ennui. Maintenant, Denise lui était présente à chaque minute et remplissait tout le vide d'autrefois; elle s'était emparée de lui, s'imposait à sa mémoire; il la voyait devant lui, avec les robes, les gestes et les sourires coutumiers et elle peuplait de mille images l'ancien néant des heures.

Ils se rencontraient presque tous les jours. Marcel paraissait plus souvent chez leurs amis communs et courait aux réunions où il espérait la trouver; ils allaient ensemble aux théâtres et aux expositions, ne négligeaient nulle occasion de passer une heure l'un avec l'autre. Parfois, Marcel s'inquiétait de cette liberté; il se rappelait les paroles de Claire, leur amour déjà soupçonné, les récits qu'on en faisait sans doute, agrémentés, comme il était probable, de commentaires fâcheux.

« Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? répondait Denise. Que les gens bavardent, s'ils le veulent. »

Et lui-même convenait que cela n'avait point d'importance. Ils continuèrent à se montrer toujours ensemble, sans se soucier des indiscrets.

Une après-midi de février, déjà presque tiède et annonciatrice du prochain printemps, Marcel eut l'idée d'emmener Denise au Bois, dans les allées qu'ils avaient parcourues quatre mois auparavant, si tristes et si las, et où s'étaient jointes leurs destinées. Ils n'y étaient point retournés depuis ce jour-là; il désira cette promenade, en souvenir de la journée mélancolique qui avait accru leur détresse jusqu'à la révolte et l'avait jeté aux bras de son amie.

Ils s'efforcèrent de retrouver, au détour de tous les sentiers, les paroles qu'ils avaient dites et les impressions d'antan. Les allées étaient presque désertes; ils s'y attardèrent, avec l'illusion que les arbres, les pelouses et les avenues les enfermaient dans

Digitized by Google

un parc de rêve, où ils n'avaient plus qu'à laisser leur amour s'épanouir parmi les fleurs qui déjà émaillaient les sous-bois. Le soleil égayait la blancheur des routes ; les branches tordaient autour d'eux leur nudité tourmentée, mais de précoces bourgeons déchiraient l'écorce et annonçaient la prochaine renaissance. Tout le bois fermentait dans le silence ; le mystère des forces accomplissait l'œuvre périodique, s'emparait des troncs décharnés, régénérait les caducités mourantes. Marcel disait :

« Dans la multitude des arbres, des plantes et des êtres, parmi le tressaillement des choses qui commencent à subir l'approche de floréal, nous participons, nous aussi, à la grande fête du renouveau. Nous avions, il n'y a pas longtemps, une âme d'automne, grise et renonçante, et puis une âme d'hiver. Mais la jeunesse nous est revenue et nous avons maintenant une âme de printemps qui s'harmonisera très bien avec les prairies et avec les forêts, dans un ou deux mois, quand elles seront redevenues tout à fait adolescentes. »

Ils eurent une vision de jeune campagne, d'arbres en fleurs, de feuilles naissantes. Quand ils rentrèrent dans Paris, ils éprouvèrent quelque tristesse à sentir peser sur eux les hautes maisons dans les rues rectilignes.

« Si tu veux, disait Denise, nous partirons bientôt à la campagne. C'est surtout l'été qu'il y fait bon, quand les champs sont dorés par les épis et par le grand soleil ; mais il y a des arbres aussi et des fleurs. Nous y serons toujours plus seuls qu'à Paris. Veux-tu ? »

Le départ fut promptement décidé. En mars, ils s'en allèrent, ravis de cette fuite précoce et du long isolement qu'ils se promettaient ; car ils comptaient rester là-bas tout le printemps et tout l'été, aussi longtemps qu'il y aurait de la lumière dans les plaines heureuses ; ils n'en reviendraient qu'à l'approche des jours tristes, quand la nature ne saurait plus chanter à l unisson de leur joie.

Digitized by Google

III

Dans le jardin qui entourait la maison de Denise, ils s'intéressèrent au progrès des plantes, à la croissance régulière et patiente des feuilles menues sur les branches. A leur arrivée, c'était presque l'hiver encore; ils avaient éprouvé une légère déception à voir les arbres nus, la terre aride, les horizons alourdis et comme étouffés de brumes tenaces; dans les larges plaines traversées de vent rude, ils n'avaient plus retrouvé la tiédeur de Paris; il fallait attendre que s'accomplît le lent travail des sèves, moins prompt à régénérer la primitive robustesse des campagnes que la délicatesse affinée des végétations urbaines. Ils s'en étaient consolés en enfermant leurs caresses dans les chambres closes, d'où ils guettaient aux vitres le tardif printemps.

« Nous sommes punis de notre impatience, disait Marcel en riant; pour avoir eu trop de hâte, nous voici emprisonnés au milieu des frimas. »

Il exagérait; bientôt le soleil s'empara du ciel éclairci et accéléra l'essor de la vie latente. Ils se hasardèrent sur les chemins illuminés où l'air vif tiédissait, explorèrent les champs et les bois reverdis.

Chaque jour, ils s'en allèrent au hasard, heureux de leur solitude; ils ne rencontraient que de rares paysans ou des bœufs en marche, lentement, vers quelque ferme. Le matin, ils s'attardaient paresseusement dans leur chambre où le soleil les éveillait, égayés aussitôt par toute l'allégresse qu'ils sentaient autour d'eux; la fenêtre ouverte, il leur venait un parfum complexe de fleurs, mêlé d'une saine odeur de campagne; les arbres proches leur envoyaient la musique matinale des oiseaux; des cris de bétail grisé de lumière et de grand air, les rires des hommes, l'enchantement des choses leur donnaient le désir de participer à cette fête et de célébrer aussi le triomphe de la vie.

Digitized by Google

Alors, ils se tendaient les bras, ardents et exaltés comme de très jeunes amants; et leurs caresses se prolongeaient dans le soleil qui réconfortait leurs âmes convalescentes de bonne chaleur régénératrice.

Ils s'éveillèrent ainsi, un matin. Quand le jour les eut tirés du sommeil, ils éprouvèrent cette surprise heureuse qu'ils ressentaient souvent d'apercevoir, en ouvrant les yeux, la nature en fête, au lieu des mornes réveils d'autrefois. Et aussitôt ils s'étreignirent, comme pour ne point perdre une minute à faire autre chose que s'aimer. Puis, quand leurs caresses se furent calmées, ils s'abandonnèrent à la douceur de se laisser bercer par le bonheur; la main dans la main et les chevelures mêlées dans le rapprochement des visages, ils goûtèrent la joie raffinée de ne presque point parler pour mieux sentir la volupté de l'heure.

Plus tard, ils s'accoudèrent à la fenêtre, devant le décor de mai.

« C'est exquis, disait Marcel, d'être emporté mollement par la vie, sans plus rien désirer, avec la seule sensation que le présent est une fête qui vous grise et vous étourdit, qui étouffe les mauvais souvenirs et l'inquiétude des lendemains. »

Denise plaisantait :

« Nous sommes vraiment trop heureux! Je pense à nos amis qui sont restés là-bas, à Paris : nous les oublions. Et Jacques Merciol, le pauvre, comme nous le négligeons!

— C'est vrai; mais il est si indulgent!

— Il ne faut pas en abuser. Veux-tu que nous lui disions de venir quelques jours avec nous? »

Subitement impatients de revoir leur ami, ils s'accusèrent de leur égoïsme et télégraphièrent incontinent à Merciol pour l'appeler en hâte. Le soir, ils reçurent une dépêche de Jacques qui les remerciait avec une bienveillance un peu railleuse, comme à son ordinaire, et s'excusait discrètement de ne pouvoir venir.

Digitized by Google

« Jacques est ridicule », maugréa Marcel, en froissant le papier bleu.

Et il courut aussitôt au télégraphe, pour avertir son ami, en termes plus pressants, qu'ils l'attendaient le lendemain.

A l'heure où passait le train de Paris, ils arrivèrent à la petite gare campagnarde, inspectèrent les rares voyageurs et oublièrent leur mécontentement quand parut Jacques à la portière d'un wagon. Aussitôt, ils l'accablèrent de reproches affectueux.

« Je ne voulais pas vous ennuyer, disait-il en riant. Vous haïriez, je pense, les fâcheux qui s'aviseraient de troubler votre jolie solitude. Je suis bien sûr que vous n'avez pas besoin de moi pour être heureux. »

Marcel haussa les épaules.

« Mais si; être toujours seuls, c'est charmant; mais enfin, on s'en lasserait. »

Il regretta cette phrase, ajouta, pour la faire oublier:

« Sans doute, nous aimons avant tout notre cher isolement. Mais tu seras toujours le bienvenu et nous serons toujours heureux de te voir, toi seul. »

En le conduisant à la maison, ils lui dirent leur vie, racontèrent leurs journées, faisant l'éloge de la campagne avec une sincérité qui amusait Merciol; ils citaient les noms des villages aperçus dans la plaine et nommaient les buts de leurs promenades préférées. Quand ils apercevaient des paysans courbés vers la terre, ils lui expliquaient leurs travaux, comme des gens déjà experts aux besognes rurales. Jacques, à son tour, disait les nouvelles de Paris et des amis; mais Marcel et Denise, avec l'inconscient égoïsme du bonheur, l'interrompaient pour parler encore d'eux-mêmes. Jacques les écoutait sans impatience.

« C'est fini, disait Marcel; à force de chercher ma route, je l'ai trouvée. Le bonheur, mon cher ami, c'est la vie toute simple, la vie banale et sans grandeur, peut-être, mais sans déceptions aussi. Chacun peut avoir ses goûts et ses préférences personnelles, choisir l'objet de son activité selon les tendances de son

Digitized by Google

esprit; mais, au-dessus des désirs individuels, il y a des aspirations générales et des règles communes : l'instinct de sociabilité, le besoin de tendresse, d'amitié, d'amour. Ma faute fut de me révolter contre des lois qui sont universelles; mais maintenant, tu vois, je me suis soumis. »

Il avait pris le bras de Denise et la serrait contre lui, pour bien montrer à Jacques qu'il n'était plus rebelle à l'inéluctable loi d'affection.

« Au contraire, continuait-il, nous nous inclinons avec une étonnante docilité; en dehors de l'amour, il n'y a plus rien pour nous; je ne travaille plus...

— Plus du tout?

— Plus du tout. J'avais apporté ici toutes mes paperasses, en un paquet dont je n'ai pas même enlevé la ficelle.

— Cependant, vous devriez, de temps en temps...

— Mon cher, tu perds ton temps, si tu veux nous faire des reproches. Car j'ai conscience, pour ma part, de n'en pas mériter; je cherchais le bonheur, je l'ai trouvé et ne le lâche plus. Tu pourras me dire ce que tu voudras, je te répondrai toujours ceci, qui est bien la meilleure réponse : nous sommes heureux. »

Jacques se garda d'insister; il se plut jusqu'à son départ à lire au fond de leurs yeux les pensées joyeuses qui les faisaient l'un et l'autre très jeunes, comme s'ils n'avaient pas derrière eux tout un long passé de tristesse écœurante.

« Comme on oublie vite! songeait-il. Mais le bonheur s'enfuit aussi promptement. »

IV

L'été s'écoula, monotone, faisant succéder aux lentes journées d'oisiveté voluptueuse d'autres journées toutes semblables. Peu à peu, ils en éprouvèrent comme un commencement de vague malaise, qui n'était pas de l'ennui ni de la lassitude, mais plutôt un engourdissement de leur être trop nonchalamment

Digitized by Google

abandonné et bercé par le mol écoulement des heures trop pareilles.

Ils furent d'accord pour rentrer à Paris plus tôt qu'ils n'avaient pensé; aux premiers jours de septembre, ils quittèrent leur campagne, avec seulement un peu le regret de la vie très libre et très intime qu'ils y avaient eue; mais la saison n'était pas finie et le Paris d'été leur promettait encore d'agréables solitudes.

Marcel s'informa de Mme Volmerre. Cette année-là, d'humeur moins nomade, elle s'était contentée d'une plage sur la Manche, puis, subitement reprise par sa frénésie de mouvement, la fantaisie lui vint de partir pour le Tyrol. Elle s'arrêta deux jours seulement à Paris, le temps d'organiser ses bagages; et Marcel, prévenu de son passage, la surprit au milieu de ses malles, embarrassée de robes, de lingeries et de mille objets épars dans les chambres. Toute rose et toute fiévreuse de ces préparatifs, elle le reçut dans un petit salon en désordre et s'étonna de le voir déjà revenu.

« Pourquoi êtes-vous rentré si tôt? demanda-t-elle. Ça ne va donc pas, vos affaires? »

Il répondit qu'il était au contraire fort content, se loua du présent été, crut devoir rappeler, par politesse, le précédent, à Ostende. Elle sourit à ces souvenirs évoqués et s'accusa de n'avoir pas su être pour lui, en ce temps-là, une maîtresse irréprochable; elle conclut, moitié riant, moitié sérieuse :

« Nous aurions pu nous entendre mieux, sans doute, mais nous avons été très heureux, tout de même, n'est-ce pas? »

Il plaisanta :

« Très heureux, certes, et je ne regrette, quant à moi, qu'une seule chose : c'est ce rendez-vous, vous vous souvenez? le dernier, celui que vous m'avez promis pendant trois semaines, et que... j'attends encore. »

Elle prit l'air grave de quelqu'un qui s'aperçoit d'un oubli et songe à le réparer. Puis, elle se mit à rire.

« Le plus drôle, c'est que je finirai peut-être par tenir ma promesse. On ne sait jamais. »

Digitized by Google

Ils se divertirent à cette idée, puis reparlèrent du présent. Elle le questionnait avec une sollicitude amusée :

« Vous avez passé tout l'été avec... elle ? »

Il répondit seulement par un signe de tête affirmatif.

« Et vous êtes toujours heureux ?

— Toujours.

— Pas de brouille dans le ménage ?

— Aucune.

— Vous serez raisonnable, maintenant ?

— Je suis sage comme une image.

— Mais vous n'avez pas, je pense, passé sept mois à faire seulement l'amour ?

— Mais si, uniquement.

— Et vos livres ? Vous rapportez bien un roman, un drame, quelque chose ?

— Absolument rien. »

Elle haussa les épaules, avec un air de renoncement.

« Vous êtes désespérant, mon pauvre ami, et d'une paresse invraisemblable. On ne fera jamais rien de vous. Je vous assure que vous me scandalisez et que vous êtes indécent, avec vos façons de passer tout l'été dans les jupes d'une femme, sans faire autre chose. Je veux absolument, entendez-vous ? que vous vous mettiez au travail dès aujourd'hui : dans un mois, quand je reviendrai, je verrai ce que vous avez fait. »

Il répondit, nonchalamment :

« Je vais travailler, maintenant, très sérieusement. A la campagne, vous comprenez, je me suis reposé ; puisque je suis rentré, je vais reprendre ma besogne. »

Elle le menaça de châtiments terribles s'il persévérait dans sa paresse, et il promit tout ce qu'elle voulut.

Le lendemain, il rencontra des amis qui lui posèrent les mêmes questions :

« Avez-vous travaillé pendant l'été ? Rapportez-vous une œuvre nouvelle ? A quand votre prochain volume ? »

Il reçut la visite de son éditeur qui lui réclama un roman.

Digitized by Google

En lui-même, Marcel déplorait sa paresse, mais ne s'en accusait point, puisqu'il avait été pendant ces mois d'oisiveté plus heureux qu'à aucune autre époque de sa vie. Il pensait seulement que cette inaction avait assez duré. Jusqu'alors, malgré sa mollesse naturelle, il avait accompli son labeur d'écrivain, sinon avec une parfaite régularité et une méthode sévère, au moins d'une suffisante ardeur. Les heures qu'il passait devant sa table, à revêtir de mots les idées qui lui étaient chères et à scruter en des personnages inventés quelque lambeau d'humanité, satisfaisaient ce besoin d'étude et d'observation qui l'avait poussé vers la littérature. Sa fonction était d'exprimer des pensées et d'expliquer quelques modalités de l'âme humaine; le destin avait donné cette forme particulière à son activité; cela lui apparaissait comme une nécessité naturelle et il en éprouvait la joie qui accompagne toute dépense normale d'énergie. Réalisant ainsi une impérieuse tendance de son esprit, il n'avait eu qu'à s'abandonner à lui-même, et les œuvres s'étaient formées, pour ainsi dire, toutes seules, enfantées par son instinct de créateur plus que par sa volonté. D'ailleurs, comme il n'était pas riche, il était obligé au travail pour gagner sa vie.

Il résolut donc de se mettre à l'étude sans plus tarder et de diviser son existence en deux parties dont l'une serait consacrée à Denise et l'autre à lui-même.

Il secoua la poussière du paquet où il avait enseveli ses papiers; il étala les feuilles noircies, reconnut son écriture sans reconnaître ses idées, éprouva d'abord un vague malaise devant cet amas de choses oubliées. Il dut relire tout ce qu'il avait tracé et deviner le sens de notes brèves jetées en hâte sur les feuillets; peu à peu, avec mille efforts de mémoire, il parvint à reconstituer les anciens plans, à se rappeler tout l'essentiel. Mais de ce premier travail il ressentit une impression mauvaise, comme d'un labeur pénible, non plus facile et attrayant comme autrefois.

« Bah ! pensa-t-il, c'est l'affaire de quelques jours; quand

Digitized by Google

j'aurai repris l'habitude de l'effort, les idées et les mots reviendront. J'ai les méninges un peu rouillées. »

Il jugea fort habile, pour s'entraîner progressivement, de ne point s'imposer dès le début une besogne trop prolongée et d'être indulgent pour lui-même. Les premiers jours, il se contenta de résultats médiocres, satisfait s'il avait écrit sans trop de peine une douzaine de lignes; alors, il posait sa plume, allait s'étendre sur une chaise longue en rêvant à Denise, et se disait :

« Tout à l'heure, je continuerai. Je ne veux pas trop présumer de mes forces. »

Cette prudence lui semblait d'autant plus heureuse qu'elle favorisait son apathie. Il en était au début d'un roman ; chaque fois qu'il feuilletait le petit nombre de pages écrites, il se sentait pris d'une lâcheté secrète, à la pensée de toutes celles qu'il lui faudrait encore couvrir de mots et de phrases ; il en supputait le nombre approximatif qui lui semblait énorme, calculait le temps nécessaire, se trouvait toujours en retard sur ses prévisions. Il tentait de s'encourager et s'excitait à l'activité, mais il avait peu d'autorité sur lui-même.

Un jour vint, cependant, où Marcel se révolta devant sa propre faiblesse.

« Ma méthode est absurde, se dit-il. Il est plus que temps de me résoudre sérieusement à travailler. J'ai bien encore, je pense, un peu de volonté. »

Il se promit d'avoir fini la première partie de son livre pour le retour de Mme Volmerre.

« Elle viendra voir ce que j'ai fait; il faut que je puisse lui montrer quelque chose. »

Il organisa son travail, décida de s'astreindre à un labeur régulier dont il fixa la durée quotidienne. Et, fort de sa résolution, chaque jour pendant quelques heures, il s'installa devant ses feuillets. Mais, malgré sa volonté, son effort d'art n'était plus l'unique souci de son esprit. Insensiblement, sa pensée flottait, déviait doucement, l'immobilisait des minutes entières,

Digitized by Google

le porte-plume entre les doigts, l'esprit très loin de son œuvre; il songeait à Denise, la regardait au fond de sa mémoire, l'écoutait, lui parlait, imaginait les gestes de son amie dans le moment présent. Puis, subitement, il s'apercevait de sa distraction et s'en irritait, et il se remettait au travail, jusqu'au moment où Denise, sournoisement, effaçait encore de son esprit toute autre pensée.

Mme Volmerre lui annonça bientôt son retour et sa visite prochaine. Une fois de plus, il compta la mince liasse des feuilles couvertes de son écriture; depuis trois jours, leur nombre n'avait pas augmenté, sans qu'il parvînt à découvrir, malgré son indulgence excessive pour lui-même, une excuse à cette oisiveté. Il se disait, sans conviction :

« Denise m'a pris bien du temps, ces jours-ci. J'ai dû sortir beaucoup; je n'ai pas eu de loisirs. Maintenant, je suis libre; je vais travailler . »

Une après-midi, Claire survint et dès l'abord l'interrogea du regard avec cette affectueuse sympathie qu'elle lui avait déjà témoignée.

« Je suis venue voir si vous m'avez obéie. Vous n'avez pas été trop paresseux ? »

Il eut, de la tête, un geste vague qui était un aveu. Et il songea au passé, au si triste passé que certes il ne regrettait pas, mais qui était plein quand même de joies solitaires et d'heureux labeur. Elle lui devina un peu de découragement, s'efforça de le consoler.

— Avez-vous travaillé, paresseux? Montrez. »

Marcel lui tendit les quelques feuillets. Elle les compta, puis les posa sur la table sans un reproche.

« Pourquoi ne faites-vous plus rien ? »

Il imagina de mauvaises raisons, dont il comprenait aussi bien qu'elle la faiblesse et l'insincérité. Ils restèrent l'un devant l'autre, tristes comme si quelque chose se mourait lentement qu'ils avaient aimé et admiré.

Digitized by Google

Il s'étonna que la pensée de Denise lui laissât encore quelque trouble. Claire lui demanda :

« Êtes-vous heureux, au moins?

— Oui, très heureux, toujours. »

Il était sincère; et aussitôt, pour enrayer toute discussion avec lui-même, il se répéta :

« Je ne cherchais qu'une chose : le bonheur; je l'ai trouvé. Il ne faut donc pas être triste. »

Mais, malgré lui, des souvenirs, un à un, remontaient des lointaines années : d'abord ses joies d'adolescent quand son esprit s'était ouvert à la beauté des choses, le goût de la traduire avec des mots, l'inquiétude ravie des premières tentatives; puis, des bribes de sa vie : une saison très calme dans une campagne, pendant qu'il écrivait un livre; quelques journées de Melchthal; un soir laborieux d'Ostende... Il se dit encore :

« Tout cela, c'est le passé. Maintenant, je suis heureux, autrement, peut-être; mais je suis heureux. »

Aussitôt que Claire fut partie, il enfouit ses papiers dans un tiroir, pour ne plus s'exposer à un nouveau découragement, et s'en courut chez Denise, pensant :

« C'est une petite crise sans importance, qui sera oubliée dans un quart d'heure. D'ailleurs, j'ai un remède certain; quand je sens venir la tristesse, l'ancienne tristesse vague et pesante qui me trouvait sans armes autrefois, il me suffit d'aller vers Denise. »

Il usa largement de ce remède, finit par voir son amie tous les jours, et souvent plusieurs fois. Ils sortaient ensemble, ou demeuraient chez elle pour échanger de lentes caresses et des mots amoureux, tandis que les heures fuyaient doucement. Quand elle lui reprochait, elle aussi, tant de paresse, il répondait :

« Je t'aime trop, maintenant, pour avoir d'autre pensée que toi. Après l'hiver, nous partirons, si tu veux, très tôt, pour la campagne, comme l'année dernière. Là-bas, je serai sans doute

Digitized by Google

plus accoutumé à notre bonheur; je pourrai me distraire un peu de toi. »

Ce fut un argument qu'il retint pour se l'opposer à soi-même. Il se disait :

« Je ne peux pas travailler comme autrefois, parce que Denise est trop nouvelle pour moi; je ne suis pas encore remis du grand trouble délicieux qu'elle a jeté dans ma vie; il faut attendre que le calme revienne. »

Il attendit complaisamment. Les semaines et les mois s'écoulèrent, monotones malgré l'activité qu'il s'efforçait à dépenser en menus actes journaliers pour n'avoir pas le temps de trop penser. A peine ajouta-t-il quelques lignes à son pénible manuscrit.

Quand ils partirent, en avril, il enferma soigneusement dans sa malle le petit paquet à peine augmenté, en se disant, avec une grande sincérité :

« Maintenant, je vais travailler. »

V

Comme l'année précédente, le printemps tardif n'avait pas encore dissipé les brumes opaques dans les champs de la Beauce. L'horizon s'imprécisait en un brouillard pâle et froid, de la même teinte que la grande nappe livide du ciel; les plaines déroulaient de vastes solitudes mornes, de couleur indécise, comme lavées par la pluie fine qui tombait par intervalles; des bouquets d'arbres grelottants s'effaçaient à demi dans l'humide buée grisâtre.

Marcel et Denise marchaient lentement. C'était leur première promenade; dès le lendemain de leur arrivée, malgré le temps maussade, ils avaient voulu s'en aller dans une prairie où ils se souvenaient d'avoir cueilli, l'avril précédent, quelques fleurs. Ils en rapportaient encore une gerbe rustique, aux petites

Digitized by Google

corolles timides et humbles, et ils revenaient, presque muets, sur le chemin désert, à travers le silence de l'étendue triste.

Denise nommait les villages aperçus, se familiarisait à nouveau avec le paysage oublié. Ils virent, entre des arbres, quelques toits misérables.

« Te souviens-tu de ce hameau? demanda-t-elle. Nous y sommes venus une fois, l'année dernière. »

Il répondit qu'il se rappelait et conta quelques détails de l'ancienne promenade, pour tenter d'égayer la promenade actuelle, morose et sans plaisir à cause de la campagne désolée. Mais, en parlant, il pensait :

« L'année dernière... Comme ils sont dans le passé, ces souvenirs! C'est vrai : toute une année s'est écoulée, depuis notre enthousiasme d'alors. »

A cette minute, il perçut plus vivement la tristesse qui emplissait la solitude des plaines et qui élevait autour d'eux une lourde prison de nuées blêmes et de brouillard.

« Notre enthousiasme! songeait-il encore. Comme il est vieux! Comme il est malade! L'an dernier, en mars, c'était la même saison pluvieuse et froide d'avant le printemps, et nous étions joyeux. »

« Tu vois ce banc de gazon, disait Denise; nous nous y sommes reposés; il y avait un vent très froid, et tu t'es enveloppé avec moi dans ma fourrure. Tu te souviens? Tu m'as embrassée sur les yeux. »

L'herbe était humide et boueuse; ils passèrent sans s'arrêter. Elle demanda en riant :

« Tu m'aimes autant qu'à ce moment-là? »

Il répondit :

« Oui, toujours autant. »

Puis, en lui-même, il s'interrogea :

« Est-ce vrai? Peut-être. Je l'aime avec plus de calme. Je ne sais plus ce que je pense, ni ce que je sens. J'ai seulement l'impression que ma vie a été bouleversée et que je suis un être différent. Autrefois, il y avait une pensée qui étouffait

Digitized by Google

toutes les autres et me semblait essentielle : c'était mon art, mon travail, mes livres; cela occupait toute mon existence et je n'attendais de l'amour que des joies secondaires, des bonheurs accessoires. Maintenant, c'est lui qui est devenu la chose essentielle, lui, le fugitif, le passager, le transitoire. Et l'autre joie, la joie studieuse, la joie durable, la joie fidèle, pourquoi l'ai-je délaissée ? »

Il s'approcha de sa maîtresse et lui prit le bras; elle leva son visage vers lui, s'offrit davantage à l'étreinte, et, si rapprochés que leurs yeux se touchèrent presque, ils eurent l'un pour l'autre un regard éperdu, comme pour pénétrer dans l'intimité de l'être et pour déchiffrer d'inconnaissables énigmes. Puis, ils sourirent avec une tendresse attristée et il posa ses lèvres sur les paupières closes, tandis qu'elle s'abandonnait entre ses bras.

Plus loin, Marcel demanda, à son tour :

« Et toi, m'aimes-tu autant que l'an dernier? »

Elle répondit vivement :

« Oh! oui. »

Puis, après un instant d'hésitation :

« C'est triste d'aimer et d'avoir passé l'âge où l'amour est le tout de la vie, efface tout, emplit toute la conscience, tout le cœur, toute la volonté... Mais nous nous aimons bien quand même. »

Près d'elle, il promenait un regard vague alentour et pensait :

« Alors, si nous n'avons plus même l'amour, que va-t-il rester? »

Il s'irrita d'en être encore à s'interroger, à discuter vainement avec lui-même et se sentit affreusement las. Toujours des questions! Toujours des problèmes! Toute sa vie, ses désirs confus s'étaient querellés en de longs combats d'où ils sortaient meurtris, pantelants, également blessés, sans victoire décisive, et recommençant aussitôt leurs luttes inutiles. N'était-il donc pas fini, ce carnage de pensées et de rêves ? Fallait-il donc, après avoir trouvé le bonheur, céder encore à ce torturant

Digitized by Google

besoin de se déchirer soi-même ? Sans courage contre la tristesse, il se demandait seulement :

« Pourquoi ? Pourquoi ne suis-je plus heureux ? Il ne s'est rien passé, pourtant. »

Ils marchèrent encore, serrés l'un contre l'autre, échangeant de menues tendresses, graves de toutes les pensées qu'ils ne se disaient pas.

« Il ne faut pas laisser fuir ce pauvre bonheur, songeait-il nous le soignerons comme un malade très cher, qui a besoin de grand soleil et d'air robuste, un frêle malade qui se fatiguerait et s'énerverait s'il entendait trop de querelles et trop de plaintes. »

Le soir les enveloppait doucement; les brumes se mêlaient à l'ombre; les arbres étaient de grandes formes indistinctes; lentement la nuit tendit un voile devant l'horizon morne et leur en cacha la désolation. Denise s'inclinait davantage contre son amant; ils se voyaient à peine l'un près de l'autre et ils revinrent ainsi parmi les ténèbres, émus de se sentir réconfortés par ce seul contact amoureux de leurs corps dans la solitude du soir.

Marcel disait :

« Nous retrouverons toute l'ardeur d'autrefois et nous nous aimerons mieux parce que notre tendresse sera plus grave, plus réfléchie, plus profonde. Si l'amour ne peut plus être pour nous la chose unique, il est du moins la grande lumière et la grande force qui éclaire et qui dirige tous les actes de notre vie. Nous sommes plus calmes et moins jeunes, peut-être; mais nous sommes bien encore capables de folie... Viens; nous allons nous aimer, ce soir, comme si c'était la première fois; le temps n'existe pas pour nous, puisque hier, aujourd'hui, demain, ce sont toujours les mêmes mots, et toujours les mêmes gestes, et toujours les mêmes joies. »

Il l'entraîna plus vite vers la maison, et, tout en la serrant contre lui, il la grisait de paroles qui le grisaient lui-même.

(*A suivre.*) MAURICE DARIN.

Digitized by Google

L'HÉROÏSME QUOTIDIEN

A Léopold Rosy.

I

Être né en ce très vieux siècle constitue un bonheur inappréciable. La vie y acquiert un charme singulier; elle y prend du caractère, de l'accent, de la finesse et de la beauté; elle y devient intense et profonde, et vraiment digne de se vivre avec passion. Elle nous offre, en sa bienfaisante prodigalité, des occasions multiples de voluptés et de grandeurs et nous permet l'héroïsme, quotidiennement.

Je n'entends point parler, ici, des héroïsmes grandiloquents qui assemblent les badauds aux carrefours et se commémorent à grand renfort de plaques, de stèles, de statues, de discours pompeux et de panthéons. Ceux-là ne valent guère que par l'attitude décorative dans laquelle les fige *l'éternelle reconnaissance* des peuples. Je les soupçonne fort d'avoir procuré de très maigres satisfactions aux gens que poussa la fatalité à assumer la responsabilité de fournir, à l'art sculptural, de nobles sujets. D'habitude, celui qui se veut grand dans l'opinion de son siècle cherche à se sauver de sa propre opinion; il souffre dans son individualité et s'efforce de n'exister plus qu'à la surface de lui-même: dans les convictions de ses contemporains; il se dilue en phrases pompeuses, il écrit sa vie en style de cantate. Le bronze se coule admirablement à l'image des grands hommes : il reste creux au dedans.

Digitized by Google

Les vrais héroïsmes ne paradent pas sur les places publiques. Ils n'ont que faire des opinions et des admirations, et ne réclament point l'éternité. Du reste, le marbre n'est pas assez souple de matière et d'expression pour en figurer l'attitude. Et les mots eux-mêmes manquent de précision, de finesse, de subtilité ; il intellectualisent les choses qu'ils content, les formulent sèchement, algébriquement. Il importe fort peu aux voluptés et aux grandeurs de notre vie intime de se traduire en signes universels et de se révéler. Leur seule réalité épuise leur raison d'être et ne se veut rien au delà. Elle est infiniment discrète, de la discrétion de toute foncière félicité. Nous ne sentons le besoin de discourir, d'écrire et de philosopher qu'aux heures dont elle s'absente. Toutes les paroles que nous rejetons de notre cœur et de notre esprit sous les prétextes d'expansion intellectuelle et de sociabilité charrient des cendres et des scories de notre vie ; elles sont l'excrémentation du cerveau et de la conscience.

Ainsi, c'est de l'essentiel même de l'existence que se préoccupent le moins les conversations, les philosophies et les lyrismes. Ils ne traduisent jamais notre constante et frénétique aspiration à l'héroïsme intérieur. Le sens qui perçoit celui-ci n'autorise, en dehors de nous, aucune généralisation ni aucun jugement. Rien d'extérieur ne peut en favoriser l'éducation et l'affinement; il échappe à l'influence des suggestions, des éloquences et des livres. Il naît, grandit et meurt dans notre solitude, et aucun secours étranger ne peut faire qu'il ne soit point l'esclave de sa propre nature. Aussi — puisque rien n'existe qui se puisse donner d'inutiles fonctions — aucune préoccupation sociale ne concerne le sens de l'héroïsme quotidien, aucune science ne l'analyse, aucune littérature ne le célèbre. Il est l'ultra-violet du spectre mental. Et cependant cet héroïsme est le principe du monde ! Toute volonté, si infime soit-elle, s'efforce à le manifester. Mais elle y aspire si naturellement, si simplement, si mécaniquement, que la conscience de son but lui semple plus dangereuse qu'utile. L'esprit est plein d'hésitation, de trouble et de négations, et, à bon escient, notre destin s'en méfie. Il nous jette des appâts, non

Digitized by Google

des vérités. Il est semblable à ce charretier que certain conte populaire nous montre accélérant ingénieusement l'allure de son fardier par la tentation d'un picotin d'avoine tendu inaccessiblement au bout d'un perche....

Ce que nos sagesses diversement orientées et contradictoirement concluantes dénomment raisons de pensées, d'actions, de passions et de vertus, se trouve symbolisé à merveille par le picotin de la fable. Toutes les sublimes idées des métaphysiques, tous les élans des lyrismes, tous les impératifs des morales, toutes les pompeuses entités dont l'homme aime peupler les déserts de la foi, et aussi les plus humbles et plus pratiques motifs de paroles et de labeurs, les plus familiers sens de la vie — ne sont en réalité que des *prétextes*. Nous les prenons pour objet de nos croyances par pure aberration critique. Mais la foi seule importe, non son objet. Celui-ci en est l'occasion, et c'est uniquement en tant qu'occasion qu'il ne doit pas nous laisser indifférents. Nous croyons — pour croire. L'acte psychologique est bon par lui-même; il est nécessaire que nous rompions l'équilibre de notre existence intérieure, que nous prenions un parti. Nous serions fort embarrassés de vivre, séduits à la fois par toutes les formes de vie également intenses abondantes, héroïques. Comme l'âne du philosophe Buridan, nous ne saurions vers quelle auge incliner nos appétits. L'illusion de notre subordination à quelqu'universelle conscience nous sauve providentiellement d'une éternelle hésitation. Elle donne une direction à nos volontés, nous libère de notre totale liberté. Nous nous prêtons de bonne grâce à cette illusion; nous savons enrouler, dans les méandres de nos encéphales, de subtils cordons montant, par la magie de nos promptes imaginations, jusqu'en des mains omniscientes que dissimuleraient les frises du monde. Par cet artifice, nous attribuons une fatalité supérieure aux impulsions de nous-mêmes, et tout notre zèle s'emploie à y obéir, non à en discuter la sagesse et la logique. Nous accordons aux prétextes une substance, une chair, un absolu; nous leur conférons libéralement le pouvoir de nous duper — pour notre plus grande félicité.

Il est fort prudent cependant de ne pas s'abandonner à cette

Digitized by Google

duperie avec une confiance illimitée. Car, devenus principes, les prétextes cristallisent dangereusement. L'aspect d'universalité qu'ils présentent expose à de fâcheuses confusions. Par manque de clairvoyance, nous pourrions prendre pour nôtres ceux-là que créèrent nos ancêtres et nos voisins, et nous égarer dans l'idéologie, le traditionnisme et le malencontreux humanisme. Aussi est-il bon de faire preuve de vigilance, de reviser les croyances de temps à autre, d'éloigner de ses autels les dieux vieillis et vermoulus, d'un chasser les idoles étrangères, et d'installer aux places nettes des divinités neuves, jeunes, fortes et souriantes. Et mieux encore vaudrait-il laisser le temple vide, et n'en peupler les autels que par la force créatrice des imaginations. Ainsi nos dieux mourront avec le désir qui leur donna naissance; ils s'évanouiront dans l'oubli des heures qui continrent leur raison d'être. Ceci nous évitera une tâche absorbante et fort inutile : nous usons tant de dieux en notre vie !

La claire compréhension du quotidien héroïsme est au prix de cette lucidité de croyance. Car celle-ci sépare la Foi de son objet, en conserve la substance prolifique et rejette d'inassimilables résidus. Elle permet — toute la docte et pétrifiée hiérarchie des prétextes étant détruite — de restituer à tous les événements extérieurs leurs humbles vertus d'occasion, et par là d'éviter de nuisibles et épuisantes cristallisations. Elle initie à la beauté et au tragique de toutes les heures et de tous les jours ; elle dévirginise nos sensibilités.

Initiation nécessaire. Car attendre un prétexte de grandeur classique expose à manquer l'héroïsme. Les circonstances ne s'y prêtent pas complaisamment, et que peut notre désir sans la complicité des circonstances ? A un Léonidas, il faut des Thermopyles, et comment se fussent illustrées les oies sans le Capitole ! Puisque les prétextes célébrés grandiloquemment par l'histoire et les livres viennent à nous malaisément, il est sage d'en créer d'autres plus abordables, n'exigeant point, pour se présenter, quelque cataclysme social : conflits de races, de peuples, de religions ou de politiques, phénomènes à l'élaboration desquels il serait vain vouloir travailler solitairement.

Digitized by Google

Mais les petites choses coutumières ne prendraient-elles pas, sans grand effort, le caractère tragique qui les ferait dignes de notre passion ? Pourquoi non ? Nous les disons petites — leur petitesse n'est pas en elles, mais dans nos compréhensions. Ne sommes-nous pas libres de corriger l'aberration de celles-ci ? Les événements quotidiens que nous jugeons mesquins, nous les dédaignons pour une seule raison plausible : ils s'offrent à nous avec trop de simplicité, avec trop de naturel et d'humilité. Ils sont *faciles*. C'est là tout le secret du sens qui s'y attache : ils sont faciles ! Leur répercussion en nous-mêmes est faible, amortie, sans acuité; elle ne suscite ni enthousiasme ni violence, et ainsi, détourne d'eux une volonté qui se cherche frénétique et téméraire. Aussi les choses coutumières doivent-elles, pour s'éviter nos indifférences, s'endimancher et se colificheter, et, Cendrillons échappées furtivement du coin de l'âtre de la banalité, vêtir les robes d'azur, de lune et de soleil qui les désigneront à l'attention des princes Charmants qu'élurent leurs rêves.

Or, voyez avec quelle inlassable complaisance la bonne Providence travaille à réaliser nos vœux les plus chers ! Ce refuge dernier de l'héroïsme, elle nous l'offre. La voilà qui s'applique assidûment à édifier le tragique des petites choses avec un tact et une discrétion infinis, avec une science merveilleuse de nos subtiles psychologies. L'œuvre, depuis longtemps déjà, fut entrepris. Aujourd'hui, il s'achève et se parfait, et pour en bénéficier exquisement, il nous suffit d'en percevoir avec netteté la nature et la vérité. La Providence, en sa suprême prévoyance, a déterminé un moralisme salvateur. C'est à lui qu'elle assigna la tâche d'entreprendre et de mener à bonne fin la transmutation des valeurs naturelles et primitives, par voie de contradiction, de complication et de sensibilisation. C'est le moralisme qui s'abute à rendre pénibles, troublants, dangereux, lyriques, profonds, les gestes, les formes et les mots familiers; à les grandir jusqu'à la beauté, le mystère et la passion; à multiplier magnifiquement les plus désirables Thermopyles ou — si vous le préférez — les plus savoureux Capitoles !

Digitized by Google

II

Le moraliste est un être d'intellectualité dense; son esprit va en sabots. Il secrète des idées frustes, massives, rubéniennes, de bonnes grasses femelles d'idées, débordantes de santé et faites à merveille pour de multiples enfantements et pour les tâches nourricières. Elle sont champêtres, et d'une simplicité cubique. Ceux qu'elles habitent sont hantés de primitivité. Ils ont la haine des actuels; en imagination et en espoir, ils s'exilent de nos contemporanéités et s'acheminent vers des âges naïfs de légende. Le passé les hallucine. Ils remonteraient avee joie jusqu'à la bête ancestrale, se sentant d'intimes tendances à ces réintégrations. L'avenir, ils en font le règne de l'absolue simplicité dont s'émeuvent leurs entrailles; ils veulent la simplicité des formes, des gestes, des âmes et des dieux, et par le retour à cette adamique vertu, l'universelle identité. Ce sont leurs paroles de dilection : « quand seront descendues sur la terre la Justice, la Paix, la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, la Vérité... ! » Et déjà ils appellent les hommes : des semblables !

C'est là un beau rêve ! dira-t-on. Hé non, ce n'est pas un rêve, mais bien une réalité sensible, copieuse. D'un ordre spécial : une réalité contradictoire. Les choses existent doublement pour l'esprit : en affirmation et en négation. Les moralistes naissent avec le « *sens de la négation* ». Par définition, ils sont des contradicteurs. L'absolu leur devient un mode d'expansion vitale; il correspond à des joies positives, intenses et profondes. Ne leur permet-il point de juger le monde? Juger ! Volupté magnifique ! Juger ! Regardez donc autour de vous, étudiez les attitudes et les figures, reconstituez les obscurs motifs des paroles, pénétrez dans l'intimité sentimentale et mentale des gens que vous coudoyez dans la vie, demandez à votre sagacité d'observation quel est le secret des heures d'allégresse, des heures de contentements déployés, des heures qui sont les sommets ensoleillés des existences : ne sont-ce point celles qui *jugent ?* Celles où le petit *moi*, le petit *moi*

Digitized by Google

lassé du sentiment de son infimité et de son humilité, lassé de se constater perpétuellement fragile, esclave, froissé, méconnu — donne libre cours aux mots de sa rancune et exhale sa rancœur, monte sur les épaules de la Fatalité et parodie Dieu? Touché par une grâce insigne, élevé jusqu'à la totale connaissance des *Lois Éternelles*, juché sur les tréteaux des *Immortels principes*, il sait le bien, il sait le juste, il sait le vrai, il sait le beau. Abondamment, il en discourt. Voyez-le se draper dans sa redingote, choisir une pose solennelle, s'avancer vers les attentions, découper son geste à la pleine lumière des lustres et entonner — de toute sa voix, de tout son cœur, de toute son âme — la *Cavatine de l'absolu!* Écoutez. Il proclame les droits imprescriptibles à l'idéal, il consacre ses éloquences aux voisins, aux maîtres, aux rois, aux gouvernements, aux classes sociales; aux idées, à l'histoire, à la conscience universelle, aux dieux. Il loue, il morigène, il absout, il condamne, il regrette, il prophétise; il distribue la gloire et octroie l'infamie; il ressuscite le passé et enfante l'avenir. Il parle: « Oh, si lui, le petit *moi* obscur et incompris, détenait le suprême pouvoir, ne fût-ce que pendant un jour, ne fût-ce que pendant une heure... ! » Il parle; d'autres petits *moi* l'entourent, sympathiques, applaudisseurs, ravis. Il est grave, et ils sont graves avec lui; il s'attendrit et ils s'attendrissent; il s'exaspère et il s'exaspèrent; il s'enthousiasme et ils s'enthousiasment. Car sa voix parvient à leurs oreilles avec le son de leur propre voix.

Par nature et par destination, juger est un plaisir de société. On s'assemble pour le goûter. Avec zèle, on travaille à le perfectionner, à lui donner de la variété, du pittoresque, voire de la finesse. Avec ferveur, on lui prépare des ambiances dignes de sa majesté, on l'entoure de la pompe qui sied à son importance, on le présente en des habits décoratifs et sacrés le désignant à la double vénération des yeux et des âmes. La gratitude des foules le divinise. Penser combien la vie deviendrait morne, monotone, vide, si quelqu'ironique cataclysme le ravissait inattendument! Combien d'idées vaudraient encore le labeur d'être secrétées, et combien de mots vaudraient le

Digitized by Google

cérémonial qui les profère ? Combien de passions perdraient le prétexte précieux qui en permet l'émouvante expression ? Que d'institutions désorganisées, le moralisme disparu ! Congrès, académies, écoles, parlements, ligues... tout cela périclite-rait tristement, désormais sans but. Et qu'est-ce qui tenterait encore la dialectique des philosophes, la déclamation des dramaturges, le lyrisme des poétes? L'activité critique absorbe une formidable part des énergies sociales. Le moraliste est partout, sous tous les habits, dans toutes les conditions. Le voici officiel, la poitrine constellée de crachats, pourvu de titres, comblé d'honneurs, muni de prébendes ; le voilà obscur, dilettante, d'allures humbles et sournoises. Il est le progrès et la réaction, l'opportunisme et la révolution ; il manie le glaive, la plume, la parole, le poignard, la bombe et la guillotine. Protée moderne, il multiplie ses transformations à l'infini : éducateur, apôtre, prophète, économiste, journaliste, politi-cien, artiste, conspirateur. Il sera le voisin épiant vos menus gestes, votre valet commentateur loquace de vos plus indiffé-rentes paroles; il sera votre ami, il sera votre femme; il sera tout le monde et vous-même. Puisque l'illusion de l'absolu procure de telles félicités, pourquoi donc, hommes d'esprit léger, ne feriez-vous pas naître un juge en vous-mêmes ? Il ne faut dédaigner nulle joie. En est-il de plus bienfaisante, de plus humaine que celle-ci ? Louez-la avec gravité et respect. Célébrez, à toute occasion, les vertus nobles et prolifiques. Combattez ce funeste esprit de scepticisme qui, par d'éristiques artifices, cherche à dissocier la mentalité moraliste. Montrez la volupté et la beauté du geste qui condamne. Aimez les moralistes jusqu'à en propager la foi précieuse. Aimez-les moralistes ; ils sont les complicateurs de la vie.

Compliquer la vie est une tâche nécessaire. Elle répond au désir de toutes les volontés. Elle sauve les heures de la banalité et de la monotonie et les soustrait à l'accablante conscience de leur néant ; elle les fait accidentées, imprévues, héroïques. La complexité traduit l'intensité de l'existence. L'homme n'est qu'une bête compliquée. Tout ce qui retourne à la simplicité, à l'état de nature, s'avoue en décadence, en

Digitized by Google

désincivilisation. Vénérez les contradicteurs : ce qui s'affirmerait universellement et identiquement ne reviendrait-il pas vers la primitivité? Vénérez-les. Plus ils seront habiles, opiniâtres, violents, fanatiques, inquisitoriaux, plus ils donneront de l'intérêt, de l'ampleur, de l'accent, du tragique aux infiniment petites choses, plus ils travailleront à l'enrichissement de la vie. Zèle infiniment précieux que celui-là! Il arme nos organes frustes, grossiers et malhabiles d'instruments délicats, et leur révèle des mondes microscopiques jusque-là inconnus. Il nous sensibilise. Nous lui devons d'avoir acquis une perception plus fine, plus nuancée, plus intime de la grande bonté de l'univers; nous lui devons d'avoir acquis un sens nouveau : celui de notre existence intérieure. Perfection bienfaisante : l'intensité de notre vie ne croît-elle point par la multiplication de nos sens?

Mais qu'est un sens, sinon une faculté de nous constater limité sous quelque rapport? Par conséquent, une création même de la limitation? Ainsi, toute restriction, toute contradiction, toute loi, toute nécessité contribuent excellemment à la détermination de nos individualités et en assurent la plénitude et la volupté. C'est pourquoi le moralisme est contradicteur, par nature, et vaut selon le degré de développement de ce caractère essentiel. Il donne du prix à la vie en définissant la mort. Il la définit passionnément, et par tous les artifices des dialectiques et des suggestions, par l'exemple, par le recours aux forces de contrainte qu'une société reconnaissante met à sa disposition, il en fait pénétrer l'idée dans les cerveaux, le sentiment dans les cœurs et l'épouvante dans les entrailles...

Car l'idée de la mort est la grande idée vitale. Voyez la majestueuse unité de l'effort opiniâtre et persévérant des âges à la créer, à la préciser, à l'anthropomorphiser, à l'humaniser, à la tirer de son abstraction primitive pour l'incruster dans la chair et la verser dans le sang, à faire qu'elle soit présente toujours, en toutes les heures, figurée autour de nous et en nous-mêmes! Vouloir se libérer de cette influence serait tendre à l'inertie, à l'insensible, à l'inorganique. Comme toute richesse, toute vie ne vaut que par relation; elle exige la réalité d'un

Digitized by Google

état qui la contredise : un sac d'écus contient-il quelqu'humaine bonté si beaucoup de miséreux ne rôdent autour de lui? Grâce à l'idée de la mort, les moindres phénomènes de notre existence se confrontent au néant, se reconnaissent positifs, se perçoivent totalement en leurs minuties, leurs grandeurs et leurs beautés. Ils manifestent leurs potentialités : la volupté de vivre est analogue au courant qu'établit la jonction des pôles d'une pile électrique. Par ses propriétés psychologiques, le moralisme détermine le cathode négatif nécessaire à l'écoulement, à la dépense, à l'affirmation de nos énergies et de nos volontés, et plus son activité est prononcée, plus elle est féconde.

Le moralisme permet, ainsi, *l'action intérieure*. Qu'est-ce là, sinon l'héroïsme délivré des fatalités du monde et soumis docilement aux forces de nos quotidiens désirs? Qu'est-ce là, sinon la conquête de notre complète autonomie, de la suprême liberté individuelle? Qu'est-ce là, sinon l'unique chose qui importe à notre félicité?

Oui, vraiment, les moralistes s'avèrent providentiels, d'une providentialité admirable!

En juger autrement ne serait encore, d'ailleurs, qu'une façon de moralisme!

III

Autrefois, à l'âge de fer du moralisme, l'homme n'éprouvait guère que les joies permises par les circonstances. La mort lui était extérieure. Tout son effort et toute sa volonté se mesuraient aux résistances physiques et sociales qu'ils rencontraient. Aussi vivait-il dans un total esclavage, à la merci des choses, des événements et de ses semblables. Il n'était pour lui pire condition que celle-là qui lui procurait ce que de bons ironistes appellent : *la vie facile*. Car cette vie facile, prévoyante de ses moindres besoins, ne lui offrait aucune occasion de dépenser ses énergies et sa passion; elle devenait, en réalité, une vie fort difficile à vivre, une vie monotone, plate, repue, gavée, blasée. Aussi l'homme préhistorique comprit-il la bonté de toutes les fatalités contemptrices de son activité. Il vénéra

Digitized by Google

toutes les limitations d'existence, et déifia les êtres et les phénomènes qui les lui offraient le plus libéralement. Son culte fut un culte de l'énorme, de l'inévitable, de l'horrible, du péril et du meurtre.

L'évolution du monde obéit à des lois de profonde rationalité ; elle s'effectue avec la précision mathématique d'un mécanisme. Une preuve des plus remarquables de sa sublime intelligence — preuve peu remarquée, cependant — est le développement parallèle de la civilisation et du moralisme. Tandis que, d'un côté, la science, l'organisation collective, l'esprit de méthode et l'expérience transmise par voie de tradition, travaillaient assidûment à détruire les obstacles physiques auxquels se buta l'humanité ancienne, le moralisme, d'un autre côté, employa son zèle infatigable à en créer de nouveaux ; il reconstitua la fatalité sur un plan mental et conscient ! Les sources de l'héroïsme classique étant taries, il fit jaillir les sources nouvelles de l'héroïsme intérieur et quotidien ! Admirable compensation !

A vrai dire, celle-ci n'est pas une réalité pour tout le monde. Beaucoup de gens persistent dans la société contemporaine qui ne jouissent que d'une organisation fort rudimentaire encore. Ils ne sont point préparés à la complexité voluptueuse de la vie moderne ; ils n'ont pas le pouvoir d'anéantir, en eux-mêmes, les conséquences du progrès. A leur égard, ce progrès est malfaisant et sans remède. Aussi un destin pitoyable fit-il naître ces gens au sein des classes sociales vouées aux labeurs rudes et absorbants. Mais l'esprit de ces primitifs ne s'accommode point toujours d'un milieu adapté à leur nature. Leur petite raison les incite fréquemment à envier l'existence des êtres plus évolués. N'apercevant que l'extérieur seul de cette existence, cette idée s'ancre en leur fruste intellect que la *vie facile* est le signe des supériorités et la condition du bonheur. Et les voilà qui s'efforcent de se hisser au mât de cocagne de leurs rêves mensongers ! La belle duperie ! Voyez-les donc, ces parvenus à la *vie facile !* Ils l'ont gagnée péniblement, à la sueur de leur front, et dès le premier jour elle les désenchante. Ils se promettaient monts et merveilles !

Digitized by Google

Désillusions! Leur pauvreté subsiste malgré l'or qu'ils amassèrent, et leur roture malgré les titres et les glorieux ancêtres qu'ils se découvrirent. Ils oublièrent de tuer leur volonté; maintenant elle continue à réclamer l'obstacle anéanti maladroitement, elle se donne pour proie à elle-même et se dévore, gloutonnement. Que faire, pour reconquérir le tragique perdu? Que faire, qui soit passionnant et malaisé encore? Revenir sur ses pas, retourner vers la médiocrité et l'humilité premières et recommencer les tâches d'autrefois? Vaines récurrences, puisque les joies d'une lutte nouvelle seront empoisonnées par *la crainte de réussir trop parfaitement!*

Fatalement, ces déracinés demandent à d'inoffensives manies les quelques contrariétés qu'ils peuvent éprouver encore. Ils collectionnent des bibelots : vieux tableaux, livres anciens, meubles vétustes, objets historiques, tabatières ancestrales; ils se donnent mille peines pour se prouver à eux-mêmes l'importance de leurs zèles antiquaires et justifier leurs factices frénésies. N'y parviennent-ils point! Le moralisme en fait sa proie. Ceci fera, sans doute, crier au paradoxe. Il s'agit, cependant, d'un phénomène de coutumière observation : ce sont les gens dépourvus de toute vertu intérieure et bénéficiant des faveurs de la vie facile qui s'adonnent le plus persévéramment au moralisme. Celui-ci ne devient-il pas, à leurs yeux, à leur cœur, à leurs nerfs, la chose malaisée dont ils comprennent enfin l'obscure bonté! Excellent prétexte à d'intimes grandeurs, refuge dernier de l'héroïsme! Les voici, ces êtres d'élection, mettre leurs activités ferventes au service de toutes les causes célébrées, en lieux communs pompeux, par l'histoire, les livres et les *voix du siècle!* les voici se prodiguer, se dépenser, se dévouer, se sacrifier, passsionnément et noblement!

J'aimerais, à ce propos, éviter quelque méprise possible : j'entends bien, ici, parler des prêcheurs de vertu, et d'eux seuls. La pratique de la vertu est autre chose que sa propagation : tous ses éléments de volupté sont intériorisés. Le moralisme se définit, lui, comme un tragique non encore libéré des influences du monde; la sociabilité se retrouve en ses détermi-

Digitized by Google

nants ainsi qu'en ses conséquences. Il se manifeste moins mental que physique; difficilement, il voit au delà des formes, des gestes et des paroles, et se contente de leurs apparences affirmatives. Tous, prêcheurs, éducateurs, poètes, politiques, bornent leur bonheur à recueillir, avec le plus d'abondance possible, les mots d'admiration, les cris d'applaudissement et les preuves extérieures de la fécondité de leurs exhortations. Celles-ci provoquent-elles l'érection d'un monument nouveau, le vote d'une constitution, la modification d'un article du code, l'attention des académies, les commentaires de la presse, ou quelque bruyante et décorative cérémonie de conversion, leur joie sera complète. Ils ne s'inquiéteront guère de pénétrer dans le secret des sentiments et des pensées éclos à l'ardent rayonnement de leurs intanches dogmatismes. Pour cette raison qu'ils ignorent toutes les nuances d'âmes, et toutes les subtilités d'esprit, ne les observant point en eux-mêmes. Que leur importe, d'ailleurs! Leur amour du prochain est-il autre chose qu'un prétexte?

Fort logiquement, l'activité des moralistes s'emploie pour le profit des natures plus évoluées, plus affinées, plus modernes. C'est là une fatalité d'eux-mêmes, non une prédilection de leurs volontés. Ces gens se sentent prolifiques, et cette vertu pourvoit à leur soumission. Avec reconnaissance, ils s'astreignent aux obligations de l'impératif catégorique que dicterait toute critique de la force pratique : qui peut, doit! La bonne constitution du monde veut chaque être fidèle à la fonction que lui assigne son degré de puissance sociale. Les éléments de la vie se superposent selon d'immuables lois de densités : ce sont les êtres stériles, légers et voluptueux qui s'élèvent à la surface; il n'y a là rien que de très rationnel.

Il est bon d'insister à ce sujet : le moralisme est dans la sagesse de l'univers. La Bible, ce livre plein d'ingénieuses et symboliques dissertations, en a depuis longtemps révélé la nécessaire bienfaisance. Le Paradis terrestre ne figure-t-il point les lieux et les conditions de la vie facile? Vie sans obstacles, sans aventures, sans imprévu, sans accent, sans notion d'elle-même! Que pouvait faire Ève, sinon créer la

Digitized by Google

légende d'un fruit défendu et incliner vers elle la foi d'un Adam déjà crédule? Elle y crut aussi, afin de trouver quelque volupté à imaginer le serpent tentateur. Et pour goûter mieux les délices de la chute, elle crut encore à la réalité de la séduction. La femme ne cède jamais qu'à sa propre séduction : Ève, lasse des primitifs Édens, inventa le péché et la faute pour parfaire l'œuvre d'un Dieu imprévoyant...

Par cette littérature vénérable et profonde se conte fort exactement, à mon avis, l'histoire morale du monde. Une philosophie, ironique comme la vie elle-même, se fonderait aisément sur cette interprétation peu traditionnelle. Selon elle, l'évolution des mœurs, des idées, des sentiments, des croyances, des prétextes et des principes, s'expliquerait par un jeu complaisant des réciprocités. Elle montrerait l'humanité primitive, vierge, jeune, d'âme libre encore, s'efforçant à édifier un moralisme rudimentairement contradicteur et complicateur. L'idée du péché et de la mort, une fois ancrée dans les consciences, engendrerait, très naturellement, un autre type d'actions, traduisant la préoccupation de remonter vers la primitivité et la liberté anciennes, devenues pénibles, lointaines, tragiques. Puis, dans cet immoralisme, le moralisme qui en fournit l'occasion ne rencontrerait-il pas de précieux aliments, capables de favoriser sa croissance et d'aggraver sa bonté? Élèvement de température morale capable, à son tour, d'heureuses influences sur la culture de péchés plus fragiles, plus fins, plus nuancés, plantes de serres chaudes... Peut-être quelque érudit futur, bravant l'accusation de paradoxe, saisira-t-il un jour le fil d'Ariane d'une telle compréhension, et imposera-t-il, inattendument, une théorie fameuse des alternances de l'histoire ! Pourquoi non ? La totale intelligence des choses finira bien par devenir un des plus beaux vices de notre humanité, à moins qu'elle ne devienne l'une de ses plus parfaites vertus !

(*A suivre.*) LÉON WÉRY.

Digitized by Google

LE CONGRÈS WALLON

C'est déjà le second, et tout fait prévoir qu'il y en aura d'autres. Pour la première fois, les Wallons (j'emploie ce terme bien vague à défaut de désignation plus précise) s'étaient réunis à Liége, en fin septembre 1905. Il ne leur a fallu que huit mois pour élaborer le programme d'un second congrès, et celui-ci a tenu ses séances à Bruxelles, pendant les jours de Pentecôte. Les langues de feu sont descendues sur les apôtres d'une nouvelle foi.

Ces apôtres, quels sont-ils au juste?

Je n'en sais rien encore. J'étais là, et j'eus même l'honneur de prendre la parole à la séance inaugurale, qui fut suffisamment décorative et très digne. Il y avait, dans l'auditoire, des gens venus de partout, des Liégeois, des Verviétois, des Hennuyers, des Wallons habitant les Flandres. Toutes les classes étaient représentées. Le peuple aux mains calleuses y coudoyait le bourgeois cossu et vêtu avec recherche. Les gens graves, au verbe sentencieux — je pense à mon vieux maître, M. Lequarré —, y étaient plutôt clairsemés ; mais les écrivains en dialecte s'y pressaient avec les journalistes. On avait l'impression d'une foule, où les sympathies se cherchaient, où les convictions n'étaient pas encore toutes faites, mais qu'il eût suffi d'une étincelle, du plus petit brandon, pour allumer d'une belle ardeur.

Si je me reporte aux récits qu'on nous a laissés des premiers congrès néerlandais, à l'âge héroïque des Willems, des Blommaert et des Van Duyse, les Flamands auraient eu tout de

Digitized by Google

suite pleine conscience de leurs buts politiques et littéraires. Un programme vaste et ambitieux, élaboré par quelques initiateurs, aurait été la charte, aussitôt acceptée et brandie comme un oriflamme par des légions enthousiastes de propagandistes.

N'en croyez rien. Les Flamands se sont cherchés, longtemps, et à tâtons, dans l'obscurité où végétait leur pensée de race, et ils ont suivi, avec lenteur et après bien des incertitudes et des hésitations, des hommes que rapprochaient surtout des négations. Je dis des négations, parce que ce sont elles qui créent, à l'ordinaire, les premiers liens entre les futurs défenseurs d'une cause politique ou religieuse : la peur, sentiment négatif; la haine, passion négative; la souffrance, obsession négative. Les Flamands détestaient les « Fransquillons »; ils les craignaient; ils souffraient de leur supériorité intellectuelle et de leur domination politique, et c'est ce qui les rapprocha et donna le ciment et la vie au mouvement néerlandais.

Les Wallons ont-ils peur? Haïssent-ils? Souffrent-ils?

Je crois, sincèrement, qu'il n'y a chez eux ni haine vigoureuse, ni effroi irraisonné, ni souffrances bien vives. Les sentiments qu'ils éprouvent, en général, à l'égard de leurs « frères des Flandres » sont tempérés d'ironie légère et d'amertume peu profonde. La race — où la variété d'humeur du Gaulois s'allie à une sensibilité prompte et courte — est ainsi faite qu'elle a toujours été peu apte aux indignations prolongées. Son histoire est semée d'événements, provoqués par des colères brèves et terribles; la soupe au lait se répand sur le foyer et bientôt l'éteint. Elle a l'intelligence rapide, la curiosité vive et changeante. Elle ne piétine pas longtemps dans la même attente ni ne ronge longtemps le même frein. Le recul du socialisme dans l'Est du pays est un symptôme moral aussi bien qu'un avertissement politique. Les promptes réalisations sont là-bas l'unique ressort de la popularité.

Tout cela ne va évidemment pas à l'encontre de la pensée inspiratrice du Congrès. Il n'était pas superflu d'inviter les Wallons à se compter, à se grouper pour la défense de leurs communs intérêts. Dans un pays où deux groupes d'hommes, parlant des langues différentes, balancent à peu près leurs

Digitized by Google

forces, le dualisme est de droit, et le dualisme conduit presque fatalement à un fédéralisme mitigé. Si ce dualisme ne s'est pas manifesté plus tôt chez nous, cela tient à des causes que j'ai exposées ailleurs (1). On m'excusera de ne pas employer ici d'autres termes pour les énoncer :

« Dix siècles de vie séparée avaient fait le Wallon et le Flamand tels que l'histoire nous les montre. Trente-cinq ans de vie commune les avaient rapprochés et, en quelque façon, soudés. Séparés, par la tourmente révolutionnaire, de leurs frères des Pays-Bas septentrionaux, les Belges semblent un peu étourdis, incertains de leur future orientation intellectuelle ; la force même de l'habitude les contraint le lendemain à penser comme la veille, à se confiner dans les groupements et à se mouvoir dans les cercles d'activité physique qui leur étaient familiers. Les Wallons restent Wallons, les Flamands restent Flamands, les uns apparentés à la France par leur langage, leur humeur et leur complexion, les autres Germains de sang, de flegme individuel, d'idiome et de mœurs.

« Sans doute, le bilinguisme avait été la loi de tous ces petits États qui, avant Napoléon et la monarchie belgo-hollandaise de 1815, avaient végété sous l'apparence unitaire d'un pouvoir despotique. La moitié de la Flandre était française, la moitié du « Liége » (comme on disait) était flamande. Malheureusement les diplomates — qui ne sont ni des linguistes, ni des historiens — avaient, en constituant le royaume des Pays-Bas, puis en reconnaissant le royaume de Belgique, précisément amputé quelques-unes de ces moitiés complémentaires, grâce auxquelles chaque État historique, concourant à la création du nouvel État, offrait cette précieuse dualité, gage de paix et de concorde entre tous. Plus de Flandre française, Lille, Douai et Arras ayant définitivement fait retour à la France; plus guère de « Liége » flamand, les nouveaux Pays-Bas du Nord ayant réclamé et obtenu une large bande du territoire germanique, qui s'opposait au territoire roman dans l'ancienne principauté de Liége. Il n'est pas jusqu'au Brabant

(1) Dans le volume (sous presse) de *La nation belge* (Bruxelles et Liége, 8°).

Digitized by Google

septentrional qui n'eût été largement échancré par les ciseaux diplomatiques.

« De là une prédominance du Flamand à l'Ouest, du Wallon à l'Est du pays; de la aussi une dualité autant périlleuse que l'ancienne dualité était rassurante. Le sentiment local, legs irrémissible du passé, dominait dans chaque portion du nouvel État; mais il n'était plus tempéré par l'égalité de forces des fils de race germanique et des fils de race latine. Aussi longtemps que trois Etats bilingues avaient coexisté, distincts, indépendants l'un de l'autre et hostiles à plus d'un moment historique, la question des races et des langues ne s'était guère posée. Mais voici qu'il s'opère un rapprochement des populations wallonnes comme d'autre part des populations flamandes, qu'il se fait une coagulation de toutes ces parcelles qui, pendant de longs siècles, avaient été isolées les unes des autres par la différence de conscience morale et politique, par la diversité des attaches dynastiques, par l'écartement des intérêts économiques. C'est à peine si les Wallons de Mons, de Namur et de Liége se connaissaient; ils avaient jusqu'au XVe siècle eu des relations plutôt hostiles, et même après la Réforme, les invasions françaises, le régime de la Barrière, l'orientation antithétique du commerce et de l'industrie avait créé entre eux des oppositions qui semblaient irréductibles. Maintenant ils constatent qu'ils sont de même race, de même langue, de mêmes mœurs, de même humeur; qu'ils ont les mêmes occupations professionnelles (usiniers, charbonniers, armuriers, forestiers, etc.), tandis que leurs frères du Nord sont dissemblables d'eux à tant d'égards.

« Et il arrive alors que ces atomes de peuple, longtemps disséminés, maintenant rapprochés et soudés, prennent corps, conquièrent une âme commune, aussi bien qu'une vie propre. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'il y a une âme wallonne, une âme flamande aussi, tandis qu'il n'y en avait pas avant 1830. Les 75 ans de nationalité belge ont fait cela, au lieu de le défaire, comme l'imagine trop aisément l'optimisme des politiciens. Le nationalisme de race date, chez nous (cela est vrai d'autres pays, de l'Autriche par exemple) du jour où il y a eu

Digitized by Google

nationalité de fait. La prédominance à l'est des Wallons, à l'ouest des Flamands, a eu les effets les plus contraires à l'union intime, à la fusion. L'équilibre en a été rompu. Il l'a été d'abord et longtemps au profit des populations de langue française; il l'a été ensuite au profit des populations de langue germanique. De là ce qu'on a appelé le mouvement flamand, de là aussi le réveil wallon.»

A de petits États dualistes a donc succédé, sur la carte européenne, un État plus grand, mais non moins dualiste, ou plutôt qui l'est davantage, par la conscience plus claire que ses habitants ont acquise, en vivant ensemble, de l'antinomie de certains intérêts propres. L'unification politique et administrative n'a pas été une unification morale et intellectuelle.

Elle n'aurait pu l'être qu'en s'opérant à la façon dont elle s'est faite en France et en Angleterre. Là le latin évoluant en des dialectes gallo-romans, ici le saxon en incorporant le normand, ont réalisé, après des efforts séculaires, cette unité qui est devenue un des éléments les plus stables de l'unité nationale. En Belgique, ce n'est pas le flamand qui pouvait, méprisé, inculte, subordonné de tous côtés à la langue véhiculaire, s'arroger l'ambition de jouer ce grand rôle. Il échut donc au français, et, d'un certain point de vue il est regrettable que la pensée des Constituants n'ait pas été celle de tous leurs successeurs. Certes, les droits des dialectes flamands et de ceux qui les parlent sont respectables; mais, en vérité, l'intérêt général eût dû les primer. Il les prima toujours pour Charles Rogier et pour Frère-Orban. Les *Annales Parlementaires* sont pleines de déclarations formelles de ces grands hommes. Ils échouèrent parce qu'ils avaient le malheur d'être les ministres d'un petit pays; mais si nous avions eu quinze ou vingt millions d'habitants, on nous eût préservés du bilinguisme.

La centralisation politique et administrative a donc longtemps marché de pair avec la centralisation intellectuelle. Toutes les écoles étaient françaises, et nos universités, la plupart des athénées et la totalité des collèges libres ont gardé un régime qui est excellent et a l'approbation de la majorité

Digitized by Google

des pères de famille. Cela n'eût pas empêché les Flamands de connaître leurs patois; mais ils eussent unanimement acquis, avec les bénéfices d'une langue véhiculaire, les bénéfices d'une orientation plus large et, disons-le, vraiment humaine. On a vu, le 27 mai, qu'ils en étaient encore éloignés!

En somme, la pensée de Frère-Orban est restée celle des libéraux wallons. Et c'est ce qui explique la sympathie de ceux-ci pour la cause qui a réuni, à Bruxelles, une centaine de délégués des cercles de l'est et du sud du pays. A ces délégués s'étaient joints ceux des groupements wallons, constitués en terre flamande et qui attestent la vivacité tenace du sentiment racique. Qu'on en note ce seul témoignage : au mois de septembre, lors des assises liégeoises, quelques-uns des Wallons, épars dans Bruxelles et ses faubourgs, vinrent timidement se mêler à nos débats. Aujourd'hui, au simple appel d'un d'entre eux, ils se trouvent six cents, groupés sous une même bannière...

Parmi les Wallons eux-mêmes, il n'y a pas unanimité en faveur d'un tel mouvement. Mais on sait si l'effort de Willems fut longtemps contrecarré par ses citoyens; après toutes les victoires du flamingantisme, et quoique la curée soit brillante, il ne manque pas d'incrédules, ni d'adversaires d'un nationalisme reposant sur la race et la langue dans l'ouest et le nord du pays. L'unification par le français est maintenant impossible; mais la frontière des langues constitue une ligne d'arrêt, en deça de laquelle les Wallons se préparent à une énergique défense. Vouloir les contraindre au bilinguisme est beaucoup plus absurde que d'avoir tenté d'enseigner le français à tous les Flamands. D'autre part, les déclarer inférieurs à ceux-ci, c'est une impertinence greffée sur un mensonge. A part une petite élite, d'ailleurs nullement gallophobe, les Flamands cultivés parlent une langue qui n'a que de lointains rapports avec celle de Voltaire; c'est pourtant leur seul titre administratif à une préférence qui devient inquiétante. Celui qui, comme moi, corrige annuellement des centaines de compositions écrites par des pupilles de Willems et de Ledeganck, sait ce que c'est qu'une audacieuse ou pitoyable contrefaçon du

Digitized by Google

français. Mais les règlements ne demandent pas davantage, et il n'y a pas lieu de s'en étonner; ils sont pour la plupart, rédigés dans le même charabia.

Voilà où nous en sommes. La nationalisation mal entendue a donné ces fruits détestables. N'est-ce pas tout simplement parce qu'elle a été à rebours de l'instinct de race, qui est, en somme, l'instinct juste? Depuis soixante-quinze ans, la question se pose donc de savoir si l'on va chercher encore à unifier en dépit des lois de nature. Tant que la politique des partis domine les autres politiques possibles, sans doute il en sera ainsi. Mais il n'est pas du tout sûr que l'avenir politique soit à une répartition tripartite des Belges. Est-ce que nous n'avons pas déjà usé deux politiques, avant celle qui nous impose aujourd'hui son caprice? Est-ce que nous n'avons pas connu l'ère « patriotique » où catholiques et libéraux se donnaient la main, tandis que l'orangisme couvait dans les villes comme un feu mal éteint? Est-ce que la « balançoire clérico-libérale » n'a pas scandé de son rythme notre vie publique jusqu'à la revision constitutionnelle? Est-ce que l'heure ne peut, enfin, sonner où l'on sourira des entremangeries entre libres-penseurs et croyants, entre patrons et ouvriers? Ce jour-là, une autre préoccupation défensive pourrait bien dresser deux camps sur notre territoire.

Et cette préoccupation a pour soi d'être à l'unisson de ce qui est advenu chez les principaux peuples européens. Le pangermanisme, le panslavisme et même le panceltisme ne sont pas de bien vieilles idées. Le pangallisme est en voie de constitution, aussi légitimement. Ce qui l'atteste, en Belgique, c'est précisément l'essor d'une littérature, où se marque profondément la distinction de nos races (1). Certes on se doutait bien que notre fraternité, inscrite dans les plis du vieux drapeau de 1830, était surtout une fraternité de souffrances communes

(1) Je citerai une brochure écrite d'hier et où un fils de l'extrême Wallonie (d'autant moins suspect qu'il est journaliste catholique et même gouvernemental) narre d'émouvante façon le réveil en lui de l'âme wallonne. Voyez p. 23 de : *En pays Gaumet*, par Edouard Ned : « Je vous disais tout à l'heure que je suis redevenu Wallon, etc. ». Ce sont là des bribes de confession symptomatiques.

Digitized by Google

et de communs intérêts, que l'instinct de la race et la voix du sang n'y avaient aucune part. On s'en était déjà aperçu, entre gens cultivés, en comparant les peintres anversois aux aquafortistes de Liége, à Rops, à Meunier et à Rousseau. On en est bien plus assuré depuis qu'il y a une littérature soi-disant nationale.

En réalité, cette littérature est flamande ou wallonne. Elle est flamande chez Verhaeren ou chez Eekhoud — elle l'est trop (1)—; elle est wallonne sans excès, chez MM. Garnir, Delattre, Desombiaux, Krains, Glesener, Daxhelet et dix autres, et il n'y a que la distance d'un fétu de paille — *d'on fistou*, comme disent les Liégeois — entre telle nouvelle d'un de ces écrivains et l'agréable récit, écrit en patois, d'un Alphonse Tilkin ou d'un Lucien Colson. *André Malâhe*, de ce dernier littérateur, est à ranger sur le même rayon de bibliothèque que *Les Charneux* ou *Le pain noir*, de même qu'il faut (et ainsi ai-je procédé) placer côte à côte, sur la même planche, les nouvelles de Styn Streuvels et celles de Georges Eekhoud.

De littérature belge, pas l'ombre en tout ceci. Je ne vois guère que le maître Camille Lemonnier en ses plus mauvais jours et M. Edmond Picard qui aient fait la tentative — d'ailleurs avortée — d'écrire en un langage qui fut la mixture patriotique dont il s'agit. Mais qu'on relise *Un mâle*, qu'on scande à haute voix les plus belles pages descriptives de *Au cœur frais de la forêt*, on sera tôt fixé sur l'ascendance *racique* de notre plus notoire écrivain. Il a beau s'évertuer à nous démontrer qu'il est mi-Flamand, mi-Wallon, il ne convaincra que ceux qui ont un bandeau tricolore sur les yeux. Camille Lemonnier est un Wallon, il n'est qu'un Wallon récalcitrant, et voilà tout (2).

(1) Elle l'est au point que les disciples de ces maîtres, imprégnés de l'esprit d'une autre race, n'ont même plus l'écriture française correcte. M. Eekhoud en fait l'aveu indirect dans le numéro du *Mercure de France* du 1er juin; mais il me semble qu'il a grand tort d'en tirer prétexte à n'importe quelle glorification. Que ces messieurs écrivent leurs romans et leurs vers en flamand!

(2) En ce qui concerne M. Edmond Picard, le cas est plus difficile; mais comme il y aurait quelque désobligeance à insister ici et que nul n'admire plus que moi l'activité et l'ubiquité stupéfiantes du grand avocat, je demande une remise, comme il dirait, il ne perdra pas pour attendre.

Digitized by Google

Mais le Congrès wallon ne s'est guère préoccupé du classement de nos écrivains, en quoi il a été prudemment inspiré. Un seul de ses conférenciers a cru devoir protester contre le mouvement nationaliste qui se dessine parmi eux ; il en a contesté l'opportunité et prophétisé l'échec. A son sens, c'est vers Paris et non vers Bruxelles que doit s'orienter l'effort de ceux qui, chez nous, publient des livres français. Il est assez surprenant qu'en 1906, il faille saisir l'occasion d'un congrès pour proclamer, avec indépendance, des vérités aussi élémentaires.

Le congrès wallon a, en revanche, abordé de loin les questions politiques ; il a défendu les intérêts de ses mandants, menacés dans leur pain quotidien par les lois et règlements favorables aux bilingues. C'est ici que le bât nous blesse, en effet, et c'est ici que nous aurons à batailler le plus furieusement contre les nationalistes à tous crins. Car exiger d'un nouveau qu'il parle flamand parce qu'il est citoyen belge, c'est affirmer que le dualisme intellectuel doit disparaître comme a disparu, depuis 1830, notre dualisme politique. Or c'est là une contre-vérité que toute notre histoire contemporaine condamne d'éclatante façon. Plus les liens administratifs qui nous unissent — et parfois nous gênent aux entournures — se resserrent et se multiplient, plus l'antithèse de notre humeur et de notre esprit apparaît clairement aux yeux.

Voilà une constatation qui ne m'afflige point. Le patriotisme n'est pas nécessairement une communion intellectuelle. Il est avant tout, et il tend à devenir de plus en plus, la conscience d'intérêts forts et durables entre des hommes, qu'une longue et amère expérience a convaincus qu'ils avaient, enfin, trouvé le plus tolérable des régimes. Rares sont les Belges qui voudraient troquer leur nationalité contre la flatteuse qualité de citoyen d'un des grands États qui nous entourent. L'instinct de race n'y est pour rien ; une philosophie pratique, douce et humaine est l'unique ciment qui les solidarise. N'en demandons pas davantage. Encourageons plutôt le libre épanouissement de toutes les vertus morales, incluses en nos deux génies distincts. *Leur union* est et sera une *force ;* leur fusion serait une faute, peut-être un crime.

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

LES LETTRES D'ELVIRE A LAMARTINE

Les admirations suscitées par la poésie de Lamartine ont connu des éclipses. Par la noblesse de sa vie, le prestige de sa beauté physique et morale, le rôle décisif qu'il joua dans une heure grave que traversait la France, le poète lui-même a gardé des ferveurs toujours vives. Aussi la publication des lettres d'Elvire a-t-elle eu un retentissement qu'on devait à peine espérer pour la révélation de quelque œuvre inédite de l'écrivain. Des polémiques ont suivi cette publication, dont il est juste qu'un écho soit enregistré ici. Il y a, chez nous, bien des cœurs qui ont battu à l'unisson de la sensibilité si particulière de l'auteur du *Lac*. Ceux-là s'émouvront encore des nobles accents de la femme qui lui inspira son premier grand amour.

Il serait osé de dire que nous avons la correspondance de Lamartine avec son Elvire, c'est-à-dire avec Mme Charles. La presque totalité des lettres que s'écrivirent les amants a été détruite par le poète lui-même. Jusque dans ces derniers temps, on en était réduit à soupçonner et à espérer l'existence, en quelque religieuse cachette, de l'une ou l'autre page confidente qui aurait été épargnée.

Mais un heureux hasard a voulu qu'un tiroir secret d'un meuble du château de Saint-Point (Saône-et-Loire) livrât les précieuses reliques d'amour qu'il gardait depuis longtemps, et grâce à M. Doumic qui les publia d'abord dans la *Revue des deux mondes*, puis en une élégante plaquette (1), elles furent bientôt connues de tous les admirateurs de Lamartine et

(1) *Lettres d'Elvire à Lamartine*, 2e édition, Paris, Hachette, 1906. Voir la *Revue latine*, 25 décembre 1905 et LÉON SÉCHÉ, *Lamartine de 1816 à 1830*, Paris, librairie du *Mercure de France*. J'ai aussi utilisé le livre connu de M. de Pomairols.

Digitized by Google

elles ouvrirent un champ nouveau aux hypothèses des critiques.

Je tenterai uniquement de résumer ici la biographie d'Elvire, et de montrer l'importance des quatre lettres retrouvées pour la restitution de cette physionomie oubliée de femme. L'élucidation du problème psychologique qu'elles soulèvent a déjà été faite en grande partie par MM. Doumic et Séché; M. Faguet (pour ne point citer d'autres noms) y a mis aussi son grain de sel. Je voudrais souligner les contacts entre leurs vues, qui, sur l'essentiel, sont loin d'être concordantes.

Si nous nous rappelons avoir lu ce que Lamartime dit de ces lettres, dans *Raphaël* : « Je les ai relues et je les ai brûlées en pleurant, en m'enfermant comme pour un crime, en disputant vingt fois à la flamme la page à demi consumée pour la relire encore », nous comprendrons de quel prix étaient pour le poète ces humbles témoignages d'une passion qui fut bien courte. Pour nous, outre que nous trouvons en elles de sublimes paroles d'amour, nous leur découvrons une signification littéraire et morale; littéraire à la fois par leur valeur intrinsèque et parce qu'elles nous permettent de distinguer le vrai du faux dans les confidences de Raphaël; morale, parce qu'elles éclairent toute l'histoire des relations d'Elvire et de Lamartine. Et c'est sur ce dernier point que s'ouvre le débat.

Mais nous avons promis de parler plus en détail de celle qui fut une autre Laure pour le poète.

Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes appartenait à une ancienne famille de négociants nantais. Sa mère s'appelait Jeanne de Bergey, et s'il est vrai que Julie naquit à Paris le 4 juillet 1784, elle fit cependant un séjour de sept à huit ans à Saint-Domingue, dans la propriété qu'y exploitaient ses parents. Fuyant l'île lorsqu'y éclata la révolution, sa mère aurait, suivant la légende, péri dans un naufrage et son père n'aurait guère survécu à sa ruine. Tels sont du moins les faits que l'on trouve relatés dans *Raphaël*. Ce qui est exact dans l'histoire de Bouchaud c'est qu'il fut complètement ruiné. Recueillie par un oncle, Julie alla vivre au château de Plessis-la-Muse que celui-ci possédait près de Nantes. Lorsque Thermidor amena la fin des noyades, elle fut confiée à sa

Digitized by Google

tante Mme de Bergey, habitant Paris, qui eut pour elle toute l'affection et la sollicitude d'une mère. Peu à peu, elle se complut au séjour de la Grange-Saint-Martin, un charmant domaine de son oncle situé à Saint-Paterne, près de Tours. La mort de sa tante l'avait vivement éprouvée et bientôt les germes d'un mal qu'elle avait pris à Saint-Domingue commencèrent à agir sourdement en elle.

Elle était dans un moment de langueur maladive lorsque le physicien Charles la vit pour la première fois; il ne devait réussir à obtenir sa main qu'après mille déboires, suscités par la mauvaise volonté du père de Julie.

Lamartine semble s'être appliqué, dans *Raphaël*, à faire de M. Charles un vieillard illustre, plus qu'octogénaire (Elvire avait 17 ans) qui offrit à la jeune fille d'être pour elle un père en lui donnant son nom. Sans doute, il était nécessaire de préparer l'entrée en scène de Raphaël, en même temps qu'il importait d'écarter de Julie tout reproche d'avoir manqué à ses devoirs conjugaux. Mais à coup sûr, comme le fait remarquer M. Doumic, ce beau vieillard « aux traits purs et « majestueux, avec ses flocons de cheveux blancs, son visage « exsangue » fait songer un peu trop au père noble des comédies. Certes, il ne faut pas passer à l'autre extrême, mais il n'est pas douteux qu'à 57 ans, M. Charles était encore d'une belle verdeur; et l'on n'était d'ailleurs pas sans avoir vu dans le mariage de plus grandes disproportions d'années. En outre, le prestige de célébrité que s'était acquis l'époux d'Elvire, dans le monde scientifique et par là dans les cercles parisiens de cette époque, pouvait le rajeunir aux yeux de la jeune femme qui devait désirer trouver en un mari une paternelle protection. Son espérance ne fut pas déçue. Le savant physicien était un excellent homme, d'une humeur toujours souriante, dont il ne se départit même pas lorsque les infirmités l'accablèrent. Il fut plein de prévenances et d'attentions pour sa « pauvre Julie » toujours souffrante.

Elle l'avait suivi à Paris et avait vu bientôt tous les salons s'ouvrir pour la recevoir. Elle y attira les regards; car elle était ravissante avec ses grands yeux sombres, auxquels le

Digitized by Google

mal qui la minait imprimait un éclat troublant. Les cheveux noirs, un peu gros, dont elle prenait grand soin, cachaient le front qu'elle avait petit, et donnaient à ses joues vaguement rosées un ton mat qui, en accentuant son type de créole, rendait sa beauté plus attirante encore. Rien d'étonnant qu'avec la grâce exotique de ses charmes naturels et de sa voix mélodieuse elle éveillât des admirations et trouvât aussi des adorateurs.

Elle-même eut son salon. A demi couchée sur un sofa, elle mettait une grâce nonchalante à prêter l'oreille aux discussions des savants collègues de Charles sur la politique, les sciences, la philosophie. Elle trouvait une véritable jouissance dans ces entretiens, auxquels elle prenait part, et rien ne faisait prévoir qu'il pourrait un jour manquer quelque chose à cette paisible félicité.

Par une lettre que lui écrivait de Bonald nous apprenons qu'elle avait « le goût si sûr et si juste » que ses observations sur une pièce de Lamartine étaient la justesse même; il est permis de supposer que l'intuition d'une amante ne fut pas son seul guide en la conjoncture, et que Mme Charles avait la perception délicate des choses littéraires.

Peu à peu il semble que le mal terrible qui rongeait l'aimable femme fit s'éveiller en elle un irrésistible besoin de tendresse. A mesure que ses forces s'épuisaient, elle devenait plus avide de « s'épancher en effusions d'amitié », et c'est dans ces dispositions qu'elle partit pour Aix-les-Bains vers la fin de juin 1816. Là, dans le décor magique de la vallée que creuse le lac enchanteur du Bourget, elle éprouva bientôt un mieux sensible; elle connut le charme capiteux de cette nature ardente, et si elle s'y attarda, au lieu de rentrer à Paris, c'est qu'elle voulait jouir encore de ce beau coin de nature poétique où se plaisait sa mélancolie.

C'est là que, vers la fin d'août, Lamartine, triste, découragé, accablé lui aussi de souffrances physiques, vint à son tour demander son rétablissement au climat de la Provence. Un hasard providentiel, fait remarquer M. Séché, voulut que le docteur qui l'y envoyait lui indiquât la petite maison où Julie était descendue et que sa chambre fut contiguë à l'appartement qu'elle occupait.

Digitized by Google

Le cadre merveilleux de ces sites sauvages se prêtait admirablement à une rencontre entre ces deux natures rêveuses. Elle ne se fit pas attendre, et tandis que le cœur de Julie s'ouvrait violemment pour en laisser déborder les trésors de tendresse qui s'y étaient amassés, Lamartine comprit en la voyant, au frémissement qui agita tout son être, qu'un grand amour venait d'éclore en lui.

Dès lors, dit M. de Pomairols, « ils s'aimèrent d'une adoration mutuelle, pure et grave comme le sentiment de l'infini », tandis que pour M. Doumic, « tout ce qui n'était pas leur amour fut oublié ». C'est sur ces deux opinions que se fonde le débat dont nous avons parlé tantôt et sur lequel nous reviendrons.

*
* *

Pour l'instant, retournons à Aix où nous verrons cette longue ivresse de trois semaines prendre fin. Mme Charles dut partir pour Paris où son mari l'attendait ; car il se sentait plus gravement atteint de la pierre. Lamartine, de son côté, s'était retiré dans le délicieux village de Milly, puis à Mâcon, mais avec l'espoir de venir passer l'hiver à Paris et d'y retrouver celle qu'il aimait.

Comme sa famille était dans une certaine gêne, il dut avoir recours à la complaisance d'un de ses amis, Aymon de Virieu, pour tramer avec lui un petit complot dont la réussite devait décider ses parents à l'envoyer à Paris. Le 25 décembre, délicieusement émue par la grande nouvelle que venait de lui apporter de Virieu, Elvire revoyait dans son salon « le compagnon des heures enchantées d'Aix », et ce fut tout à la fois, en présence d'indifférents, un bonheur suprême et une torture sans nom qui lui firent écrire la nuit quelques pages débordantes d'émotion :

« Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri, et l'ange que j'adore! Ah! je dois l'espérer. Le même ciel nous couvre

Digitized by Google

aujourd'hui et depuis ce soir je vois bien qu'il nous protège... Chère vallée d'Aix! ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez, vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel! elles duraient comme notre amour sans terme, sans bornes! elles auraient duré toute la vie.... Ah! mon enfant, que je vous aime! que je vous aime! Vous l'êtes-vous bien dit? L'avez-vous vu? Au milieu de ce monde où il fallait parler, sentiez-vous mon cœur souffrir? Le voyez-vous battre? Alphonse! Alphonse! je succombe à mon émotion. Je vous adore! mais je n'ai plus la force de le dire. Ah! que des larmes abondantes me feraient du bien! Qu'il est donc difficile à porter le bonheur! Pauvre nature humaine, tu es trop faible pour lui!... »

Le ton de cette première lettre, qu'il serait vain de reproduire entièrement, d'autres plus autorisés l'ayant fait avant moi, les défenseurs de la version « amour coupable » le considèrent avec M. Faguet, sinon dans la vivacité un peu réaliste de son langage, comme celui d'une femme qui s'est donnée, qui voudrait se donner encore dans son salon, devant vingt personnes, qui aspire au moment d'être seul à seul.

A quelque temps de là, c'est-à-dire le 1er janvier 1817, Mme Charles écrit une autre lettre, d'ailleurs beaucoup plus calme, où, après un long passage ayant trait à la politique, aux discours parlementaires du moment, elle se rappelle qu'elle vient de lire les derniers vers de Lamartine dans lesquels Graziella, la jeune napolitaine qu'il avait ardemment aimée, est désignée sous le nom d'Elvire :

« Oh! mon Alphonse! qui vous rendra jamais Elvire? qui fut aimée comme elle? qui le mérite autant? Cette femme angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse. Je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis que je vois tout ce qu'était pour vous Elvire, je vois bien que ce n'était pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pourriez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placée sur votre route, quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fut consumé pour une autre. — Consumé, ai-je dit? ah! pardonnez, je vois ce que vous devriez être plutôt que ce que vous êtes. Tout respire l'amour dans vos lettres et jusqu'à

Digitized by Google

cette expression chérie que vous avez créée ! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûre, que vous avez pour moi une passion filiale ? »

Déjà dans la raison d'être de cette lettre, M. Doumic trouve des arguments à l'appui de son hypothèse. Lamartine devait-il remettre à Julie des vers d'amour écrits pour une autre, ou du moins, dans quel cas pouvait-il le faire ?... En outre, nous remarquons que c'est Lamartine qui a créé les expressions d' « amour maternel », « amour filial », « mon enfant », « votre mère », etc., qui reviennent à chaque instant dans cette brève correspondance. Elvire se serait résignée à cette passion filiale. « Je tâcherai qu'elle me suffise. L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis à moi de vous aimer d'amour et de tous les amours. » Voilà qui est certes significatif et qui constitue en faveur de la thèse de M. Doumic une arme redoutable qui se croisera contre celle que les adversaires trouveront dans les lignes qui suivent : « Si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez la passion de la terre, je me tairai, Alphonse ! J'en demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence. » Et encore cette arme-ci est-elle peut-être à double tranchant ?

Cette fois, c'est au tour de Lamartine de se plaindre, de faire entendre des reproches pour le retard ou la froideur de certaines lettres ; et il arrache à Elvire le long sanglot d'amour que sont les pages de la troisième lettre :

« Pour vous prouver que je vous aime par-dessus tout, injuste enfant ! je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : Disposez de moi, je suis votre esclave. Je me perds, je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié, réputation, honneur, état, que m'importe ? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous !... Ah ! mon ami, je vous pardonne tout, mais ce que je souffre et quel noir horizon couvre à mes yeux l'avenir !... Enfin, je sais mourir... Je ne suis pas ingrate, croyez-le bien, mais je redoute plus que la mort de perdre mon Alphonse ! Ah ! qu'il me reste, cet ange chéri ! ce fils adoré ! Qu'il dispose de moi à quelque titre que ce soit, et je suis à lui ! »

Digitized by Google

Cette dernière phrase, bien qu'elle ne soit pas encore remarquablement démonstrative, est pourtant la plus importante de toute la correspondance dans le sens de la version « amour platonique ». Mais elle ne suffira pas à convaincre ceux qui ont lu les lettres de J.-J. Rousseau et de Mme de Warens et qui se rappellent le déplaisant mélange d'expressions de respect filial et de liberté amoureuse qui emplit les *Confessions*. Il y a, chez plus d'un artiste, certaines perversions terminologiques, avec quoi il faut compter.

Quoi qu'il en soit, bientôt ces deux cœurs aimants devaient être de nouveau séparés. Le mal sourd qui rongeait la pauvre Julie agissait lentement mais sûrement; et la santé de la pauvre femme, déjà si délicate, s'étant de plus en plus altérée, elle dut bien, sur les conseils du médecin, se résoudre à un séjour à Viroflay, non loin de Versailles. Lamartine avait déjà quitté Paris. Sa mère ne pouvait plus subvenir à ses besoins, et sa propre santé, de nouveau chancelante, le décida à retourner rêver à Aix en Savoie, avec le consolant espoir d'y revoir Elvire en septembre. Cet espoir devait être déçu.

C'est tandis qu'il errait mélancoliquement, retrouvant à chaque pas un paysage lui rappelant le souvenir de l'aimée, qu'il écrivit le sublime poème du *Lac*. Celui-ci contenait, dans sa première version, les deux strophes si connues :

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.
Nous ne pûmes parler; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité,
Nos cœurs battaient ensemble et nos bouches unies
Disaient : Éternité.

S'il peut paraître trop catégorique de dire avec M. Faguet que ces deux strophes « dominent tout le débat et le domineront toujours », il est certain qu'il est difficile de les écarter et qu'elles constituent pour la version « amour coupable » un argument de très grande force.

Enfin la dernière lettre que nous possédons d'Elvire est datée du 10 novembre 1817. Après avoir subi deux ou trois crises

Digitized by Google

effrayantes, un mieux s'était produit dans son état. Tourmentée à l'idée des inquiétudes que devait causer au bien-aimé son silence forcé, elle voulut lui apprendre elle-même qu'elle gardait l'espoir de se rétablir et ce qu'elle comptait être désormais pour lui.

« Je souffre de vous dire si tard que je vais mieux. L'absence totale de forces en est la cause — ainsi qu'un nuage que j'ai sur la vue qui semble s'épaissir tous les jours. Je ne puis plus rien fixer. J'envisage pourtant un terme à cet état et je crois qu'après de longues souffrances je vivrai. Je vivrai *pour expier*. C'est par-là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites... Les sacrifices ne me compteront rien : ils sont faits, et je sens à la paix de l'âme qui résulte de mes résolutions que le bonheur aussi pourrait bien se trouver dans cette route du devoir qu'on croit à tort si pénible... Dieu trouve bon que je calme les sollicitudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami.

C'est donc dans cette lettre que se trouvent les deux mots « pour expier » soulignés par Elvire elle-même. Et quelle que soit la position que l'on prenne dans le débat, il me semble nécessaire de reconnaître que M. Séché, assurant que Mme Charles a employé ce mot dans le sens philosophique et théologique qu'il possède dans l'*Immortalité*, où on le retrouve en effet, nous présente un argument bien faible et une probabilité bien puérile.

De même lorsqu'il ne peut pas accepter « que le confesseur de Julie, du moment qu'elle faisait sa paix avec Dieu, ne lui ait pas imposé le devoir et la pénitence de rompre entièrement avec Lamartine si elle avait eu quelque faiblesse à se reprocher », son argument n'est pas plus convaincant. Outre qu'il est difficile de se prononcer sur le devoir d'un confesseur en pareil cas, on peut objecter que c'était pure charité chrétienne que de permettre à Elvire repentante, et encore en péril de mort, de conserver comme ami celui qu'elle avait jadis adoré.

Du reste, si nous laissons parler Lamartine, nous saurons par *Raphaël* que dans cette dernière lettre Elvire « se félicitait de la bonté divine dont le prêtre avait été l'interprète et qui, en lui pardonnant l'attachement trop exclusif qu'elle avait nourri sur la terre, lui permettait de le continuer en le sanctifiant dans le cas où elle recouvrerait la vie. »

Digitized by Google

Lamartine ne vint pas à Paris. Le souhait de la mourante ne fut pas exaucé; car, coïncidence malheureuse, de Virieu, son confident était absent comme lui. Elvire passa ses dernières semaines dans des dispositions de piété remarquables. Sur le conseil d'une amie, elle voulut bien recevoir l'abbé de Kéravenant, curé de Saint-Germain des Prés. « Elle priait souvent en particulier et se faisait lire des livres de piété, entre autres l'*Imitation de Jésus-Christ.* » Son agonie fut longue et douloureuse. Enfin, le 18 décembre 1817 arriva l'heure de la délivrance. Voici en quels termes émouvants M. de Virieu dit au poète l'impression qu'il garda d'une visite faite au lit de mort de Mme Charles: « Aucun de ses traits n'a été défiguré. Ses chairs sont seulement devenues blanches comme de l'albâtre. Sa bouche s'était entr'ouverte, ses yeux à demi fermés, et il y avait sur toute sa figure une expression céleste de douceur et de repos. »

La douleur de Lamartine fut extrême et il faut, me semble-t-il, avoir bien peu goûté les chants d'une tristesse si pénétrante dans lesquels elle s'est répandue pour songer, comme certains l'ont fait, à en contester la profondeur. Les lettres intimes du poète sont là pour l'attester, et lorsque Mme de Lamartine retrouve son fils à Milly, elle n'est pas sans être frappée de son extrême abattement, sans soupçonner quelque chagrin secret, sans remarquer sa recherche d'isolement et de solitude. C'est durant ces heures de désespérance qu'il écrivit l'*Isolement*, *Le désespoir*, *Le Chrétien mourant*, *Le Soir*, *L'Apparition*, *Les Étoiles*, *Le Souvenir*, *Le Vallon*, c'est-à dire la série des poèmes dans lesquels il clamait sa douleur; mais, en les relisant aujourd'hui, on voit que l'image d'Elvire commençait à se dessiner comme celle de l'amante idéale.

***

Il est presque puéril de revenir encore sur le point en litige aux yeux de la critique du jour, de se demander si Lamartine fut l'ami ou s'il fut l'amant d'Elvire. Pourtant certains arguments invoqués méritent d'être examinés une dernière fois de plus près. M. Séché en a présenté plusieurs dans sa défense

Digitized by Google

de la thèse de « l'amour pur » ; signalons l'un des plus saillants : « Lamartine n'a jamais parlé de son amour pour Mme Charles que comme d'un amour absolument pur. » Il est évident, en effet, qu'après la mort de Julie, il s'est appliqué à parler de son amour comme essentiellement immatériel. Je dis après la mort, car nous avons dans le texte primitif du *Lac* les deux strophes citées plus haut. La pièce du *Temple* était, elle aussi, beaucoup plus longue.

L'Immortalité elle-même fut corrigée, et tout porte à croire que ce fut pour garder de tout reproche la mémoire de celle dont le poète devait idéaliser encore davantage l'amour dans *Raphaël*. Mais il n'a suivi en cela que les règles de la plus élémentaire délicatesse! Comment publier le texte primitif du *Lac*, alors que M. Charles et tous ceux qui furent en relations avec Julie étaient encore en vie, et que Lamartine, lui-même, était marié! Si les corrections qu'il a faites à plusieurs de ses poèmes prouvent qu'il ne voulait dorénavant parler de celle qu'il aima que comme d'une femme irréprochable, qu'est-ce que cela prouve sinon qu'il observait son plus strict devoir d'honnête homme?

On s'est encore demandé si Lamartine aurait donné à sa fille le nom d'une femme qu'il aurait aimée d'un amour coupable. On aimerait autant, avec M. Faguet, qu'il ne l'eût pas fait « même si son amour pour Mme Charles eût été platonique », mais point n'est besoin de tous ces scrupules lorsqu'on songe, avec M. Lemaître, que ce fut Mme Lamartine elle-même qui voulut donner à sa fille le nom de celle qui avait « créé » le poète.

Il convient ici, pour clore l'exposé des principaux éléments de ce débat, de remarquer que nous n'avons gardé que quatre lettres d'Elvire. Le fait est d'importance et il n'est pas indifférent que Lamartine ait détruit le reste de la correspondance. Nous ne croyons pas que lorsque Lamartine « sacrifia à des devoirs de prudence » les lettres d'Elvire, ce fut pour authentiquer *Raphaël* qu'il conserva celles qui nous restent. Il s'y serait, en effet, pris bien gauchement. Il nous semble plus probable que s'il a conservé celles-ci de préférence à d'autres, —

Digitized by Google

peut-être les moins compromettantes, ce qui doit donner à réfléchir —, c'est qu'elles marquaient pour lui des dates dans l'histoire de son amour.

Une dernière conséquence reste à tirer de cette publication ; elle est relative à l'influence intellectuelle d'Elvire sur Lamartine.

Le poète avait déjà beaucoup écrit lorsqu'il connut Mme Charles et il semblait s'acheminer vers des créations personnelles. Mais c'est en vain qu'on lui eût demandé avant cette date les merveilleux accents dont sont pleins *l'Isolement*, *l'Immortalité*, *le Crucifix*, etc. Il fallait un ébranlement de tout son être, une émotion vive et poignante pour faire éclater ce que Lamartine contenait en lui. Ce fut la sublime apparition d'Aix qui, après avoir exalté son cœur et y avoir fait ensuite grandir la souffrance et le désespoir, exerça sur lui cette action toute puissante. Aussi, lorsqu'on voit quelles impérissables strophes jaillirent du souvenir d'un seul mot de la femme aimée (« Enfin, je sais mourir ! ») on comprend toute l'importance de l'amour d'Elvire pour le développement du génie de Lamartine, et l'on est porté à admettre qu'il n'est pas exagéré de dire qu'elle a créé le poète, tel que nous l'admirons.

Et s'il faut conclure sans vaines redites — et surtout sans ressasser une fois de plus le pour et le contre d'un débat qui pourrait devenir fastidieux, — adressons-nous à M. Faguet et empruntons-lui une appréciation qui tire la moralité la plus évidente de toute cette affaire : « L'amour souffle où il veut, et tout amant sincère et profond inspire un sentiment où il ne se peut point qu'il n'entre une sorte de respect; mais on n'est point fâché pourtant d'apprendre que la femme qui inspira à Lamartine les plus beaux chants d'amour qu'aient entendus les hommes, était une femme infiniment distinguée d'esprit, extrêmement haute de cœur en même temps que passionnément et douloureusement amoureuse. Elvire désormais, non seulement par Lamartine, mais par elle-même, sera un cher entretien à toutes les âmes jeunes et tendres qui rêvent d'amour. Tout jeune homme aura désormais deux idoles, la sienne et puis Elvire. »

FERNAND GÉRARD.

Digitized by Google

LE FOU DES QUAIS

I

Vadérick et Tjuseck étaient deux ex-débardeurs d'Anvers, deux amis inséparables, Vadérick, d'un naturel placide mais maussade ; Tjuseck, au contraire, jovial mais sujet à de promptes colères ; sans raisons, il se battait, jouait du couteau prodigieusement.

Cette irascibilité lui valait de fréquentes réclusions à la vieille prison de la ruelle des Chevaux ; sous prétexte de consolation, Vadérick lui apportait des flacons de genièvre qu'à même le goulot, le détenu vidait à petites gorgées, écoutant avec ennui les balourdises de son généreux ami.

Un jour, celui-ci manqua de ressources, tandis que Tjuseck était de nouveau emprisonné.

Son dénuement désolait Vadérick ; envahi d'idées noires, il flânait le long de l'Escaut, loin de la fourmilière du port. Çà et là, il s'arrêtait, attentif au travail des bateaux-dragueurs qui, avec une régularité d'horloge, plongeaient leurs étages de seaux dans le fleuve, perforaient son lit limoneux, faisaient crever mille globules d'air à sa surface gris d'argent, puis lentement remontaient, pleins d'une vase nauséabonde.

Ainsi distrait, une belle après-midi d'octobre, il n'entendit guère le pas d'homme qui s'approcha.

« Cela t'intéresse, Vadérick, de voir retourner le monde!

— Pouah! le monde, quelle boue! » grasseyait une voix.

Vadérick fit demi-tour, dévisageant son interlocuteur.

C'était Pierre-le-Vert.

Une figure rase, bouffie, couleur d'ambre, marquée de la

Digitized by Google

petite vérole, où brillaient, fûtés sous des sourcils roussâtres, de petits yeux marron; un nez bulbeux, filigrané de stries bleues; des oreilles plates, velues, immenses, d'une incessante mobilité, faisant osciller des annelets d'or aux ourlets.

Il était vêtu d'un pantalon de velours ardoise, très serrant à la cheville et très large au genou; une jaquette vert-mousse à longues basques haut boutonnée sur un foulard pourpre serrait un long corps dégingandé; un haut de forme cylindrique au poil hérissé complétait cet étrange personnage.

« Ne me déshabille donc pas avec pareille impertinence, Rick, mon vieil ami. Écoute que je te raconte quelque chose et confidentiellement. » Pierre-le-Vert prit le bras de Vadérick. « J'ai fait aujourd'hui une affaire superbe — parlait-il avec une satisfaction vaniteuse —. j'ai vendu à un Sinnyoor deux bâtons de macaroni pour des albatros véritables. Hi! hi! hi! et glorieux de cet exploit, dans un rire sonore, il montrait une bouche baveuse, des chicots jaunâtres. Hi! hi! hi?

— Donc tu as le sou, dit Vadérick? tu voudras bien, n'est-ce pas, acheter du « beste » (1), pour Tjuseck, mon meilleur ami, au sec à la prison de la ruelle des Chevaux.

— Point de refus! Rick! Viens! »

Et se tenant par le bras, les deux hommes s'éloignèrent.

Depuis cette rencontre, Vadérick, Tjuseck et Pierre-le-Vert furent amis. Pierre-le-Vert était marié; mais comme son épouse ne possédait aucune vénusté excitante, et qu'il raffolait de joie charnelle, il débauchait une coquette servante de son voisinage. Un enfant naquit de ce commerce illicite : un fils qui devint le Fou des Quais, le héros de ce conte!

Sa naissance fut accueillie avec allégresse; le baptême se fit pompeusement, en présence du père et de ses acolytes : Tjuseck et Vadérick!

Les trois amis se concertaient aux fins de déterminer le genre d'éducation à donner à ce précieux rejeton; ils déployaient alternativement tout leur savoir pédagogique.

Il fut décrété qu'il ne serait pas douillet. Aussi, à l'âge de

(1) « Beste », on désigne ainsi à Anvers le genièvre.

Digitized by Google

treize ans savait-il boire avec extravagance, mâcher du tabac et jurer comme le plus vulgaire des charretiers ; au surplus, ses maitres lui avaient enseigné les meilleures recettes de la filouterie.

De son côté, ce garnement, qui répondait au prénom de Rixque, se faufilait à bord des navires, courait déjà la prétentaine. Il apprit ainsi à baragouiner quantité d'idiomes, eut mainte aventure, fut d'une précoce dépravation.

Entre temps, les siens vaquaient à leurs occupations.

Ils tâchaient de remettre en vogue un cabaret mal achalandé. A cet effet, ils recrutaient, parmi les habitués du *Coin des Fainéants* et les matelots sans le sou, une vingtaine de gars. Ceux-ci moyennant rémunération venaient boire comme des éponges au cabaret à céder. Le nouveau patron — presque toujours quelque naïf campagnard avide de faire fructifier son pécule — illusionné par ces dépenses excessives, ne marchandait plus et soldait le prix fort au mastroquet astucieux.

Vadérick avait la spécialité d'attraper des moineaux; Pierre-le-Vert les colorait d'ocre et Tjuseck les vendait, comme étant des canaris très rares, aux marins crédules.

Pour fêter quelque réussite, nôtre trio avait l'habitude de se livrer à des parties dionysiaques abominables, voire mortelles.

Car, une nuit, Vadérick aveuglé par l'ivresse se noyait : son torse de colosse trapu, qui dans la marche vacillait cocassement sur des jambes cagneuses, trop courtes, coulait à pic, au milieu d'innombrables rides concentriques d'un bassin.

Quelques mois plus tard, au cours d'une rixe, le corps efflanqué de Tjuseck tomba inerte sur le sable jaune d'un bouge à marins. Il était mort, victime d'une éruption de bile, prononça un médecin de navire, étudiant le cadavre, dont les pupilles fleurs de lin très dilatées flottaient dans des sclérotiques jaunes.

Pierre-le-Vert restait abruti de chagrin et de solitude!

Désormais seul — sa compagne l'avait quitté pour des bras moins plébéiens et son épouse était morte de rancœur — pendant les jours de soleil, il s'immobilisait au parapet d'un pont

Digitized by Google

pour suivre béatement le défilé des vaguelettes dorées; les jours de pluie, il ingurgitait force gouttes.

Un midi, son fils le trouva couché sur son grabat; le croyant ivre-mort, il le secoua avec véhémence, lui pinça les narines. Pierre-le-Vert ne bougea point ! Ses yeux mi-ouverts stagnaient vitreux sous des paupières épaisses; des filets de sang coagulé poissaient les commissures des lèvres livides. C'était un cadavre !

Ce décès inopiné frappa Rixque de stupeur; toutefois, bien vite, cette stupeur se dissipa, devint de la joie à la vue des trois cents francs, découverts dans le matelas du défunt : le soir des funérailles hâtives, en humeur fêtarde, Rixque logeait au *Palais des Nymphes*, à la rue de l'Écluse.

Hélas! son héritage y fondait bien vite. Avec dépit, il constatait sa pénurie, quand un homme fit irruption dans les lieux de plaisir vulgaire qui l'abritaient.

C'était le clerc du notaire Verwest!

« Rixque, t'es millionnaire, voici le testament d'une vieille tante d'Amérique! » cria-t-il d'une voix vibrante.

Cette invraisemblable nouvelle figeait toute la compagnie.

Rixque restait affaissé sur une banquette de reps cerise, anéanti, les yeux hagards rivés au papier timbré — le testament — que lui avait passé le clerc ; en vain, ce messager miraculeux essayait-il, avec une loquacité indécente, de secouer le stupide silence de ce prétendu milieu de joie.

Mais une demi-heure plus tard on fêtait l'événement par une orgie innommable.

Au *Palais des Nymphes*, des nègres, des Chinois, des Hindous, des spécimens de la lie de toutes les races, des fripouilles de tout acabit, des ruffians de toute espèce, ivres, se trémoussaient, pêle-mêle, sympathisant au cours de sarabandes grotesques; des ennemis attendris par l'ivresse se donnaient l'accolade et des camarades ayant le vin mauvais sortirent pour se battre sous les yeux de gardes-ville qui à même la bouteille buvaient du champagne ignoblement.

A l'intérieur du bouge, Rixque trônait sur une table, l'air auguste : il se délectait à la vue de cette truandaille délirante,

Digitized by Google

fantasque dans la clarté blafarde d'un gaz parcimonieux.

Il buvait mesurément et restait ainsi le dernier debout, tandis que les tables, les banquettes, le plancher étaient jonchés de corps avachis.

Ce fut la première mais non l'ultime débauche qu'il organisa. Il aimait cependant à varier ses plaisirs!

Rixque ordonna, par exemple, les funérailles de Baron, le chien des passeurs d'eau.

Un cercueil d'acajou ouvragé de cuivre s'érigeait, monumental, sur un amoncellement de marguerites, de bleuets, de coquelicots comblant la dernière barquette d'un cortège d'embarcations qui par une belle après-midi de juin glissait sur les moires du fleuve jusqu'à Austruweel où l'ensevelissement de Baron se fit au milieu d'une énorme affluence de curieux amusés.

Un mardi-gras, Rixque louait un camion attelé de trois chevaux. Il fut transformé en riche maison de friture. Une dizaine de couples devaient y fabriquer des gaufres et les distribuer au public. Hélas! drôles et drôlesses oubliaient leur consigne et au lieu de travailler du gaufrier, batifolaient. Les fourneaux chavirèrent. La maison de friture roulante prit feu. Les chevaux terrifiés s'ébrouèrent, prirent le mors aux dents, traînant le véhicule incendié parmi les clameurs d'épouvante d'une cohue...

Un dimanche, il invita à souper au restaurant les plus débraillés d'une impasse, et quand le quart d'heure de Rabelais sonna, il avait déguerpi.

D'autres fois, il commandait le saccage d'une bastringue. Il y assistait avec une souriante impassibilité, froissant ostensiblement un billet de vingt francs pour allumer un gros havane, puis, les mains dans les poches de son large pantalon de velours mordoré, il sifflotait l'air du carillon qui s'égrenait de la haute tour de Notre-Dame.

Le lendemain de ses frasques, il allait « recevoir » chez son notaire.

D'habitude, il revenait par le *Coin des Fainéants*, y distribuait des pièces d'or aux vagabonds les plus méritoires!

Digitized by Google

Tout Anvers le connut!

La plèbe l'affectionnait sans réserve, mais la bourgeoisie qui commentait ses écarts, opinait avec mépris : « dilapider ainsi sa fortune, jeter ainsi le cher argent, pour lequel nous nous esquintons, nous nous livrons aux pires besognes. Quelle aberration ! Il est fou, ce type! »

Désormais, on le nommait : le Fou des Quais!

Lui, insoucieux du qu'en dira-t-on, poursuivait sa vie de débauche et d'excentricités!

Elle dura cinq ans!

Son notaire lui présenta le bilan de sa fortune : cinq cents francs à l'actif!

« Donnez-les moi, dit-il, ce sera bientôt la marée basse! »

Ses yeux glauques pétillaient et il fourrait pêle-mêle les billets de banque dans les poches de son large pantalon de velours mordoré.

Il passa de nouveau par le *Coin des Fainéants*, mais cette fois-ci, sa libéralité y fut chiche.

Les vagabonds n'en prirent guère ombrage ; car, il débaucha l'un d'eux, le *Kantjesdief* (le voleur de croûtes), le plus à plaindre de tous.

De sa vie, ce pauvre n'avait mangé à sa faim, insatiable, il est vrai ; c'est pourquoi le Fou des Quais l'installa à la table d'un hôtel renommé d'Anvers : les deux coudes, à même la nappe, le voleur de croûtes n'avait pas assez d'une main pour remplir sa bouche, effroyablement ouverte dans une face saurette, bouffie, poilue, dont la sueur dégouttait.

Les mets se succédaient innombrables, aussitôt goulûment avalés.

Les rares clients s'amusaient d'une goinfrerie pareille; les garçons rivalisaient d'interpellations saugrenues et de lazzi à l'endroit de ce nouvel ogre. Mais mal leur en prit. Le voleur de croûtes ne tolérait pas ces plaisanteries. Soudain, sans menace préalable, il jeta carafons, verres, bouteilles, fourchettes à la tête des serviteurs irrespectueux.

Le Fou des Quais parvint assez vite à calmer son invité, qui restait muet, avec un air d'ébahissement répandu sur son

Digitized by Google

groin rubicond. La note soldée, ils déguerpirent avant l'arrivée de la police requise par téléphone.

« Il me reste deux billets de vingt francs! » proclama Rixque plaisamment, les montrant à un groupe de portefaix, accroupis sur des sacs vides, près d'un quai.

« Qui les veut? »

Il claqua de la langue, fit une boulette de chaque billet, et tel on fait faire « apporte » à un caniche, il simula le geste de les jeter à l'eau.

A l'instant, les rustres étaient debout sur la pierre bleue du quai : leurs yeux, flambant de convoitise, fixaient le fleuve taquiné par une âpre bise d'octobre.

« Allons, qui les veut?

— !?

— Voilà! »

Cinq plouf! plouf! creusèrent l'onde, parmi des jaillissements de vaguettes verdâtres.

Le drôle ne possédait plus un sou!

Il révélait son dénuement, mais on pensait à des plaisanteries. Toutefois, bientôt chacun devait se rendre à l'évidence! Le Fou des Quais déchu fut alors délaissé par tout le monde! Comme il était dépourvu de gîte et d'aveu, deux agents voulurent l'amener.

Il protesta avec énergie et supplia de pouvoir leur indiquer son logis. Les sergots d'abord refusèrent, mais très en verve, il parvint à se faire suivre le long des quais.

C'était la nuit! Il bruinait; des rafales brusques tordirent les flammes des réverbères, apportèrent des stridences de sirènes. Le Fou, par ses propos truculents fit oublier les lieux sinistres et les argousins l'écoutaient, distraits, quand tout à coup, à un brusque tournant du rivage, ils dégringolèrent dans le courant, sous une subite et vigoureuse poussée du Fou, qui détala à toutes jambes dans la nuit...

Digitized by Google

II

Il séjourna longtemps à la colonie d'Hoogstraeten.

Non point qu'il refusât de s'amender; d'une résignation exemplaire, il exécutait toutes les corvées.

Il parlait peu, toujours méditatif, solitaire, lisait ou priait.

Son être avait subi des transformations singulières. Sa physionomie sereine et heureuse tranchait sur la vulgarité et l'hypocrisie de commande de l'ambiance.

« Il ressemble à Juzeke, disaient ses co-détenus; regardez-le avec sa barbe blonde, broussailleuse, ses longs cheveux, sa démarche lente, ses gestes onctueux. Quand il vous fixe de ses yeux limpides, un étrange trouble vous saisit.

— Vraiment, le Fou des Quais possède des dons mystérieux; une fascination extraordinaire émane de lui.

— C'est un sorcier, interrompait un pessimiste, il commu nique avec les esprits des bruyères; ne l'a-t-on pas vu « au petit marais des spectres » lever les bras en croix, faire toutes sortes de simagrées, tandis que l'Occident saignait sur les sapinières? Méfions-nous d'un pareil type : il prodigue des maléfices. »

***

Un soir d'été, quand les ombres bleues s'amassent et qu'à l'orée des bois les papillons d'or des genêts ne rutilent plus parmi les rubis des fleurs de bruyères, le Fou des Quais quitta la colonie d'Hoogstraeten.

Il fit halte aux villages. Les petits enfants s'y bousculèrent afin de pouvoir lui serrer la main; les mères attendries l'entourèrent, le quérirent à leur table, lui offrirent l'hospitalité, voulurent le combler de victuailles, mais il refusa tout, satisfait d'une botte de paille pour se coucher, d'un morceau de pain pour apaiser sa faim.

A l'aube, ragaillardi et heureux, il poursuivit sa route.

Avec ses guenilles, ses prunelles glauques d'une expression candide, il subjuguait les frustes; et, longtemps après son

Digitized by Google

départ, les villageois causaient avec mystère de cet énigmatique pèlerin d'une sérénité si prenante.

Ce fut étrange de le voir passer sur les routes, léger et gai, buvant l'air ou le soleil à pleine bouche.

Ainsi, l'âme paisible et pleine de confiance, il est arrivé en ville.

Il est d'abord allé aux quais et a causé avec les ouvriers, les frustes, ses anciens amis.

Ceux-ci ne le reconnurent plus et le chassèrent injurieusement. Mais il leur clama avec autorité :

« Je suis, moi, l'ancien Fou des Quais, le fils de Pierre-le-Vert! Regardez-moi donc! »

Il eut un geste démonstratif, enleva son large feutre mou, roidit son corps déguingandé, promenant autour de lui ses calmes yeux limpides.

Les curieux arrondirent les prunelles à la vue des cheveux blonds frisés qui semblaient un nimbe d'argent à sa tête amincie d'apôtre.

Quelques secondes de silence s'écoulèrent, puis ce fut un déchaînement de rires, d'invectives.

Mais, tout à coup, lui, d'une voix forte, fit cesser ce tumulte :

« Écoutez donc, que je vous édifie. » Il se mit aussitôt à narrer avec emphase des grivoiseries, des épisodes de ses frasques.

Instantanément, l'assistance écoutait, mordue par des souvenirs drôles. C'était donc bien l'ancien Fou des Quais, Rixque, le fils de Pierre-le-Vert, le César de la fameuse bacchanale du *Palais des Nymphes*, l'organisateur des funérailles de Baron.

Le rassemblement s'agrandit, avide d'entendre.

Soudain le Fou s'interrompit comme suffoquant ; il blêmit, des ombres voilèrent la limpidité glauque de ses prunelles ; sa voix tremblait : « Ne parlons plus de cela, amis ; les ressouvenirs de ma vie de débauche m'écœurent. Songeons plutôt au pourquoi de notre existence, à la mort, et tâchons de vivre comme des saints, sans révolte, afin de mériter les faveurs célestes... »

Digitized by Google

Puis il bafouillait, faisait des gestes effarés.

Mais la foule de se gausser, de le cribler de sarcasmes!

Il restait les bras pendants, abîmé dans une songerie vague et douloureuse. La foule se dispersa.

Alors quelqu'un sur un ton affectueux l'apostropha :

« Venez chez moi, vieil ami! »

C'était le « voleur de croûtes ».

Sans mot dire, le Fou des Quais se laissait conduire.

Le jour déclinait.

Le long de l'Escaut, les deux hommes cheminaient, silencieux, au bras l'un de l'autre. Un brouillard gris ouatait l'atmosphère; l'obscurité et le profond silence des lieux respiraient l'épouvante. Le Fou des Quais fut saisi par des angoisses; il éprouva la nostalgie de son paisible séjour à la Campine; des souvenirs de ses exploits le lancinaient et tout à coup la peur de mourir brisait son cœur.

« Où me conduisez-vous, ami? balbutia-t-il.

— Mais chez moi, répondit simplement le « voleur de croûtes ». Nous y sommes presque. »

Un chien aboya, se tut aussitôt sur un claquement de langue du « voleur de croûtes ».

« Tenez-moi maintenant par les pans de ma veste, Monsieur Rixque. »

Alors, les deux hommes, l'un derrière l'autre, s'engagèrent dans un sentier glaiseux; au bout de quelques pas, ils atteignirent une petite masure, très basse, comme écrasée sous un repli de talus où elle formait une tache bitumineuse.

Le « voleur de croûtes » frappa un coup particulier; une porte grinça.

« Entrez, ami. »

Un galetas éclairé par une lampe à pétrole attachée au plafond bas, sous un réflecteur de zinc. Avec des bouffées de chaleur des relents de cuisine indisposèrent l'odorat du Fou; le brusque passage de l'obscurité du dehors à la lumière rougeâtre le fit ciller, l'empêchant d'inventorier cet intérieur. Le maître de céans, d'ailleurs, s'empressait de le présenter à « sa chère moitié », sa Leeneke.

Digitized by Google

C'était une femme de taille moyenne, d'un âge incertain, drapée dans une robe feuille-morte. Des cheveux grisonnants, que séparait une ligne au milieu, encadraient l'ovale d'un maigre visage, fardé de hâle; les traits semblaient détendus dans une expression de lassitude qu'atténuait la vivacité candide de deux prunelles turquoises.

Elle souriait, mais sa posture trahissait de la gêne.

Le « voleur de croûtes » le remarqua, et d'une voix caressante, contrastant avec la massive rudesse de sa personne :

« Mais, ma chère Leeneke, ce monsieur c'est le Fou des Quais, ce riche dont je t'ai raconté les excentricités ; cet homme généreux qui m'a un jour amené au *Pschoor*, pour y boire et manger mon saoul. Et il se plaisait à raconter par le menu cet épisode marquant de son existence.

Le Fou des Quais cherchait à dévisager cette femme; mais elle s'était penchée vers le poêle-cuisinière, fourbissant une bouilloire de cuivre ventrue.

« Ce n'est pas cela qu'il nous faut à présent, Leeneke. » Et le « voleur de croûtes » coupait brusquement l'évocation de sa goinfrerie. « Cette bouilloire reluit assez; verses-y de l'eau et tâche qu'elle chante de suite sa chanson la plus folle! Il faut du café, et du fort, car c'est gala, ce soir! Asseyez-vous donc, ami, et dépouillez-vous de toute gêne. »

Précipitant les paroles, il allongea des tapes amicales sur le dos de son hôte, le fit asseoir auprès d'une table. Très accorte, Leeneke se mit à les servir.

Ils mangèrent avec appétit du lard et du pain noir, burent du café très chaud, puis ingurgitèrent plusieurs verres de « beste ».

Alors, le Fou des Quais rassuré formula ses projets ; sa voix affectait un mode mineur qui faisait s'endormir le voleur de croûtes, la tête couchée sur la table, mais qui captivait Leeneke; elle écoutait recueillie la loquacité de cet hôte fantasque, hors de lui-même, emporté par des soliloques éperdus.

Au dehors, c'était la nuit, les ténèbres lugubres avec le grondement sourd du fleuve que déchirait le cri aigu d'une sirène de steamer ou le pleur d'un chien famélique...

Digitized by Google

III

« Enfin, Leeneke, puisque tu le veux, nous accompagnerons le Fou des Quais.

D'un pas hésitant, la tête basse, le « voleur de croûtes » suivait le Fou et Leeneke. Des appréhensions de malheur le harcelaient ; il redoutait la brutalité des dockers.

« Il pourrait nous en cuire, car cette racaille est impitoyable, non seulement elle nous molestera, mais elle nous fera endurer un « passage à tabac » pas ordinaire. Ne recommencez pas vos prêches, ami ! »

Vainement, le « voleur de croûtes » tergiversait ; il dut désarmer devant l'optimisme de sa conjointe. Leeneke espérait les meilleurs résultats de ces prêches ; illusionnée par des songes pathétiques, où elle s'apparentait aux saintes, dont la biographie apprise à l'hospice des orphelins émouvait sa mémoire, tandis qu'accroupie sous le porche de la cathédrale, elle demandait l'aumône.

« Allons-y ! n'attendons plus, cher maître !... » Et elle insistait pour que le Fou des Quais se décidât...

... Un matin de novembre ils partirent. Le Fou et Leeneke pleins de confiance, le « voleur de croûtes », le cœur serré d'effroi.

Il faisait froid. Un hiver rigoureux s'était abattu prématurément sur la métropole. Les sans-travail se multipliaient au port, en expectative d'illusoires corvées. Ils grelottaient, transis, les entrailles vides, leurs cerveaux surexcités concevaient des projets de crimes abominables que leurs cœurs puérils réprimaient vite.

Telle était la disposition de la plupart des besogneux quand le Fou des Quais, nouveau Messie, se présenta.

« Amis, approchez, je vous prie, articula-t-il d'une voix grave, je viens vous apporter de la consolation et vous indiquer les moyens d'éviter que la détresse vous incite au mal. Veuillez donc me prêter votre attention ! »

Il s'était tu.

Digitized by Google

Une vive curiosité avait pris l'assistance; le cercle des curieux s'accrut; il s'était hissé sur un tas de planches, flanqué du « voleur de croûtes » et de Leeneke; celui-là cherchait à s'effacer, mais celle-ci affectait une attitude de dévotion agressive; elle tenait les mains croisées sur sa poitrine plate, la tête inclinée à gauche, les paupières baissées; ses lèvres remuaient; elle priait...

Les prunelles du Fou étincelaient comme des braises intensément :

« Oui, mes amis, je viens vous apporter de la consolation ! »

Avec une solennité comique, il martelait le préambule de son harangue; puis, petit à petit, son verbe se pressa, s'exalta, s'égara, devint lyrique. On eût dit une avalanche furieuse de phrases lourdes, ponctuées d'exclamations sonores, brèves, dures, dégoisées sur des modes variés, dans une incohérence de folie que soulignait une gesticulation giratoire.

Au fur et à mesure qu'il divaguait, ses yeux troubles devenaient d'une fixité terrifiante.

Le public n'écoutait plus. Un murmure confus s'éleva, troué de rires sonores.

Néanmoins, le Fou des Quais poursuivait son prêche; les mots : Dieu! ciel! pauvreté salutaire! éclataient brefs, aigus, comme des notes de piston. Des frissons convulsifs secouaient son corps maigre, crispaient sa face, agitaient sa barbe et ses longs cheveux blonds; une rage mystique l'emportait.

Le bruit de la foule redoublait, semblait le mugissement d'une houle méchante.

Soudain, une voix retentit, menaçante, formidable :

« A l'eau, un tel *zievereir* (1). »

Du coup, un silence de stupeur figea le rassemblement, les yeux effarés suivirent le « Dôme » (2), un colosse, qui avec des bousculades d'épaules se frayait un passage. Il brandissait des poings énormes, vociférait à tue-tête :

« A l'eau donc! A l'eau donc! A l'Escaut!

Il s'exaspérait au tonnerre de son organe; la fureur empour-

(1) *Zievereir*, synonyme de raseur !

(2) « Dôme », pouce en patois anversois.

Digitized by Google

prait son mufle de brute où de gros yeux saillaient en boule; ses moustaches broussailleuses, d'un blond sale et ses haillons de velours fauve complétaient son aspect patibulaire.

« A l'eau! Et avec celle-ci ! »

Il ouvrait la main droite, détendait des doigts spatulés, les écartait afin de faire voir que le pouce y manquait; ce pouce, qui à jamais avait consacré sa force d'hercule, lui avait valu son sobriquet de « Dôme »; ce pouce amputé à la suite d'une morsure que lui avait faite le champion des lutteurs yankees, pris de rage à la vue de se voir tomber par un vulgaire porte-faix.

Le Fou des Quais divaguait toujours, inconscient et blême.

Vainement, le « voleur de croûtes » le suppliait de se taire; vainement, Leeneke étreignait ses genoux, éperdue de terreur!

« Eh, bien! tu ne cesses donc pas de te payer notre tête! »

Le « Dôme » s'ébrouait et avec une brusque lancée de tête, il bondit sur le Fou, le terrassa, une seconde se pencha sur lui, puis de sa terrible main mutilée, l'agrippa par le collet, le souleva, tel un pantin, le secoua au-dessus de la multitude taciturne.

En glouglous les syllabes continuèrent à sortir du corps pantelant...

« Tais-toi donc ou tu voles là-dedans! »

Il se fit alors un bref silence. Une sauvagerie bestiale agitait le « Dôme », dilatait le prognatisme de ses maxillaires. Et de sa main gauche restée libre, il désignait le fleuve qui, à une couple de mètres du lieu, remuait ses flots sombres légèrement rougis par les dernières clartés vespérales. Puis, il déposa sa victime sur pieds, roidit avec forfanterie sa stature athlétique après avoir allongé une ruade à Leeneke qui larmoyante s'obstinait à intercéder.

Le Fou restait ahuri, abattu de ce violent ébranlement physique; néanmoins, il essayait de nouveau de discourir; mais il ne parvint qu'à bredouiller des mots aphones; la foule ricanait, le criblait de sarcasmes stupides...

Tout à coup, dans une brusque concentration de toutes

Digitized by Google

ses forces, il cria à la face de son agresseur : « Lâche ! Brute ! »

Avec la rapidité de l'éclair, le « Dôme » se rua sur lui, exhala une sorte de plainte de fauve blessé ; des deux mains il saisit sa victime et la lança au-dessus des têtes...

Dans un éclaboussement d'écume grenat, le corps décharné du Fou des Quais troua l'eau de l'Escaut, et disparut à jamais.

Le public restait là, spectateur hébété du drame qui venait de se dérouler si rapide qu'il croyait à une hallucination.

Bientôt la nuit s'épanouit frissonnante, teintée de vert pâle dans un ciel étoilé, au-dessus d'Anvers, qui somnolait, bercé par son carillon fatidique...

JEAN LAENEN.

(Ce conte est inspiré par un épisode du livre : *De Doolaar*, par LODE BAKELMANS [Wageningen, Johan Pieterse, 1904].)

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les livres. — G. Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*, Paris, Champion, 1906. — Victor Tourneur, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*. Liége. Vaillant-Carmanne (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres, fascicule XV). — Voici deux ouvrages qui se complètent utilement, bien que l'un offre un intérêt plus étendu que l'autre. M. Dottin a, en 400 pages, condensé admirablement tout ce que l'on sait maintenant sur l'extension géographique, les langues, l'histoire, les institutions et la religion des peuples celtiques. Les auteurs anciens, les travaux modernes et les sources toponymiques ont été également mis à contribution par lui, et c'est merveille de constater ce que des témoignages en petit nombre, souvent confus ou même contradictoires, un vocabulaire ou restreint ou modernisé dans les dialectes vivants, ont permis à l'ingéniosité critique de nous apprendre sur le passé d'un peuple qui a conquis jadis une grande partie de l'Europe et a balancé la puissance romaine.

L'œuvre de M. Dottin est de celles que tout le monde peut lire; car, sans sacrifier l'appareil d'érudition, il a exprimé dans une langue très claire des idées et des faits, groupés avec tact. Un index général facilitera encore les recherches dans son intéressant volume.

Celui de M. Tourneur ne se recommande pas, à un degré égal, par les qualités d'exposition et de rédaction. Mais, d'une portée plus restreinte, il offre bien son genre d'intérêt. Il est regrettable qu'il ait paru avant le *Manuel* de M. Dottin; car son auteur se fût épargné certaines constatations et certains développements désormais inutiles, et qui sont mieux en leur place ailleurs que chez lui. Son histoire de la science du celtique est, semble-t-il, consciencieuse et aussi complète que le lui permettaient ses faibles moyens d'information. Toutefois avouons que ce qu'il nous apprend sur l'enseignement des écoles monastiques de l'Ile, pendant le haut moyen âge, est en somme bien maigre; quelques noms, quelques listes de grades et

Digitized by Google

de dignités ne donnent aucune idée d'un mouvement scientifique, dont l'importance fut capitale pour la renaissance des études classiques dans l'Europe occidentale. On ne nous apprend pas d'où venaient ces moines savants, s'ils étaient de race celtique pour la plupart, les rapports dans lesquels ils vivaient avec la population indigène, l'influence qu'ils exercèrent sur celle-ci, le degré de culture moyenne, etc., etc. Sur tous ces points il y avait pourtant des données nombreuses et précises (et aussi sur l'église bretonne dont M. Tourneur ne dit rien), comme on peut le voir en lisant l'admirable ouvrage de M. Roger, dont il sera bientôt question (cent pages in-8° en sont consacrées à cet intéressant sujet). Il va de soi que M. Tourneur est mieux au fait des travaux modernes et contemporains; encore dois-je avouer qu'il ne me paraît pas avoir réussi à donner une certaine vie à son exposé de l'évolution des études celtiques jusqu'à la date présente.

***

J'ai tantôt cité le nom de M. Roger. Son livre est une thèse doctorale et a pour titre : *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin* (Paris, Alphonse Picard et fils 1905). Matière épineuse et confuse, que le savant français a admirablement débrouillée. Son livre est d'une lecture agréable, malgré l'érudition abondante dont il témoigne; il y règne aussi un excellent esprit, ni chartiste, ni confit en dévotion médiévalesque, mais pourtant éloigné de tout fanatisme à rebours; l'esprit dans lequel sont écrits trop peu de travaux historiques de ce temps sur les siècles antérieurs à la Réforme.

La thèse de M. Roger se divise en trois parties principales, selon que l'auteur envisage l'état des études en Gaule, en Bretagne celtique et Irlande et chez les Anglo-Saxons. On peut dire que la seconde et la troisième partie sont particulièrement révélatrices. En ce qui concerne la Gaule, les travaux déjà accessibles des Bénédictins, d'Ampère, Villemain, Hauréau, Littré, Renan, Thurot, etc., ne lui permettaient pas d'aspirer à autant d'originalité. Pourtant, là encore, sa critique sait être personnelle, se jouer au milieu des difficultés qu'engendre la contradiction des doctrines, mettre les choses au point et les hommes (notamment le grammairien Virgile) à leur rang. Pour le v^e^ siècle, il démontre la persistance de la culture antique, qui continue à peser sur la pensée des Sidoine Apollinaire, des Avit, des Eucher, etc.; d'autre part, l'abaissement des études, qui trouve une complicité active dans l'indifférence du clergé séculier et la haine des moines pour la tradition païenne. Au vi^e^ siècle, les avis sont partagés, et si Cassiodore tente une rénovation des études, si Grégoire le Grand les réprouve, Isidore de Séville leur alloue une

Digitized by Google

place modérée dans les préoccupations intellectuelles et morales dont ses ouvrages sont le médiocre reflet.

A cette date, un enseignement primaire s'organise en Gaule; il subsiste au VII^e siècle, mais les lettres classiques sont de plus en plus négligées; la venue des moines irlandais n'a pas eu l'importance intellectuelle qu'on est porté à lui accorder; Luxeuil ne fut pas, de 595 à 700, le centre de vie intellectuelle tant vanté. Là s'arrête le bel exposé de M. Roger. Les quelques pages qu'il consacre au VIII^e siècle et où il note un certain relèvement des études, sont volontairement sommaires. La période carolingienne est donc restée en dehors de son cadre. On peut regretter qu'il ait sacrifié l'Allemagne et surtout l'Italie, espérer aussi qu'il écrira, sur la culture classique dans la Péninsule, un volume qui sera la suite logique et nécessaire de celui qui lui a valu si dignement un titre de docteur ès lettres. Ajoutons que sa petite thèse (qui remplace la thèse latine de jadis) est consacrée à un traité du verbe dû à un certain Mac-Sulcham (*Ars Malsachani*, traité du verbe, publié, d'après le ms. lat. 13026 de la Bibliothèque nationale, par M. Roger, même éditeur). C'est un travail d'intelligente et stricte érudition.

W.

***

Henri Davignon, *Le courage d'aimer* (Paris, Plon, in-16, 1905). — Pour atteindre l'amour généreux et pur que réclame la conception élevée du bonheur, il faut une vaillance dont ne sont point capables les âmes médiocres. Les héros de M. Henri Davignon la possèdent, cette vaillance. Pourtant, ce sont des simples et des timides, mais qui tranchent par leur valeur morale sur les autres personnages plus compliqués, moins sympathiques, mais aussi humains, du roman. L'action émouvante et sobre détache une à une chacune de ces physionomies sur le fond des mœurs provinciales et campagnardes d'un délicieux coin de Wallonie. La figure séduisante de Germaine Colombier concentre l'intérêt du récit. La triste aventure où la mène l'incertitude de son propre cœur, impatient et ignorant à la fois de l'amour, s'éclaire tout à coup de la lueur d'une catastrophe, introduite dans sa vie par la mort d'un être cher. Elle prend conscience de son devoir et découvre enfin la voie du bonheur, en se confiant à l'amour vaillant d'un noble cœur qu'elle allait désespérer. Tous deux acquièrent par la douleur le droit d'être heureux. La pensée maîtresse du livre se dégage ainsi de l'intrigue avec un relief de vie et de passion saisissant. M. Davignon, dont on avait signalé ici un livre intéressant sur Molière, semble donc devoir prendre place parmi la petite troupe de nos romanciers de langue française. En se faisant

Digitized by Google

éditer à Paris, il a parfaitement compris à quel public il devait surtout demander la consécration de ses efforts littéraires.

***

Léopold Courouble, *Le mariage d'Hermance* (Bruxelles), Lacomblez, in-12. — C'est le cinquième volume d'une série qui paraît devoir être interminable, si l'auteur cède à l'invitation du public, qui a fait aux tomes précédents un accueil également empressé. On retrouve ici, avec quelques longueurs où le procédé se sent, comme il était inévitable, les qualités très personnelles d'observateur et de conteur de M. Courouble, la même émotion discrète, les mêmes scrupules de moralité et une bonne tenue d'écrivain qui, sans recherche verbale, échappe pourtant à la vulgarité des écrivains « belges » de la génération précédente. C'est du Louis Hymans ou du Leclercq, mais plus soigné et plus dégagé aussi.

***

L'Association des écrivains belges ne se contente pas — et c'est tant mieux — de pétitionner et de rédiger des cahiers de doléances. Elle se fait éditeur de livres de plus en plus nombreux et variés d'accent. Deux nouvelles *anthologies*, celles d'André Van Hasselt et de Jules Destrée, viennent de s'ajouter à une collection déjà importante. La première est due aux soins de M. Daxhelet et précédée d'une préface qu'on aurait voulu un peu plus développée. Le choix est fait avec le tact d'un homme de métier; il a son mérite propre et ne fait pas double emploi avec celui qu'a publié M. Georges Barral dans sa collection bien connue.

Parmi les récents volumes publiés sous le patronage de l'Association, il faut signaler *Histoires hantées*, de Hubert Stiernet, qui marque un progrès sérieux chez l'écrivain auquel nous devions déjà les *Contes au Perron* et d'autres récits d'une observation aiguë, d'une langue ferme et pure. Stiernet est un wallon et, comme Delattre, Garnir, Glesener, Desombiaux, Daxhelet et quelques autres, il démontre l'existence dans l'Est de la Belgique, d'un groupe déjà compact de conteurs, ayant l'accent local et le sens d'une notation artistique de nos mœurs, de nos façons de penser et de dire. Le roman provincial wallon qui, en dialecte, a trouvé des représentants ingénieux et inventifs en Salme, Tilkin et Lucien Colson, possède maintenant des représentants de langue française au moins aussi dignes de leur tâche que les écrivains donnés par la Lorraine, la Picardie et les autres provinces de la France. Il serait grand temps qu'au lieu de perdre leur peine à essayer de nationaliser chez nous

Digitized by Google

un genre dont la vogue resterait chétive, les meilleurs de ces narrateurs allassent, à Paris imposer la révélation et demander la consécration de leur talent.

M. Stiernet est l'un des mieux désignés pour cette tentative. Il a toutes les qualités d'un écrivain français; dans une de ses *Histoires*, intitulée *Fermel*, il nous prouve qu'il est capable de faire résider tout l'intérêt dans l'étude d'un caractère, abstraction faite de l'ambiance; mais le plus souvent il peint ses compatriotes de Wallonie et alors il sait démêler avec art ce qui, des tournures provinciales, de la transcription photographique des types et du langage, est conciliable avec le respect d'une certaine tradition littéraire et des habitudes d'un grand public. Qu'on se rappelle les paysanneries *accentuées* et pourtant dès longtemps acceptées, de Maupassant, de Cladel, de Fabre, de Pouvillon, de Theuriet, de Léon Duvauchel, etc. (pour ne point remonter aux paysanneries si délicieusement factices de Georges Sand). Celles de M. Stiernet ont les qualités dramatiques, la vie intense et le minimum de psychologie qu'on peut requérir de ces tableautins de la vie agreste. Le sens descriptif y est sobrement occupé, et n'était la prédominance un peu uniforme des couleurs sombres dont l'auteur forme sa palette, il n'y aurait qu'éloges à lui décerner.

***

Charles Van Lerberghe. *Pan* (Paris, Mercure de France) est un livre de prose poétique, et il est probable que dans la prochaine chronique des poètes, il sera question de cette œuvre d'une originalité forte et savoureuse.

Si nous la signalons ici, c'est en raison d'une curieuse coïncidence, à laquelle prête son thème essentiel. Le héros en est donc Pan, et ce réveil de la nature, personnifié dans le petit dieu antique, est comme la réplique d'un artiste qui pense à un jeune penseur qui est lui-même un artiste. En publiant les *Soucis des derniers Soirs*, M. Dumont-Wilden a voulu exposer quelques-uns des problèmes qui nous passionnent. On se rappelle avoir lu ici même l'un des dialogues composant ce précieux livret; il était intitulé *Les Masques*, et le dieu Pan, transporté dans les Champs-Élysées chrétiens, révélait d'étranges choses à l'âme simpliste d'une sorte de sacristain, qui faisait un voyage de découverte à travers le séjour des bienheureux. Ce même rappel de Pan figure dans un autre dialogue des *Soucis*, dialogue qui est le préambule d'un mystère ingénieusement modernisé de la Nativité du Christ. La voix, dont un récit de Plutarque nous apprend qu'elle avait annoncé à un pilote, naviguant dans l'archipel Ionien, que Pan était mort, cette voix, M. Dumont-Wilden la fait entendre aux bergers d'Arcadie, sans trop chercher à raccorder leurs

Digitized by Google

pressentiments aux avertissements célestes que, selon la tradition évangélique, reçurent les bergers de Galilée. Tout cela est d'une ingénieuse invention. Mais il est permis de croire qu'entre l'une et l'autre évocation du petit dieu d'Arcadie, il y a plus que le hasard d'un souvenir commun. Ce retour à la nature, que prône la satire spirituellement allégorique de M. Van Lerberghe, n'est-il pas sous-entendu dans l'œuvre très curieuse et un peu obscure de M. Dumont-Wilden? Celui-ci a plutôt mis en présence et en conflit les éléments traditionnels; il n'a pas cherché à soulever le voile de l'avenir. Avec la hardiesse imaginative du poète, M. Van Lerberghe, au contraire, a prophétisé le réveil énergique des conceptions naturistes et leur triomphe sur les *formes* actuellement dominantes de l'organisation sociale. C'est là un constraste suggestif autant qu'imprévu.

***

Hugo Bertsch, *Frère et Sœur*, traduit de l'allemand par M. de Komar, Paris, Perrin, in-16. — L'auteur de ce curieux livre est un ouvrier allemand de New-York, qui, un jour, sans aucun apprentissage littéraire, et, dans une véritable crise d'inspiration, a éprouvé le besoin d'écrire un roman à demi autobiographique, à demi imaginaire, un mélange singulier de ses rêves et de ses souvenirs. Publié en Allemagne, par les soins du célèbre dramaturge Adolphe Wilbrandt, ce roman y a eu, tout de suite, un énorme succès, où l'émotion n'avait pas moins de part que la curiosité : il retrouvera ce succès en France, grâce à l'excellente traduction de M. de Komar. Jamais, peut-être, on n'a décrit plus fidèlement la vie d'une famille de « prolétaires », telle qu'elle est, en réalité, et non pas telle que l'imagine le parti-pris des moralistes ou des romanciers. Et c'est sur ce fond, infiniment pittoresque et varié dans sa simplicité, que ce détachent, en plein relief, les deux figures principales du roman : deux victimes tragiques d'une fatalité sociale que leur résignation même nous fait apparaître encore plus cruelle et plus implacable. Ce qui ajoute un élément de curiosité à l'intérêt déjà intrinsèquement si grand d'un tel livre, c'est qu'un garde-convoi flamand et une humble servante hollandaise ont fait récemment leurs débuts littéraires et prouvé qu'il y avait d'étonnantes ressources intellectuelles dans ces couches de population, où l'on s'attend tout au plus à trouver des lecteurs de romans-feuilletons.

***

Jules Bertaut. *Choniqueurs et Polémistes*. 1 volume in-18 jésus, 3 fr. 50 c. (E. Sansot et Cie, éditeurs). — Voici une suite d'études originales sur un sujet qui n'avait pas encore tenté les critiques : en

Digitized by Google

une série de portraits, écrits d'une plume facile et légère, M. Jules Bertaut a esquissé la physionomie morale des principaux journalistes du temps présent. Dédaignant de s'arrêter aux personnes, c'est la *manière* de chacun d'eux qu'il a analysée, c'est leur tempérament qu'il a dégagé de leurs chroniques ou de leurs articles de polémique, nous donnant ainsi d'excellents portraits moraux des représentants les plus notoires de la presse française. Il y avait quelque courage à dire certaines vérités que beaucoup de personnes pensent journellement en lisant leur quotidien, mais que personne n'avait encore osé formuler d'une façon précise. Le livre de M. Jules Bertaut remet bien des choses et des gens à leur place. C'est une œuvre excellente de critique sincère et pénétrante.

***

G. Voos de Ghistelles. *L'autre Justice*, roman, Louis Teuveny, Paris, 1906.— Ce livre d'un compatriote, qui a l'écriture facile, le sens de l'action dramatique et des qualités de vivacité dans le dialogue et de sobriété dans le récit, est la peinture d'un état d'âme assez extraordinaire dans l'état actuel de nos mœurs, mais plutôt normal le jour où une conception plus haute de la justice sera intronisé chez nous. De là le titre et de là le drame qui vaut d'être lu.

***

G. M. Stevens. *L'écrou*, histoires de prisons, Bruxelles, Ve Larcier, in-18. Voici un petit livre, préfacé par Emile Verhaeren, et qui a son pesant de bonnes qualités littéraires. C'est, dans une langue joliment personnelle et pourtant très simple, les récits d'un fils de directeur de prison, qui a gardé nets et vibrants les tristes ou terribles souvenirs des drames dont sa timide enfance fut le témoin captivé. On ne peut dire que l'auteur ait voulu écrire une satire sociale, encore moins un réquisitoire, ni non plus qu'il soit resté indifférent à ces souffrances, à ces haines, à ces désespoirs logés dans les âmes obscurs des détenus qui furent les compagnons passifs de ses premiers ans. Il parle avec sympathie et émotion, mais sans préoccupation doctrinale, de ces hommes, victimes d'une hérédité pour la plupart, dont les bons antécédents, quelque vertu secrète ou un vif repentir font qu'ils nous apparaissent moins indignes d'affection que nous ne sommes généralement portés à le croire. Il les réintègre, en quelque sorte, dans l'humanité, au lieu de les guinder à la façon d'un Stendhal ou d'un Mérimée, exaltant dans des figures d'exception l'hypertrophie de certaines énergies humaines, jusqu'à excuser le crime comme un grandissement du moi. C'est de la littérature très humaine, très saine et très vraie. W.

***

Digitized by Google

ALBERT HOUTIN, *La question biblique au XX^e siècle.* In-8° de 300 pages. Paris, Nourry, 1906. — Ce volume fait suite à l'ouvrage sur *la Question biblique chez les catholiques de France au XIX^e siècle* (1), que nous avons analysé dans la Revue de janvier 1904. C'est le récit détaillé de l'affaire Loisy. Agitation sur la question : Existe-t-il des *erreurs* dans la Bible? — Interprétations diverses de ce mot : *erreur* ou du terme : *inspiration.* — Intervention de Loisy voulant conserver toute la doctrine catholique et toute la liberté de la critique. — Publication de son fameux ouvrage : *l'Évangile et l'Église.* — Condamnations réitérées du dit ouvrage. — Dans quelle mesure Loisy s'est-il soumis? — Répercussion des théories de Loisy en France, en Angleterre, à Rome; voilà ce que résume M. Houtin avec une parfaite connaissance des idées et des faits et une entière objectivité. Le dernier chapitre pose : « *La vraie question* », à savoir : les prétendus miracles reposent-ils *sur des témoignages suffisants* pour qu'on les puisse et doive considérer comme des *faits?* L'auteur examine à ce point de vue les récits de la « naissance virginale » du Christ et certains détails de la passion. Légende et non histoire, telle est la conclusion.

L'ouvrage de M. Houtin est non seulement une mine de renseignements utiles, indispensables, c'est un exemple de la méthode à suivre relativement à ces questions, où le raisonnement *à priori* engendre d'interminables contestations et dans lesquelles une rigoureuse méthode historique fait de suite la lumière... pour ceux du moins qui consentent à voir.

Mais qu'attendre d'esprits à ce point déformés par la superstition de la *lettre* du dogme qu'ils en arrivent à soutenir des affirmations dont rougirait le bon sens d'un enfant? L'abbé Houtin en cite de curieux exemples empruntés au P. Hetzenhauer et au P. Delattre (choisis tous deux par Pie X comme professeurs d'Écriture sainte à Rome) et cet autre tiré d'un ouvrage approuvé par les archevêques de Paris et de Rennes, et dû au chanoine Magnier, homme d'ailleurs cultivé et érudit. Il y soutient cette vieille opinion que Dieu, « à une époque inconnue, a transporté quelque part le climat, la flore et la faune constitutifs du paradis *terrestre* avec la ceinture de feu préternaturel qui en défend l'approche ».

« Qu'on ne vienne pas nous dire que toute la terre a été explorée et qu'on n'a pas rencontré le Paradis terrestre. Les pôles n'ont pas encore été visités, ni, non plus, les pics les plus élevés des chaînes de l'Himalaya dans le centre de l'Asie. Qui soutiendra que le Paradis terrestre ne se trouve pas précisément dans un vallon que

(1) Paris, Picard, 2e édition 1902.

Digitized by Google

ceignent ces monts inabordables? Catherine Émerick qui, la dernière, l'a visité et affirme y avoir rencontré Élie, dit qu'il est situé au delà des montagnes qui bornent le Thibet. Mais les hommes de notre ordre présent verront-ils jamais cette habitation primordiale de l'humanité? La ceinture de feu surnaturel qui la protège et en interdit l'entrée aux démons eux-mêmes, les empêchera toujours d'y pénétrer et leur en cacherait même la vue. C'est Énoch et Elie qui, de retour parmi nous pour leur dernière mission, pourront en décrire les merveilles et en feront connaître l'usage futur aux hommes de la dernière génération ».

Le cardinal-vicaire Respighi n'a même pas attendu que le livre eût paru en librairie pour en prohiber la lecture « *sous peine de péché mortel* ». C'est dire à quel point Rome craint la lumière sur ces questions, et à quel point cette lumière est nécessaire et sera bienfaisante.

MARCEL HÉBERT.

Digitized by Google

ÉTUDES MORALES

SUR

QUELQUES ARRONDISSEMENTS BELGES [1]

Ceci est un simple fragment d'une étude d'ensemble; on s'est borné à y suivre sur place les allures particulières d'un certain nombre de groupes composants, qui ont paru les plus caractéristiques. On pourra en déduire ce qu'une nation peut contenir de foyers particuliers, allumés, entretenus par des courants distincts, dont les uns s'apaisent, tandis que les autres peuvent, du jour au lendemain, prendre une violence imprévue. Ajoutons que nous n'avons pas eu, dans notre enquête, toutes les facilités désirables. La statistique officielle, dressée par arrondissement, ne nous apprend pas tout ce qu'il faudrait; les mélanges incessants d'une population très mobile, la variété des causes agissantes, tout cela complique singulièrement le problème. En utilisant les chiffres des affaires de police, donnés par canton, je savais aussi à quelle objection je m'exposais, en raison de l'inégalité dans la réglementation, dans la sévérité d'application, etc. C'est affaire de doigté prudent, et les

(1) La *Revue de Belgique* n'ignore pas que M. Joly, l'éminent membre de l'Institut de France, a, sur les solutions philosophiques et les questions religieuses, des vues qui ne sont pas celles de cette maison. Mais elle est très honorée de la préférence que lui accorde le criminaliste français et insère volontiers les résultats d'une enquête intéressant au plus haut point notre pays.

Digitized by Google

moyennes n'en sont pas trop essentiellement affectées. Certains tribunaux m'ont, d'ailleurs, communiqué le relevé des condamnations correctionnelles d'une année (1903) avec indication des cantons. Tout cela, avec des renseignements obtenus sur place, m'a permis d'être aussi précis qu'on peut l'être en une telle matière.

I

Prenons les trois arrondissements les meilleurs et les trois arrondissements les plus mauvais. Dans chacun de ces deux groupes sont représentées les deux races. Elles ne le sont pas également, cela est vrai, et — quitte à préciser comme il le faudra la signification exacte du fait — on doit d'abord le constater. Les trois bons sont les arrondissements de Huy, Marche et Tongres. Aux trois statistiques de 1901, 1902, 1903 ils tiennent la tête de la liste et se suivent de près dans le même ordre. Si l'on tient compte de la criminalité féminine, Huy perd un peu et laisse avant lui ses deux émules. Mais sa criminalité masculine reste la plus faible du royaume, elle oscille entre 6.5, 7 et 5 7, tandis que la moyenne de la Belgique dépasse 12.

Topographiquement, ces trois arrondissements se touchent de très près. La bande qu'ils tendent à former au-dessous ou à côté l'un de l'autre, n'est interrompue que par l'arrondissement de Liége, sur le caractère composite duquel nous reviendrons. Sans les grandes agglomérations industrielles que l'on sait, Liége mériterait sans doute d'être englobée dans la région favorisée; on peut dire la même chose de Verviers. Quoi qu'il en soit, cette partie du pays wallon, inclinant vers la région moins dense de l'est, paraît bien moins atteinte au point de vue de la criminalité légale; on peut, en effet, la compléter par des arrondissements qui, de même que les arrondissements de Liége et de Verviers, se classent parmi les assez bons, parmi ceux qui, presque toujours, demeurent au-dessous de la moyenne du pays, Hasselt du côté du nord, Dinant et Neufchâteau du côté du sud.

Digitized by Google

La supériorité du pays wallon — à cette mesure — paraît donc jusqu'ici indéniable, car parmi ces trois arrondissements privilégiés (1), celui de Tongres seul est flamand.

Allons à l'autre extrémité du tableau. Les trois plus mauvais arrondissements sont Charleroi, Bruges et Courtrai, Charleroi ne cessant jamais, à tout point de vue, d'être le pire; or, Charleroi est un arrondissement wallon, disent les Flamands, ... mais où arrive en masse la lie des régions flamandes, répliquent les Wallons. A la race flamande appartiennent, on le sait, Bruges et Courtrai. La mauvaise situation de cette race paraît donc s'accentuer encore au point de vue qui nous occupe.

Si nous prenons maintenant les arrondissements médiocres, se tenant tout près de la moyenne, ils ne modifieront pas beaucoup ce premier jugement, car ils se disséminent un peu partout. On y trouve, comme il fallait s'y attendre, les arrondissements qui comptent de grandes villes, telles que Bruxelles, Anvers et Gand. On y trouve de arrondissements agricoles, comme celui de Furnes, des arrondissements houillers, comme celui de Mons, des arrondissements semi-agricoles, semi-industriels, comme ceux d'Ypres et de Turnhout et aussi comme celui de Namur, qui devrait, si on ne tenait compte que de la dernière année, être placé résolument parmi les mauvais; car, en réunissant, cette année-là, les deux criminalités, masculine et féminine, il atteint exactement le même niveau que Bruges. Nivelles et Termonde, pays flamands, sont sur la limite entre les assez bons et les médiocres.

Pénétrons dans l'intérieur des uns et des autres et essayons de les analyser.

***

A Courtrai, nous sommes en pleine Flandre, et il semblerait que la conservation de bien des coutumes anciennes dût y entretenir du moins un esprit de régularité et de respect peu

(1) Pour avoir l'ensemble des *assez bons*, il faut, aux arrondissements wallons de Verviers, Liége, Dinant, Neufchâteau, ajouter les arrondissements flamands de Tournai, Audenarde, Malines.

Digitized by Google

propre à l'élan des penchants criminels. Les ouvriers à domicile y sont généralement plus nombreux que les ouvriers travaillant au siège de l'entreprise. Sous ce dernier rapport, le canton de Roulers fait seul exception. Au dernier recensement, les ouvriers de la seconde catégorie étaient 3,396, contre 989 de la première. A Menin, les proportions sont plutôt renversées. Les ouvriers à domicile étaient 678, contre 433 dans le canton d'Avelgem. A Meulebeke, ils étaient 1,600, contre 365; à Iseghem, 1,601, contre 930. Or, qu'à beaucoup d'égards le travail à domicile soit plus favorable au bon ordre public, c'est une vérité assez reconnue, et quelques comparaisons nous en donnent, ce semble, une confirmation sérieuse. Dans les cantons d'Iseghem et de Meulebeke les affaires de police ne dépassaient pas 7 par 1,000 habitants, alors que dans le canton de Roulers elles dépassaient 21. La différence est incontestablement de celles qui commencent à mériter quelque attention.

L'arrondissement de Courtrai est à la fois agricole et industriel. Il est traversé de part en part par la Lys, sur les bords de laquelle fleurit, des deux côtés, l'industrie linière. Les habitants vivent donc simultanément de la culture du lin, du rouissage, du teillage et enfin de la filature du produit.

La prospérité de cette culture et la prospérité de cette industrie ont subi d'assez grandes variations. En 1905, les hommes compétents étaient d'accord — des deux côtés de la frontière, en France et en Belgique — pour dire qu'elles s'étaient plutôt relevées dans leur ensemble et que la culture du lin notamment donnait en Belgique de bien meilleurs résultats.

Cette prospérité trouve son aboutissement naturel dans la fortune du chef-lieu. La ville de Courtrai a 35,000 habitants. Un des principaux notaires de la ville me dit qu'on y compte au moins soixante millionnaires, que la culture demeure rémunératrice, que le propriétaire du sol touche de bonnes rentes, que le fermier fait ses affaires et n'a plus guère aujourd'hui d'arriéré, mais qu'enfin les grosses fortunes viennent surtout de l'industrie. Aussi fonde-t-on assez souvent des usines nouvelles.

Digitized by Google

La situation de la classe ouvrière est moins bonne et elle ne paraît pas se ressentir pour sa part, autant qu'il serait juste, de l'amélioration des conditions économiques. La population agricole se décompose en deux groupes, le groupe stable et le groupe instable. Le premier travaille beaucoup, gagne peu, manque de beaucoup de choses, commence à peine, dans les fermes, à manger de la viande à midi. Le second gagne de temps en temps de plus gros salaires, remplit comme il peut les intervalles de chômage par des travaux de terrassement. Finalement, les deux sont pauvres. Pauvres également sont les ouvriers d'industrie. Le maçon gagne 35 centimes par heure; le peintre en bâtiment, 35 centimes; l'ouvrier d'usine, 3 francs par jour au maximum. A Courtrai, un habitant sur six est ou hospitalisé ou inscrit au bureau de bienfaisance (1).

Dans ce milieu populaire, fort éprouvé, à ce qu'il semble, par les difficultés de la vie et surtout par la difficulté de payer un logis convenable, il ne manque pourtant pas de gens courageux qui réussissent à s'élever de quelques degrés. La femme y est vaillante, et c'est encore elle, me dit-on, qui soutient le mieux ce qu'il y a de bon dans la population (2). J'ai cité plus haut le trait de ce pauvre ouvrier de Courtrai qui, ayant sacrifié les 10 francs que sa femme gagnait à la fabrique, en fut récompensé par un petit surcroît de bien-être domestique. Les efforts faits par une élite d'ouvriers pour profiter du concours des sociétés d'habitations à bon marché, ne sont pas moins touchants. Un membre très actif des trois sociétés qui opèrent au chef-lieu me dit : « En 1904, nous avons donné 112 certificats pour suppression de droits d'enregistrement à des ouvriers qui avaient acheté des pièces de terre et qui entreprenaient eux-mêmes la construction, en empruntant à la société; en trois ans, nous n'avons eu qu'une seule expropriation. »

Il faut croire cependant que la région est une de celles où

(1) Lequel, à la vérité, est très riche et de ses rentes et de la subvention de la ville.

(2) Aussi, très mal placé dans la criminalité masculine, l'arrondissement regagne-t-il neuf rangs dans l'échelle de la criminalité féminine.

Digitized by Google

l'élite se contente de jouir pour elle des avantages qu'elle a conquis : les autres retombent un peu plus dans leur misère et dans ce que leurs habitudes ont de fâcheux. Aussi croit-on pouvoir compter environ deux cents déclassés dont l'action laisse grandement à désirer. Pour une ville d'importance moyenne, c'est un contingent auquel il y a lieu de prêter attention. Les classes élevées font la charité, et elles ajoutent quelque chose à ce que fait — avec autant d'inconvénients peut-être que d'avantages — la bienfaisance bureaucratique. Il ne paraît pas qu'elles comprennent assez leur devoir de patronage; et des esprits clairvoyants estiment qu'elles se laissent trop entraîner par le souci de l'intérêt actuel sans s'élever à une intelligence suffisante des périls de demain.

Si, en effet, les anciens sont encore imbus des idées de travail et de résignation, la jeunesse ne gagne pas. Elle devient moins religieuse, plus dépensière, plus prompte à abandonner la maison paternelle, même avant le mariage. L'alcoolisme proprement dit n'est pas trop développé; mais la consommation de la bière y est « énorme » (et c'est un Belge qui prononce le mot); aussi, avec la vie de cabaret, finit-elle par produire les mêmes résultats. Le revers de la médaille se présente donc partout sous les mêmes traits : épargne de longs mois consommée en un jour de bombance, ébriété, relations prématurées et illicites entre jeunes gens des deux sexes, jalousies, rixes, violences. C'est là, je l'ai dit, le caractère du pays flamand : il est très fortement accusé sur les deux rives de la Lys.

Sans doute, quand on va dans les cantons plus ruraux, les défauts s'atténuent, sans disparaître, et les qualités, si elles ne s'affinent pas beaucoup, gardent encore cette solidité qui leur donne même une apparence de dureté. En temps de semaine, nul n'y perd de temps. Toute famille y a son lopin de terre, toute jeune fille y fait de la dentelle. La pratique religieuse y est, on peut le dire, universelle; mais l'abus de la boisson y est encore, dans une trop large mesure, un artisan de dégénérescence et de brutalité.

Dans le canton de Roulers et surtout à son chef-lieu, règne

Digitized by Google

en grand le travail du tissage et de la filature. Les patrons de Courtrai envient, je crois, à leurs concurrents de Roulers l'âpreté au travail et la résignation de leurs travailleurs, peu payés, mais ne chômant pas le lundi et ne faisant pas grève. De Roulers même on m'affirme que les ouvriers « subissent l'ascendant du patron » avec une docilité remarquable et que, malgré les offres séduisantes du « parti ouvrier », ils considèrent en masse les socialistes « comme une coalition d'hommes irréguliers, violents et capables des derniers excès ». Une population si courageuse, où la natalité ne cesse d'être en progrès, où les engagements sont stables, où l'esprit religieux se maintient, où le prêtre est remarquablement bien vu, où, sous la pression de l'opinion, tous les instituteurs, quels qu'ils soient, doivent apprendre aux enfants le texte du catéchisme, mériterait qu'on l'aidât davantage à pratiquer la prévoyance, en commençant par la lui rendre possible. A ma question « les classes riches et élevées exercent-elles leur devoir de patronage? » on me répond : « elles sont indifférentes et les patrons ne voient pas d'un bon œil les associations ouvrières fondées par les chefs des catholiques ». On ajoute : « la lutte et l'esprit de concurrence sont destructifs de l'ancienne probité (1) ».

Ce n'est cependant pas le canton de Roulers qui pèse le plus sur la criminalité de l'arrondissement. Il est deux autres cantons qui, à eux seuls, suffiraient à le maintenir au rang si peu flatteur qu'il occupe : ce sont les deux cantons frontières de Menin et de Mouscron. Dans une année où les autres cantons accusaient 7 ou 8 affaires de police par 1,000 habitants, où Courtrai même n'en avait que 13, Menin en présentait 22 et Mouscron tout près de 40.

A Menin, le faubourg dit « les Barraques », tout à fait sur la frontière, ne comptait, il y a vingt ans, que quelques centaines d'habitants : il en compte aujourd'hui 4,500. Plus de deux cents communes belges y sont représentées par des familles qui sont venues s'y installer... apparemment parce

(1) Il y a bien des endroits où on pourrait le dire, mais où on a cessé sans doute de le remarquer et de s'en étonner, comme ici.

Digitized by Google

qu'elles ne prospéraient guère au pays natal. Aussi l'attention des pouvoirs publics a-t-elle été attirée plus d'une fois sur cette population flottante et sur la misère qu'elle donne à secourir à la bienfaisance du pays. Un rapport du Sénat insistait (en 1901) sur les charges urbaines créées à certaines communes frontières par l'obligation où elles sont de donner l'assistance à des indigents d'origine belge non secourus en France (où ils vont travailler pendant le jour) et qui ne se soucient pas de retourner dans leur commune d'origine (1). « C'est ainsi, dit l'auteur du rapport, que la ville de Menin a vu, dans l'espace de dix ans (de 1889 à 1899), les dépenses de la bienfaisance publique s'élever à l'énorme somme de 1,519,280 francs. Ces frais arrivent à dépasser plus du quart du budget, et cependant l'administration de la commune est réduite à ne point distribuer même le strict nécessaire. »

On peut en dire à peu près autant à Mouscron, dont le centre principal compte environ 22,000 habitants et où les 4/5 des ouvriers — en chiffres ronds, 5,000 — vont travailler aux usines de Roubaix et de Tourcoing. La situation de ces ouvriers ne devrait cependant pas être mauvaise ; car ils bénéficient à la fois — nous l'avons vu — des salaires plus élevés de la France et des prix plus bas des denrées de la Belgique. La chose est si vraie que Mouscron loge de trois à quatre cents Français, restant Français, conservant en France leurs droits civils et politiques aussi bien que leurs occupations, mais venant profiter des habitations à bon marché de la Belgique. Or, me dit le commissaire de police de Mouscron, cette population là est bonne.

D'autre part, les travailleurs belges qui vont travailler dans le département du Nord sont, en général, de bons ouvriers quand ils travaillent. Le même fonctionnaire connaît bien cependant et ne cache pas les inconvénients de ce système de va-et-vient. D'abord les enfants sont bien abandonnés à eux-mêmes et ils donnent assez de tracas à la police par leurs

(1) La loi du 27 novembre 1891 impose les secours de la bienfaisance publique à la commune sur le territoire de laquelle se trouvent les indigents au moment où l'assistance est nécessaire.

Digitized by Google

maraudages et leurs petits vols. Le clergé se plaint qu'on ne puisse les retenir à l'école au-dessus de dix ans et demi — autant dire qu'il n'y a point de véritable instruction primaire. Aussi est-on souvent obligé d'en mettre quelques-uns à la disposition du gouvernement pour être placés dans une école de bienfaisance. Malgré ces épurations périodiques, il en reste beaucoup qui manquent d'intelligence, par suite de l'incurie des parents ou de la dégénérescence alcoolique. Ceux-là, on a de grandes chances de les retrouver prématurément parmi ces hommes usés dont la bienfaisance publique a tant de peine à venir à bout. Aussi ne suis-je pas étonné quand la police me dit que, du 1er janvier au 15 août 1905, elle a dû envoyer cinq cents adultes dans les établissements de mendicité. Il y a des œuvres cependant : une bonne moitié est fondée et dirigée par le clergé dont on accepte la bienfaisance et l'esprit d'organisation; mais ceux qu'on aurait le plus besoin d'atteindre sont toujours ceux qui se dérobent le plus.

Au milieu de ces déclassés — qui se sont déclassés sur place — apparaissent les fraudeurs; non pas que la Belgique, où tout, en général, est à bon compte, ait intérêt à frauder chez elle et pour elle; les maîtres fraudeurs habitent en France où se font leurs plus grosses opérations; mais le personnel dont ils usent se recrute, pour une bonne part, parmi les habitants de Mouscron et de Menin. Il comprend une centaine de gens venus de Gand, de Liége et qui font continuellement la navette. Parmi eux, se glissent encore des hommes qui, suivant l'expression du commissaire : « Se disent fraudeurs » et sont pires que des fraudeurs : ce sont simplement des repris de justice et des épaves de bandes internationales. Il ne faut pas s'étonner enfin si, depuis quelque temps, s'est établi dans un tel centre un nid d'anarchistes, ayant choisi pour lieu de ralliement un cabaret dénommé *Aux temps nouveaux*. Il est douteux que ces temps nouveaux tiennent à se signaler par plus de travail et par plus de probité.

Tel est, au point de vue criminel, l'arrondissement de Courtrai : ce sont surtout les cantons de Menin et de Mouscron qui lui font une réputation imméritée. On ne sera pas

Digitized by Google

surpris que le tribunal d'où relèvent ces cantons soit de ceux qui ont à juger les plus fortes proportions de récidivistes (il a 9.1 récidivistes, contre 8.3 primaires). On ne s'étonnera pas davantage qu'il semble être celui qui, pour les sursis à accorder, choisisse la période la plus longue, soit cinq ans : il n'a sans doute que très peu de confiance dans le personnel que la sélection à rebours de la frontière fait comparaître devant lui.

***

Quand on jette un premier coup d'œil sur le classement que la statistique judiciaire de la Belgique fait de ses divers arrondissements, on est surpris de voir l'arrondissement de Bruges aussi mal placé. Quand on regarde de plus près la composition de l'arrondissement même, on ne tarde pas à soupçonner qu'il doit être, lui aussi, compromis par un de ses cantons; et aussitôt ce canton se laisse aisément deviner, c'est celui d'Ostende; il est non moins cosmopolite que ceux de la frontière terrestre du premier arrondissement, mais d'un aspect tout autre. Si l'on s'adresse à l'un des magistrats du parquet, il vous répond tout de suite que sans la ville d'Ostende et sans les nouvelles stations balnéaires qui se multiplient dans le voisinage, le tribunal de Bruges risquerait bien de chômer. Regardons-y cependant de plus près : car cette apparence a besoin d'être éclaircie et complétée.

Les chiffres de condamnations de police en 1902 et 1903 s'accordent pour établir un certain classement. Les cantons les mieux placés sont ceux de Ruysselede, Thourout, Thielt, Ardoye — formant éventail au sud et au sud-ouest de Bruges, pays flamand par excellence, où l'esprit de famille est respecté, où les naissances illégitimes sont rares et diminuent d'année en année, où le travail à domicile est prépondérant (1). Il y a par malheur la grande ombre qui se projette sur le tableau avec l'ivresse et tout ce qui s'ensuit. Malgré cela, les affaires de

(1) Je relève : à Thourout 1,072 ouvriers à domicile, contre 354 travailleurs au siège de l'entreprise; à Thielt 1,708, contre 488; à Ruysselede 849 contre 76; à Ardoye 683, contre 155.

Digitized by Google

police qui, dans l'ensemble du royaume, étaient d'environ 23 ou 24 par 1,000 habitants, oscillaient, dans ces quatre cantons, entre 6 et 7, ce qui est une très honorable moyenne.

La proportion se relevait à 18 dans le canton de Ghistelles, voisin de celui d'Ostende. Il se relevait encore un peu plus dans les cantons de Bruges, où il flotte entre 19 et 21. A Ostende, enfin, on le trouvait à 38 et à 42. On voit quelle est l'importance de la différence.

Par une faveur toute particulière (1), j'ai pu obtenir, pour 1903, cette analyse, par cantons, des condamnés correctionnels que la statistique officielle n'a point donnée jusqu'ici. En somme, et malgré quelques différences de chiffres inévitables parmi les composants d'un même groupe, ce classement peut presque se superposer à celui de la police : les trois groupes coïncident. Le groupe le meilleur (je les énumère dans l'ordre de criminalité décroissante) est bien, ici encore, celui qui comprend Thielt, Ardoye, Ruysselede et Thourout; le deuxième est composé de Ghistelles; le troisième, des cantons de Bruges; le quatrième et dernier, d'Ostende. Le canton de Thielt donne un coefficient de 4.40; à Bruges, nous montons à 8.25, ce qui est très inférieur à la moyenne du royaume (12, en cette année 1903). Ostende atteint 16.50. C'est donc bien là qu'est la population compromettante par excellence, et si on la séparait du reste de l'arrondissement, celui-ci regagnerait vite un rang des plus honorables.

Ce qu'est cette population d'Ostende, chacun s'en fait aisément une idée... générale, et cette idée, quoique confuse, a bien des chances de ne pas être décevante. Celui qui veut obtenir des renseignements plus précis a bien de la peine à s'en procurer. Il se heurte de tous côtés à un mutisme qui a bien l'air d'être officiel et commandé. Les différentes autorités auxquelles il s'adresse se renvoient l'une à l'autre le questionneur indiscret; et les hommes résidant, au moins pendant une saison, confessent que l'on cache systématiquement (comme à Monaco) bon nombre de scandales de nature à discréditer la

(1) De M. Schramm, substitut.

Digitized by Google

station. Il est cependant bien des misères qu'on ne songe point à nier, escroqueries exécutées par des gens bien habillés, vols dans les cabines, entôlages, recels, indélicatesses courantes de la domesticité flottante, et ainsi de suite. De toute façon, le total est là.

Dans le reste de l'arrondissement, la population paraît avoir un fond d'honnêteté et un fond résistant. Un instant, la construction du canal de Bruges à la mer a amené environ deux mille travailleurs venant de partout, de Belgique, de France, d'Italie,... de Dalmatie! Voici comment on décrit cette armée de passage : « Les salaires étaient plantureux; une bonne partie s'en perdait au cabaret, malgré l'interdiction de vendre des liqueurs alcooliques sur les chantiers ou à proximité du travail; à cette époque, il pleuvait des procès-verbaux pour contraventions aux lois et règlements de police, ivresse publique, tapage nocturne, heures de fermeture de cabarets, injures et, en somme, toute la lyre. » Mais l'honorable commissaire d'arrondissement qui veut bien me documenter ajoute : « Les mauvais et démoralisants exemples de leurs collègues étrangers n'ont pas eu grande prise sur les ouvriers flamands qui rentraient chez eux tous les soirs. Le hameau de Brugge, annexé depuis des années à Bruges, organisé, au point de vue de la police, de l'éclairage et des autres services publics, comme le reste de la ville, est rentré bien vite dans l'ordre et dans la tranquillité; l'on ne se douterait pas à l'heure présente qu'il était, il y a quelque temps, une fourmilière d'ouvriers ivres... En résumé, la construction du port n'a pas eu de conséquences malsaines pour la population (stable) de l'arrondissement : au moins les conséquences ne s'en font-elles plus sentir. »

Si la région n'a pas beaucoup perdu au contact passager de ceux qui avaient ainsi envahi ses chantiers, elle paraît perdre davantage au contact prolongé de ceux qui, trouvant les salaires du pays trop bas, vont chaque été travailler en France. Cette émigration périodique et temporaire va, me dit-on, exercer bientôt une influence déprimante sur la moralité des ouvriers du canton de Thourout. Ce sont pour la plupart des

Digitized by Google

jeunes gens heureux d'échapper pour quelques mois à la tutelle paternelle ; ils gagnent gros, dépensent en orgies une partie de leurs bénéfices ; puis, rentrés chez eux, ils vivent oisifs avec les restes de ce qu'ils ont gagné pendant l'été. Jusqu'à présent toutefois, ajoute l'honorable et distingué fonctionnaire, la situation du canton de Thourout est bonne (1). « Il n'a d'ailleurs dans ses habitudes et dans ses mœurs aucun trait de ressemblance soit avec Furnes, soit avec Ypres. On ne saurait mieux le comparer qu'au deuxième canton de Bruges. »

Les cantons de Bruges — partie urbaine, partie rurale — mériteraient une monographie particulière. A certains points de vue, je l'avoue, il y a un médiocre intérêt pour le lecteur à savoir comment Zedelghem diffère de Oostkerke ; cependant, n'est-ce pas là le seul moyen de voir sûrement si certaines actions spontanées qui ont jadis créé des différences les ont maintenues et comment elles les modifient par une série de réactions où ne paraît point tant régner la fatalité des grands courants « criminogènes » ou autres par lesquels on prétend tout expliquer ?

Remarquons d'abord que la partie rurale de l'ensemble des trois cantons présente une proportion d'accusés correctionnels un peu plus forte. Ceci est assez rare pour mériter d'être noté. Il ressort également de la statistique que la plus mauvaise fraction de cette partie rurale s'étend au nord, du côté de la frontière hollandaise. Les érudits belges affirment que la population de cette région septentrionale est d'origine saxonne, tandis que la population de la région méridionale est d'origine franque. Ils l'affirment si hautement que je suis obligé de leur croire de très bonnes raisons et des données très convaincantes. Quoi qu'il en soit de ces lointaines origines, les renseignements que l'on recueille sur l'état actuel des deux descendances concordent assez bien. Au point de vue des mœurs et de l'esprit de famille, me dit l'autorité administrative, les différences sont remarquables. Le premier canton (partie centrale et environs immédiats de Bruges) se compose d'une

(1) Moins bonne (en 1903, tout au moins) avec ses 6.23 condamnés par 1,000 habitants que celle de Thielt (4.60), de Ruysselede (5.60) et Ardoye (4.64).

Digitized by Google

population laborieuse, économe, de mœurs généralement irréprochables et très religieuse. Une grosse partie du deuxième canton ne diffère pas beaucoup du premier (1). Mais du moment que l'on quitte les terres légères et la petite culture, pour monter dans la zone poldérienne où la grande culture est en honneur, on constate d'autres tendances : moins d'ordre, plus de besoins, un esprit plus turbulent et moins de goût pour le travail. Ce troisième canton a toujours été réputé comme le moins moral, le plus remuant, le plus paresseux de tous. Il est vrai que les stations balnéaires y sont nombreuses. Beaucoup d'ouvriers des communes voisines y travaillent, les fermiers s'y rendent fréquemment au marché, pendant la semaine, aux fêtes, le dimanche, et la vie de luxe qui s'y étale, la vie facile que l'on y mène pourrait bien avoir quelque influence sur le caractère des habitants du canton (2).

Un des premiers notaires de Bruges m'a complété cette vue d'ensemble par quelques-uns de ces détails dans lesquels ses fonctions lui donnaient une compétence particulière. L'intérêt de ses réponses tient surtout à ce qu'elles font voir une certaine évolution graduelle et quelque peu accidentée. Bruges rurale, me dit-il, comprend deux parties, la partie sud et la partie nord. La première se compose de terres légères, formées elles-mêmes de bois défrichés, petites fermes, petites cultures, aux mains de paysans laborieux, économes, ayant fini par avoir quelque argent, mais restés simples, ignorant le français, de forte natalité, de mœurs plus douces (malgré le braconnage) que celles de la Flandre en général, et enfin plus religieux. Ces humbles cultivateurs ne sont cependant pas restés dans la routine individuelle. La confiance même qu'ils témoignent à leurs curés les a amenés à organiser ces unions professionnelles, objet de l'admiration et aussi un peu de l'envie des socialistes. La seule commune de Zedelghem (qui a environ

(1) On y trouve cependant la station balnéaire de Blankenberghe, mais celle-ci est beaucoup moins cosmopolite. Au commencement de la saison, le curé prend soin de bien avertir ses paroissiens de tous les dangers contre lesquels ils doivent se prémunir eux-mêmes.

(2) A rapprocher de ce que j'ai dit de la Normandie dans *La France criminelle*.

Digitized by Google

5,000 habitants) a constitué à elle seule deux unions professionnelles agricoles, deux institutions de crédit agricole et trois sociétés d'assurance contre la mortalité du bétail.

La seconde fraction a des terres plus riches partagées en grosses fermes. Ceux qui les cultivent sont presque des messieurs, parlant le français, buvant du champagne, donnant à leurs enfants une éducation secondaire et, au fond, assez sceptiques. Ils sont devenus moins riches que leurs terres, parce qu'ayant trop bien vécu, ils ont épuisé leurs réserves et ne les ont plus retrouvées au jour du besoin. Les choses cependant ont quelque peu changé depuis plusieurs années, et cela pour deux raisons. D'abord, en maints endroits, les fils de ces imprudents se sont laissé instruire par l'épreuve, ils sont devenus plus travailleurs et plus sages que leurs pères. D'autre part, des gens du sud y sont venus avec leurs gros sous accumulés : ils ont acheté à des prix avantageux pour eux des terres que plus d'une déconfiture obligeait de vendre, et ils ont ramené avec eux des habitudes plus patientes. Aussi un changement sensible, paraît-il, est en train de s'y opérer. Il contribue sans doute à l'amélioration signalée dans l'arrondissement tout entier, car de 1901 à 1903 la proportion des hommes condamnés en police correctionnelle y est tombée de 19.2 à 18 et à 14 par 1,000 habitants.

(*A suivre.*) H. JOLY (de l'Institut).

Digitized by Google

LE PROGRÈS RELIGIEUX AUX ÉTATS-UNIS [1]

II

Il est intéressant de constater que, aux États-Unis, même les catholiques ne sont pas restés étrangers au rapprochement des Églises. Sans doute, ils ont généralement soutenu la liberté religieuse, quand ils étaient en minorité et particulièrement au sein des peuples protestants. Toutefois, en Amérique, ils ont été plus loin et, par leur franche attitude dans les questions sociales aussi bien que religieuses, ils ont réellement constitué une variété américaine du catholicisme romain.

L'Église catholique.

Le premier trait du catholicisme américain, ou — si on préfère cette expression — de l'américanisme catholique, c'est le désir de s'entendre avec les autres confessions religieuses pour la réalisation des objets communs à toutes les religions, — ce qui implique une tolérance et même des égards réciproques. — Sans remonter aux colonisateurs catholiques du Maryland qui, dès 1649, proclamaient la liberté de toutes les Églises chrétiennes « afin, disait leur charte, d'assurer les bienfaits de la liberté et de la charité réciproques parmi les habitants », il est certain que les prêtres américains ont entretenu de tout temps des relations confraternelles avec les ministres des autres

(1) Voir la *Revue de Belgique* de mai 1906.

Digitized by Google

sectes. C'est ainsi qu'en 1830, lors de l'ordination de Ezra Stiles Gannett dans une église *unitaire* de Boston, nous voyons un ministre catholique assister officiellement à la cérémonie, présidée par Channing (1). Cette tendance a atteint son point culminant au congrès de Chicago, où le cardinal Gibbons n'a pas hésité à saluer en ces termes les ministres protestants, juifs, mahométans, bouddhistes et même païens présents à l'ouverture des travaux : « Si nous ne pouvons nous accorder sur les matières de foi, je rends grâce à Dieu qu'il y a du moins un terrain sur lequel nous pouvons nous trouver unis : celui de la charité, de l'humanité et de la bienveillance réciproques (2). » Et, dans la dernière séance, l'ancien président de l'université catholique de Washington, Mgr Keane, en dissertant sur la religion de l'avenir, disait à son tour : « En nous regardant les uns les autres dans les yeux, nous avons reconnu que la condition indispensable pour réaliser l'unité dans la vérité, c'est d'écarter tout esprit d'hostilité et de suspicion, afin de nous rencontrer sur une base de sincérité et de charité réciproques (3). »

Un second trait, après la tolérance, c'est le patriotisme, l'acceptation nette et sincère des principes qui sont à la racine de la Constitution américaine, y compris la séparation de l'État et des Églises (4). Dès l'origine, l'Église catholique s'est attribué la mission d'*américaniser* les émigrants de sa confession, quelles que fussent leur langue et leur race. « J'ai appelé l'Amérique — disait l'archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland — la nation providentielle. Comme je crois que Dieu règne sur les hommes et les nations, je crois aussi que la République des États-Unis a une mission divine à remplir. Cette mission consiste à

(1) W. C. GANNETT, *Ezra Stiles Gannett, a Memoir*. Boston, 1875, p. 74.

(2) BARROWS, *World's Parliament of Religions*, t. I, p. 80.

(3) BARROWS, *id.*, t. II, p. 1331.

(4) F. BRUNETIÈRE, *Le Catholicisme aux États-Unis*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1898.

Digitized by Google

préparer le monde par l'exemple et l'influence morale au règne de la liberté humaine et des droits de l'homme (1). » — « Le gouvernement des États-Unis, disait de son côté le P. Hecker, est préférable, pour les catholiques, à toutes les autres formes (2). »

Un troisième trait c'est l'importance primordiale attachée à l'*action,* présentée comme la forme supérieure de la piété : « Notre siècle, écrivait Mgr Ireland, n'est pas un siècle de martyrs, d'ermites, de moines. Ce ne seront vraisemblablement plus les types de la perfection chrétienne.— Le sermon par excellence que les catholiques doivent prêcher aujourd'hui est le sermon de l'action laïque (3). »

Rien de plus instructif que le discours prononcé au congrès de Chicago par Mgr Keane *contre* la pauvreté : « Je voudrais tracer une distinction entre la pauvreté et le dénuement. Le Christ a dit : « Heureux les pauvres », mais il n'aurait jamais qualifié ainsi des gens dénués de tout (4). » Le vénérable prélat disait encore : « Les grandes questions de l'avenir seront des questions sociales, concernant l'amélioration du sort des multitudes populaires. — Il est d'une importance capitale pour l'Église de se ranger constamment et avec fermeté du côté de l'humanité et de la justice à l'égard des masses (5). » — Il ne faut, dès lors, pas s'étonner si, lorsque Rome eut lancé un décret d'excommunication contre les Chevaliers du Travail, le cardinal Gibbons s'interposa avec 70 évêques américains sur 76, si bien que le Pape dut suspendre l'exécution de la mesure.

Dans le même courant d'idées, un esprit religieux de haute valeur, le P. Hecker, a fondé à New-York la Compagnie des Paulistes, un ordre essentiellement mili-

(1) Jules Tardivel, *La situation religieuse aux États-Unis.* Paris, 1900, p. 51.

(2) Idem, p. 53.

(3) *Ave Maria*, du 22 juillet 1899.

(4) Bonet Maury, *Congrès des religions*, p. 219.

(5) Brunetière, article cité, p. 165.

Digitized by Google

tant, mais dont toute l'activité est dirigée vers l'amélioration morale et matérielle autant que vers l'évangélisation des classes laborieuses.

Ce religieux, qui est peut-être la plus grande figure du catholicisme américain, ne s'était converti à l'Église romaine qu'après avoir passé du protestantisme au transcendantalisme. Entré dans l'ordre des Rédemptoristes, il en avait été solennellement exclu, en 1857, pour être venu à Rome solliciter, sans l'aveu de ses supérieurs, l'autorisation d'instituer une branche spéciale de l'ordre à New-York. Mais Pie IX le releva presque aussitôt de sa condamnation et l'autorisa à fonder en Amérique un ordre nouveau, la Congrégation des Paulistes.

Les membres de cette corporation devaient se tenir constamment prêts à servir la cause du progrès religieux et moral, tantôt par l'exercice du ministère paroissial, tantôt par la prédication, les conférences, les publications, voire le journalisme. « C'est, disait le P. Hecker, parce que l'Église n'a pas fait son devoir qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme, de tempérance, etc... Elle pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels, tels que la prière, la pénitence, l'eucharistie et les autres sacrements; il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des sacrements terrestres (1). »

C'est précisément ce désir de mettre davantage le devoir religieux dans l'action qui a amené les catholiques américains à accueillir avec joie — l'aurait-on cru ? — la proclamation de l'infaillibilité papale. Désormais le dogme, c'était l'affaire du Pape; il n'y avait plus à s'en préoccuper : « La définition du Vatican, écrivait le P. Hecker, nous donne toute liberté de tourner notre attention vers d'autres objets et de cultiver d'autres vertus... Nous allons mettre en pratique la partie positive de la religion (2). »

(1) Bargy, *Religion aux États-Unis*, p. 178.
(2) Bargy, *id.*, p. 197.

Digitized by Google

Un quatrième trait, qui résume un peu les trois autres, c'est la ferme intention de marcher « avec le siècle », de réconcilier l'Église avec la culture moderne : « Nous, les Américains, écrivait Mgr Keane, nous croyons, dans la simplicité de notre cœur, que nous ne saurions trop étroitement sympathiser avec les idées du siècle où la Providence nous a fait naître (1). »

Mgr Ireland disait, de son côté, dans un discours prononcé à Baltimore : « Notre travail est dans le présent, non dans le passé. C'est une erreur de vouloir mieux comprendre le XIII^e siècle que le XIX^e... Le monde est entré dans une phase toute nouvelle. Le passé ne reviendra pas ; la réaction est le rêve de ceux qui ne voient pas et n'entendent pas ; qui, entièrement oublieux du monde vivant derrière eux, vont s'asseoir aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne se rouvriront jamais (2). »

On conçoit la défiance et même l'indignation que de pareilles déclarations ont suscitées parmi les partisans de l'ultramontanisme, et, en particulier, chez les jésuites, les adversaires naturels de tout mouvement libéral aussi bien en politique qu'en religion. Sous le stimulant de leurs dénonciations, Rome finit par s'émouvoir. Une première attaque dirigée contre l'américanisme fut l'injonction d'établir partout aux États-Unis des écoles confessionnelles, en concurrence avec les écoles publiques dont l'Amérique est si justement fière. Il y eut grand scandale en Europe, quand on apprit que non seulement Mgr Ireland se refusait à combattre ces dernières, mais encore que, sur plusieurs points de son diocèse, il avait appliqué à des écoles confessionnelles le régime des écoles publiques. L'éminent prélat s'en tira pour cette fois ; mais on lui enjoignit de ne plus recommencer (3).

(1) BRUNETIÈRE, article cité, p. 167.
(2) TARDIVEL, *Situation religieuse aux États-Unis*, p. 56.
(3) TARDIVEL, *id.*, p. 171 et suiv.

Digitized by Google

Quelque temps après la mort du P. Hecker, parut un récit de sa vie, dû à la plume d'un de ses disciples, le P. Elliot. L'ouvrage, que précédait une préface de Mgr Ireland, contenait une apologie très nette de l'américanisme. Dès que la traduction française par l'abbé Klein eut paru à Paris, en 1898, elle fut prise à parti par différents membres de la Société de Jésus, notamment par le P. Delattre et le P. Maignen. Le pamphlet de ce dernier contenait de telles attaques contre l'épiscopat américain que l'archevêque de Paris refusa l'*imprimatur*; mais l'auteur fut plus heureux à Rome même. Sur la plainte de Mgr Ireland, Léon XIII commença par déclarer confidentiellement qu'il n'y était pour rien et qu'il désapprouvait l'octroi de l'*imprimatur*; mais, quelques semaines plus tard, paraissait une lettre du Pape au cardinal Gibbons où Sa Sainteté déclarait réprouver « ces opinions dont l'ensemble est désigné par plusieurs sous le nom d'américanisme », notamment les propositions suivantes : 1° que l'Église, pour mieux sympathiser avec le siècle, devait laisser dans l'ombre certains points de sa doctrine; 2° qu'après la définition de l'infaillibilité papale, il doit être permis à chaque fidèle de développer son initiative et son activité; 3° que l'Esprit saint inspire les fidèles sans intermédiaire nécessaire; 4° qu'il faut préférer les vertus *naturelles* aux vertus *surnaturelles*; 5° qu'il y aurait des vertus actives et des vertus passives, ces dernières convenant mieux aux siècles passés; 6° que les vœux de certains ordres religieux sont contraires au génie de notre époque, en ce qu'ils restreignent trop les limites de la liberté humaine.

Mgr Ireland, sommé de se prononcer, déclara accepter sans réserve le jugement pontifical; mais il ajouta que l'américanisme ainsi défini n'était pas celui dont il s'était fait l'apologiste. Nous n'avons pas à intervenir dans la querelle; il n'en est pas moins vrai que cette lettre papale a porté un coup sensible aux velléités émancipatrices du catholicisme américain, et, en particulier, à l'ordre des

Digitized by Google

Paulistes, — bien qu'à vrai dire elle n'ait guère arrêté ceux-ci dans l'organisation de leur prosélytisme pratique. — Les auteurs de la *Vie du P. Hecker* durent s'engager à retirer les exemplaires encore dans le commerce. Le fondateur des Paulistes attendra longtemps sa canonisation.

Ce qui augmente la gravité de la crise, c'est que le catholicisme n'a pas réalisé aux États-Unis les conquêtes numériques sur lesquelles il se croyait en droit de compter. Il est très vrai qu'en un siècle et demi il s'est élevé de 30,000 ou 40,000 fidèles à environ 10 millions (1). Mais presque tous les écrivains catholiques sont d'accord pour reconnaître que les conversions protestantes ont été presque nulles ; que l'augmentation du nombre des fidèles est due exclusivement aux émigrants d'Europe, et même que si l'Église n'avait vu une partie de ses ouailles lui échapper, elle devrait être aujourd'hui deux ou trois fois plus nombreuse. Suivant les uns, la faute en est à la neutralité de l'école publique, à l'influence des sociétés secrètes, au manque de prêtres, à la dispersion des familles, enfin à l'ambiance, la « terrible ambiance » de l'esprit américain (2). Suivant les autres, l'origine du mal serait, au contraire, dans les hésitations de l'Église, à devenir franchement, comme l'écrivait le P. Hecker, « une religion dont les limites se confondent avec celles de notre territoire et dont l'esprit s'harmonise avec celui de nos institutions libres (3)». — J'estime qu'il y a du vrai dans les deux explications.

Où est le remède? C'est ici que s'accentue l'antagonisme des deux écoles. Suivant les américanistes, il faudrait accepter les conditions de la liberté et conquérir l'opinion par le dévouement aux œuvres sociales. Aux yeux

(1) Cette évaluation serait trop élevée de 2 1/2 millions, d'après la statistique reproduite plus haut; cependant le chiffre de 10 millions me paraît plus vraisemblable.

(2) M. Tardivel qualifie cette ambiance de « malaria morale », *Situation religieuse aux États-Unis*, p. 268.

(3) Bargy, *Religion aux États-Unis*, p. 181.

Digitized by Google

des autres, « les Allemands et les jésuites », comme les qualifie Mgr Ireland, il faudrait, au contraire, retarder par tous les moyens possibles l'assimilation américaine des nouveaux débarqués; développer dans l'église les exercices de piété; multiplier les couvents; accentuer la discipline; surtout imposer aux familles la fréquentation de l'école cléricale; au besoin, constituer, sur le terrain politique, un parti confessionnel dirigé par l'épiscopat, lui-même étroitement soumis à l'autorité romaine.

Quel parti finira par l'emporter? Ce n'est pas seulement l'avenir de l'Église catholique aux États-Unis qui se trouve en jeu, mais encore — ce qui est plus grave à notre point de vue — ce sont la paix et le progrès religieux de la démocratie américaine, à laquelle ont été épargnés jusqu'ici les maux des luttes confessionnelles dans le domaine politique; — c'est l'admirable système des écoles publiques qui a réalisé le véritable esprit de la neutralité et de la tolérance scolaires; — c'est peut-être aussi le grand principe de la liberté religieuse, proclamé et appliqué par les fondateurs de l'Union avec une largeur sans pareille sur le vieux continent. — Tout dépendra des chefs qui seront appelés à recueillir, dans un avenir plus ou moins prochain, la succession du cardinal Gibbons, de Mgr Ireland et de leurs vaillants collaborateurs.

Si Rome entend pousser les choses à l'extrême, ne s'en suivra-t-il pas un schisme? Il ne faudrait pas trop y compter. Depuis le concile de 1870, l'Église catholique est tout entière orientée vers l'obéissance au Pape, même quand celui-ci n'est que le porte-voix des congrégations romaines. Rappelons-nous, en Allemagne, le lamentable échec du vieux catholicisme. Aux États-Unis, Rome peut accumuler bien des ruines et subir bien des pertes; elle sera obéie des siens jusqu'à extinction. *Sint ut sunt aut non sint.* Tout au plus verra-t-on s'y multiplier les « évasions » toujours plus faciles dans les pays protestants et particulièrement aux États-Unis, parce qu'elles n'y entraînent ni déchéance ni discrédit.

Digitized by Google

Spirites et théosophes.

Le mouvement général que je viens d'esquisser n'est pas sans présenter certaines déviations. Dans ce pays qui semble toujours à l'état de fermentation religieuse, on voit encore se produire des sectes étranges : les unes semblent un défi au bon sens; les autres se mettent ouvertement en contradiction avec les tendances de la société moderne. Tels étaient naguère les groupes, connus sous le nom de *shakers* ou trembleurs, *harmonistes, séparatistes, perfectionnistes*, etc., qui avaient constitué le communisme sur une base religieuse et qui, s'ils n'ont pas tous disparu, achèvent de s'éteindre ou de se transformer sous la pression du milieu social (1). Telles étaient plus récemment les multitudes fanatisées qui avaient remis entre les mains du prophète Dowie la direction de leur conscience, de leur conduite et de leurs capitaux, pour le suivre dans sa cité de la Nouvelle-Sion, où, jusque naguère, il régnait en maître absolu, aux portes de Chicago, sur un territoire de 2,640 hectares, en attendant la seconde venue du Christ (2). Il est à remarquer que toutes ces sectes comportent non seulement un plan de réforme sociale, mais encore que la refonte de la société est généralement le principal objet de leur organisation, voire l'explication de

(1) Voir pour ces sectes, telles qu'elles existaient encore il y a une trentaine d'années : HINDS, *American Communities*, Oneida, 1878, et les intéressants ouvrages de HEPWORTH DIXON : *New America* et *Spiritual Wifes*. — D'après l'annuaire *Social Progress* de 1905, il n'y aurait plus que cinq communautés de ce genre et la plus nombreuse ne dépasserait pas 1,700 âmes.

(2) Dowie est un illuminé, mais non un imposteur. C'est sa sincérité qui l'a compromis. Après avoir fondé une véritable puissance financière avec l'argent de ses adeptes, il se crut appelé à convertir le monde et s'en alla combler d'invectives, dans le style de son prédécesseur biblique Élie, tour à tour les habitants de New-York, de Berlin et finalement de l'Australie. L'issue piteuse de ses tentatives, aggravée par l'échec de la colonisation religieuse qu'il avait tentée au Mexique, provoqua chez ses adeptes un désappointement qui, dit-on, vient d'aboutir à sa déposition par les habitants de Sion. Je ne sais s'il y a quelque avenir pour la secte elle-même.

Digitized by Google

leur succès temporaire ; en tout cas, le lien qui maintient le groupement de leurs adeptes.

J'ai eu précédemment l'occasion de montrer comment la croissance du mormonisme est due surtout à sa sollicitude pour les intérêts matériels de ses adhérents. Aussi ne manque-t-il jamais d'opposer le tableau de ses œuvres aux résultats obtenus, dans le même domaine, par les confessions qui représentent la religion des gentils.

Je ne m'étendrai pas sur les spirites qui ne constituent point des Églises proprement dites, mais qui n'en forment pas moins des groupes assez multipliés. Ils n'ont, au reste, d'autre prétention que de se poser en « investigateurs des phénomènes psychiques » et ils ne semblent professer d'autre doctrine commune que la croyance à la possibilité d'entretenir des rapports avec les âmes des défunts. Ils sont parfois cruellement exploités par des médiums ; mais leur foi est en général suffisamment robuste pour survivre à ces mésaventures. Ils ne mêlent guère la réforme sociale à leurs séances spirituelles ; cependant, l'on m'a assuré qu'ils s'enrôlent fréquemment dans le socialisme. C'est le même phénomène qu'on a observé parmi nos populations ouvrières du pays minier.

Parfois confondus dans l'opinion avec les spirites, mais en réalité absolument distincts dans leur doctrine et leur organisation, se trouvent les adhérents de la Société théosophique qui, d'après son principal organe, le *Theosophic Messenger*, compte aux États-Unis 70 cercles ou branches en activité. Son quartier-général est dans l'Inde, à Adyar, où réside son président, le colonel Olcott. « La société, disent ses statuts de 1879, n'a aucun rapport avec la politique, les règles de caste et les observances sociales ; elle est non-sectaire (*un-sectarian*) ; elle ne réclame de ses membres l'adhésion à aucune formule de croyance. » Elle a cependant plusieurs objets positifs qu'elle énumère de la sorte : « 1° Former un noyau de fraternité universelle entre les hommes, sans distinction de croyance, de sexe, de caste ou de couleur ; 2° encourager l'étude comparée des reli-

Digitized by Google

gions, des philosophies et des sciences; 3° investiguer les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme. »

En réalité, les théosophes possèdent une doctrine philosophique qui repose sur la loi du *Karma* et sur l'hypothèse des réincarnations. Ils regardent l'univers comme l'évolution d'un principe mystérieux qui arrive à prendre conscience de lui-même dans l'homme, grâce aux révélations de quelques esprits en possession d'une sagesse supérieure. La vie de chaque individu est une succession d'existences où les conditions sont chaque fois rigoureusement déterminées par les actes posés dans l'existence antérieure. C'est-à-dire que nous nous trouvons là en présence d'un véritable néo-bouddhisme qui, du reste, ne répudie pas ses origines orientales (1).

Il est incontestable qu'ici encore l'influence est plutôt moralisante : « Quand on a réalisé le fondement de la fraternité universelle, dit un tract récemment publié à Chicago; quand chacun a appris qu'en faisant du tort à son frère, il se nuit à lui-même; quand le Karma et la réincarnation ont généralisé la conviction que tout acte antifraternel se retourne finalement contre son auteur, dans cette vie ou dans une autre, la tendance à l'égoïsme s'en trouve paralysée et l'âge d'or n'est pas loin. » — Les théosophes, toutefois, comme les méthodistes, s'attachent plus au perfectionnement individuel qu'au progrès social, avec cette différence que les méthodistes agissent surtout par le sentiment, tandis que la théosophie rappelle plutôt l'attitude prise jadis par les gnostiques sur la frontière du christianisme.

(1) Ce néo-bouddhisme n'est pas la seule religion orientale qui ait trouvé des prosélytes en Amérique. D'après un récent article de M. Carus, publié dans l'*Open Court*, le babisme de la Perse compterait à Chicago plusieurs milliers d'adhérents groupés sous la dénomination de Béhaïstes, d'après le nom de Beha Ullah, le successeur de Bab, qui aurait donné à la secte une doctrine plus cosmopolite tendant à fusionner les trois grandes religions monothéistes : l'islam, le judaïsme et le christianisme.

Digitized by Google

Chrétiens scientistes.

M. Boney, le distingué organisateur des congrès auxiliaires à l'exposition de Chicago, disait, en y installant le congrès particulier des *Christian Scientists*: « Il ne s'est produit, en ces derniers temps, aucune manifestation de la Providence dans les affaires humaines plus évidente que le succès du groupe connu sous le nom de Chrétiens scientistes, appelés à proclamer la véritable harmonie entre la religion et la science (1). » Sans partager cet enthousiasme, je dois reconnaître que l'histoire religieuse de la fin du XIX^e^ siècle offre peu de phénomènes plus extraordinaires.

En 1866, la veuve d'un colonel américain se figura avoir été guérie d'une maladie grave par le seul jeu de ses facultés mentales. C'était Mistress Mary Baker, la « Mère », comme l'intitulent ses fidèles — le « Guide » (*Leader*) comme elle préfère s'entendre dénommer, — la « Révélatrice et Fondatrice de la science chrétienne ». Après plusieurs années, passées à approfondir et à développer sa découverte, elle créa, en 1876, avec le concours de six adeptes, la première *Christian Scientist Association*.

Parmi ces six fidèles figurait le docteur Eddy, qu'en 1876 elle épousa en secondes noces, mais qu'elle perdit en 1882. En 1879, ayant porté à 27 le chiffre de ses adhérents, elle avait fondé à Boston une congrégation indépendante, sans *credo* formel, qu'elle intitula l' « Église scientiste du Christ », où elle assuma les fonctions pastorales. Cette congrégation eut des débuts assez tourmentés ; cependant, en 1894, le nombre de ses membres s'était tellement accru que, l'année suivante, Mistress Eddy put l'installer dans un temple de granit qui avait coûté à la générosité des fidèles plus de 1 million de francs!

Déclinant les fonctions de ministre, elle se contenta désormais du titre de « pasteur émérite », ajoutant que

(1) BARROWS, *Parliament of Religions*, t. II, p. 418.

Digitized by Google

les seuls ministres de son Église seraient la bible, spirituellement interprétée, et son propre traité (parvenu aujourd'hui à son trois cent onzième mille) : *Science et Santé avec clef des Écritures* (1). En ce moment, la secte comptait déjà 36 branches locales, avec 214 lieux de culte. En 1904, elle possédait 619 branches et 850 lieux de culte. Le chiffre de ses membres dépasse 80,000 et s'accroît tous les jours. Ils se recrutent dans tous les rangs de la société, mais surtout au sein des classes aisées et, en particulier, parmi les femmes (2). Il n'y a plus, aux États-Unis, de ville quelque peu importante qui ne possède son temple scientiste, et souvent ce sanctuaire figure parmi les plus beaux édifices religieux de la localité. A Boston même, la « Première Église » se voit déjà forcée de se construire un nouveau local qui, d'après le projet, doit coûter 2 millions de dollars (10 millions de francs). « Désormais, a pu s'écrier Mistress Eddy, nous ne sommes plus seulement l'Église militante, mais l'Église triomphante ! »

Mistress Eddy est aujourd'hui une vieille dame de plus de 80 ans, toujours en possession des facultés intellectuelles et organisatrices qui ont assuré le succès de son œuvre. Sa photographie nous présente une physionomie ouverte, avenante, éveillée, où la douceur du sourire corrige l'énergie du regard. Ses adhérents ne prononcent son nom qu'avec vénération ; ses moindres remarques sont recueillies comme paroles d'évangile. Certains enthousiastes ont voulu la traiter comme une seconde incarnation du Christ, honneur qu'elle a eu le bon sens de décliner, bien qu'en général elle accepte assez facilement les hommages enthousiastes de ses fidèles.

(1) Mary Baker G. Eddy, *Science and Health with Key to the Scriptures*. Boston, 1904, 1 vol. in-8° de 700 pages.

(2) Le christianisme scientiste déclare sans ambages que la femme est supérieure à l'homme, d'abord parce qu'elle a été créée après lui et qu'elle n'a pas été façonnée avec la poussière de la terre, ensuite parce que la mère du Christ était une femme et que la révélatrice du christianisme scientiste en est une également.

Digitized by Google

L'ouvrage qui renferme l'essence de sa doctrine est très diversement apprécié. Elle assure elle-même, sur la foi de nombreux témoignages, que la simple lecture de ce traité a guéri « nombre d'affections chroniques et aiguës, qui avaient défié les soins médicaux ». Je n'ai été guéri d'aucune affection chronique ou aiguë — peut-être parce que je n'en avais point —; cependant je ne puis pas non plus partager l'avis de ceux qui traitent ce livre de vulgaire logomachie. On y trouve tout au moins le sujet d'une étude intéressante sur les conditions de ce qu'on peut nommer les *mind-cures*, les guérisons par suggestion intellectuelle. Je me bornerai ici à dire quelques mots de la base doctrinale sur laquelle la fondatrice du christianisme scientiste a assis tout son système.

C'est une sorte d'idéalisme transcendantal qui s'occupe surtout du problème du mal, mais qui l'aborde exclusivement du côté métaphysique. A entendre Mistress Eddy, l'unique réalité est l'Esprit absolu dont l'esprit humain est une parcelle et un reflet. Cet esprit suprême auquel on donne le nom de Dieu, se confond avec la bonté, la vérité, la vie, la justice, l'amour. Son existence ne peut dès lors se concilier avec la réalité du mal, pas plus qu'avec la réalité de la matière. Le péché et la maladie sont de simples erreurs de l'esprit humain, dues à l'action illusionnante des sens. Pour s'en débarrasser, c'est donc sur l'esprit qu'il faut agir, en dissipant ses illusions. Tel est le but essentiel de la religion, qui vise ainsi à devenir une science, — je dirais plus volontiers une gnose, si le scientisme chrétien ne se désintéressait de tous ses antécédents historiques, en dehors de la vague exégèse par laquelle il s'efforce d'interpréter les évangiles.

Les chrétiens scientistes acceptent Jésus comme une incarnation divine. Mais, en insistant surtout sur les guérisons miraculeuses qui lui sont attribuées, ils nient que ce soient là des miracles proprement dits : Jésus n'a fait qu'appliquer les lois générales de la nature spirituelle. Ces lois, il les a enseignées à ses disciples. Malheureusement

Digitized by Google

l'Église les a laissées se perdre et c'est Mistress Eddy qui les a retrouvées.

Même la résurrection du Christ n'est qu'un fait naturel; elle ne diffère de ses autres guérisons qu'en degré et non en nature. Mistress Eddy ne va pas jusqu'à promettre à ses adeptes l'immortalité dans l'existence présente. Cependant elle n'hésite pas à déclarer que sa méthode peut considérablement prolonger la vie : « Depuis 1887, écrivait-elle en 1904, je n'ai constaté que 14 décès dans les rangs de mes 5,000 étudiants. Les recensements officiels, depuis la publication de mon livre, établissent que la longévité s'est accrue (1). » On peut se demander si une bonne part de ce résultat n'est pas attribuable aux progrès de la médecine, de l'hygiène et de la sociologie, qui inspirent tant de dédain à Mistress Eddy. Cependant je ne prétendrai pas qu'elle-même n'y est pour rien, si, comme elle le dit, ses recrues lui viennent « plutôt des cimetières que des églises », allusion aux convertis qu'elle a gagnés par leur guérison même.

Il serait trop long de résumer les méthodes curatives des *Christian scientists*, que Mistress Eddy décrit dans son traité. Elles partent de ce principe que toute maladie provient d'une crainte et d'une croyance. Détruisez celles-ci et vous aurez détruit la maladie. Démontrez donc à votre patient qu'il ne peut pas être malade, parce que la maladie n'existe pas, et quand il sera suffisamment édifié, enseignez-lui la doctrine scientiste qui achèvera sa guérison. Parmi les catégories d'affections qui ont été ainsi traitées avec succès, à en juger par les certificats reproduits en appendice, je relève particulièrement les suivantes : rhumatisme, névralgie, sciatique, scrofule, herpès, déformation des os, maladie de la moelle épinière, épilepsie, maux de tête, attaques bilieuses, goutte, maladies du cœur, phtisie, myopie, gastrite, anémie, prostra-

(1) Mary Baker G. Eddy, *Miscellaneous writings*, 1 vol., Boston, 1904, p. 29.

Digitized by Google

tion nerveuse, tumeurs, diverses espèces de fièvre, etc.

Pour qui se rend compte de l'influence que la volonté exerce sur l'organisme, particulièrement dans les maladies nerveuses, ces succès du christianisme scientiste n'ont rien d'invraisemblable. C'est, du reste, la contre-partie de ce qui se passe à Lourdes et encore ailleurs. Peut-être plus remarquables, et pourtant plus faciles encore à expliquer, sont les cures morales dont nos scientistes se font gloire. Des personnes dignes de foi, étrangères à la secte, m'ont cité personnellement des cas où quelques semaines de traitement avaient amené une réforme persistante chez des joueurs, des débauchés, des alcooliques et même des... fumeurs. Faut-il s'étonner si du coup non seulement le malade, conscient de son changement intérieur, mais encore sa famille ont été gagnés à la religion qui avait réalisé ce miracle par des procédés naturels?

Je visitai, un dimanche matin, le principal temple que les chrétiens scientistes de New-York ont élevé au coin de la 96e rue, en face du Central Park. C'est un bel et spacieux édifice de marbre, construit avec tous les perfectionnements modernes. Au rez-de-chaussée se trouve un grand *hall*, éclairé par des vitraux qui laissent passer un demi-jour mystérieux et pourvu d'un des orgues les plus harmonieux qu'il m'ait été donné d'entendre. Le service qui s'y célèbre reproduit le type ordinaire des offices protestants, avec son alternance d'hymnes, de prières et de lectures, coupée par un sermon (1). L'intérêt était plutôt au premier étage, que j'atteignis à l'aide d'un ascenseur. On y trouve les *cure-rooms*, ou cabinets de guérison, véritables boudoirs qu'ornent tous les raffinements de l'élégance féminine.

C'est là que les patients séjournent à tour de rôle,

(1) Chaque congrégation a deux lecteurs, un homme et une femme, qui doivent invariablement emprunter leurs textes à la Bible et au traité de Mistress Eddy (*Church Manual of the First Church of Christian Scientists*, Boston, 1904, p. 31).

Digitized by Google

quelquefois pendant plusieurs heures, pour se soumettre à des cures mentales qui n'impliquent aucun procédé d'hypnotisme, mais seulement des conversations, des méditations et des lectures. J'ai vu entrer dans un de ces cabinets un bébé maladif que sa mère portait sur les bras. Dans ce cas, on prétend agir sur l'enfant à travers les parents ! C'est la mère qui fait la cure; c'est l'enfant qui en profite.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire en Amérique pour les sectes fondées par de puissantes individualités, j'incline à croire que même la disparition de la Mère n'entraînera pas la disparition de son Église. Le christianisme scientiste a conquis une place à part parmi les communions américaines; il est probable qu'il la gardera et il est certain qu'il y rend quelques services. Toutefois, il me paraît se tenir à l'écart de la direction sociale dans laquelle nous avons vu nettement s'engager le courant religieux des États-Unis. Non qu'il se désintéresse des questions sociologiques, mais en prétendant appliquer aux maux de la société la même panacée qu'aux maladies des individus, il se met autant en contradiction avec les enseignements rationnels de la sociologie qu'avec les découvertes de la médecine et de l'hygiène. C'est une erreur, à l'en croire, de chercher la cause principale du malaise économique dans l'inégalité des conditions, le paupérisme, la concentration des capitaux, l'exagération de la concurrence et le développement excessif de l'individualisme. « Le vrai remède, dit-il, est dans le sentiment de l'irréalité de la matière, lequel élèvera les hommes au-dessus des appétits matériels; dans la conscience de leur unité substantielle en Dieu, qui les amènera à se regarder comme frères ([1]). »

Que de philosophies et même de religions ont déjà tenu ce langage !

([1]) Cf. un article de M. Reuben Pogson, *Christian Science and Economic Reform,* dans le *Christian Science Journal* d'août 1904.

Digitized by Google

Les réveils.

Tout le monde a entendu parler des *revivals* qui secouent périodiquement les peuples anglo-saxons. L'Amérique a connu cinq de ces mouvements qui exaltent jusqu'au sacrifice les sentiments religieux latents dans la conscience des individus, groupent les multitudes autour de prophètes improvisés, emplissent les églises vides, réforment les mœurs et engendrent des sectes nouvelles. Le premier réveil, qui remonte au milieu du XVIII^e^ siècle, fut le « retour au Christ », qui, sous l'impulsion de Wesley, se cristallisa dans le méthodisme. Le second, qui marque la fin du même siècle, mit en vedette l'idée de l'omnipotence divine, mais il fut en même temps une réaction contre le formalisme religieux. Le troisième (1830-1840) releva la valeur de l'individu écrasé sous le sombre dogme de la prédestination calviniste; il contribua peut-être indirectement au développement du libéralisme religieux. Le quatrième (1857-1860) fut surtout une campagne contre la mondanité, le goût du luxe et l'esprit de lucre. Le cinquième (1880-1887) coïncida avec l'invasion de l'Armée du salut, qui compte aujourd'hui aux États-Unis une trentaine de mille membres, y possède des biens fonds pour plus de 10 millions, avec un budget annuel dont les dépenses dépassent 2 millions de francs. Elle poursuit non seulement la conversion des pécheurs, mais encore leur relèvement par la coopération et le travail. A cet effet elle a fondé un peu partout des crèches, des orphelinats, des asiles, des auberges, des sanatoria, des bureaux de placement, des colonies agricoles; elle fournit même à ses membres leurs denrées et leur charbon au prix de revient.

Un sixième réveil a commencé en 1904 par l'apparition des « évangélistes aggressifs »; il est dirigé surtout contre les « salons », les débitants de liqueurs, les maisons de jeu et de débauche. A en croire un article de M. L. de Norvins dans *la Revue*, il a déjà produit des résultats merveilleux

Digitized by Google

dans plusieurs grands centres industriels et même sur certaines plages populaires.

On remarquera que l'objet de ces réveils s'est de plus en plus élargi dans le sens de la moralité. Un caractère particulier des évangélistes aggressifs, c'est qu'au lieu d'agir isolément comme leurs prédécesseurs, ils réclament le concours de toutes les confessions : « C'est, à tout prendre, écrit M. de Norvins, une coopérative religieuse. Ainsi, à Schenectady, il y a dix-neuf Églises différentes : les méthodistes, les baptistes, les congrégationalistes, les presbytériens, les unitaires, les réformés hollandais, les méthodistes africains, les luthériens anglais, les catholiques, etc., et chacune de ces Églises détache des représentants dans les rangs des « évangélistes aggressifs ».

Leurs procédés, qui impliquent l'assaut spirituel des bars, sont des plus pittoresques ; mais cette description me ferait sortir de mon cadre et je ne puis que renvoyer au curieux article de M. de Norvins ceux qui voudraient approfondir le sujet (1).

La Fédération des Églises.

A côté de ces mouvements sporadiques et forcément transitoires, il y a les institutions permanentes qui représentent la même tendance d'une façon plus systématique et plus durable.

La force centrifuge du protestantisme a multiplié les sectes dans tout le cours du XIX^e^ siècle ; il semblait que les Églises sorties de la réforme fussent condamnées à s'émietter dans l'individualisme. Mais il s'est produit, durant les dernières décades, un mouvement en sens contraire, qui a amené les variétés de chaque confession à se fédérer ou du moins à se rapprocher dans de véritables assises œcuméniques qui se tiennent de plus en plus à

(1) L. DE NORVINS, *Le Réveil religieux aux États-Unis*, dans *la Revue* (ancienne *Revue des Revues*) de mai 1905, p. 175.

Digitized by Google

intervalles réguliers. Telles ont été les conférences pan-anglicanes, pan-méthodistes, pan-presbytériennes (1). Depuis quelques années, de confessionnel ce mouvement tend à devenir interconfessionnel, créant ainsi des organismes d'un type nouveau.

La plus ancienne de ces institutions est l'*Alliance évangélique* ouverte à tous ceux qui admettent la divinité du Christ. Elle fut organisée en 1846 à Londres, « pour manifester et fortifier l'unité chrétienne, favoriser la liberté et l'entente religieuse dans les œuvres chrétiennes ». On l'a vue intervenir tour à tour pour la défense des catholiques scandinaves, des juifs russes et des nestoriens perses, aussi bien qu'en faveur des protestants persécutés par certains gouvernements catholiques. Dans ses assises périodiques, les questions de coopération sociale entre les sectes ont pris une part de plus en plus importante, comme on peut s'en assurer par le programme discuté dans sa réunion de Chicago en 1893, où l'on s'est efforcé de montrer « comment les vastes ressources des diverses confessions peuvent être appliquées à résoudre les grands problèmes de la civilisation moderne (2) ».

La *Young Men's Christian Association* est une autre institution générale dont le nom indique suffisamment l'objet. Ce sont des véritables clubs de tempérance qui s'ouvrent aussi bien aux libres penseurs qu'aux orthodoxes de toutes les confessions; mais, pour exercer les droits de membre actif, il faut faire profession de christianisme.

Parmi les organisations essentiellement américaines de création récente figure en première ligne la *Fédération des Églises*, c'est-à-dire les groupements locaux d'Églises, appartenant à toutes les dénominations chrétiennes, sous la direction générale d'un conseil fédératif national, la

(1) Des tentatives s'ébauchent actuellement pour réunir les méthodistes et les baptistes, qui formeraient ensemble l'Église la plus nombreuse des États-Unis.

(2) BARROWS, *Parliament of Religions*, t. II, p. 1443.

Digitized by Google

National Federation of Churches and Christian Workers. Dans chaque localité importante, les diverses Églises sont invitées à constituer un comité auquel elles délèguent le soin de diriger leurs œuvres ou leurs entreprises parallèles, en vue à la fois d'attester l'unité de la religion et d'éviter les gaspillages de ressources. « La Fédération des Églises, dit le président de la Fédération nationale, M. Alfred Tyler Perry, repose fondamentalement sur le grand fait que tous les chrétiens sont unis en Christ. On peut contester cette unité, on ne peut pas la détruire. Il est de plus en plus reconnu que les chrétiens, malgré leurs différences, attachent plus d'importance à ce qui les unit qu'à ce qui les divise... Parallèlement à ce sentiment d'unité grandissant, les Églises ont pris conscience de la nécessité de leur coopération, si elles veulent conquérir le monde... Un des principaux avantages de la Fédération, c'est qu'elle reste indépendante de toute complication confessionnelle... L'Église qui entre dans la Fédération ne renonce à aucune de ses affiliations ou de ses obligations confessionnelles : elle entreprend simplement, avec le concours d'Églises voisines, de poursuivre plus efficacement l'œuvre du Christ... L'objet de la Fédération est double : sa tâche principale est l'évangélisation. A chaque Église est assigné un certain territoire; elle doit s'y assurer si tous les habitants appartiennent à une Église et, dans la négative, engager les indifférents à entrer dans une Église *de leur choix*. Son second objet se rattache à la réforme sociale. La bonne cause, dans toutes nos cités, réclame la constitution d'un organe qui exprime le sentiment unanime de la communauté chétienne dans toutes les questions d'importance morale. »

Il faut reconnaître que cette idée d'amener les diverses confessions non seulement à s'entr'aider, mais encore à faire de la propagande les unes pour les autres, ne manque pas d'originalité. Cependant, il paraît que l'œuvre a parfaitement pris pied dans toutes les localités où elle a été sérieusement tentée.

Digitized by Google

Voici, d'après le comité local de Hartford, les principaux avantages de cette organisation :

« 1° Elle est un moyen de dégager l'unité essentielle qui se constate sous toutes les distinctions confessionnelles;

« 2° Elle est permanente et non transitoire. Le terrain conquis une année peut être conservé l'année suivante et servir de base à une nouvelle marche en avant;

« 3° Elle réunit toutes les Églises dans un effort commun. Leurs activités, combinées, peuvent s'aider et s'assister les unes les autres;

« 4° Elle n'intervient pas dans les questions confessionnelles, mais reconnaît simplement la responsabilité commune des Églises locales dans l'accomplissement des devoirs chrétiens;

« 5° Ce n'est pas un organisme ecclésiastique. Elle n'exerce aucun contrôle sur les Églises;

« 6° Elle ne peut pas entraîner les Églises à des dépenses exagérées. Elle n'entreprend que les œuvres approuvées par les délégués et, avant de tenter une nouvelle entreprise, elle doit d'abord se procurer les fonds nécessaires. »

La Fédération nationale publie un bulletin périodique, la *Federation Chronicle*.

La Fraternité du royaume.

Plus large, bien qu'opérant dans les limites du christianisme positif, se présente l'organisation connue sous le nom de *Brotherhood of the Kingdom*. Il y a une quinzaine d'années, trois pasteurs baptistes, persuadés que la fondation du royaume de Dieu sur terre constituait la doctrine centrale et la principale originalité de l'enseignement de Jésus, résolurent de créer un ordre « visant à réaliser les principes éthiques et spirituels de Jésus dans leurs aspects individuels et sociaux, sans se lier à aucune confession de foi ». De là sortit en 1893 la *Fraternité du royaume* « en vue de raviver l'idée du

Digitized by Google

« royaume de Dieu dans la pensée de l'Église et d'aider « à le réaliser pratiquement sur terre ».

Qu'entendaient par royaume de Dieu les auteurs de cette tentative ? Pour eux, cette conception n'avait rien d'apocalyptique, ni même de miraculeux ou de supra-terrestre ; ce n'était pas davantage une métaphore pour désigner la régénération intérieure : « Si la régénération commence dans le cœur, elle ne doit pas s'arrêter là, mais se porter au dehors. » En réalité, le royaume de Dieu consiste à réaliser librement par amour la volonté divine, en menant une vie pure et en pratiquant la justice envers ses semblables, afin de préparer l'avènement d'une cité idéale sur terre.

Les membres souscrivent chacun les engagements suivants :

1° Donner, par leur propre vie, l'exemple de l'obéissance à la morale de Jésus ;

2° Propager les enseignements de Jésus dans la conversation, la correspondance, la chaire, la tribune, la presse ;

3° Mettre en lumière les aspirations sociales du christianisme et inculquer au sein des Églises les enseignements du Christ relatifs à l'emploi des richesses ;

4° Se tenir en contact avec les classes populaires et infuser l'esprit religieux dans les tentatives de réforme sociale ;

5° Étendre l'action de la fraternité par des meetings, des conférences, des articles ;

6° Faire des rapports périodiques sur les résultats de leur activité individuelle ;

7° Se procurer les uns aux autres les moyens d'exercer leur propagande.

« Ce programme, écrit le secrétaire de la Fraternité, le Rév. Leighton Williams (1), nous conduit à développer l'aspect éthique plutôt que théologique des questions et à insister plutôt sur la correction des sentiments et des

(1) *The Brotherhood of the Kingdom and its work*, Leaflet, n° 10, p. 7.

Digitized by Google

volontés que sur l'uniformité des opinions. Nous ne nous enquérons même pas autant si un homme assume une position unitaire ou trinitaire par rapport à la personne de Jésus que s'il accepte Jésus comme son maître et s'il s'efforce réellement de vivre selon la règle de Jésus. Bien plus, ce point de vue nous a naturellement amenés, non seulement à prendre un intérêt chaleureux dans toutes les tentatives d'union chrétienne et particulièrement d'union entre les Églises, pour autant que ce soit praticable, mais encore à assumer une attitude sympathique envers tout mouvement dans la voie de l'unité éthique et spirituelle parmi les hommes. »

On peut dire que les Frères du royaume sont les Paulistes du protestantisme, avec la vie conventuelle en moins et l'esprit de liberté en plus.

La Conférence religieuse de l'État de New-York.

La Fédération des Églises a un caractère exclusivement chrétien et même orthodoxe ou du moins trinitaire, puisqu'elle exclut les unitaires aussi bien que les juifs et les autres religions étrangères. Bien autrement large est la Conférence religieuse de l'État de New York (*New York State Conference of Religion*) qui s'est constituée dans le même but en 1899, mais qui repousse les barrières confessionnelles pour embrasser dans une même organisation tous les groupes religieux, jusques et y compris les sociétés de culture éthique. Sa devise est : « Les Religions sont nombreuses, mais la Religion est une. » On lit dans son programme : « Constatant de graves symptômes de dété-
« rioration dans la société américaine, cette Conférence
« affirme la suprématie des intérêts moraux dans la reli-
« gion — l'obligation pour tous les esprits religieux de
« s'associer religieusement en vue de ces intérêts; —
« l'unité de l'esprit religieux dont doivent s'inspirer dans
« cette coopération les adhérents des diverses confessions.
« En conséquence elle vise à concentrer toutes les forces

Digitized by Google

« religieuses de la population pour les progrès de la « morale et de la justice sociale. » La Conférence a fait un pas de plus, en publiant, sous le nom de *Book of Common Worship*, un manuel d'hymnes et de textes, voire toute une liturgie qui peut être utilisée dans n'importe quelle assemblée mixte d'esprits religieux.

Pour faire ressortir la largeur d'idées qui préside à toute cette conception, je ne puis mieux faire que de citer ce passage de la belle et profonde allocution qu'un ministre épiscopal, le Rév. Heber Newton, l'ancien chapelain de Stanford University, prononça en 1903 devant l'assemblée générale de la Conférence tenue à Ithaca : « Toutes les religions de la chrétienté ne sont que des variétés de la même religion chrétienne. Ceci s'applique également au christianisme et aux autres religions. La vraie religion est une, elle se révèle partout où l'âme humaine, s'efforçant de découvrir son origine cosmique, d'obéir à sa loi cosmique, d'atteindre sa fin cosmique, regarde vers Dieu avec espoir et confiance, vers l'homme avec amour. Les institutions ecclésiastiques, les rites, les croyances, la vie religieuse, qui sont communs à toutes les variétés du christianisme, le sont aussi aux différentes religions de l'humanité. A travers toutes les divergences produites par la variabilité des traditions et des milieux apparaît une seule religion : la vie divine dans le cœur de l'homme. En présence de cette dernière révélation — due pour la plus grande partie à ces anges suspects qui se nomment la science, la religion comparée et la critique supérieure (*Higher Criticism*), — nous voyons clairement la folie et la perversité de maintenir les Églises à l'écart les unes des autres dans leur prétention au monopole de la vérité et de la vie, cet héritage commun des enfants de Dieu, au lieu de les considérer comme des groupements d'affinités spirituelles, prêts aux échanges et aux coopérations exigées par leurs intérêts réciproques [1]. »

[1] *Addresses before the New York State Conference of Religion*, June, 1904, pp. 1-19.

Digitized by Google

La Conférence religieuse de New-York a peut-être devant elle un plus grand avenir que la Fédération des Églises; mais la largeur même de son attitude lui crée des obstacles que sa concurrente ne rencontre pas sur sa route. M. Félix Adler m'a dit avoir plus d'une fois, en sa qualité d'agent local de la Conférence, consciencieusement envoyé des mécréants irlandais à l'Église catholique. Je doute que celle-ci lui rende jamais la pareille, si véritablement religieuse que soit l'atmosphère où se meut le mouvement de la culture éthique.

Le progrès est considérable, quand les individus et les Églises s'avisent de regarder le devoir religieux comme comportant en premier ordre le service de l'humanité. La conséquence de ce point de vue, c'est, non pas forcément que les conceptions théologiques perdent leur valeur, mais que leurs divergences ne sont point un obstacle à la mission essentielle de la religion. Le lien religieux se relâche ainsi sur le terrain du dogme, au grand profit de la liberté intellectuelle, et il se reforme sur le terrain des œuvres, au grand profit de la solidarité sociale. Si la religion, malgré sa crise actuelle, doit rester un facteur de la culture morale et continuer son concours au perfectionnement de l'humanité, c'est vers ce type qu'elle est destinée à évoluer. Or, nulle part il ne semble mieux en voie de se réaliser qu'aux États-Unis, et les institutions que je viens de décrire représentent les premières tentatives pour lui en fournir les moyens.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'ÉGARÉ [1]

VI

Par les fenêtres ouvertes du salon, le soleil jetait de la lumière et de la gaîté. Denise, à demi couchée sur une chaise longue, feuilletait des partitions. Marcel était assis devant une table encombrée de papiers; nonchalant, il contemplait les arbres devant lui et une large échappée de champs pleins de clarté entre les chaumes des masures. La nature était heureuse et tiède, toute frémissante d'éclosions; de l'étendue venait à eux un murmure indistinct, frisson des branches, ivresse des sèves, cris des animaux, voix des hommes, qui semblait un soupir ininterrompu de bien-être exhalé par toutes les choses énamourées.

« Tu ne travailles pas beaucoup, je crois. »

La voix de Denise le tira de sa rêverie. Il baissa les yeux vers la page commencée; il la vit pleine de ratures et couverte d'une écriture lâche; patiemment, il lut les dernières phrases, les répéta en lui-même, se trouva sans courage pour en écrire de nouvelles.

« Et toi, Denise, tu travailles encore moins. Qu'as-tu fait depuis que nous sommes ici?

— Oh! presque rien. Je suis devenue si paresseuse! »

Il pensa :

« Elle aussi! Ah! les journées d'autrefois, et les soirs stu-

(1) Suite et fin; voir la *Revue* du 15 juin 1906. — Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité avec la Société des gens de lettres.

Digitized by Google

dieux, et la bonne joie de se sentir l'esprit libre, alerte, robuste! »

Ils se turent; Marcel se pencha de nouveau vers les feuillets, relut les mêmes phrases irritantes jusqu'au dernier mot; et il se sentit encore lâche devant l'effort, le regard fixé sur le papier blanc, attendant il ne savait quoi, comme si les lettres allaient se tracer toutes seules sous ses yeux. Le léger bruit que faisait Denise en tournant les pages ou en rangeant les partitions suffisait à mettre en déroute les rares idées qu'il tentait de préciser et à disperser les mots rebelles. Alors, il tournait la tête vers elle, avec une impatience de la sentir toujours autour de lui; quand il essayait de reprendre son travail, il gardait dans l'esprit sa silhouette obstinée qu'il ne pouvait plus chasser.

Il se prit la tête dans les deux mains, pour ne plus la voir et pour ne plus rien voir que son labeur; il ferma les yeux, pour être tout à fait seul avec son œuvre ébauchée, sans que rien vînt le distraire. Mais, dans les ténèbres volontaires, il la vit encore, étendue à demi sur la chaise longue, avec la musique sur ses genoux; dans le silence, il perçut le froissement du papier entre ses doigts. Il ne songeait déjà plus à son livre et entendait en lui-même une rumeur confuse qui retentissait dans tout son cerveau : Denise, Denise...

Il releva la tête, se renversa en arrière, les mains crispées d'énervement, mais il aperçut, au-dessus de son épaule, le visage de Denise penchée sur lui; elle riait, amusée de la surprise, et elle s'inclina davantage, l'entoura de ses bras, le baisa au front, comme un enfant; prisonnier, il se débattait sous l'étreinte.

Quand il put se lever, il la trouva devant lui, un peu déconcertée de sa brusquerie, et il la regarda sans tendresse, irrité à la fin de cette vision qui le poursuivait sans trêve, patiente, tenace, exclusive. Puis, il revint vers la table, froissa les papiers, en jeta la liasse meurtrie sur une chaise.

« Viens dans le jardin, disait Denise. Tu verras comme il y a du soleil, et des fleurs, et des feuilles déjà sur les arbres. »

Digitized by Google

Il hésita, comprenant bien qu'il fallait choisir entre son travail, son art, toutes ses vieilles et chères espérances, et celle qu'il voyait toujours devant son regard, souriante et obstinée, désirable et irritante, bienfaisante et dévastatrice. Il la suivit, disant, avec un mauvais rire :

« Oui, tu as raison. Sortons, puisque je ne peux plus rien faire. »

Elle le conduisit vers les fleurs, cueillit la plus belle pour lui et d'autres aussi dont elle se parait, afin de lui plaire. Muet, triste et impatient, il attendait qu'elle eût fini. Elle piquait des fleurs rouges dans sa chevelure brune, tissait une guirlande de grappes jaunes et bleues dont elle ornait son corsage ; quand son sourire fut encadré par les corolles diaprées, coquette, elle demanda :

« Suis-je belle? Veux-tu que je garde toutes ces fleurs? »

Elle le contemplait avec une si affectueuse humilité et tant d'interrogation craintive dans les yeux que la colère de Marcel tomba. Le sachant fâché, elle s'appuyait doucement contre lui, pour l'apaiser.

« Oui, tu es très belle; tu es trop belle et je voudrais t'aimer moins; je ne m'appartiens plus; tu m'as tout pris; tout ce qui est en moi est à toi. »

Il pensait :

« Oui, je n'existe plus; je ne suis plus rien. Elle a tout paralysé en moi, tout détruit, tout ravagé. Je ne suis plus bon qu'à l'aimer. »

Heureuse d'avoir vaincu son irritation, Denise lui murmurait de sages conseils.

« Tu n'as pas bien travaillé aujourd'hui, parce que c'est le premier beau jour de printemps et qu'il faut être au grand soleil pour le fêter. Demain, je t'installerai devant ton bureau: tu écriras plus de pages, pour regagner le temps perdu; et moi aussi, je travaillerai à côté de toi. »

Marcel secouait la tête, avec un sourire triste. Elle insistait.

« Il ne faut plus être paresseux. Promets-le.

Digitized by Google

— Oui, oui... Oh! je promets. Je ferai tout ce que tu voudras; je n'ai plus d'autre volonté que la tienne. »

Il avait un rire amer qu'elle ne comprenait pas; devenue grave sous sa couronne de fleurs, elle le regarda longuement, sans oser l'interroger. Timide devant les hasards de l'amour et inquiète, parce qu'elle avait, dans le passé déjà lointain, connu des tristesses sentimentales, Denise était jalouse de son nouveau bonheur. Elle défendait sa joie tardive contre les menaces sournoises et multiples, comme on garde un trésor découvert après de très longues recherches; elle ne rêvait rien d'autre que cette vie calme dans la solitude et cette tendresse de sœur et d'amante qui lui était née sur le déclin de sa jeunesse. Appuyée contre l'épaule de Marcel, elle jouait inconsciemment avec les fleurs qui entouraient sa mélancolie, et pensait :

« C'est la deuxième année de notre amour. Finira-t-elle? Et après? »

Silencieux, ils sentaient toutes les anciennes détresses, oubliées pendant une année heureuse, les hanter confusément et se ranimer peu à peu, parce que la joie commençait à s'atténuer en eux et n'était plus assez forte pour empêcher les souvenirs de renaître et de grandir.

VII

Le lendemain, il y eut encore un tiède soleil qui continua de ranimer la nature engourdie et lui donna un air de convalescence heureuse. Comme l'an passé, les amants virent à leur éveil toute la féerie lumineuse des champs allègres et ils oublièrent les tristes pensées qui, la veille, les avaient assombris.

Pour la première fois depuis leur arrivée, ils déjeunèrent dans le jardin, comme le jour où Marcel était venu avec Jacques Merciol chez Denise qu'il ne connaissait pas. Ils évoquèrent ce souvenir, et cela les fit rêver encore, mais sans amertume, à cause de toute la joie qui les environnait.

« Deux ans! pensait Denise. C'est plus que je n'osais espérer;

Digitized by Google

mais combien d'années maintenant, combien de mois aurons-nous encore avant la fin ? »

« Deux ans ! songeait Marcel. Deux ans que je ne regrette pas, mais qui sont quand même enlevés à mon travail. Deux ans de vrai bonheur, mais de bonheur stérile, car enfin qu'en reste-t-il ? »

Le soleil et les fleurs les empêchèrent de s'attrister. Ils restèrent assis côte à côte, doucement influencés par tant de calme et par tout le silence des plaines recueillies. Les minutes s'écoulèrent avec un peu de lenteur et de solennité, non point brèves et nerveuses comme les minutes des villes, mais graves, paisibles et sereines, à cause de la majesté enclose dans le vaste décor. La nature autour d'eux était vierge et gardait son primitif aspect de force patiente et formidable ; son apparente inactivité incitait à la nonchalance.

« Comme il sera bon, aujourd'hui, de marcher sur les routes, dans le soleil, dans le printemps, disait Denise.

— Pas aujourd'hui, répondit Marcel. Cette après-midi, je vais travailler... si je peux ; je te l'ai promis, tu te souviens ? »

Elle eut un sourire un peu triste de désillusion et de reproche.

« Oh ! pourquoi ? Tu n'aimes donc plus nos beaux champs, nos arbres et nos fleurs ? Et les talus de mousse où tu me prenais dans tes bras, l'an dernier, tu ne veux donc plus savoir s'ils nous attendent encore ? Et nos retours, au crépuscule, quand je suis un peu lasse et que je m'appuie sur ton épaule, tu les as donc oubliés ? Tu n'es donc plus heureux de me sentir tout près de toi, toute seule avec toi ? »

Elle s'était penchée vers Marcel immobile et elle lui tenait la tête des deux mains, pour contempler ses yeux et sa pensée ; mais le pauvre effort impuissant se heurtait aux prunelles mystérieuses comme à un mur infranchissable.

« Oh ! tes yeux, tes yeux que je ne comprends pas ! »

Les yeux inconnaissables étaient durs, farouches, presque hostiles. Puis ils s'adoucirent, redevinrent les yeux limpides

Digitized by Google

d'autrefois, les yeux clairs et ingénus qui rendent visibles les pensées. A son tour, il se pencha vers Denise, regarda les yeux inquiets qui demandaient un peu de tendresse et posa ses lèvres sur les paupières douloureuses. Denise, réfugiée dans ses bras, rêvait en caressant sa main abandonnée.

Il lui parlait doucement.

« Aujourd'hui, je vais travailler, prendre quelques heures seulement à notre amour. C'est toi qui l'as voulu, et tu as raison. Et toi, tu avais commencé je ne sais plus quoi, une sonate pour deux pianos, je crois. Veux-tu la continuer ? »

Elle secoua la tête, trop triste pour reprendre l'œuvre délaissée.

« Alors, pendant que j'écrirai, pourquoi ne sortirais-tu pas un peu? Tu me rapporterais des fleurs, et nous les mettrions sur ma table, pour m'aider à travailler quand je n'aurai pas de courage. »

Elle refusa encore, lasse, appuyée toujours sur l'épaule de Marcel, sans énergie et sans autre désir que de rester immobile contre lui. Il la berça quelques minutes, enveloppés tous deux de soleil et de silence; puis, elle se leva lentement, les yeux engourdis comme si elle avait dormi, remit en ordre ses cheveux un peu défaits et sourit à Marcel qui la regardait.

« Oui, je vais aller dans les champs, toute seule. Tu travailleras bien, pendant que je serai partie, et tu ne seras plus méchant quand je reviendrai. Tu promets ? »

Elle souhaitait maintenant quelques heures d'isolement, pour s'apaiser dans le printemps heureux. Marcel l'accompagna jusqu'à la porte du jardin; après quelques pas sur le chemin, Denise se retourna pour lui sourire encore, mais il avait disparu déjà derrière la clôture.

« Enfin, se disait-il, assis aussitôt devant sa table de travail, je vais faire de bonne besogne, puisque Denise est partie... »

Il eut, dans le silence de la chambre déserte, un sombre rire d'ironie lamentable, un rire faux et désolé qui ressemblait à un sanglot.

Digitized by Google

« Oui, j'en suis arrivé à me réjouir, parce que Denise vient de me quitter. »

La tête entre les mains, l'esprit en détresse, il restait inerte devant le désordre des feuilles blanches et répétait à haute voix, irrité :

« Voilà où j'en suis! Voilà où j'en suis! »

Et il se prenait en pitié, lui qui avait tant attendu, tant espéré ce pauvre amour dérisoire, comme la plus haute joie et comme le port enfin découvert après les errements douloureux. Tous les anciens désirs, tous les rêves de son enfance et de sa jeunesse, toutes les attentes de l'inconnue qui devait venir à l'heure nuptiale aboutissaient maintenant à ce morne désespoir, devant sa table stérile, dans la solitude, dans le renoncement, dans la déchéance.

Il se leva, fit quelques pas pour calmer son impatience et s'arrêta devant la fenêtre, en face des plaines ensoleillées. La quiétude des champs l'apaisa d'abord.

« Comme j'aurais été bien, ici, pour travailler, autrefois ! Et si Denise n'était pas là... »

Cette pensée mauvaise qui s'attachait à lui, cette sourde colère contre sa maîtresse accrurent son angoisse. Appuyé contre la fenêtre, il regardait la campagne déserte, immobile, impassible; dans le vaste champ de son regard, il n'y avait ni mouvement, ni bruit, ni apparence de vie; il se sentit affreusement seul, sans appui et sans réconfort, terriblement seul, inconnu parmi l'indifférence universelle.

Des minutes passèrent sans qu'il en eût conscience. Puis, il se trouva las de cette tristesse pesante, monotone, qui lui imposait sans trêve l'unique pensée de son impuissance. Il voulut se distraire, tenter d'oublier.

« Que puis-je faire? De quoi suis-je encore capable? Travailler? Je ne sais plus, maintenant... Et puis, à quoi bon? Denise va rentrer, dissoudre toute mon énergie, toute ma volonté, s'il m'en reste. Travailler? Mais, dans quelques semaines, tout sera fini; elle aura détruit toute activité en moi;

Digitized by Google

alors, je brûlerai mes papiers; je briserai mes plumes; je ne serai plus qu'un amant... Ah! ah! Et quel amant! »

Il s'assit devant la table, poussé par un besoin sournois et cruel de constater une fois de plus la stérilité de son effort. Il relut, à voix haute, par amère dérision, la dernière page, froissée et salie d'attendre depuis des jours qu'il y inscrivît sa pensée. Pourtant, il effaça des mots, en ajouta, s'intéressa au rythme des phrases. Puis, il éprouva encore ce sentiment de lassitude découragée devant le labeur continu et patient.

« Ah! si j'étais seul! Elle est partie, mais elle revient, peut-être ; dans cinq minutes, dans un quart d'heure, elle sera là... Elle est partie, oui, mais la maison est pleine d'elle, de son intimité, de son influence... »

Il vit sur la table un livre qu'elle lisait, posé là par elle le matin ; il y avait aussi un travail de broderie inachevé sur un guéridon, et, au-dessus, un portrait de Denise qui souriait. Un peu du parfum qu'elle aimait flottait dans la chambre, ténu, subtil, irritant...

« Elle voudra profiter du soleil, sans doute, faire une longue promenade. J'ai un peu de temps devant moi. »

Comme il se penchait vers le manuscrit, il y eut un bruit de pas sur le sable du jardin.

« Elle, déjà! »

Dans l'encadrement de la fenêtre, Denise lui souriait et tendait une grosse gerbe de fleurs champêtres qu'elle avait cueillies pour lui; puis, elle disparut en lui envoyant un baiser et il l'entendit aussitôt qui pénétrait dans le vestibule. Un instant, Marcel regarda les feuilles à demi couvertes de son écriture; et, dans un accès soudain de colère, il saisit une poignée du papier maudit, la déchira en mille fragments qui se dispersèrent sur le tapis.

Denise entra, toute joyeuse d'être revenue, et courut à lui.

« As-tu bien travaillé? »

Il se dégagea de son étreinte et montra, avec le rire d'ironie

Digitized by Google

qu'elle lui connaissait, les feuilles morcelées et éparses dans la chambre.

« Mon travail d'aujourd'hui, le voilà ! Et celui d'hier aussi, et d'avant-hier... Oh ! ce n'est pas un grand malheur. C'est un peu de papier déchiré. Dans le cabinet d'un écrivain, ce n'est pas surprenant. Un écrivain ! Ah ! ah ! Je suis un écrivain ! »

Denise l'écoutait, apeurée, toute sa joie disparue ; elle tenait toujours ses fleurs et regardait Marcel sans parler, attristée par sa voie brève et son rire faux. Debout devant elle, les yeux durs, il continua :

« Oui... je ne suis pas très satisfait de moi-même, depuis un an, depuis... oui, à peu près... depuis que nous nous connaissons. C'est une coïncidence. Et puis, je n'ai plus le temps ; un grand amour comme le nôtre absorbe toutes les minutes, toutes les secondes. On ne peut pas faire tant de choses à la fois. Il faut choisir l'une ou l'autre. »

Il y eut un silence morne, pesant, qui les mit tous deux en face d'eux-mêmes, en face de leur pauvre esprit en désarroi.

« Il faut choisir l'une ou l'autre, se disait Marcel. Mais suis-je encore capable de choisir ?

Elle ne répondait pas. Un peu lasse, elle s'était assise sur un divan, dans un angle de la chambre, et elle observait Marcel qui regardait, sans la voir, l'étendue pleine de soleil. Quand il parut calmé, elle l'appela doucement ; il vint, un peu honteux de sa colère, et ils eurent encore ce triste sourire où il y avait l'effort d'oublier, le pardon et la résignation aux prochaines souffrances.

« Viens près de moi, plus près. »

Elle s'appuya contre l'épaule de Marcel, dans sa pose coutumière de femme douce et craintive en quête de tendresse. Elle ferma les yeux et demeura immobile, pour avoir l'illusion que la minute présente était hors du temps et de l'espace, hors de la durée, à l'abri des lendemains. Elle sentait autour de son corps l'étreinte de son amant qui la soutenait ; elle avait l'esprit délicieusement libre de pensées et Marcel la vit sourire, comme en rêve.

Digitized by Google

Alors, toute sa colère, toute la haine sourde et la rancune qu'il sentait au fond de lui-même s'éteignirent ; il n'eut plus qu'une grande pitié, à voir Denise si faible et abandonnée dans ses bras, une pitié qui se confondait avec sa propre détresse et les enveloppait tous deux d'une égale compassion. Un remords lui vint d'avoir été brutal ; il s'inclina doucement vers le visage aux yeux clos, baisa les lèvres entr'ouvertes. Denise ne voulut pas encore s'éveiller de son demi-sommeil volontaire et se serra plus étroitement contre lui, en murmurant des mots confus de tendresse.

VIII

Les promenades devinrent leur unique distraction. Depuis le jour où il avait déchiré une partie de son manuscrit, Marcel ne tentait plus même de travailler ; ses papiers étaient empaquetés et jetés au fond d'une armoire, au milieu de vieilles choses au rebut. Pour se pardonner à lui-même cet abandon, il se disait :

« Maintenant, il vaut mieux me reposer ; dans quelque temps, quand la crise sera passée, j'irai chercher mes paperasses. »

Comme ils ne connaissaient personne aux environs, leur vie s'écoulait dans la solitude. Autrefois, ils avaient aimé cet isolement ; maintenant, il leur pesait, parce qu'ils étaient constamment face à face et qu'ils ne pouvaient plus se livrer l'intimité de leurs pensées. Ils évitaient l'ancienne oisiveté à deux, dans le salon, devant la fenêtre ouverte sur les plaines et sur le ciel. Quand ils se trouvaient ensemble, inoccupés, il y avait une gêne intolérable et de pénibles silences ; chacun d'eux sentait que l'autre l'observait, avec des regards furtifs, des mots maladroits, une voix impatiente ; ils se devinaient la même âme inquiète et les mêmes interrogations sans réponses ; ils épiaient leurs moindres gestes avec une attention hostile et ils n'osaient plus lever les yeux l'un vers l'autre. Autour de leur trouble,

Digitized by Google

c'était toujours le calme irritant de la campagne, la joie du soleil ou la paix des nuits.

Ils s'efforcèrent de trouver quelque distraction dans la lecture et la musique ; mais ils ne pouvaient plus s'intéresser vraiment à tout ce qui les enchantait naguère, ni s'abstraire de leur morne rêverie. Le livre commencé demeurait sur leurs genoux, tandis que les mêmes pensées les hantaient impérieusement ; et leurs doigts se posaient sur les touches du piano, d'un geste machinal dont ils avaient à peine conscience.

Pour fuir le décor de leur tristesse, ils parcoururent les champs. La mobilité du paysage et l'effort physique de marcher les arrachèrent un temps à leur malaise ; mais, quand ils eurent suivi tous les chemins, les détails leur en devinrent familiers ; à force de passer devant les mêmes arbres et les mêmes maisons, de rencontrer les mêmes hommes laborieux et les mêmes animaux dans les mêmes champs et les mêmes pâturages, ils n'eurent plus la curiosité de regarder autour d'eux ; et ils marchaient l'un près de l'autre, indifférents à tout ce qui n'était pas leur tourment.

Alors, ils ne sortirent presque plus du jardin. Après le déjeuner, ils s'y asseyaient, toujours à la même place ; ici ou là, qu'importe ? Denise avait quelque ouvrage de femme ; Marcel tenait un livre ou une brochure qu'il lisait par intervalles. Ils restaient ainsi toute l'après-midi, sans joie, sans ardeur, attendant que les minutes et les heures fussent écoulées. Marcel n'avait plus même de colère, et ils se parlaient avec une douceur affectée et l'effort de mettre encore un peu de tendresse dans leurs paroles ; d'autres fois, la lassitude et l'ennui leur suggéraient des mots irrités, amers et cruels ; et ils faisaient les gestes de l'amour avec tristesse ou avec rage.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis que Marcel avait renoncé à tout travail. Lentement, les jours passaient, leur laissant l'illusion qu'ils avaient quitté Paris depuis un temps très long ; et pourtant, leur venue à la campagne ne datait que de deux mois à peine. Avec juin, le soleil était devenu brûlant ;

Digitized by Google

sous les arbres chargés de toutes leurs feuilles épanouies, il y avait une ombre chaude qui procurait un lourd bien-être paresseux ; le ciel était lointain et immobile, d'un bleu intense ; nulle brise ; la campagne s'engourdissait dans l'éclatante lumière.

Tous deux se sentaient l'âme un peu réchauffée, l'esprit doucement égayé par tant de clarté autour de leurs songes. Denise, qui suivait sur le visage de son amant ses pensées adoucies, tentait, avec des sourires et des mots timidement caressants, de ressusciter en eux la sérénité d'autrefois.

« Comme tout est calme ! disait-elle. Comme c'est bon de rester ensemble pendant des heures, sans entendre un bruit ! Comme Paris doit être désagréable, maintenant !

— Oui, oui... c'est vrai. On est très bien, ici. »

Mais il pensait :

« A Paris, j'aurais au moins, pour me distraire, le spectacle de l'activité des autres. Ici, c'est l'immobilité, le silence ; quand on ne peut plus s'occuper, on s'endort. »

Il écoutait le bavardage de Denise, s'efforçait d'y répondre et de s'intéresser à ce qu'elle disait. Elle racontait mille histoires, en riant, pour l'égayer.

« Et nos amis, que deviennent-ils ? demandait-elle. Sait-tu ? Il y a bien longtemps que Jacques Merciol ne nous a pas écrit. »

Elle vit se dessiner sur les lèvres de Marcel le mauvais sourire qu'il avait aux heures d'amertume. Il dit :

« J'ai reçu une lettre de lui, ce matin. Il me demande si je travaille. »

Il la regardait avec une étrange expression de moquerie douloureuse, comme si la question de Jacques était risible. Il ajouta :

« Je lui ai répondu que j'avais déchiré la moitié de mon manuscrit et enfoui l'autre dans l'armoire aux vieilleries. Est-ce qu'il croit, par hasard, que je suis venu ici pour noircir du papier ? Ah ! ah ! nous sommes venus, ma chère Denise, pour cacher notre bel amour dans la solitude, notre tendresse éton-

Digitized by Google

nante, notre grande passion ! Une idylle rustique ! Une pastorale ! Daphnis et Chloé ! Ah ! ah ! »

Denise baissa les yeux plus tristement sur son ouvrage; elle dit seulement :

« Comme tu es méchant ! »

Et ce fut encore un silence plein de pensées torturantes, un silence lamentable qui élevait entre eux comme un mur.

Plus tard, Denise demanda, avec une prière humble :

« Veux-tu que nous sortions un peu ? Le soleil est moins chaud et nous avons bien besoin de nous distraire. »

Il accepta, n'ayant pas de préférence, puisque sa tristesse était la même partout. Denise songeait à toutes leurs promenades d'autrefois; parmi les plus anciennes, elle cherchait dans ses souvenirs la plus jolie, la plus charmante, la plus amoureuse; il lui souvint d'un petit bois plein de mousse et d'oiseaux, où ils avaient passé, l'année précédente, quelques heures tendres et chères à sa mémoire; elle eut l'idée d'y emmener Marcel, non pas avec l'illusion qu'ils retrouveraient les mêmes joies, mais pour aller en pèlerinage au meilleur de leurs souvenirs et pour tenter de ranimer leur ardeur éteinte.

Les routes étaient tièdes et enveloppées de lumière atténuée. Ils traversèrent le village, s'arrêtèrent pour causer avec des paysans, puis s'engagèrent dans un étroit chemin bordé d'arbres et de haies. Autrefois, ils prenaient souvent ce sentier, parce qu'ils étaient obligés, en y passant, de se serrer l'un contre l'autre et qu'ils riaient de sentir sur leur joue la caresse des feuilles. Maintenant, Marcel s'en venait lentement derrière Denise, indifférent aux souvenirs, irrité de ce désespoir qui s'acharnait en lui.

Elle disait :

« Ici, nous nous sommes arrêtés, pour nous reposer. Plus loin, nous avons rencontré des hommes qui conduisaient des vaches ; il a fallu nous ranger contre la haie pour les laisser passer. Tu te souviens ? »

Il répondait, au hasard, ne sachant pas même ce qu'elle avait dit :

Digitized by Google

« Oui, oui, je me souviens. »

Insensible au passé et au présent, seul avec lui-même, Marcel, à force de lassitude, sentait se roidir sa débile volonté; la résolution lui venait, impérieuse, d'en finir, de s'échapper, d'oublier tout et de renaître.

« Nous sommes en juin seulement, pensait-il; cette vie-là ne peut pas durer jusqu'à l'automne. Il faudra rentrer à Paris bientôt. Ah ! le plus tôt possible. »

Ils arrivaient sous les arbres. Une émotion à peine douloureuse grandissait dans l'esprit de Denise; autour d'eux, l'ombre avait plus de mystère et plus de fraîcheur; le silence était devenu plus profond encore; ils n'entendaient même point le bruit de leurs pas, à cause de la mousse épaisse. Et mille souvenirs de l'ancienne tendresse, mille vestiges de baisers, d'étreintes et de caresses étaient épars dans l'ambiance, qui frôlaient Denise et se jouaient à l'entour. Elle s'avançait doucement, comme pour écarter la foule des ressouvenances accourues à leur passage, et elle souriait à toutes les visions qui les suivaient, ainsi qu'un cortège de fête.

Après quelques pas, il se trouvèrent devant un petit tertre de gazon, entouré de buissons et parsemé de fleurettes; c'était là qu'ils s'étaient assis, autrefois, et que s'étaient écoulées les heures chères à Denise, les heures qui avaient fui, si promptes, au travers de leur bonheur. Elle le lui montra, lui rappela encore tous les souvenirs; elle les énumérait gravement, et il semblait à Marcel qu'ils se promenaient dans les allées de quelque étrange cimetière où, çà et là, elle lui désignait des tombes aimées.

« Veux-tu que nous nous arrêtions, comme autrefois? » demandait-elle, assise déjà à la place ancienne.

Près d'elle, il s'étendit à demi sur l'herbe, et ils ne parlèrent presque pas. En l'esprit de Marcel se précisait la volonté de fuir ces mornes plaines, cette solitude démoralisante, et de rentrer immédiatement à Paris. Denise songeait à leur joie d'antan, à leur désolation présente; c'était le même décor de paix et de

Digitized by Google

silence, la même heure adoucie d'avant le crépuscule, les mêmes arbres protecteurs et la même complicité de toute la nature; il y avait seulement une année de plus appesantie sur eux, une année d'automne et d'hiver qui n'avait pas ramené le printemps.

Elle regarda Marcel, si différent d'autrefois : d'un geste machinal, inconscient, il jouait avec les tiges des fleurs et elle vit ses yeux grands ouverts dans le vide, immobilisés par l'idée fixe de fuir. Sans courage, elle dit :

« Comme c'est triste, une fin d'amour! »

Et elle ajoutait en elle-même :

« Efforçons-nous de la prolonger encore, cette pauvre agonie. Si nous pouvions retarder la dernière minute de quelques semaines, de quelques jours! »

Elle eut un sourire sans espoir qui constatait déjà la mort de leur amour. Et il semblait à Marcel que les paroles de son amie le délivraient du fardeau, lui rendaient sa liberté, les séparaient l'un de l'autre. Il pensait, subitement allégé :

« Ah! oui, c'est la fin, c'est la délivrance. »

Denise lui voyait encore ce regard dur, éclairé maintenant par une joie secrète qui signifiait : « Tu m'as pris, pendant deux années, toute ma force et toute mon énergie; tu m'as arraché à tout ce que j'aimais; tu as fait de moi un pauvre être pitoyable, incapable, perdu. Mais je m'évade enfin de ton étreinte stérilisante, de tes yeux, de ta bouche qui me fascinaient et m'entraînaient vers toutes les déchéances. Tu le regrettes? Tu en souffres? Chacun son tour. »

Puis, la sentant aussi douloureuse que lui-même, il comprenait l'injustice et l'inutilité de la haine; sa colère tombait, se fondait en une lourde tristesse impatiente.

« Elle n'est pas responsable, pensait-il encore; c'est moi qui suis venu la chercher dans ce village, moi qui l'ai séduite et leurrée; elle ne voulait pas, elle résistait, elle avait peur... Il ne faut pas l'accuser; il faut la plaindre autant que moi-même, et nous séparer, et oublier tous ces tristes souvenirs. »

Digitized by Google

Il la regarda; elle avait les yeux fixés sur lui; ils détournèrent ensemble leur visage et baissèrent la tête.

« Veux-tu que nous rentrions? » demanda-t-elle.

Il ne savait comment lui annoncer sa volonté de partir. Tous deux s'étaient levés et s'en allaient lentement vers la maison, sans hâte d'y arriver, parce qu'ils retrouveraient encore dans le cadre de leur vie quotidienne mille amertumes accumulées.

« C'est cette solitude qui nous aigrit, disait Marcel, cette oisiveté, cette monotonie... Nous ne pourrons pas rester ici tout l'été; ce n'est plus possible. »

Denise avait deviné son désir.

« Tu veux partir? »

Il répondit, d'une voix basse et résolue :

« Oui. »

Elle n'en ressentit point la souffrance qu'elle attendait, demanda seulement :

« Quand? »

Marcel hésita; il eût voulu s'enfuir sans plus tarder, ne pas même rentrer dans la triste maison, se laisser emporter par le premier train. A quoi bon attendre encore, puisque chaque jour aggravait leur mal? Il dit, sans oser la regarder :

« Demain. »

Le mot brutal frappa Denise, la laissa sans conscience et comme suffoquée. Elle croyait qu'il allait répondre : « Dans quinze jours... Dans un mois. » Elle avait espéré que leur amour s'éteindrait doucement, sans violence, sans déchirement, et qu'elle aurait un peu de temps pour s'y accoutumer; mais elle était déconcertée devant ce brusque départ. Quand elle put parler, elle demanda :

« Et tu veux partir... seul?

— Cela vaut mieux. »

Ils se turent encore. Elle lisait sur le visage de Marcel sa résolution farouche; il marchait près d'elle, plus calme, l'esprit ferme et libéré, la volonté implacable. Et elle n'avait plus même

Digitized by Google

la force de lutter; sûre d'un refus, elle proposa, la voix lasse, pour en finir :

« Tu ne veux pas rester ici une semaine encore? »

Il secoua la tête négativement.

« Alors, donne-moi une journée seulement; tu partiras après-demain. »

Il n'eut pas la cruauté de refuser, mais cela lui paraissait la suprême concession.

« Soit.

— Je ne pourrai pas rester ici toute seule... Je partirai deux ou trois jours après toi; j'irai te voir à Paris, dès mon retour. »

Il eut, à l'idée que Denise allait le suivre, un geste d'impatience qu'elle comprit.

« Oh! rassure-toi, dit-elle avec un effort pour sourire, ce ne sera qu'une visite. Si nous devons nous quitter, il vaut mieux que nous n'ayons plus de colère ni de rancune. »

Ils se turent, puis parlèrent de choses indifférentes, affectant dans leurs propos une douceur timide et désolée, comme pour atténuer le mal qu'ils se faisaient mutuellement. Derrière leur résignation apparente, ils se devinaient l'un à l'autre un grand trouble; ils le discernaient dans le tremblement de leur voix, dans leurs silences, dans leurs regards qui se fuyaient ou s'observaient furtivement.

Quand ils furent rentrés, ils s'appliquèrent à sembler vivre de leur vie normale. Ils causèrent, calmes, comme si rien n'était survenu entre eux. Denise s'efforçait de ne point paraître faible devant la souffrance; mais, quand son envie de pleurer fut plus forte que sa volonté, elle vint, comme naguère, s'abriter entre les bras de Marcel. Il l'accueillit doucement, la sentant vide de toute énergie, épuisée, passive; il lui caressa les cheveux, la baisa au front, pour l'apaiser, soutint la tête lasse qui s'abandonnait. Ils ne parlaient pas; elle demeurait immobile sur les genoux de Marcel; parfois, ses sanglots redoublaient; elle levait vers lui son visage meurtri de larmes et disait plaintivement :

Digitized by Google

« Nous n'avons plus qu'un jour... plus qu'un jour... plus qu'un jour... »

IX

Quand Marcel descendit du train, quand il sentit sous ses pieds le pavé de Paris et autour de lui son activité frémissante, il eut l'impression de renaître. Les tristes mois qu'il avait passés avec Denise lui parurent aussitôt rejetés dans le passé, presque oubliés. Depuis qu'il avait quitté, dans la petite gare de campagne, son amie désolée, il n'avait plus dans l'esprit que cette pensée joyeuse :

« Je vais travailler, maintenant. Je suis sauvé. »

Chez lui, au milieu de tout ce qui lui rappelait sa vie antérieure, son enthousiasme s'atténua.

« Je suis sauvé? Est-ce bien sûr? Je retombe dans mon existence ancienne, au point où j'étais quand j'ai connu Denise; et il faut bien avouer que je me trouvais alors en assez mauvais état. Vais-je recommencer la même vie absurde? »

Il ajourna toute réflexion, pour ne point gâter la joie de son retour. Ce lui fut une délicieuse nouveauté d'errer par les rues, seul, sans l'éternelle compagne de ces deux derniers mois; il se disait, en riant :

« Les condamnés qu'on libère doivent éprouver ce que je ressens. »

Les maisons, les squares, les passants lui paraissaient intimes et familiers; il les regardait autour de lui, comme le décor normal de sa vie, heureux de les reconnaître; auprès d'eux, il se sentait apaisé et protégé, bien mieux que dans les plaines ouvertes sur tout l'inconnu redoutable. Il éprouva une jouissance raffinée à reprendre ses habitudes d'autrefois. Le premier jour fut un enchantement; mais, dès le lendemain, il fut tout surpris d'être réintégré si promptement en sa primitive existence; il eut presque l'illusion de n'avoir pas quitté Paris et de continuer à y vivre.

Digitized by Google

« Cela prouve, pensa-t-il, que je suis déjà guéri. Cela prouve peut-être, au contraire, qu'il n'y a rien de changé en moi et que je suis encore, que je serai toujours le même homme. Car enfin, depuis que je cherche à orienter ma vie, c'est-à-dire depuis que je pense, je n'ai pas fait un progrès. Après cette navrante aventure, je suis un peu plus las, plus meurtri, plus déchiré qu'auparavant... Je vais travailler, maintenant, si j'en suis capable. Et puis, Jacques me conseillera. Pour me donner du courage, il est bon, tout d'abord, de visiter les amis, Merciol avant tous, Claire ensuite, et les autres. »

Jacques le reçut avec tristesse. Pendant ces deux mois, ç'avait été un grand soulagement pour Marcel d'écrire souvent à son ami de longues lettres affectueuses, où il expliquait sa détresse; et, en réponse, Jacques lui adressait des conseils, des consolations, des reproches aussi.

« Est-ce fini, ce cauchemar? demandait Merciol, inquiet, en lui serrant les mains.

— Oui, à peu près. Tu vois que j'ai eu le courage de rentrer à Paris.

— Et Denise?

— Elle a du courage, elle aussi, malgré sa tristesse. Je la verrai ces jours-ci; je lui dirai qu'il faut nous quitter; elle comprendra.

— Que vas-tu faire, maintenant? »

Marcel, comme toujours, avait un geste vague d'ignorance.

« Il faut te remettre au travail, disait Jacques. C'est le refuge toujours ouvert et ce serait le parfait bonheur si on était raisonnable. Tu vas t'apaiser au milieu de tes papiers, redevenir calme, laisser l'équilibre se rétablir en toi; et puis, quand tu seras las, quand ton labeur te paraîtra monotone, vain, fastidieux, tu voudras encore chercher la joie ailleurs, je ne sais où, et tu ne la trouveras pas. Mais il faudra te souvenir qu'il te reste un abri contre la souffrance, un hâvre sûr, loin des tourmentes, qui te donnera toujours un peu de paix provisoire. »

Ils causèrent longtemps, se conseillèrent mutuellement;

Digitized by Google

Marcel sentait sa confiance renaître. Dès qu'il eut quitté Jacques, il s'informa de Mme Volmerre; elle n'avait pas encore délaissé sa maison de banlieue où il la trouva, comme toujours, affairée par un prochain départ.

« Vous avez eu une bonne idée de venir aujourd'hui, lui dit-elle gaiement. Demain, nous ne serons plus là; nous partons pour Constantinople. »

Elle l'attira à l'écart, mise en joie par cette visite imprévue.

« Si vous venez pour me parler de notre rendez-vous, vous savez, celui que je vous ai promis, avouez que vous n'avez pas de chance.

— Oh! je n'y compte plus ; vous êtes trop occupée.

— Mais non; je tiens toujours mes promesses; ayez encore un peu de patience. Voyons, et vous? Où en êtes-vous dans vos histoires sentimentales? »

Il tenta de prendre un ton badin.

« Oh! cela ne va pas du tout. C'est même fini.

— Vous avez rompu avec votre amie ?

— Oui. »

Elle éclata de rire.

« Vous êtes ridicule, mon pauvre ami. Vous n'avez jamais su ce que vous vouliez. Alors, c'est à recommencer? Dites-moi vos intentions. »

A son tour, il se railla lui-même, avec une sombre gaîté.

« Mes intentions? Croyez-vous que je sois capable d'en avoir?

— C'est vrai. Voulez-vous des conseils?

— Voyons.

— Mon cher, vous n'êtes pas fait pour la grande passion ; il faut laisser cela à d'autres. Je vois très bien ce qui vous convient : une maîtresse intermittente, que vous ne verrez pas trop souvent et que vous oublierez aussitôt qu'elle aura franchi votre porte, une femme pas encombrante qui ne vous arrachera pas à vos chers travaux. Il me semble que je remplis très bien ces conditions, n'est-ce pas?

Digitized by Google

— Oh! parfaitement.

— A Ostende, en somme, vous avez travaillé.

— C'est juste.

— Vous voyez. Nous pourrons nous entendre très bien, à mon retour, dans quatre ou cinq mois. A moins que je ne passe l'hiver à Nice. Je ne vous gênerai pas beaucoup; je suis absente pendant les deux tiers de l'année. »

Il affectait de plaisanter :

« Et d'ailleurs, je peux vous suivre.

— Prenez garde, vous perdriez tout le bénéfice de la combinaison. Nous verrons cela quand je serai revenue; si je n'y pense plus, vous me le rappellerez. »

Ils se quittèrent, en parlant d'autre chose.

« Comme ma vie est navrante, pensait Marcel. Allons-nous recommencer l'ancienne aventure? C'était la plus ridicule; serait-ce la plus sérieuse? Mais, j'ai le temps d'y penser; et puis, tout cela est bien secondaire. »

Denise lui avait annoncé sa venue pour le lendemain matin. Elle vint, calme, le visage un peu las, et aussitôt elle lui sourit, heureuse de le revoir, même pour les funérailles de leur bonheur. Ils se trouvèrent un peu gênés, parce que, ayant beaucoup souffert l'un par l'autre, ils voulaient du moins atténuer le mal qu'ils allaient encore se faire. Ils savaient que c'était leur suprême entretien d'amants et ils souhaitaient éviter les larmes et les mauvaises paroles. Ils s'efforçaient que la fin de leur amour et leur dernier souvenir fûssent sans violence et sans rancœur, afin de pouvoir dans l'avenir y penser en souriant.

Denise parlait doucement. Elle n'osait pas rappeler les premiers temps de leur vie commune, par crainte de sentir sa fermeté s'amollir, ni les plus récents, pour ne point ranimer la colère de Marcel. Elle racontait ses jours de solitude, là-bas, ce qu'elle avait fait, son retour; et il l'écoutait, demandant des détails, pour prolonger le charme triste de cette heure qui ne se renouvellerait plus.

Digitized by Google

« Et toi, demandait-elle, qu'as-tu fait depuis que tu es parti ? »

A son tour, il disait l'emploi de ses journées ; ils parlèrent de Jacques Merciol, des choses qui leur étaient familières à Paris. Ils se tenaient par la main et se souriaient par intervalles Puis, ils se turent, comprenant qu'il fallait prononcer les mots définitifs. Mais le courage leur manquait pour rompre la douceur d'être ainsi l'un près de l'autre, attendris et pitoyables, l'esprit tout plein des anciennes tendresses...

« Nous avons été bien heureux, commença Marcel, et il serait peut-être injuste de nous lamenter ; nous avons eu toute une année de joie, toute une année, alors que nous n'osions plus espérer même un jour... Nous nous sommes laissés endormir par l'illusion que cela ne finirait pas, et maintenant ce n'est qu'un souvenir. Il faut nous incliner, conserver cette année-là dans notre mémoire, comme un trésor. »

Denise murmurait :

« Oui, oui, c'était fatal. »

Ils se sourirent encore, pour s'encourager dans leur effort de franchise ; plus ferme, Marcel continua :

« C'était le bonheur ordinaire. Vivre auprès d'une femme aimée, c'est le rêve de tous ; tous peuvent espérer cette joie-là, tous, ah ! oui, sauf ceux qui sont hors de la vie normale. La plupart des gens s'en vont, en quête du plaisir, le prennent au hasard, où ils le trouvent, comme un bien qui leur est réservé. Mais il y en a d'autres qui sont exclus de toutes les fêtes ; il faut qu'ils suivent leur destinée, sans s'écarter de leur route, sans se laisser tenter par les joies qui ne sont pas pour eux. J'avais cru, moi, que je pourrais vivre près de toi et que cela me suffirait ; alors, l'amour m'a pris tout entier ; il est devenu exclusif, tyrannique, et j'en ai souffert affreusement, parce qu'il y avait en moi d'autres désirs, aussi exclusifs, aussi tyranniques, et qui étaient mes vrais désirs. Et j'ai dû courber le front, m'enfuir de ta tendresse, rentrer dans mon destin. »

Il y eut un long silence, non plus lourd et hostile comme

Digitized by Google

en leur ancienne solitude, mais un silence frémissant, où toute leur vie misérable se précisait cruellement, se synthétisait en eux avec la rigueur d'une inéluctable nécessité.

« Le bonheur normal! Oui, j'ai cru que j'allais le goûter, comme les autres; j'ai cru que je pouvais éprouver une joie durable, un calme permanent, une paix définitive. C'était impossible, et pour toi aussi; à force de penser, de sentir, de rêver, à force d'énerver notre esprit à tous les travaux subtils de notre art, nous sommes devenus des anormaux, des inquiets, des exaspérés, des inassouvis. Nous nous torturons nous-mêmes; nous avons perdu toute simplicité; nous ne pouvons plus nous contenter même d'un grand bonheur; au-dessus de lui, nous en imaginons un autre, toujours un autre; nous créons des fantômes; nous marchons vers des chimères; nous tendons les mains vers des illusions, et nous pleurons parce que nos bras se ferment dans le vide. »

Denise l'écoutait, les yeux vagues, sentant bien qu'ils étaient l'un et l'autre entraînés par leur fatalité. Autour d'eux, en eux, mille forces inconnues créaient leur destinée, balayaient leur pauvre volonté et les emportaient vers le mystère des lendemains; ils n'étaient point maîtres de leur vie; un monde obscur qu'ils portaient en eux les conduisait; ils étaient les tristes spectateurs d'eux-mêmes. Et elle disait seulement, d'une voix douce et désolée :

« Ce n'est pas notre faute... Nous ne sommes pas responsables... C'est notre destinée...

— Oui, c'est notre destinée d'être toujours seuls avec notre esprit malade et notre cœur aigri. Comme nous ne pouvons pas être heureux, nous ne pouvons pas non plus avoir le sourire et la bonne humeur, la patiente indulgence qu'il faut à l'amitié et à l'amour. Nous ne sommes pas sociables, parce qu'il y a toujours en nous une irritation sourde ou un farouche désespoir. »

Leur tristesse était sans colère, mais plus profonde, plus irrémédiable, car ils comprenaient qu'elle n'était pas une crise

Digitized by Google

passagère, née de contingences momentanées, mais l'état essentiel et permanent de leur esprit. Leur cerveau était tissé avec des fibres douloureuses; ils allaient dans la vie avec la souffrance pour compagne; tandis que les autres marchaient, couples enlacés, dans les sentiers de la joie, ils devaient errer, seuls, par des chemins de brume, de pluie et de froid. Marcel disait encore :

« Nous nous sommes égarés hors de notre route; il faut y rentrer et la suivre maintenant sans nous fourvoyer. »

Denise restait immobile près de lui, ne pouvant se résoudre à le quitter. Elle pensait :

« Il faut que je m'en aille, puisque c'est fini. »

Puis :

« Une minute encore... C'est la dernière fois. »

Et elle tentait l'impossible effort de retenir le temps qui s'écoulait. Quand elle fut debout, elle demeura devant lui, sans courage pour l'acte suprême. Il disait doucement :

« Nous nous reverrons, plus tard, quand notre présent sera devenu du passé. »

Elle se réfugia dans ses bras, comme naguère, le visage contre son épaule, comme là-bas. Elle ferma les yeux encore, pour arracher au destin cruel une dernière illusion. Mille souvenirs s'entremêlaient en sa mémoire; mille images confuses d'autrefois défilaient devant son esprit; elle revoyait le petit bois lointain, les talus de mousse et les fleurs, l'étroit sentier, la chambre illuminée, au matin... Et elle s'enfuit très vite, affolée, sans une parole, sans un geste. Il la suivit de loin jusqu'à la porte et l'aperçut qui s'en allait sans se retourner, toute secouée de sanglots.

Marcel revint vers la table couverte de papiers. Grave, il s'assit, trempa la plume dans l'encrier, se pencha vers le manuscrit...

MAURICE DARIN.

Digitized by Google

GUIDO GEZELLE ET ALBERT RODENBACH[1]

Guido Gezelle eut la destinée adéquate à son génie : pendant presque toute sa vie il fut isolé, pauvre, incompris, vilipendé, ignoré. Mais il avait heureusement en lui cette lumière que les autres ne voyaient point, il avait des trésors inépuisables de vie intérieure et profonde, l'atmosphère d'émotion et de beauté qui donne une éternité aux choses quotidiennes.

Il apparaît dans une province qui jusqu'alors était restée presque complètement en dehors du mouvement littéraire, et qui d'ailleurs formait une contrée bien à part : la West-Flandre. Pays essentiellement agricole, sans grandes villes industrielles et que n'atteignaient pas les chemins de fer; terre où le passé se perpétuait vivant, où le peuple parlait encore toujours le doux et imagé flamand du moyen âge et restait inébranlablement attaché à sa religion traditionnelle. Gezelle, qui était prêtre et professeur au collège de Roulers, a été l'expression de ce milieu, mais en même temps il s'est exprimé lui-même d'une façon si complète que son œuvre en prend une signification d'humanité universelle.

Je crains qu'il ne me soit difficile de vous donner une idée

(1) Nous donnons ici un extrait caractéristique de la belle conférence que M. Vermeylen, le jeune et brillant professeur de l'Université de Bruxelles, fit à l'Exposition de Liége. On la retrouvera tout entière dans le volume des *Conférences jubilaires* (Bruxelles, Weissenbruch) qui paraît ces prochains jours.

Digitized by Google

de ce qu'est l'œuvre de Gezelle. Il le faudrait bien pourtant, puisqu'il est admis aujourd'hui par les critiques les plus autorisés que Gezelle est le plus grand poète que les pays de langue néerlandaise aient eu depuis le XVII^e^ siècle, et puisque c'est peut-être le seul de tous nos poètes qui mérite, sans conteste, une gloire européenne. Malheureusement, c'est le moins traduisible qu'il y ait. Dès qu'on le transpose, il perd sa personnalité la plus intime : cette musique spirituelle d'une richesse de rythmes, d'une subtilité et d'un accent profond dont je ne trouve de parallèle chez personne.

S'il est quelqu'un qu'on puisse appeler poète par la grâce de Dieu, c'est bien celui-là : n'ayant d'autre ambition que de dire aussi simplement que possible, en dehors de toute convention, mais aussi complètement que possible, avec les nuances les plus indéfinissables, ce qui se passe autour de lui et en lui, — la réalité qu'il voit, et celle, infinie, qu'il sent. Dans l'ordre de la nature, nul n'a rendu de façon aussi originale et aussi juste les mille mouvements et demi-teintes imperceptibles des choses et des êtres; dans l'ordre des sentiments, il a baigné les remous de l'émotion d'une musicalité et d'une lucide clarté d'âme qui est le sublime dans la simplicité. Et au point de vue de la forme, cet homme, dont tous les sens étaient affinés à tel point que chez lui, si l'on peut dire, la sensation est de la pensée, sut se créer une langue poétique d'une diversité, d'une force, d'une souplesse aérienne, qu'on ne soupçonnait pas avant lui. Il a su faire du néerlandais, que des esprits mal informés tenaient encore pour un vague patois, une langue à la fois aussi primesautière, aussi naturellement claire, aussi savoureusement jaillie du langage populaire que l'anglais de Burns, et en même temps aussi hardie, aussi élastique, aussi capable d'exprimer les nuances les plus fugitives que le français d'Arthur Rimbaud ou de Jules Laforgue. Je le comparerais volontiers à Verlaine, mais avec quelque chose de plus sain et de plus large, quelque chose de plus généralement humain. Pour l'infinie variété, la création incessante des rythmes qui doivent dire toutes les formes possibles de la vie, je ne trouve pas d'équivalent en littérature. Toute comparaison

Digitized by Google

d'ailleurs n'est que très approximative et, pour conclure, Gezelle était Gezelle.

Les qualités essentielles de son art étaient en germe dans ses premiers poèmes et se développèrent bientôt avec tout le charme d'une force ingénue. Puis, une catastrophe survint, qui brisa sa vie : ce jeune professeur ecclésiastique ne rentrait pas assez dans les cadres admis, la forme même de sa pensée brisait les conventions dont vivait son milieu. Le conflit éternel entre l'homme supérieur et la médiocrité normale fit le reste : Gezelle dut quitter le collège de Roulers; peut-être même réussit-on à le faire douter de lui-même, car cette âme de croyant si fière et si pure sombra pour longtemps dans le découragement. Il nous faut respecter le drame intime qui le déchira : l'histoire n'a pas à connaître de ce qui se passa au fond de cette conscience. Mais la blessure fut si profonde, que Gezelle, qui avait alors à peine trente ans, se tut. Ce qu'il a produit entre 1860 et 1898 tiendrait en une mince plaquette. Pendant trente ans, cette bouche fut quasi-muette, ce cœur fut scellé, enterré quelque part au fond d'une petite ville.

Nous devons à cette crise une série de poèmes que Gezelle dut considérer alors comme son chant du cygne; il consentit avec peine à ce qu'un de ses amis les publiât, en 1862. Ils viennent d'un cœur saignant et ont un accent tragique, une subjectivité immédiate, qui les différencie de tous les autres vers de Gezelle. Ce fut une effusion unique de tout ce qu'il y avait en lui d'amour et de douleur. Car il semble bien que sa plus grande souffrance fut d'être violemment séparé de l'affection de certains de ses élèves : sa plainte s'exhala en paroles de fièvre, en sanglots, en prières, et ces vers-là peuvent compter parmi les plus beaux que l'amitié ait jamais inspirés. Puis vint l'apaisement, peu à peu, et une lumière plus tranquille, d'une suavité mystique, baigne les derniers poèmes de cette période.

Cependant, le public capable de comprendre des modulations aussi subtiles, aux environs de 1860, était fort clairsemé. Gezelle, retiré dans son coin, seul, meurtri, fut conspué par la

Digitized by Google

critique. Et puis, la critique usa de son arme la plus efficace : le silence. Elle ne le connut plus.

Ce qu'on reprochait à Gezelle, c'était d'abord, cela va sans dire, d'être un poète. On admettait la description un peu terre-à-terre du milieu dans lequel on vivait; on saisissait une chanson politique, une ode nationale, toutes choses qui ont un but, et dont le sens est parfaitement défini; mais la poésie essentielle de Gezelle passait par-dessus les têtes de ce temps-là. D'autre part, on le traitait de particulariste, et c'est là un point sur lequel il est nécessaire d'attirer un instant votre attention. Car Gezelle fit école, et son « particularisme » est même, aujourd'hui, redevenu une actualité. Gezelle et ses disciples prétendent avoir le droit de puiser abondamment dans la langue populaire, en la stylisant, bien entendu. En Hollande, deux siècles et demi de grande culture avaient transformé l'esprit du néerlandais, l'avaient fixé dans un moule parfois un peu conventionnel, un peu trop livresque : c'était ce hollandais qui, en Belgique, donnait le ton, était la langue littéraire. Mais la West-Flandre, toujours isolée, n'avait pas suivi l'évolution générale. Son idiome, d'une richesse inouïe, était une forme surannée du néerlandais. Les soi-disant particularistes, rejetant toute convention et amoureux avant tout de réalité directe et spontanée, affirmèrent que, pour ce qu'ils avaient à dire, cette forme surannée mais vivante était plus belle que le néerlandais classique. Ils ne se contentèrent pas de l'affirmer : aujourd'hui qu'ils comptent parmi les auteurs les plus lus, même en Hollande, ils ont imposé leur idée à coup de chefs-d'œuvre, et l'on commence à s'y faire. On commence même à comprendre qu'ils font comme des quantités de poètes de tous temps, qui trouvaient nécessaire de rajeunir le langage poétique à l'aide d'expressions du terroir : et si l'on admet que le français de Rabelais est bien du français, malgré qu'il soit rempli de néologismes, on ne peut contester que le langage poétique de Gezelle ne soit du néerlandais. Et d'ailleurs, quelle ironie dans le mot : ce sont précisément les « particularistes » qui ont le plus contribué à l'expansion de notre littérature au delà des frontières !

Digitized by Google

Gezelle, donc, eut des disciples. D'abord ses élèves immédiats, Eugène Van Oye, Charles de Gheldere et Hugo Verriest. L'abbé Verriest est encore actuellement le plus séduisant conférencier que nous ayons. A part ses causeries réunies en volume, il a peu produit. Mais parmi ce peu, il y a un poème, « Le Calme du Soir », qui est une des choses les plus largement et les plus complètement belles qui se puissent trouver dans la littérature néerlandaise. Et Verriest enfin, qui avait été formé par Gezelle, eut le titre de gloire, lui, de former Albert Rodenbach, en ce même collège de Roulers.

C'est avec une indicible tristesse que je cite ce nom : Albert Rodenbach est mort à vingt-quatre ans, en 1881. C'était une nature indéniablement géniale, qui ne peut mieux se comparer qu'à celle du jeune Goethe. Il nous promettait une œuvre que personne, après lui, n'a su réaliser, et qui s'annonçait plus amplement humaine encore que celle de Gezelle.

Ce poète adolescent était un tempérament de héros. On peut dire qu'il avait le goût insatiable de l'idéal, la noblesse pure et grave d'un chevalier de la bonne cause. Toute une jeunesse qu'il électrisait, qu'il entraînait, lui vouait un véritable culte. Ce n'était pas uniquement un grand artiste (au sens restreint du mot, il le fut bien moins que Gezelle), c'était un exemplaire complet, synthétique, de belle humanité. Si je le compare au jeune Goethe, c'est que vraiment c'était un esprit de la même race : il avait la même force juvénile de création, la même curiosité de tout ce qui est humain, la même ardeur de faire de sa personnalité un résumé de tout ce qui est humain, le même désir de faire de sa vie entière une œuvre d'art, la même passion qui brise les contraintes, et, dominant cette fougue, le même besoin de beauté, d'ordre et d'harmonie suprême. Dans les lettres flamandes, il n'est pas d'individualité en qui ait voulu se réaliser un plus large idéal.

Rodenbach fut le héraut d'une jeune génération. Il publia des revues, combattit le bon combat pour la langue, pour le relèvement intellectuel du pays flamand, pour l'art libre, pour la réalité contre les conventions, pour la vie contre les formules pétrifiées. Un bon nombre d'idées qui animent la jeunesse

Digitized by Google

flamingante actuelle sont en germe dans les articles de Rodenbach, quand elles n'y sont pas exprimées avec une netteté décisive.

Il laisse des poèmes et un drame en vers : « Gudrun ». Son rêve était de déployer sur la scène de grandes évocations d'un passé héroïque, où s'entrechoquent les passions et les aspirations d'une humanité. Le théâtre flamand n'avait jamais retenti de pareils accents. Certes, cette Gudrun est l'œuvre d'un talent en formation, sa technique n'a pas toujours la solidité requise. Rodenbach le sentait et s'était mis à retravailler son drame : la maladie vint l'arrêter après les deux premiers actes. Telle quelle, la pièce en impose par des qualités supérieures de poésie forte, pure et directe. N'y a-t-il pas une simplicité antique, baignée d'une très ample atmosphère, dans cette apparition de la vierge Gudrun, qui, regardant du haut des dunes, sent le trouble d'un amour inconnu s'éveiller en elle :

Comme la mer bleue brille dans la lumière du soleil,
Infinie ! O que c'est grand, que c'est beau ! que c'est beau !
. . . . . .
Et pourquoi dois-je pleurer maintenant : l'air est pur,
La mer est bleue, le sable des dunes brille clair
Au soleil qui le chauffe, tout est calme,
Seule la vague de la mer sans repos
Chante étrange et douce dans la solitude silencieuse...
Et pourquoi faut-il donc que je pleure ?...

Les poèmes de Rodenbach respirent la même beauté d'humanité foncière. Voici le dernier qu'il écrivit ; il n'est guère connu, et son accent ému peut sauver la traduction. Peu de jours avant sa mort, Rodenbach le tirait de dessous son oreiller pour le remettre au docteur qui le soignait, le frère de son maître Hugo Verriest.

Il ne m'en faut pas, de ces âmes de femme,
Qui, sentant un mal fatal détruire leurs poumons,
S'en vont, parmi les arbres qui se défeuillent, jérémier
Sur elles-mêmes et leur amour et ces feuilles qui tombent.

Digitized by Google

Est-ce toi que je sens râler ici autour de mon cœur, destruction,
Est-ce toi? Que Dieu t'écrase, ver, qui doit ronger
L'ardent esprit de ma jeunesse! Ma témérité t'a jeté mon corps,
Mais l'esprit, je te le dispute parcelle à parcelle, Fatalité!

Et toi, qui aujourd'hui nettoie le ciel de ses vapeurs pourries,
O lumière, ô chaleur, ô joie de vivre, divinité de flamme!
... Mon pays ensoleillé... mes lointains... ma jeune vie... — Camarade,
Nicht raisonniren! Défends-toi bien, et finis en soldat.

A. VERMEYLEN.

Digitized by Google

L'HÉROÏSME QUOTIDIEN [1]

IV

S'il fallait croire que la pensée des philosophes, les œuvres des artistes, les lois des économistes et les constitutions des politiques en offrent un reflet fidèle, notre siècle serait profondément ennuyeux, morose, monotone, sans pittoresque, sans beauté, sans plénitude. Pacifiste, altruiste, démocratique, rationaliste, féministe, hygiéniste, scientiste... quelle formidable accumulation de négations ! En réalité, tout ceci indique les seules tendances des divers moralismes, et l'intensité de leurs influences sous-entend l'intensité même de la vie contemporaine. Les aspirations au règne de la Justice, de la Bonté, de l'Égalité, de la Vérité, de la Beauté, qui se manifestent si bruyamment à toute occasion favorable, il serait fort naïf de les considérer comme de fervents désirs d'existence rétrécie. comprimée, rapetissée, bureaucratisée. Nous savons faire de tous ces néants des réalités tangibles, en extraire une substance nutritive dont nos sensibilités tirent le plus agréable des profits. Sans doute, certaines facultés d'assimilation sont nécessaires, mais les acquérir ne dépend que de nous-mêmes, non du monde : le monde fut toujours docile aux exigences de nos félicités. Ceci pour une excellente raison : est-il autre chose que notre représentation? Les systèmes par lesquels nous prétendons l'expliquer ne sont point des vérités, mais simplement des volontés. Le moraliste le *veut* imparfait, et

[1] Suite, voir la *Revue* de juin 1906.

Digitized by Google

l'adapte aux lois de sa propre activité. Mais si, voluptueux, je le *veux* d'absolue logique — si je le veux logique au point de permettre l'idée de son imperfection — pourquoi ne se plierait-il pas tout aussi aisément à la science et à la philosophie que j'en imagine?

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Nous voici, contemporainement, pénétrés d'un immense amour du prochain. Les bonnes âmes abondent, douces, paisibles, dévouées, philanthropes. Elles sont prêtes à toutes les sublimes charités, et promptes à tous les suprêmes sacrifices. L'altruisme règne. Chose admirable, qu'une vertu pratiquée sans platonisme! Chose admirable! Mais non toutefois désintéressée. Qui n'en sait, à l'avoir expérimentée, la délicate jouissance! Vraiment, les joies de la brutalité, de la guerre et du meurtre sont banales et fades en comparaison. Celles-là sont des joies périmées; un inévitable progrès les fond dans ses creusets pour en rajeunir les formes et en revivifier la matière. Ce progrès fit du guerrier un automate; il en escamota l'individualité, remplaçant par des perfectionnements de balistiques les valeurs humaines; il a soustrait aux regards les boucheries naguère si pittoresques, et ravi aux épées les troublantes pénétrations en des chairs souples et moelleuses; il a changé l'odeur de la poudre. Quels héroïsmes prétexte-t-il encore? Pour se survivre, la guerre a dû se détourner des champs de bataille trop civilisés, se refaire primitive, rééditer d'antiques corps à corps et de folkloriques à bout portant, se mutiler et se fragmenter en massacres de la rue, complots sociaux, rixes de cabarets, attentats politiques. Ces tendances indiquent clairement la fin du tragique collectif et la prépondérance d'un tragique individuel, plus libre. Elle trouve sous cette forme moderne, un admirable aliment dans l'altruisme lui-même, un altruisme épuré, raffiné, s'étendant bouddhiquement jusqu'aux plus infimes créatures. Grâce à lui, le geste le plus simple peut satisfaire nos meilleurs instincts de cruauté et de destruction et valoir, en volupté, les attitudes classiques des grands pourfendeurs d'autrefois. Grâce à lui

Digitized by Google

encore, à ses influences psychologiques et aux organismes inquisitoriaux et répressifs dont il provoqua le développement et la précision, l'assassinat même devient dangereusement charmant, capable d'intéresser au plus haut degré les sentimentalités et les intelligences et de revêtir un caractère éminemment esthétique. J'entends, bien naturellement, parler d'un mode moderne du meurtre, fort éloigné de la grossièreté primitive et vulgaire, aimant les réalisations érudites, complexes, fantaisistes, spirituelles, déconcertantes, originales, et affranchi de ce lourd dogmatisme habituel aux gens du métier. Un art, oui vraiment ! A n'en considérer qu'un seul parmi ses plus attrayants aspects — qui niera que la perfection des mécanismes judicaires n'offre point, aux volontés ardentes, d'excellents prétextes de suprême expansion ! Le crime peut tenter comme le jeu, et plus que lui ; il est un jeu où se risque mieux que la fortune et l'honneur, un jeu héroïque ! Voyez, ici encore, combien la portée des phénomènes sociaux dépasse les intentions conscientes dont ils paraissent s'inspirer ! S'il est un genre d'activité qui doive se refuser au moralisme, à la préparation d'une volupté humaine, c'est bien l'activité justicière, croirait-on. Erreur flagrante ! Une étude minutieuse de tout droit pénal aboutit nécessairement à cette constatation imprévue : le châtiment ne possède qu'accessoirement un caractère de compensation, de réparation et d'exemple; il développe ses éléments moralistes en dehors de toute logique pratique; ils se teinte fortement de métaphysique. Ainsi aggravé, il exerce inconsciemment — ou plutôt subconsciemment — une profonde séduction sur les natures aimant le risque et le jeu et éprises de combativité frénétique; il devient en quelque sorte une provocation permanente...

Mais généralement, et malgré la réconfortante et contemptrice influence du pacifisme, les voluptés violentes n'ont point la bonté de la bonté même. Celle-ci est plus totale, plus subtile; elle se répercute en nous plus intensément ; elle est aussi plus souple et plus nuancée, et surtout plus artificielle. Nos imperfections nous fournissent fréquemment, dans notre quotidien commerce avec le monde, des occasions de haines, de

Digitized by Google

colères et de violences; jamais elles ne nous inclinent vers la douceur et l'esprit de sacrifice. Ainsi, en nous abandonnant à la joie des tendresses, du pardon et de la miséricorde, exerçons-nous avec plus de maîtrise nos volontés. La bonté nous restitue complètement à nous-mêmes; nous la créons, elle, par notre seule force intérieure. et l'artifice en étant grand, grand en est l'héroïsme. Il s'agit, bien entendu, d'une bonté qui se prodigue discrètement et sait dérober ses excès et ses frénésies sous tous les masques que prêtent les circonstances. Car, par essence, elle se veut d'une totale humilité. Etre un saint dans le silence de sa vie, un saint perdu anonymement parmi les foules, sans un geste, une parole, un signe révélateur et sollicitant les admirations et les glorifications banales, devient infiniment voluptueux. Alors le plaisir moraliste des contradictions verbales se transforme, prend de la plénitude, retentit dans l'organisme tout entier : cœur, chair, nerfs, esprit, s'intensifie à ce point que le secours des éloquences déclamatoires s'avère inutile — preuve d'une vraie félicité. La vie intérieure atteint alors à son autonomie; elle s'hermétise. La bête passive est retournée, et par là s'atteste un magnifique jaillissement de puissances. Toutes les attractions de l'univers s'annulent, vaincues. Il n'est plus guère, au-dessus de celui-là, qu'un seul degré de négation. Pour y atteindre, il suffit de muer ces attractions neutralisées en répulsions. C'est pourquoi les saints aiment provoquer le mépris, les ironies et les outrages; leur épicurisme les pousse dans la voie de l'apostolat et du martyr. Car il y a une suprême allégresse à se sentir l'objet des incompréhensions et des haines du monde. Beaucoup de vocations de rénovateurs sociaux, d'hérésiaques, de révolutionnaires politiques et artistiques furent inspirées par la séduction secrète de semblables délices. Remarquez avec quelle justesse l'hiérarchie des prétextes s'établit en faveur des raisons de vivre qui appellent le sacrifice et l'immolation! Sont-ce les grandes causes qui confèrent cette force de mourir en les proclamant? Nullement. La relation est inverse : mourir pour une cause en détermine la grandeur. Les principes ne croissent et n'ouvrent leurs fleurs qu'arrosés abondamment de sang humain : l'idée

Digitized by Google

de patrie conquit sa beauté sur les champs de carnage, l'idée d'égalité et celle de fraternité naquirent au pied des guillotines, et nous ne croyons fermement qu'aux génies malheureux et aux prophètes crucifiés.

La bonté et la sainteté jouent, dans l'organisme social, un rôle qui jamais — que je sache, — ne fut observé et signalé avec quelque clairvoyance. Le prétexte de la charité, du pardon, du dévouement n'est-il pas offert par la misère, la faute et le malheur? La sainteté ne deviendrait-elle pas impossible en un milieu sans brutalité, sans dogmatisme, compréhensif jusqu'à l'ironie et le pyrrhonisme? La misère, l'ignorance, la crédulité, la faute, le crime sont donc, à certains égards, bienfaisants et désirables. Ce caractère fait découvrir les motifs de leur perdurance. Seul, il explique nombre de pratiques économiques vivaces encore malgré l'unanime opinion qui les condamne, et nombre de traditions politiques respectées religieusement, bien que reconnues socialement nuisibles. Il indique en outre la raison de tous ces préceptes dont les éducateurs nourrissent les jeunes consciences, et qui conseillent le retour au primitif et au simple, vantent les sublimes instincts de la race, proclament la félicité des états de nature, d'innocence et de médiocrité. Il n'est point malaisé de démontrer que, à l'égal de l'organisation judiciaire, laquelle s'abute à la culture du crime, l'organisation sociale s'applique à l'intensive culture de la misère. Cet asservissement des masses à la volonté supérieure des individualités totalement évoluées ne témoigne-t-elle pas, excellement, de la propension de l'univers au tragique quotidien?

L'art, lui aussi, bénéficie quelque peu des tendances pacifiques de l'héroïsme. Moraliste par ses origines, il s'est efforcé de se constituer une autonomie particulière, de se libérer de l'idée simpliste de sa fonction pour se parfaire en intériorité. Certains hommes, concevant l'inélégance des procédés habituels de contradiction, en imaginèrent d'autres plus complexes, plus raffinés, plus séduisants. Ils vêtirent leurs jugements de beauté, les prononcèrent en mots choisis, en phrases scandées et harmonieuses, les figurèrent en tableaux pittoresques et

Digitized by Google

touchants. Puis ils instituèrent le culte de la seule Forme, culte abondant en prétextes à situations d'un copieux dramatisme. Cette forme, devenue un idéal, un absolu, une « chose en soi », ne justifie-t-elle point complaisamment tous les labeurs, toutes les passions, toutes les luttes, tous les sacrifices? L'art a ses saints et, aussi, ses guerriers ; il autorise les intolérances, les revanches, les violences, les propagandes; par ses multiples aspects, il intéresse la prodigue dépense des énergies mentales et sentimentales. Il ajoute encore, à ces séductions, les charmes du risque : il perdra inéluctablement le meilleur de sa grandeur le jour où le choix d'une telle carrière n'exposera plus à mourir de faim!

Mais l'art, la guerre, le crime, la pitié, le jeu ne valent point, réunis, le seul Amour! C'est ici surtout que se manifestent bienfaisantes les tâches du moralisme. La femme fut l'objet des plus prévoyantes cristallisations philosophiques, lyriques et économiques, et l'évolution des mœurs, des codes, des idées et des sentiments s'explique quasi-totalement par les besoins de la psychologie amoureuse. Le meilleur de nos civilisations n'est guère que l'héroïfication d'un besoin physiologique. Cette héroïfication est, contemporainement, si complète que la passion peut subsister par ses seuls charmes émotionnels en s'abstrayant des satisfactions charnelles qui en constituèrent autrefois toute la matière. Des esprits subtils prétendent même qu'une telle attitude platonique le rend plus précieux, plus profond et plus infiniment nuancé, et qu'il est fort voluptueux de laisser s'accuser le dualisme du corps et de l'âme en séparant soigneusement les prétextes de leurs passions respectives. Des barbares riraient fort d'un tel raffinement, et n'en comprendraient guère l'intime joie. Soustrait à l'influence du moralisme, l'amour redevient, en effet, chose prosaïque. Le primitif n'octroie à la femme, animal inférieur, produit d'un os surnuméraire, qu'une place fort secondaire, celle-là que lui destine sa nature et sa fonction : l'esclavage. Beaucoup de gens, que rebute une conquête malaisée, rêvent le retour aux époques de totale liberté d'amour. Comme si l'amour et la liberté étaient compatibles! Les âges envieusement dénom-

Digitized by Google

més âges de nature et de simplicité, dédaignaient, eux, jouir de leurs privilèges. Ils s'appliquèrent avec assiduité à découvrir des perversités « contre nature » plus délectables, à leur avis, que les gestes d'un classicisme glacial et compassé. Ils eurent l'aversion du cliché et du « lieu commun ». C'est donc confondre malencontreusement la passion et la possession que de croire assurer la perdurance de l'une en même temps que les facilités de l'autre. Certains artifices légaux permettent un plongeon dans la préhistoire aux hommes que préoccupent les obligations de propager, d'avantage encore, une race qu'ils préjugent providentielle ; mais ceux qui bénéficient d'une compréhension claire de la modernité se défient à bon droit de la valeur de semblables subterfuges. S'il leur arrive parfois d'en user et, même, d'en abuser, ils ne cèdent point aux séductions fragiles d'un état qui banalise l'amour et tue la passion : considérant un aspect particulier de l'Éternel Féminin, ils ne voient plus en celui-ci qu'un élément abondamment contradicteur capable d'heureuse influence sur leurs aspirations au Tragique et à la Sainteté...

Grâce au progrès, la possession n'est donc plus, en quelque sorte, que l'armature de l'amour. Celui-ci s'est bienfaisamment et judicieusement compliqué et poétisé, et c'est vraiment se duper grossièrement que vouloir le soumettre aux lois rigoureuses d'une logique terre-à-terre et régressive. D'ailleurs, toutes les déclamations anti-moralistes, trépignements d'impatiences charnelles, ne peuvent guère changer une situation existant en vertu de ses propres principes. Modifiée quelque matin, elle se rétablirait, identique, le soir même. La femme serait l'agent le plus actif de cette restauration, car elle connaît merveilleusement les conditions psychologiques de sa puissance et apprécie justement l'œuvre des moralistes, ses complices. Complices, dis-je : n'est-ce pas Ève, déjà douée de l'esprit naturellement artificiel de son sexe, qui détermina les cristallisations originelles? Par un habile emploi de la feuille de vigne, elle sut primitivement rajeunir les ardeurs d'un Adam trop quiètement assoupi dans sa sécurité conjugale. Ses filles perfectionnèrent persévéramment cette naissante pudeur,

Digitized by Google

donnèrent à la feuille maternelle de l'ampleur et de l'élégance — et du prix — y incrustèrent des pierres fines et des métaux rares, et semèrent de tant d'obstacles les voies de l'amour qu'elles firent de celui-ci l'une des plus fertiles et magnifiques raisons d'héroïsme. L'homme pris de désir s'agite, rêve, souffre, philosophie, s'enlyrisme, se cloître, commet des chefs-d'œuvre, vole, tue et parfois se pend. Mais au jour qui récompense son effort, il s'aperçoit avec quelque étonnement qu'il fut moins dupe de la femme que de sa propre volonté. Ce fut elle, sa volonté, qui encouragea la pudeur, provoqua la passion du luxe, influa sur les mœurs, les croyances et les codes, forgea mille chaînes économiques et sentimentales pour se procurer l'abondante volupté d'exercer ses énergies à les rompre. Quand elle s'applique à dissocier les idées et les sentiments érotiques, que pourrait-elle retrouver au fond des creusets de ses minutieuses analyses, sinon elle-même et elle seule? Le pouvoir de la femme est assuré, non par la faiblesse, mais, au contraire, par la force de l'homme. Le malin dieu Cupidon tissa la corde de son arc symbolique de nos nerfs les plus précieux...

V

Systématiser possède un charme singulier. N'est-ce pas une façon de moralisme que prétendre expliquer l'univers à la faveur de quelque principe fragile? Ici, je crois, la perversité en fut inoffensive : qui serait assez fou pour en accepter l'influence! Ce principe, du reste, s'enlève toute autorité à lui-même par sa simplicité extrême. Et qui n'en percevrait pas l'artificielle logique : puisqu'avec une totale docilité il sut se plier préalsblement à toutes les contradictions qu'offrent les actions et les pensées des hommes, quoi d'étonnant à ce que celles-ci usent de réciprocité en témoignant de sa justesse! Dialectique banale! Et puis encore, quelle séduction peut opérer une doctrine éclectique jusqu'à contenir sa propre négation? Sa seule vertu est donc dans son inutilité parfaite. Par là, elle s'adapte merveilleusement aux consciences contem-

Digitized by Google

poraines. Car, aujourd'hui, il n'y a plus une croyance, un système construit avec méthode et solidité, fait d'éléments coordonnés et fortement réunis entre eux par les cimentations méthaphysiques. Seuls, de patients professeurs épuisent leurs éruditions à en imaginer encore ou à en ressusciter, pour la gloire de leur enseignement, l'occupation des académies et la dévirgination de leur boutonnière. Mais tout cela n'est qu'alcanisme. Les consciences se sont compliquées judicieusement par d'incessantes acquisitions et des juxtapositions d'atavisme; elles ont dépassé, depuis longtemps, la naïve simplicité des livres. Elles croient à la fois à la bête, à l'esprit et au doute, mêlent le catholicisme au paganisme et le paganisme à l'indifférentisme, acceptent la foi des Églises et celle de l'Académie des sciences, déforment et transforment incessamment les idées sociales, les dogmes philosophiques, les préceptes moraux pour les adapter plus intimement à leurs conditions, à leurs vocations et à leurs hasards. Ainsi, la vie intérieure de l'homme vraiment moderne progresse et s'enrichit; dans les mémoires morales s'emmagasinent tous les prétextes d'héroïsme possibles. Selon les heures, la volupté choisit ceux-là dont la volupté lui semble désirable, les associe, les combine, les enchevêtre d'innombrables façons parfois fantaisistes, parfois imprévues, toujours savoureuses. Elle créée une science — que dis-je, une science! — une esthétique de la vie contemporaine, puisant ses éléments constitutifs chez tous les contradicteurs : dieux, apôtres, artistes, éducateurs sociologues, et déterminant par de minutieuses formules l'emploi de ces substances précieuses et abondantes. Vivre devient un art, tour à tour charmant, grave, souriant, profond, léger, passionné, nuancé, vigoureux, subtil, tragique. Vivre devient l'art vrai, le seul qui importe, le seul capable d'atteindre à la complète individualisation, de s'hermétiser, de se rendre inaccessible et secret, le seul qui ose affronter la conscience claire de l'immense solitude de l'âme!

Le poète dépense t-il tous ses lyrismes en un sonnet unique? Le musicien en une symphonie, le peintre en un tableau, épuisent-ils leurs dons d'harmonie et leurs éloquences émo-

Digitized by Google

tionnelles? Non ; l'œuvre qu'ils portent en eux se veut de multiples réalisations ; pour se révéler entièrement, sa beauté innombrable et mouvante doit s'éparpiller, fixer chacune de ses nuances, éterniser chacun de ses aspects. Sa grandeur n'est pas seulement en intensité, mais aussi en continuité et en diversité. J'imagine le type du héros quotidien possédant suprêmement cette faculté de diversité. Je l'imagine donjuanesquement artiste de la vie : il ne lui donne pas un sens, il ne la juge point, il l'aime. Il l'aime comme on aime la femme. Entendez bien *la* femme et non une femme. L'homme n'est monogame que par fiction légale ; du fond de lui-même il désire tous les spécimens de féminité. Dans son sentiment, ceux-ci se complètent l'un par l'autre, apportent les éléments divers d'une figure idéale, se pénètrent pour réaliser une unité parfaite et entitétique. Phidias, selon certaines légendes, demandait à vingt modèles la beauté d'une seule statue. L'amour procède volontiers de semblable façon : il est nomade par nature. La volupté aussi.

Le voluptueux veut condenser tous les types de vie dans l'œuvre de son existence. Il se veut multiple et humainement universel. Il fut soumis aux initiations moralistes de ses éducateurs ; docile, réceptif, compréhensif, il développa en lui si magnifiquement l'idée de la mort qu'aucun prétexte n'échappe aux clairvoyances de son désir. Il a anéanti son être collectif, et renaît, nouveau et solitaire. Solitairement il va, sans hâte, sans souci du chemin, dans l'indifférence d'un but. Il est un passant, parfois badaud, parfois ironique, parfois passionné. Il sait le charme de toutes les heures et la beauté de toutes les saisons, la grâce de tous les cieux et le sens de toutes les lignes. Il n'évite point les gens qu'il rencontre au hasard de la route. Qu'elles soient joyeuses ou mornes, humbles ou hautaines, tragiques ou souriantes, les figures inquiètent peu ses sympathies. Il s'arrête à en déchiffrer l'hiéroglyphique apparence, et les désire complexes, déconcertantes, subtiles, brutales, frénétiques, patibulaires. En elles, il mire toutes les faces de lui-même. Comme sa chair, son esprit aime les possessions. Il s'attache à tout comprendre, non pour

Digitized by Google

méditer et philosopher et percevoir quelque sens laborieux de l'univers, mais pour la seule allégresse de faire pénétrer en lui plus de monde encore, de porter plus de soleil en son cœur. L'espoir ne traverse point sa vie : les heures qui espèrent sont des heures mortes : toute joie profonde ne renonce-t-elle pas à l'éternité ?

Passant de l'humain, le voluptueux explore toutes les conditions, frôle toutes les âmes, pense toutes les pensées, s'émeut de tous les sentiments. Il connaît l'obligation de se passionner et d'agir, d'aimer et de souffrir ; seules, la passion, la souffrance et l'action dépensent les énergies, usent les ressorts, déclanchent tous les rouages de l'individualité. Il se veut héroïque. Mais il se veut aussi conscient de son héroïsme, pour en savourer mieux et plus longuement la jouissance. C'est pourquoi il se dédouble ; une part de son moi veille, attentive, curieuse, ironique ; l'autre plonge dans l'humanité vulgaire, risque le sens de la vie dont il fut convenu avant son départ, se livre à tous les excès de vice et de vertu permis, rit, chante, frémit, blasphème, sanglote, se révolte, puis remonte comme une sonde vers celui qui l'a lancée, lourde de précieuse humanité. Il promène sa volonté, son âme, sa chair, sa sensibilité et son intelligence du pôle de la bête au pôle de l'ascète, tente toutes les aventures de lui-même et conquiert les vierges royaumes de ses sub-consciences ; il épuise toutes ses affirmations et sa mort ne fauche plus qu'une vaine moisson d'épis vidés par les oiseaux du ciel...

Hautement, la vie voluptueuse se proclame inconséquente. Elle ne tend jamais à réaliser une unité parfaite et hiératique conforme à quelque dogmatisme idéologique. Vue de l'extérieur, elle prend ainsi les apparences d'une négation catégorique de l'individualité. Aux yeux du monde, l'homme individuel n'est-il pas celui dont tous les gestes et toutes les paroles s'ordonnent et se coordonnent minutieusement, dont toutes les heures se déduisent les unes des autres ainsi qu'une série de géométriques théorèmes ? Elle se complaît dans un total insouci de cette symétrie et de cette logique. La grande unité fondamentale qui seule importe se réalise en elle

Digitized by Google

d'autant plus fortement que s'accentue son extérieure multiplicité. Elle est au delà de sa volonté : sa volonté n'en est que l'esclave docile; elle est une chose primitive, élémentaire, et chaque possession n'est qu'une part de sa connaissance parfaite. *Car la suprême conscience de la vie ne s'acquiert point par la contemplation pure, mais par la pure passion, par la passion frénétique et exaspérée, par l'héroïsme.* L'héroïsme quotidien est dans la volonté du monde. Celui-ci s'organise pour en provoquer l'abondante et superbe éclosion ; il différencie ses éléments, les personnalise, les complique, les soumet à des lois violemment contradictoires, afin que leur combinaison soit un heurt, un drame, une conflagration brutale, la perpétuation des cataclysmes chimiques des époques d'enfance et de chaos terrestres. Dans le mécanisme social, le voluptueux est l'instrument précis et délicat, où la vie vient mesurer ses intensités et se confronter au néant; il est la frêle cellule nerveuse d'un centre supérieur de perception et, en quelque sorte, la Sensibilité de l'Univers...

LÉON WÉRY.

Digitized by Google

PEINTRES ET AQUAFORTISTES LIÉGEOIS

Émile Berchmans, Auguste Donnay, Richard Heintz, Adrien de Witte, Armand Rassenfosse, François Maréchal.

Avant d'aborder la critique de l'œuvre des différents peintres et aquafortistes du pays de Liége — une critique où l'auteur s'est efforcé de n'être qu'un homme sans parti pris que la contemplation de l'œuvre étrangère suggestionna jusqu'à le faire participer à l'émotion qui lui donna naissance —, je voudrais que l'on me permît d'accorder à ce déterminatif « liégeois » plus que sa signification générale d'habitant de Liége, d'y ajouter un sens spécial comme celui que prend le mot « parisien », qui, accolé au nom d'un écrivain ou d'un dramaturge, lui confère une qualité bien distincte, la vivacité et la subtilité effleurante de l'esprit, pour la définir par le cliché et mieux faire saisir notre exemple.

Des différences profondes séparent, en effet, les peintres liégeois des peintres flamands, toute la différence qu'il y a entre un être largement sensitif et un être rivé à son métier, finissant par rendre, non point ce qui l'émeut comme homme, mais ce qui se rapporte à sa spécialisation préconçue.

Qu'on me laisse penser très humblement qu'il y a eu et qu'il y a encore un engouement irraisonné pour les peintres de Flandre, que l'on dit avoir la tradition.

Dans les articles critiques des journaux ou des revues, ce mot « savoureux » revient à tout instant et finit par devenir un

Digitized by Google

cliché aussi horripilant que l'œuvre « qui a de la grâce et de la ligne ». Ceux qui lisent sans parti pris finissent par se dire que cette peinture savoureuse doit être bien facile puisqu'elle se rencontre à tant d'exemplaires.

Phénomène curieux : alors que la Flandre a produit des Émile Verhaeren, des Maurice Maeterlinck, des Charles Van Lerberghe, merveilleux instruments vibrant avec leur époque, sa peinture s'isole, retarde son évolution; ses peintres ferment les oreilles à toute idée nouvelle, disant « que tout cela, c'est de la littérature, que le peintre est de son métier, que ses émotions doivent être des émotions de peintre » ; et, en effet, la plupart ne sont que des artisans très habiles et non des artistes au beau sens du mot; l'émotion peintre, expression dont ils abusent, me paraît ressembler singulièrement à l'émotion d'un ingénieur mécanicien en face d'un pont solide et bien construit.

Je sais bien que l'attitude de l'artiste, modelant en pleine pâte, avec fougue et la face illuminée, semble le geste rituel d'un panthéisme sanguinaire, torsion herculéenne, broyant les os et les muscles, faisant gicler le sang dans des atmosphères embuées de rouge, parmi des rondes bachiques et des débordements de bestialité sensuelle et érotique; mais là où Rubens que j'évoque, et dont le *métier n'était que le mouvement instinctif de la sensation*, par son émotion large, sa conception puissante et enthousiaste de la gloire humaine, a atteint le supraterrestre de Michel-Ange, combien de peintres modernes flamands n'ont réussi qu'à acquérir le métier. Si bien même que chez eux toute émotion est absente! Ils ont peint un sujet, non point parce qu'ils l'ont senti, mais parce qu'il rentrait dans leurs spécialisations et était propice à faire valoir leur manière.

Les peintres liégeois, au contraire, — peut-être parce qu'ils vécurent dans un bel isolement — vibrent par tous leurs sens; ils ont senti tout d'abord, et leurs efforts en vue de la perfection du métier n'ont été qu'une application à mieux exprimer leurs sensations; rien ne le prouve davantage que le fait qu'ils se sont tournés successivement vers le paysage, la composition synthétique, l'illustration, la décoration même, alors que la plupart des peintres flamands n'ont fait toute leur vie que des

Digitized by Google

arbres, des taureaux ou des paysages dans lesquels il n'y a que des redites, peut-être supérieures dans l'une et l'autre œuvre par suite de l'acquis. Ce fait de l'évolution libre du peintre liégeois et de l'application consciencieuse du flamand en vue d'un but préconçu, est le plus significatif que je puisse invoquer (1).

Et ce trait, si souvent invoqué avec admiration, de l'effort obstiné et indécourageable des Flamands, comme celui du bon ouvrier travaillant sans relâche, n'est-il pas surtout la conséquence de la pauvreté de leurs inspirations? Dès qu'ils conçurent le but, ils peinèrent, fermant les yeux, les oreilles à tout ce qui n'était pas ce but; peut-être finirent-ils par devenir des maîtres dans leur genre mais celui-ci était bien restreint!

J'en appelle aux artistes, aux hommes de lettres qui me sont plus familiers : le propre du créateur d'art n'est-il pas l'indécision douloureuse, la prostration découragée en face de l'œuvre achevée, et s'ils en recommencent une autre, n'est-ce point parce qu'un nouveau rêve s'est éveillé, lumineux et vierge, dans leur âme émotive? Et l'approche de ce rêve nouveau, sa traduction par des mots impersonnels et définitifs, ne les décourage-t-il pas déjà et, dès lors, leur travail n'est-il pas plutôt un effort obstiné que la continuation de l'émotion première?

C'est cette belle indécision qui manque, me semble-t-il, à beaucoup de peintres flamands et qui m'apparaît, avec assez de bonheur, chez les peintres liégeois. Oh! je ne veux pas être dithyrambique : si un grand succès était venu les encourager, il est probable qu'ils se seraient spécialisés.

Telle est la signification spéciale que j'aurais voulu donner, en le précisant, à ce qualificatif « liégeois » appliqué à nos peintres; elle eût été plus évidente si j'avais employé le mot « wallon » que j'avais écrit tout d'abord. Mais j'éprouve à l'employer des scrupules historiques, ce mot étant de sens très large, puisqu'il comprend, non seulement les habitants des

(1) Il y a des exceptions et je veux citer spécialement Carolus Trémerie.

Digitized by Google

provinces belges que nous avons coutume de désigner ainsi, mais encore le Français du nord, voire du centre.

Cette originalité de l'artiste liégeois, si différent de son frère de Flandre, apparaîtra mieux, je l'espère, à la lecture des pages qui vont suivre.

Émile Berchmans.

La vision d'Émile Berchmans est tantôt joyeuse, claire, virginale, tantôt ardente et sauvage, parfois encore grave et réfléchie.

Il est joyeux comme un enfant qui s'éveille à la vie; il rit avec de claires dents et des battements de cils, et il promène ce rire dans une nature de paradis terrestre, insouciante et heureuse. Ce sont des arbres grêles dont s'agite le feuillage, de petites lueurs mauves, violettes, dorées, s'ébattant dans des chemins de printemps, l'engourdissement et la curiosité des aubes, la fuite pépiante d'un vol d'oiseaux vers la brume ensoleillée d'un lointain. Parfois, la pensée impassible de l'artiste a interrogé sa vision. Ce grand espoir du premier éveil à la vie, il l'a symbolisé en de frêles adolescentes, aux gestes vifs, à la peau fouettée d'un sang ardent. Il bouillonne dans leur chair ainsi que l'ardeur de leurs cœurs enthousiastes.

Merveilleuse corde de lyre vibrant à toutes les sensations de l'heure, l'âme de cet artiste se laisse influencer par le décor où elle promène sa sensibilité. Tantôt elle sera saisie par la vie sauvage, impétueuse de la montagne; tantôt — c'est au crépuscule et elle est un peu lasse — elle baissera la tête et deviendra songeuse.

Certains pourront objecter que ces émotions sont littéraires et diront que la genèse de l'œuvre d'art pictural est uniquement produite par des sensations « peintre », c'est-à-dire par la beauté de la ligne, la vie musculaire, la saveur nouvelle de la couleur.

Ce ne sont là que des moyens, les éléments dont les vibrations concordantes reconstitueront l'impression d'où est née l'œuvre; pour employer un exemple qui fera mieux saisir ma

Digitized by Google

pensée, je dirai que ce sont là des émotions de lettré et non de créateur instinctif.

Et puis, pourquoi veut-on atrophier l'homme chez le peintre, le rendre sourd et insensible, exiger qu'il ne soit qu'un œil, en somme, alors que la littérature, la peinture et la musique se relient si bien?

Est-ce qu'en parlant de Rubens, un instinctif, comme Camille Lemonnier, dont la réalisation écrite vibre avec la genèse créatrice de l'œuvre étudiée, n'aura pas inconsciemment, dans le mouvement de ses phrases, la fureur du tourbillon, la torsion puissante et rutilante, visibles dans toutes les toiles du grand maître flamand? Est-ce qu'un Verhaeren ne donnera pas, par exemple, merveilleusement l'impression des notes fraîches et légèrement rebondissantes en faisant apparaître l'image de « perles tombant sur du marbre »?

La chose est plus naturelle qu'on ne le suppose : car il y a chez l'homme, dans la manifestation instinctive du sentiment, harmonie étroite entre le ton et le geste.

Cette vibration large et humaine n'exclut pas évidemment le métier; au contraire, elle exige un sens si sûr de la couleur et de la ligne *au point de vue de leur valeur* qu'une direction mauvaise dans le trait ou une tonalité fausse amoindriront l'œuvre entière, quand elles n'en détruiront pas l'impression synthétique.

... J'ai pensé ces choses, pendant que l'artiste dénichait dans tous les coins de l'atelier des œuvres empoussiérées, marquant bien son indifférence profonde pour la réalisation d'hier; elles m'apparurent, avec je ne sais quel air de parenté, liées intimement à ses yeux gris où voltigent des reflets, quand, sous le sourcil crispé, ils semblent fixer et retenir une idée compliquée et subtile, rebelle à la concentration; c'est pourquoi elles reviennent à cette place.

Paysagiste, nous le disions, Emile Berchmans a été surtout attiré par ce que les petites clartés dans les brumes peuvent évoquer de fraîcheur et de jeunesse.

Digitized by Google

Plaçons quelques paysages dans une lumière propice à l'examen :

La Meuse à Visé, à l'aube. A travers une petite brume bleu-perle roulant sur le fleuve, le soleil fait apparaître une masse de maisons, par leurs murs sur lesquels se plaquent des lumières d'ambre jaune ; tout le reste est perdu dans une brume bleue, et cela qui est le reflet de l'opale se répercute dans l'eau. Ce paysage est précieux de fraîcheur ; il évoque l'engourdissement de la nuit et l'espérance du premier éveil ; c'est l'heure belle où le renaissant à la vie, vaguement conscient de ce que fut hier, est déjà saisi par la beauté d'aujourd'hui.

Un vol d'étourneaux. Une bande de ces oiseaux volent au-dessus d'une prairie verte, isolée dans le brouillard ; au loin, par la vibration blonde qu'il projette dans la brume, le soleil fait apparaître la montagne derrière laquelle il se trouve. L'envol des oiseaux révèle la liberté du grand espace et prend une signification de fuite esseulée vers la joie de la lumière.

Vieux parc au soleil couchant. — Un massif d'arbres, aux cimes arrondies et denses que le soleil disparaissant colore de rouge et de jaune, par larges pans ; le reste est de ce vert spécial, comme fluide, que prennent les feuillages dans l'ombre. L'interprétation, très simple, est heureuse : elle rend merveilleusement le calme, l'engourdissement quiet et rêveur de la nature, à cette heure si belle dans les vieux parcs.

Parfois — quand la sensation du paysage pouvait se compléter avec bonheur par une présence humaine l'exprimant par ses gestes — est intervenue la composition synthétique. Voyez, par exemple, le printemps des premières violettes, au charme à la fois aigre et doux, personnifié en une adolescente, éclose de la corolle tombante des vêtements, comme la fleur délicate, dans sa chair tendre, rougie et bleuie par le vent âpre ; la traduction impressionniste de Beaumont, monticule sauvage près d'Esneux, d'aspect rocheux et sec, fouetté d'un vent imprégné des émanations rudes du thym, des résines et des bruyères ; l'artiste, qui ne pouvait rendre toute l'ardeur de

Digitized by Google

cette nature, l'a symbolisée en une femme, vue de dos, droite et hardie sur ses mollets gonflés, aux cheveux noirs et à la chair brune, la vraie fille de la montagne sauvage et libre. Détachés nettement du ciel bleuté, de gros nuages blancs s'arrondissent en une fuite serrée. La femme est furieusement dévoilée dans un geste de draperie qui se tord, les cheveux noirs s'éparpillent convulsément, se tendent au vent dans un mouvement désordonné qui a la fureur d'un tourbillon.

Voici un sous-bois, à l'heure tragique où les troncs s'érigent, droits et noirs, sur la flamme rose du couchant. Sa vie mystérieuse, évocatrice de rites sauvages et ardents, y est marquée par un faune attirant à lui une nymphe. Mi-renversé, il s'arc-boute des pieds au sol, et du bras libre, par derrière, saisit une branche et y double son effort. Ce groupe est superbe de mouvement.

Puis une très belle chose : *La nuit tombante*. Dans un lieu entouré d'arbres, de buissons au feuillage serré, dense, que déforme la vague rampante de la nuit qui s'élève du sol, tombe un crépuscule d'un bleu-outré. Dans l'ombre grise, fortement drapées de sombre, deux formes immobiles penchent leur tête encapuchonnée et semblent rêver, austères et calmes. A l'avant-plan, sur une large draperie dont les plis ont la ligne tourbillonnante d'un désagrégement, d'une enfoncée dans le néant, deux femmes dévêtues, aux corps affaissés, dorment; l'une, vue de dos, la figure enfouie dans les bras ramenés autour de la tête, l'autre la joue appuyée sur la main.

Cette composition rend, mieux qu'il ne me serait possible de l'exprimer par des mots, le mystère plein de calme et de rêves de l'heure qui condense la fuite du jour et la tombée de la nuit.

Cette compréhension synthétique et symbolique du paysage et de la vie devait rendre l'artiste propre aux œuvres de pur rêve, à une création où sa vision sensitive des formes et des couleurs de la nature vibrerait, en harmonie parfaite avec les sentiments des personnages; dans la composition synthétique, la présence humaine était subordonnée à l'influence de l'heure; ici, l'un et l'autre vivront d'une vie propre, bien qu'intimement liés.

Digitized by Google

Voici, par exemple, l'une de ces compositions, si modestement baptisées « panneau décoratif » :

Non loin d'un étang, une femme assise joue sur le violon quelque air qui doit avoir cette allure de joie des bouleaux, jointe à l'harmonie rêveuse des feuillages rouges et jaunes d'autres arbres du décor, le matin et l'heure de la vesprée réunis. Comme sous l'influence de cette musique, un couple, vu de dos, s'approche de l'étang. Sous la caresse énergique et douce de l'homme qui lui entoure la taille, dans un geste qui a de la protection et ce frémissement d'une étreinte plus hardie, à la fois désirée et éloignée, la femme laisse reposer sa tête alanguie sur l'épaule de l'amant; l'étang, d'une limpidité précieuse, reflète et affine les teintes du décor.

Et tout cela enfermé dans une ombre intime, les arbres joyeux ou rêveurs, cette femme assise qui semble avoir, dans la courbe superbe du bras tenant l'archet, le mouvement rythmique de l'air qu'elle joue, et ce couple qui s'en va, dans sa signification heureuse d'amour, que le geste protecteur de l'homme et la confiance de la femme rendent si humain, vers l'étang qui concentre dans ses reflets les sensations de l'heure, toutes ces choses nous apparaissent tout à coup comme la réalisation complète d'un de ces rêves harmoniques que poursuit notre âme, aux heures de spleen.

Que de choses il conviendrait encore de faire apparaître, études où des corps féminins vibrent de toutes leurs chairs, phosphorescentes ou bouillonnantes de sang ardent, sur des draperies bleues, roses, qui en augmentent encore l'éclat; études de raccourci (l'une d'elles, surtout, une femme aux gnes effilées, à la chair glacée dans le geste de la tête penchée en arrière et laissant pendre l'or roux des cheveux en boucles que l'on sent crépiter dans leur déroulement); illustrations diverses : couvertures en couleurs du *Figaro illustré*, de la *Revue illustrée*, frontispices de la *Plume*, illustrations par la lithographie des *Dialogues de courtisanes* pour l'éditeur d'art Boutet de Paris, et combien d'autres ! Mais cela nous forcerait à des redites.

Digitized by Google

Tel nous est apparu l'art d'Émile Berchmans; s'il sera surtout cher aux sensitifs, hâtons-nous d'ajouter que son coloris, son rendu original de la chair plairont non moins aux peintres; je crois utile d'y insister, pour des raisons connues.

Auguste Donnay.

Voici le peintre qui, dans ses paysages, a le mieux rendu la vie de la nature, aux heures où, sans désir préconçu d'examen, elle nous frappe, se dresse devant nous, brutale et forte, l'illustrateur qui a traduit avec le plus de charme discret l'enveloppement doux des choses ataviques jusqu'à donner la sensation du souvenir.

Une illustration de Donnay ne vous suggère pas l'idée d'un examen du pittoresque local; elle possède je ne sais quoi de subtil qui ouvre la porte des sensations lointaines. Ses paysages font disparaître le peintre; on sent devant eux comme l'artiste a dû sentir devant le modèle, phénomène curieux, assez connu en littérature et propre aux écrivains personnels, mais vraiment inattendu chez un peintre.

L'histoire de sa vie intime contient peut-être tout le secret de son art. Fils d'un sculpteur ornemaniste, il est probable qu'il connut mieux que tout autre l'émoi instinctif devant l'hostilité apparente des choses inconnues et le prix de la maison familiale, où il se sentait redevenu libre et protégé. Arrivant du froid de la rue, couvert des blessures vagues de la vie d'enfant timide, il n'en sut que mieux apprécier le retour à la chambre tiède, la caresse spéciale des meubles, des formes connues qui cependant n'ont pour l'enfant ni formes ni couleurs; sous cette caresse, ses gestes devenaient plus hardis, ses yeux plus francs. Puis, déjà tout consolé, blotti menu et les épaules resserrées comme pour mieux concentrer son bonheur, une grand'mère lui contait, avec des gestes vieillots, si touchants de vivacité dans l'immobilité sénile de son corps, enfoncé dans un fauteuil, haut et large comme une chaire, les contes merveilleux et frissonnants, délicieux à entendre et à

Digitized by Google

s'en effrayer quand on se sent protégé par tant de personnes et de choses. La mère aussi, en ce qu'elle a de mystique dans sa tendresse presque animale, lui fut douce; comme sans doute dans ses illustrations, elle le tint entre ses genoux, la main posée sur son épaule en geste de protection inconsciente; elle l'endormit le soir, sereine figure penchée sur le petit lit, au rythme d'une chanson douce. Devenu homme — physiquement, car l'âme de cet artiste a conservé la sensitivité puérile — Auguste Donnay se souvint de ce que la présence maternelle avait provoqué en lui d'apaisement; les yeux de ses mères sont des yeux tout particuliers, de ces yeux troubles dans lesquels les petits se sentent des désirs d'entrer tout entiers comme ils se blottissent, peureux, dans les draps tièdes; cette grande figure penchée sur le berceau, illustration d'une chanson de Defrecheux, est bien le ressouvenir de la figure rayonnante et réchauffante de celle qui nous endormait, enfants, en nous disant de ne pas avoir peur.

Il me semble encore — je me trompe peut-être — que ses paysages eux-mêmes relèvent du même ressouvenir d'impressions puériles; je ne sais pourquoi ils m'apparaissent comme étant la nature vue par les yeux d'un enfant, qui vient de se hasarder loin de sa maison, loin des formes qui lui sont intimes, et qui tout à coup, à l'heure du crépuscule où tous les bruits humains s'éteignent, frissonne, regarde autour de lui, se sent seul parmi la vie tragique et puissante des bois, la présence hautaine de grands arbres, l'esseulement d'une prairie, et se met à courir en une fuite désespérée.

Si l'expression « fils de ses œuvres » peut être juste, c'est bien quand elle s'applique à Auguste Donnay. Dans sa jeunesse, il fut employé par un peintre-entrepreneur qui l'occupait, tantôt à la banale peinture en bâtiments, tantôt — quand l'occasion se présentait — à la décoration intérieure des pièces, décoration tout aussi banale du reste et que l'on connaît : rosaces au plafond, encadrements terminés par des courbes fantaisistes, etc.

Le soir, il suivait les cours de l'Académie liégeoise des

Digitized by Google

beaux-arts, s'appliquant consciencieusement, sans doute, à bien faire selon les conseils du professeur.

En 1886, une bourse destinée à payer au lauréat les frais d'un petit séjour à Paris avait été mise au concours.

Donnay, sur les sollicitations du regretté Drion, alors directeur, concourut et obtint la bourse.

On pense quel émerveillement fut, pour l'heureux lauréat, un séjour dans ce prestigieux Paris, où les impressions ressenties au contact de la vie agitée et bruyante des rues contribuaient encore à augmenter l'étourdissement que laissait en son esprit la visite des musées.

Cependant, les préférences intimes du jeune artiste lui firent bientôt mettre en première ligne les compositions des peintres, chez lesquels le métier était subordonné à l'impression générale de l'œuvre : Puvis de Chavannes, Cazin, Besnard ; ce fut immanquable, les premières œuvres d'Auguste Donnay se ressentirent de l'influence des maîtres préférés.

Et puis peut-être la vie réelle, le « hier » de souvenirs cuisants était trop proche pour qu'il songeât à l'exprimer ; il était à l'âge des espoirs fous, des rêves planants, et il les interpréta symboliquement, en des œuvres qui lui laissaient toute liberté de l'envol, sans que l'objectivité des lignes, étrangères à la sensation générale, retînt son attention.

Cet isolement lui fut profitable ; quand il abaissa les yeux sur la vie contemporaine, il y découvrit, non plus la complainte individuelle de la misère mais le poème du travail titanesque, le large geste de la fatalité qui courbe les épaules, durcit les fronts, fait les yeux pleins d'ombres dans l'effort ahanant ; un très intelligent amateur d'art, M. Lhoest, lui confiant la décoration de sa villa de Rivage, près de Comblain-au-Pont, Donnay y réalisa sa conception de la vie laborieuse en de grands panneaux qu'il intitula *La vie contemporaine*.

Mais ce qui eut encore sur lui une influence plus heureuse et plus décisive, ce fut sa collaboration comme illustrateur à la vaillante revue de folklore wallon : *Wallonia*.

Il est permis de penser, sans diminuer le talent de l'artiste, que l'interprétation, par le crayon, des vieilles chansons ten-

Digitized by Google

dres, des contes de grand' mères, des récits locaux — dont le moindre mot, le détail le plus insignifiant constituent, en dehors même du récit, tout un rappel de choses lointaines — éveillèrent en lui le culte du passé, le fantôme enfoui du mystérieux atavisme, prémices de la communion intime et profonde avec la race dans ce qu'elle a de plus distinctif et de plus beau.

Et c'est, en effet, un véritable émerveillement de parcourir les collections de *Wallonia*, foisonnantes d'illustrations de Donnay; chacune d'elles éveille en nous tout un monde de vieux souvenirs.

J'ai sous les yeux le centième numéro de *Wallonia*, contenant une étude de M. Charles Delchevalerie consacrée à Donnay et illustrée de ses dessins les plus marquants.

Voici, par exemple, *L'homme aux poussières*. On connaît, n'est-ce pas, ce personnage légendaire, dont le passage, chaque soir, nous faisait clignoter, comme pour chasser de nos yeux la poussière subtile qu'il y avait jetée. Le voici, en effet, cet homme aux poussières conduisant d'un geste las sa brouette, d'où s'envole un nuage enveloppant. Dans la chambre qu'éclaire une vieille lampe à l'huile, la mère et l'enfant sur ses genoux sont endormis. La mère penche la figure vers la tête du petit, appesantie sur son sein. Et chose précieuse, dans ce sommeil pourtant oublieux, la mère est toujours la mère dans sa signification de tendresse protégeante, prompte à l'éveil, à la défense de son petit que menacerait quelque danger; l'enfant est toujours cette confiance infinie dans l'être qui, pour lui, est le plus puissant qui soit au monde. Voyez les traits de la mère; dans les lignes horizontales du sommeil, il reste de l'attention inconsciente, de la protection qui lui a fait poser la main sur l'épaule de son « petit »; celui-ci, au contraire, dort confiant, tous les traits détendus, sa petite bouche un peu ouverte.

Et les illustrations, toutes aussi obsédantes de sensations douces, se succèdent. En quelques lignes synthétiques, car l'artiste ne peut se plier à rendre ce qui ne concourt pas directement à l'impression d'ensemble, Donnay évoque ce que l'intimité de nos premières années a laissé, autour de notre

Digitized by Google

âme, de caresses enveloppantes, de présences tièdes où se blottissaient nos frissonnements ténus.

On pense avec quelle belle compréhension, quelle vibrance complète et adéquate, un tel sensitif illustra pour l'éditeur Deman de Bruxelles le théâtre de Maeterlinck.

Quelque hautaine et impersonnelle que puisse être la peinture symbolique, l'attendrissement puéril me semble avoir subsisté dans les panneaux décoratifs de Donnay. La femme de *Terre wallonne,* du musée de Liége, par exemple, a je ne sais quoi qui la fait apparaître mère, peut-être ses yeux graves, comme approfondis de tendresse et de rêve; voici encore une petite vignette pour l'*Almanach des Poètes* (Paris 1896) : une adolescente hiératique se voilant la bouche de son voile — une bouche où sans doute les sanglots tremblottent, retenus au bord des lèvres. Derrière elle, la route est longue, depuis le rideau d'arbres massés sur l'horizon tragique, jusqu'à cette tombe près de laquelle elle vient de passer. J'examine ses yeux : frémissants de crainte et comme noircis par les larmes, ils m'apparaissent comme ces yeux de petite révolte sombre et désespérée des enfants après une réprimande non méritée.

Puis Donnay — et c'est le Donnay de l'heure présente — s'est tourné vers le paysage. Mais on sent que cette nouvelle orientation de l'artiste n'a pas été un effort, ni une tentative d'homme de métier vers un domaine encore inexploré; Donnay fait des paysages parce que ceux-ci l'ont ému, au hasard de promenades où le peintre n'était plus qu'un homme, tout à coup impressionné par l'apparition prenante d'une nature, saisissant l'âme sans qu'elle puisse réagir; voilà pourquoi ils sont ceux que voient les yeux d'un enfant qui, tout à coup, se sent seul dans une vie sauvage, qui prend pour lui l'apparence humaine d'une menace inconnue.

Dans la vallée de l'Ourthe, étroite et profonde, surtout aux environs de Méry, où l'artiste habite, le détail ordinairement significatif du paysage flamand — arbres en plein plan sur le ciel, maisons surgies derrière les bouquets de peupliers — ce détail n'existe pas; trois grands personnages ont seuls ici une vie propre : la montagne, le ciel et la rivière les reflétant,

Digitized by Google

tantôt l'un, tantôt l'autre, sauf, peut-être, dans les jours de brume qui contraignent les yeux à s'abaisser vers les choses environnantes.

Et par un phénomène très humain dont nous nous permettons de parler parce que nous l'avons éprouvé, dans ces atmosphères d'ennui, les pas, inconsciemment, se dirigent vers les hauteurs comme pour y trouver une sensation de liberté parce que plus proches du ciel ; mais là encore c'est l'esseulement ; chose curieuse, alors, l'artiste, lui aussi, a peint des paysages de plateaux.

Mais l'examen des toiles de l'artiste nous révélera mieux l'origine de ses émotions. Voici, par exemple, *une impression d'automne*. Vus de haut, les flancs de la montagne, couverts de taillis, apparaissent par larges pans rouges, oranges, jaunes, avec des lointains bleus ; au fond, comme une ligne grise et tordue, la rivière s'attarde. Et cette vigoureuse saillie des couleurs éclatantes de l'automne, de la lumière qu'elles répandent dans l'atmosphère, de leurs apparences de vitraux, fluides et rayonnants, tout cela très juste et très simple.

Un temps de brume. Une prairie de hauteur, en pente ; quelques buissons, un grand arbre, le tout d'un vert flou, étendu, aux lignes affaissées. Une grande résignation tombe, avec la brume, sur ce paysage désolé où l'homme se sent une irrésistible envie d'affaissement, prend conscience de sa seule vie propre, esseulée parmi la nature somnolente et prostrée.

Un temps de neige, de petite neige, restée seulement sur les toits de quelques maisons éparses sur un penchant de colline. Les toits bleus reflètent un ciel bas et uniforme. On sent que l'artiste a été ému par l'air frissonnant, craintif et résigné de ces petites maisons basses, sur lesquelles tombe la lourdeur morne, sans reflets, du crépuscule.

Un bois de sapins, de ceux qui se dressent brusquement, devant les pas flâneurs, sombres et denses, effrayants et puissants, massés droits comme des murs de forteresse, sur le ciel d'un blanc de vieil argent.

Puis voici l'heure belle et mystérieuse, *Un lever de lune* hâtif

Digitized by Google

dans une atmosphère où il reste encore du soleil couchant; lever de lune étrange, blutant la poussière rose d'un long rayon sur un coin coloré de fourré, couvert de buissons et d'herbes sèches.

Chez le peintre, la compréhension du paysage, primitivement apeurée, est ensuite devenue plus calme. L'enfant s'est enhardi, a fait quelques pas, puis s'en est allé, seul, parmi la nature, dans laquelle il a fini par se sentir sans peur ni étonnement. Il l'a traduite tantôt avec sa figure de tous les jours, tantôt sous l'aspect imprévu que lui donnent certaines heures. Elle est un peu boudeuse, dans sa robe rouge d'automne, parce que pèse, sur elle, le ciel effiloché et gris; elle se blottit, frileuse et morne dans son engourdissement hivernal; elle renaît au printemps avec la joie de ses petits nuages blancs, de ses arbres en fleurs, moins blancs cependant que le blanc de ses nuages, avec ses petits bouleaux, aux minces troncs blancs et aux feuillages très verts; mais ses joies et ses tristesses sont tempérées; elle connaît l'éternité de sa vie, sa suite régulière et immuable d'hivers et de printemps, d'étés et d'automnes. Et elle est pleine de résignation. Parfois, un petit incident lui donne une expression spéciale. Après la longue pluie de l'après-midi, le ciel, à l'heure du couchant, est redevenu clair. Sous la lumière rafraîchie du soleil invisible, un mont pointu, couvert de buissons rougeoyants, sourit doucement, comme de sa peur passée. Deux nuages pèsent encore sur lui cependant, mais leurs formes sont pleines d'apaisement.

Ce dernier paysage réalise le désir que nous exprimait naguère Auguste Donnay : traduire le plus simplement possible le caractère de certains phénomènes naturels, en faisant sentir l'heure et la saison qui les accompagnent.

Celà sans les moyens habituels employés par nombre de peintres pour lesquels l'heure du couchant s'exprimera immuablement, par exemple, par de longues stries rouges dans le ciel.

. . . . . .

Digitized by Google

Auguste Donnay est, à l'heure actuelle, dans la pleine maturité de la quarantaine; aussi, est-il probable que son évolution d'art continue...

Si on peut expliquer les évolutions, il est toujours plaisant de les prévoir; le prophète, dans ce cas, semble s'arroger une supériorité de philosophe sur l'être instinctif qu'est l'artiste, et, il faut bien le dire, il y a chez celui-ci autre chose que des rouages, des attractions et des répulsions envers l'ambiance, choses sur lesquelles se basent ordinairement les psychologues d'art.

Cependant, il est permis de prévoir un Donnay qui serait l'illustrateur synthétique et le paysagiste ému réunis, un Donnay qui ferait agir et s'émouvoir les personnages de ses illustrations dans un décor dont ils seraient l'interprétation humaine.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, Auguste Donnay n'en est pas moins, dès maintenant, un illustrateur original, aux dessins concentrant la sensation du texte qu'ils ornent et complètent, un paysagiste, qui, chose précieuse, a, sans détails topographiques, traduit la beauté spéciale de la vallée de l'Ourthe, que l'on disait jusqu'alors rebelle au pinceau, parce-qu'on la regardait avec des visions préconçues, fruits d'une éducation d'art formée dans les ateliers.

C'est là le propre d'un talent personnel, puissant et indépendant.

(*A suivre.*) LUCA RIZZARDI.

Digitized by Google

ÉTUDES MORALES

SUR

QUELQUES ARRONDISSEMENTS BELGES [1]

Une amélioration moins forte s'est manifestée dans l'arrondissement de Charleroi [2]. Il serait fort à désirer qu'elle s'accentuât, car jusqu'à présent c'est bien là l'arrondissement criminel par excellence. On pourrait tout résumer brièvement en disant : tout ce que nous avons pu recueillir de plus fâcheux sur les mauvais côtés du caractère national, sur la brutalité, sur la violence, sur l'intempérance, sur l'immoralité de ceux qui lui font le moins d'honneur, tout cela se retrouve, au plus haut degré, dans l'arrondissement de Charleroi. Et cependant on ne saurait dire qu'il y ait ici aucune fatalité née des tares héréditaires d'une race malheureuse et de la dureté de ses conditions d'existence.

Avant tout, le bassin de Charleroi est une région où le développement des houillères et l'accroissement des industries ont appelé de toutes parts une population hétérogène qui s'est accumulée dans un espace relativement petit ; car les anciens hameaux sont devenus des villes de quinze, de vingt, de vingt-cinq mille habitants (Couillet, Châtelet, Châtelineau, Marcinelle, Lodelinsart, Gilly, Dampremy...) qui se rejoignent de tous côtés et ne forment déjà plus qu'une seule agglomé-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet.

(2) Comme, au reste, je le rappelle, dans l'ensemble de la Belgique.

Digitized by Google

tion. Le travail demandé à ces immigrants n'est pas, en général, un travail fin. Auprès des métallurgistes, ouvriers d'un rang plus élevé, s'entassent, en nombre beaucoup plus considérable, les houilleurs; or, ceux-ci se sont surtout recrutés dans tout ce que les familles si nombreuses des Flandres ont de gens compromis, endettés, privés dans leur pays d'origine de tout crédit moral ou financier, bref, contraints, ou à peu près, de partir de chez eux. Qu'on ne s'étonne donc pas si, pour nous guider dans notre étude, nous allons d'abord frapper à la porte de la prison de Charleroi.

L'âge le plus ordinaire de mes détenus, me dit le directeur, est de 19 à 25 ans. Sur quarante-cinq prisonniers, vingt étaient « accouplés » (suivant l'expression qu'on a déjà lue et qui est plus usitée ici que partout ailleurs). Le directeur le sait pertinemment; car à peine sous les verroux, la plupart s'empressent de demander qu'on les marie pour que leur ancienne concubine soit autorisée à venir les voir : c'est de tradition. Ceux qui n'étaient même pas accouplés étaient dans une situation qu'on sera peut-être surpris de me voir qualifier de pire encore. Je ne dis cependant là rien de nouveau pour les Belges qui connaissent les horreurs (ce mot n'est pas trop fort) des « maisons de logement », sortes de garnis collectifs où s'entassent les gens dans des conditions de saleté et d'immoralité tellement repoussantes, qu'il est vraiment difficile de les décrire.

Un homme arrive à Charleroi pour y trouver du travail. Généralement il n'a pas le sou. Il s'adresse donc au tenancier d'une maison de logement et à la tenancière. On lui ouvre un crédit, mais à la condition qu'il remettra son livre de paie et qu'on aura le droit d'aller toucher son salaire de semaine à l'usine ou à la fosse. Inutile de dire qu'on en abuse pour lui dresser des comptes majorés et pour le retenir. Ce qui le retient encore, hélas! ce sont les facilités qu'on lui laisse, qu'on lui offre pour les mœurs crapuleuses, pour l'ivresse. Celles-ci atteignent parfois un tel degré, que le tenancier, malgré ses invraisemblables complaisances, se voit obligé d'y mettre un léger obstacle. Un d'eux avait imaginé d'avoir dans sa maison

Digitized by Google

une sorte de cachot où il enfermait pêle-mêle ceux de ses pensionnaires qui rentraient en situation de faire un trop mauvais coup — s'ils ne venaient pas de le faire (car le soir, dans les rues de Charleroi, les meurtres sans raison ni motif ne sont pas rares). Il les enfermait là jusqu'au lendemain. Or, ce tenancier lui-même fut un jour condamné pour rixe et voies de fait sur un de ses concurrents, et ce fut au cours de son incarcération dans la prison de la ville qu'il raconta le fait au directeur, de qui je le tiens à mon tour.

Dans Charleroi-ville, centre principal de l'agglomération, l'on compte 25,000 habitants, sur lesquels 13,000 ouvriers. De ces derniers, les maisons de logement en attirent et en gardent toujours environ 1,500. Dans quelques communes voisines la proportion est encore plus forte.

Il semble superflu de s'appesantir davantage sur ce sujet répugnant. Il est cependant nécessaire de compléter cette esquisse en disant qu'une partie de cette population est bien instable. Dans un des groupes les moins mauvais peut-être, à Marcinelle, commune de 16,000 âmes, on calcule que chaque année il part environ 2,500 habitants et qu'il en entre autant. Or, ces familles flottantes n'envoient généralement leurs enfants ni à l'école ni à l'église. Il arrive enfin que l'homme part tout seul pour aller chercher fortune et se faire oublier en Russie ou en Amérique. De là, depuis dix ans, une progression « effrayante » (c'est le mot d'un des principaux magistrats du tribunal civil) dans le nombre des demandes de divorce.

Comment la population relativement ancienne accepte-t-elle de tels éléments? La majorité, cela est certain, résiste aux suites les plus visibles, les plus douloureuses de la contagion qu'ils apportent avec eux; mais elle n'est ni assez saine ni assez vigoureuse pour les éliminer ou les guérir. C'est pourquoi il est nécessaire, ici comme ailleurs, d'encadrer en quelque sorte l'image du monde vraiment criminel dans un court tableau de cette société plus ou moins correcte d'apparence qui le tolère, qui, à certains égards même, l'entretient.

Il est indubitable que l'ouvrier de Charleroi est le plus souvent imprévoyant et dépensier, que sa femme (quand il en a

Digitized by Google

une) manque d'ordre et d'entente, qu'elle ne fait pas grand'-chose pour le retenir, que peut-être même elle l'encourage dans ses parties de plaisir et dans ses jeux. Il est des endroits où les concours de pigeons, par exemple, ont pris une importance énorme. A Gosselies, il se fait, en un dimanche, des mises de 2,000 à 2,500 francs; le tenancier du local paie, indépendamment du loyer des bâtiments, 600 francs de fermage. Il est évident que là le ton doit être donné par ces ouvriers verriers dont j'ai parlé et qui sont nombreux dans la région (1). Ils y forment en un sens l'aristocratie du désordre comme les pensionnaires des maisons de logement en constituent la plèbe infime. Ici misère crasse, là misère dorée, polygamie d'un côté, polyandrie de l'autre, sous la différence des formes extérieures et malgré l'inégalité des conséquences juridiques, j'imagine que les deux se valent à bien peu de chose près.

De la misère, il y en a; mais elle n'est ni répandue, ni surtout inévitable; car le chômage involontaire est à peu près inconnu. On la trouve à l'état sporadique, comme partout, dans les familles qui souffrent par le manque d'ordre, par les toilettes exagérées des femmes et des filles, par les plaisirs trop peu en rapport avec les ressources. On la trouve à l'état plus ou moins périodique, comme suite de grèves prolongées; telle a été en 1902 et 1903 cette grève des verriers, qui a été si envenimée par la lutte ardente, obstinée de deux syndicats et qui s'est terminée sans aucun résultat utile. Mais quelles sont le plus habituellement les victimes de ces interruptions ? M. Misonne, professeur à l'École commerciale et consulaire du Hainaut, et qui a fait une étude très attentive de la crise verrière de Charleroi, nous le dit : « On pourrait créer un proverbe dans le pays : dettes de grève ne s'acquittent jamais; et de là la ruine de tant de petits commerçants obligés de vendre à crédit. »

Au milieu de toutes ces misères, on considère cependant

(1) Sur les vingt-quatre verreries de la Belgique, vingt et une sont situées à Lodelinsart, Charleroi, Courcelles, Marchienne, Gilly, c'est-à-dire dans un cercle d'environ deux lieues de diamètre et qui renferme bien 13,000 ouvriers verriers.

Digitized by Google

comme sauvés, comme devant même faire honneur à leur profession et à leur classe, les pères de famille qui arrivent, vers 40 ans, à posséder leur petite maison. Je n'ai pas à rappeler une fois de plus ce que les œuvres sociales de la Belgique ont fait d'admirable dans ce sens. Tout d'abord elles ont trouvé à Charleroi plus de difficultés qu'ailleurs. Pour s'en convaincre il suffit de lire ces deux petites lignes de l'*Annuaire statistique* de 1904. Dans le tableau où il résume l'histoire des sociétés fondées antérieurement à la loi de 1889, il nous dit : « La société anonyme des maisons ouvrières de l'arrondissement de Charleroi ne possède plus d'immeubles; ils ont été réalisés. Les opérations de la société n'ont pas donné de résultats. » Il en a été autrement depuis lors; car l'arrondissement compte aujourd'hui plus de douze sociétés diverses destinées à favoriser les constructions. C'est avec un vif intérêt qu'assis, grande rue de Charleroi-Nord, à la nouvelle maison du peuple, j'ai vu, pendant plus d'une heure, défiler devant l'abbé Marlière les braves gens — des femmes pour la plupart — qui venaient apporter les mensualités destinées à les rendre propriétaires. A part un discuteur retors cherchant toutes sortes de raisons pour éviter encore une fois une éviction trop méritée, tous portaient les marques du travail, de la patience et de l'économie. Ai-je besoin de dire qu'ils étaient accueillis par des conseils sobres et simples, mais empreints de la plus cordiale et de la plus chrétienne sympathie !

Ceci réussit donc enfin pour les ouvriers mariés. La plaie des maisons de logement où s'entassent les célibataires est beaucoup plus difficile à guérir. A Dampremy, près de Charleroi, on avait établi une hôtellerie tenue par des Frères; elle avait coûté 200,000 francs, et elle put grouper assez vite une centaine de pensionnaires appréciant bien les avantages de toute sorte qu'ils y trouvaient. Mais pour que l'œuvre fît ses frais il lui en eût fallu 150 : or, le mouvement, au lieu de s'accélérer, se ralentit. Il fallut transformer l'hôtellerie en un établissement hospitalier pour sourds-muets. Une fois de plus on vit le peu de fond qu'il y a à faire sur l'homme en dehors de la famille.

J'ai rapporté plus haut un témoignage d'où il ressort que les

Digitized by Google

œuvres les plus nécessaires au pays de Charleroi étaient les œuvres de femmes : elles sont, en effet, le complément obligé de l'œuvre des habitations ouvrières. Il ne s'agit pas seulement que la maison soit construite et habitée ; il faut qu'elle soit bien aménagée, bien entretenue et qu'on y retienne le mieux possible le maître du logis. C'est là surtout le lot des œuvres catholiques qui, d'ailleurs, dans tout ce qui concerne les intérêts plus exclusivement financiers, rivalisent avec les fondations socialistes. Je dirai même qu'ici non moins qu'ailleurs leurs chefs naturels tiendraient beaucoup à organiser les bons ouvriers en syndicats indépendants et qu'ici non moins qu'ailleurs ils se heurtent à la résistance obstinée de la grande majorité des patrons.

En temps ordinaire cependant, les rapports des différentes classes et des différents partis sont d'apparence très convenables. A un examen superficiel et quand on ne voit que les gens qui ne se fuient pas mutuellement, on est très tenté de les déclarer bons. Patrons et ouvriers causent familièrement les uns avec les autres, et les premiers vont quelquefois fumer la pipe, boire la bière et jouer aux cartes dans les estaminets populaires : ils y passent une assez bonne partie de l'après-midi du dimanche. Mais ceci est, je crois, exceptionnel et réservé aux œuvres d'une couleur religieuse. La plupart du temps, les uns et les autres s'observent ; ils se questionnent avec habileté dans des vues qui n'ont rien de particulièrement bienveillant. De récents mécomptes, l'énergie déployée par le gouvernement pour le maintien de l'ordre, la faveur qu'il accorde d'autre part aux œuvres de prévoyance, la baisse certaine de l'alcoolisme proprement dit et l'apaisement relatif qui en est résulté dans beaucoup de systèmes nerveux, tout cela fait que l'ouvrier est moins confiant dans ses meneurs et pour le moment moins agressif. Mais en prenant le titre de parti ouvrier, le parti socialiste a fait un coup de maître qui, en pays wallon, lui assure la fidélité convenue, irraisonnée, passée en habitude, de la grande majorité des travailleurs. Entre patrons et ouvriers sont les membres des deux clergés, moins libres de leurs mouvements, moins maîtres de leur

Digitized by Google

action que dans les campagnes, mais très actifs néanmoins. Ils ont conscience d'avoir manqué trop longtemps à ces paroisses trop agrandies où l'évêché de Tournai (dont Charleroi dépend) n'a pu tout d'abord envoyer assez de jeunes prêtres pour suffire aux besoins d'un accroissement considérable de population. Ils se disent que ces pauvres déracinés ont été trop abandonnés à eux-mêmes, et ils cherchent ardemment à réparer le temps ainsi perdu. Le peuple, de son côté, tient à leur égard une conduite très différente, suivant qu'il est ou non en compagnie. A la sortie des usines on affecte envers le prêtre qui passe de la mauvaise humeur ou de la raillerie. Individuellement, on est tout autre. Ce qui reste de superstition va même volontiers au delà (en dehors par conséquent) de ce que demande le représentant de la véritable religion. Mais, enfin, quand on respecte le prêtre et quand on le recherche, il est certain qu'on tient compte de ses qualités d'homme, de sa sociabilité, de son caractère plus populaire que bourgeois, de sa bonne humeur, de son empressement à rendre service, beaucoup plus que de son caractère sacerdotal.

Pourquoi ne réussit-il pas mieux? Pourquoi ne fait-il pas tout le bien qu'il voudrait faire? Discrètement, mais nettement, il vous répondra qu'en général les classes élevées se défient trop de ce qu'il entreprend pour le peuple et que, quant à elles, pour l'aider à faire ce qui serait juste et nécessaire, elles attendent trop les catastrophes. Le prêtre d'ailleurs n'est pas seul à parler de la sorte. C'est sous la plume d'un notaire bien instruit et bien estimé que je trouve, dans un questionnaire, ce jugement si décidé : « Les classes riches n'exercent leur devoir de patronage que peu et certainement d'une manière insuffisante : les classes inférieures l'auraient accepté avec reconnaissance il y a vingt ans; elles l'accepteraient encore, mais avec plus défiance. Quant aux classes moyennes, c'est d'elles surtout que sortent presque tous les chefs d'industrie et les hommes ayant une situation importante. En quoi semblent-elles répréhensibles? Par leur laisser aller et par leur esprit d'individualisme. » Ces hommes, en effet, dans les méthodes actuelles de l'industrie par grandes sociétés ano-

Digitized by Google

nymes, jouent surtout les rôles d'ingénieurs, d'administrateurs, de gérants. Ils se considèrent comme peu responsables, si ce n'est du rendement de l'entreprise; ils ne se gênent pas non plus pour critiquer les vices du système, mais ils le font, m'a-t-il semblé, avec plus de causticité que de désir sincère de risquer un effort personnel en vue de l'améliorer.

Si homogène que soit dans son ensemble ce pays de grande industrie, on y trouve un canton qui mériterait une étude à part, si cette étude n'était pas déjà parfaitement faite. M. Genart, juge à Namur, nous a donné une monographie bien intéressante du centre de Binche, pays de cordonniers et de tailleurs à domicile. Il nous a finement décrit ces ouvriers très sédentaires et très indépendants, un peu vaniteux les uns et les autres (car les tailleurs, par exemple, se jugent tout à fait supérieurs aux cordonniers) : gens au caractère léger, inconstant, hâbleur, de religiosité superficielle, extrêmement laborieux quand ils travaillent, mais travaillant irrégulièrement; très amis du plaisir, soupirant toute l'année après les fêtes de leur célèbre carnaval où tel ouvrier dont le gain mensuel est de 125 francs, dépensera en quelques jours 175 francs d'économies; très mal logés, vivant dans la saleté, semblant s'y complaire, craignant que les interventions des hygiénistes n'aboutissent qu'à augmenter leurs loyers, assistant enfin à une lente décadence de leur industrie et ne pouvant, ou plutôt ne voulant pas acclimater chez eux de sérieux essais de coopération. C'est bien l'un des aspects les plus originaux, mais non l'un des plus rassurants du caractère wallon.

Revenons au vrai pays de Charleroi et convenons qu'il a grand besoin de s'améliorer. Respectons les sentiments de certains socialistes qui croient que l'émancipation et l'enrichissement des travailleurs suffiront à les rendre tous plus sobres, plus rangés, plus décidés à accepter les conséquences de tous leurs actes (1), plus respectueux de la dignité d'autrui comme

(1) Tous leurs prétendus amis ne les y engagent pas également. On me donne le nom d'un échevin qui a fait longtemps l'office de bourgmestre dans la commune où il est docteur en médecine. Lorsqu'il était chargé de marier les gens, il glissait dans les mains des jeunes époux une petite brochure de sa composition qui leur recommandait les meilleurs moyens d'éviter les charges de famille.

Digitized by Google

de la leur. Souhaitons qu'il en soit ainsi et qu'au jour des gros salaires la masse de ceux qui en bénéficieront n'imite point trop les exemples des camarades verriers. Il serait bon cependant de compter un peu plus sur les antiques et éternels moyens de moralisation. Ils étaient respectés jadis; ils ont été ensuite fort méprisés; beaucoup y reviennent, et de là ce court résumé des réponses que me donna l'honorable notaire de Jumet : « La population est moins bonne qu'il y a quarante ans, mais plutôt meilleure qu'il y a dix ans. »

Les arrondissements les plus moraux — comme les peuples les plus heureux — doivent être ceux qui ont le moins d' « histoire ». Aussi serai-je plus court sur les trois arrondissements judiciaires qui, par ordre de délinquance décroissante, occupent régulièrement les trois places les plus honorables du tableau, Tongres, Marche et Huy. En 1905, la moyenne du royaume étant de 12 condamnés correctionnels par 1,000 habitants, ces trois arrondissements se présentaient avec 7.3, 7.2 et 5.7, ceci pour les hommes; car si l'on compte les femmes, on les trouve moins bien partagées à Huy, et l'égalité se rétablit à peu près complètement entre les trois arrondissements.

L'arrondissement — flamand — de Tongres est un pays très agricole, où les grosses fermes et les grosses étables n'ont pas étouffé la petite propriété exploitée par le propriétaire lui-même. Sans doute, le grand nombre des enfants qui, dans les classes inférieures, augmentent les charges de famille, empêchent bien des gens de thésauriser et d'acheter de la terre; mais par le nombre même de leurs enfants ils se trouvent en état de bien faire valoir la ferme qu'ils louent (aussi le prix du fermage a-t-il augmenté, tandis que la valeur vénale de la terre diminuait). D'après un publiciste bruxellois (1), « un mouvement curieux commence à se dessiner depuis quelques années, De nombreuses grandes fermes de la wallonie, du Brabant, du Hainaut, du pays de Namur ont été conquises en ces derniers temps par des flamands et surtout par des fla-

(1) *Journal de Bruxelles* du 13 janvier 1906, article de M. Standeleer.

Digitized by Google

mands du Limbourg. Ce qui, dans certains cas que j'ai vus, ajoute le journaliste, a permis aux flamands de l'emporter sur leurs concurrents wallons, c'est le nombre de leurs enfants. Je connais pour ma part plusieurs grandes fermes installées aujourd'hui en wallonie, qui ont débuté par de modestes exploitations du sud du Limbourg. Par l'épargne ils ont pu constituer un petit capital. Ils ont eu cinq ou six enfants, sinon plus, et ils ont dû peiner pour les nourrir. Mais le jour est venu où ils se sont trouvés à la tête d'une compagnie de travailleurs suffisant à faire valoir les sommes épargnées, et ils ont tenté la fortune. Ils sont venus conquérir les belles fermes du pays wallon. Le concurrent aborigène, ne pouvant opposer à la famille nombreuse que des ouvriers gagés, s'est trouvé dans un état d'infériorité et dut abandonner la place. » L'arrondissement de Tongres étant précisément le plus méridional du Limbourg, c'est à lui, je pense, qu'il faut surtout reporter l'honneur de ces exemples.

En tout cas, il en est digne. Je n'ai trouvé à peu près nulle part à mes questionnaires une suite de réponses plus favorables que celles que j'ai recueillies dans la jolie ville de Tongres, si propre, si ornée par sa belle église et où tout est rendu si facile par la politesse, par l'empressement serviable de ses habitants de tout âge et de toute profession (1). Je ne puis mieux faire que de mettre ici sous les yeux du lecteur le document même :

D. L'esprit religieux se maintient-il? R. Parfaitement.

D. Avec des habitudes et des pratiques bien entendues? R. Absolument. (Congrégations, retraites fermées, tiers-ordre)

D. Comment le prêtre est-il vu? R. Très respecté, très consulté, fort bien écouté.

D. Quelle est l'influence de l'école? R. Excellente.

D. L'alcoolisme est-il en hausse ou en baisse? R. Fortement en baisse depuis quelques années.

(1) Il en est presque toujours ainsi, d'ailleurs, lorsque la municipalité est bonne.

Digitized by Google

D. L'immoralité se développe-t-elle? R. Point.

D. Les institutions de prévoyance sont-elles en honneur? R. Oui, mutualités très développées.

D. Les rapports des différentes classes sont-ils bons? R. Excellents.

D. Les classes supérieures exercent-elles leur devoir de patronage? R. Parfaitement.

D. Les classes inférieures l'acceptent-elles? R. De tout cœur.

D. Les classes moyennes ont-elles de l'action? R. Considérable à tous égards.

D. En quoi sembleraient-elles répréhensibles? R. En rien.

D. Y a-t-il de la misère? R. Très peu.

Le reste est de même sorte.

Ce premier questionnaire sans doute était rempli par les réponses d'un homme qui voit surtout les gens et les choses sous leur aspect le plus digne d'estime ou de pardon; mais le membre du parquet, qui voit d'autres gens et juge d'autres actes, est tout aussi favorable. En confirmant ce qui précède, il y ajoute seulement quelques traits. Le prêtre, écrit-il, est très bien vu quand il ne s'occupe pas des petites querelles de village. Il est très bien vu, parce que partout il s'occupe de l'intérêt matériel de sa paroisse et se met à la tête des œuvres sociales, caisses de retraite, laiteries, associations agricoles, ventes de fruits en Angleterre par l'intermédiaire des syndicats. Le magistrat regrette que la fréquentation scolaire ne soit pas tout à fait assez prolongée, mais il trouve les institutions de prévoyance aussi développées que l'exige l'aisance générale. Il insiste à son tour sur l'excellent esprit et sur la générosité des classes riches. Il signale enfin que les malfaiteurs qu'il doit punir de temps à autre sont pour la plupart des colporteurs étrangers. La partie extrême de l'arrondissement qui touche au pays wallon est aussi un peu moins bonne; mais, en général, les affaires retenues sont des affaires de coups et blessures donnés après boire, en un cabaret, le

Digitized by Google

dimanche ou les jours de fête. » Neuf condamnations sur dix sont conditionnelles, et les récidives sont rares (1). »

***

Aussi bon est l'arrondissement wallon ou plutôt légèrement luxembourgeois de Marche. Le travail industriel y est l'exception La propriété du sol y est d'autre part très morcelée et la grande majorité travaille chez elle. Cependant, ici aussi, malgré la nature du pays, coupé de forêts, malgré le peu de densité de la population (2), l'association est venue à bout de l'esprit individualiste du paysan. C'est le clergé de village qui a pris l'initiative. L'évêque fut d'abord défiant à l'endroit de ce ministère économique. Il vit ensuite ses prêtres (3) à l'œuvre, il les appuya, les aida; et actuellement il est peu de régions où la coopération agricole ait fait plus de merveilles. Au 1er janvier 1904, l'arrondissement administratif de Marche, qui n'a pas 41,000 habitants, comptait 29 laiteries coopératives s'étendant à tous les hameaux, 12 assurances contre la mortalité du bétail, 22 unions agricoles. Une de ces dernières, le *Foyer marchois*, avait fait 568 prêts d'un montant de 811,322 francs.

De son côté, l'épargne de famille ne languissait pas. A la même date, il y avait 281 livrets par 1,000 habitants et la valeur moyenne du livret était de 364 francs. On me donne enfin le chiffre respectable de 90 caisses de retraite. Dans les cantons d'Houffalize et de Vielsalm, qui réunissent à eux deux seize communes, on relève : 3 sociétés de secours, 38 sociétés de retraite, 12 laiteries, 2 assurances pour le bétail et 23 unions agricoles (4).

(1) L'arrondissement se sent-il menacé (au point de vue moral, j'entends) par l'exploitation plus ou moins prochaine des nouvelles mines de houille? Il s'en préoccupe et ne sera pas, je crois, pris tout à fait au dépourvu. On ne compte pas que cette exploitation puisse commencer avant douze ou quinze ans, mais déjà la direction des œuvres se prépare...

(2) 50 par kilomètre carré, contre 343 dans la Flandre orientale et 349 dans la Flandre occidentale.

(3) C'est surtout M. l'abbé Couturiaux, qui fit ses débuts comme curé d'Ortho et fut ensuite nommé directeur des œuvres sociales du diocèse de Namur, en résidence habituelle à Marche.

(4) Chiffres donnés par M. Couturiaux.

Digitized by Google

Dans cette population laborieuse d'où l'aristocratie de fortune est absente (car on cite en tout deux familles, dont l'une a 20,000 et l'autre 30,000 francs de revenus), où les catholiques donnent et se donnent généreusement, les vieilles mœurs se conservent sans que le pays soit fermé. Beaucoup de jeunes gens vont travailler à Liége, et si quelques-uns en rapportent d'assez médiocres dispositions, ce n'est pas le cas de la majorité. Beaucoup de jeunes filles pauvres (1) pour lesquelles on n'a point assez de travail ménager ou de travail rural vont en service; elles sont recherchées pour leur probité, mais elles reviennent se marier au village où les unions — qui attendent, pour se conclure, un chiffre d'économies suffisant — sont plutôt tardives, ce qui ne les empêche pas d'être fécondes. Quant aux vieux, ils gardent toujours avec eux un fils ou une fille, même mariés, s'ils n'ont plus d'enfant célibataire, et les partages ne se font jamais qu'après la mort. Les parents ne se dépouillent pas de leur vivant. Bref, la pratique des œuvres sociales a fort amélioré l'esprit du paysan. Il a développé l'esprit de dévouement et la confiance; il a formé « une élite de paysans heureux de s'occuper activement des œuvres ».

Ceux qui me donnent les traits de ce tableau n'y mettent que deux ombres encore légères. Traditionnellement, la population qui est très catholique en religion, est plutôt « libérale » en politique, au moins dans les villes; elle l'est surtout dans le chef-lieu. Or, si les anciens libéraux étaient en même temps des gens religieux, les nouveaux le sont moins. Aussi les instituteurs, même ceux qui sont sortis des écoles normales congré-

(1) Il ne faut pas abuser de la méthode qui consiste à juger un pays d'après la première personne qu'on y rencontre, mais quelquefois les hasards de l'arrivée ont d'assez bonnes indications (surtout quand on prend soin de les vérifier). A mon premier passage à Courtrai, j'ai eu de la peine à me débarrasser de mon porteur de valise qui voulait absolument me mener boire en sa compagnie. En arrivant à la petite gare de Marche, je me trouvai en présence de deux jeunes filles, deux sœurs, très polies, très modestes, qui s'offraient pour porter les bagages. Je sus quelques heures après que c'étaient les enfants d'une veuve et qu'aussitôt libérées de leur service du train, elles se hâtaient de retourner travailler avec leur mère. Elles étaient bien faites pour donner bonne opinion de leur milieu.

Digitized by Google

ganistes (1), n'ont-ils pas de convictions bien profondes; ils se posent même volontiers en anti-curés, bien que les curés se mêlent peu de politique, pour ne pas être obligés d'entrer dans les petites querelles de famille dont elle est ou la suite ou la conséquence. On regrette enfin que la dépense alcoolique, bien que diminuée, soit encore assez forte; mais ce dernier mal — nous l'avons assez vu et nous le verrons encore — est celui de toute la Belgique.

***

Dans les arrondissements de Tongres et de Marche, la faiblesse de la criminalité légale est bien l'indice d'une supériorité réelle dans la probité, dans le respect du droit d'autrui, dans l'esprit de famille et dans la moralité. Il n'en est pas de même partout. Il est des régions où le fonds héréditaire est excellent et où certaines circonstances plus extérieures emportent les tempéraments à des actes vite regrettés de leurs auteurs. Il en est d'autres où les gens savent mieux se mettre à l'abri des interventions de la police et de la justice, sans être pour cela très supérieurs à tels de leurs voisins.

Ce dernier cas pourrait bien être celui de l'arrondissement de Huy. Des témoignages très précis, très concordants, me donnent en effet la prudence terre à terre, l'esprit utilitaire, l'amour du chez soi (2), la crainte des aventures comme les traits caractéristiques du tempérament de la région. Les pratiques essentielles du culte catholique sont généralement observées, mais avec tiédeur. Les écoles libres se soutiennent, mais sans avoir plus d'un tiers des garçons. Les classes riches et moyennes sont plus volontiers du parti libéral. Les classes laborieuses ont écouté d'abord avec faveur les promesses des socialistes; elles en attendent la réalisation sans beaucoup d'impatience et sans beaucoup de crédulité. De là, aux dernières

(1) Le diocèse de Namur en a deux, contre une officielle.

(2) L'arrondissement administratif a 82 p. c. de ses ouvriers nés dans la commune ou dans une commune limitrophe. C'est pour la Belgique une proportion très favorable.

Digitized by Google

élections, le partage suivant : 26,000 voix catholiques, 14,000 voix libérales et 20,000 voix socialistes.

Pour la grande majorité de ceux que je consulte, la première des trois opinions remonte, et la troisième commence à redescendre. Dans cette population qui n'aime aucun excès, les bourgeois trouvent que le socialisme attaque trop la propriété ; les gens du peuple trouvent qu'il attaque trop la religion.

L'arrondissement est subdivisé, à la vérité, en plusieurs régions qui diffèrent à plus d'un point de vue. Au nord-ouest c'est une fraction de la Hesbaye. Les Wallons font assez grand bruit de dix ou onze communes flamandes qui, là, aux derniers confins de l'arrondissement, dans le canton de Landen, ont beaucoup d'affaires de rixe et de violence. L'ensemble du canton est, comme toute la Hesbaye, un pays de riche culture, mais où le fermier, jouant un peu au grand seigneur, s'est gâté pour avoir voulu trop jouir et a fini par perdre non seulement de sa forte moralité, mais de sa belle aisance. Au sud-est est la région du Condroz : les gens y sont froids, très traditionnalistes et très âpres au travail. Le sol y est beaucoup plus maigre, et le fermier y met lui-même la main à la charrue ; mais le courage, rendu plus nécessaire, a fini par y amener une amélioration sérieuse, de telle sorte que tandis que la région riche perd, la région pauvre gagne, au moins depuis quelques années (1). Dans cette partie du Condroz ou dans les cantons de Nandrin et de Ferrières, on me cite, à Huy même, quelques communes de ce dernier dont on me dit : « cela, c'est du pays de Marche, et c'est aussi bon ». D'autre part, on trouve dans le Condroz un certain nombre de carriers « durs comme leur pierre », très socialistes, très criards, toujours prêts à la grève. Sous tous les rapports, ils se séparent foncièrement du reste de la population.

Voici maintenant la partie centrale où coule la Meuse, où passe la grande ligne de chemin de fer et où les familles

(1) On me dit, il est vrai, que le froment (que la Hesbaye produit en abondance) se vend moins bien, tandis que les avoines du Condroz se vendent mieux ; mais il ne suffit pas de voir survenir des circonstances plus favorables, il faut savoir en profiter.

Digitized by Google

envoient leurs hommes, les jeunes ouvriers, aux usines du Val Saint-Lambert, de Seraing et des environs immédiats de Liége. Ces migrateurs n'ont assurément pas la réputation de rester fidèles aux vertus des milieux ruraux; mais, pour eux, les parcours ne sont pas très longs et il est à remarquer qu'ils fournissent moins d'ouvriers aux usines qu'à divers métiers plus relevés (1). Ils sont dans des centres où la tenue est infiniment meilleure que dans le pays de Charleroi. Aussi ne provoquent-ils, en somme, que des plaintes modérées.

Reste enfin le chef-lieu même où fleurissent de belles usines, en particulier une très importante usine de papeterie : celle-ci occupe plus de mille ouvriers; elle paraît donner le ton et exercer une influence prépondérante. Là, me dit-on, l'ouvrier, très laborieux, est content de son sort. Il est content, par conséquent, de son métier, lequel demande moins d'efforts musculaires et occasionne moins de fatigues physiques, mais réclame avec quelque sévérité la propreté, la ponctualité. Tout cela exerce, ajoute-t-on, sur la vie de famille, sur la mentalité générale et jusque sur les tempéraments, une influence heureuse. Ce sont des ouvriers paisibles et satisfaits de leur bien-être, très courtois et très tolérants, sans être ni enthousiastes, ni généreux. Ils boivent avec modération. La plupart sont propriétaires de leur petite maison, et l'œuvre des retraites gagne d'année en année. La propagande socialiste n'y a guère établi de syndicats que sur le papier. Pour couronner le tout, ils ne connaissent pas plus le chômage forcé que le chômage volontaire : « il n'y a point de grèves, ni de motifs sérieux pour les provoquer ». Je m'y suis trouvé le jour du 1er mai 1906. On s'y préparait pour le marché aux bestiaux du lendemain, car ceux qui veulent acheter les plus belles bêtes y vont dès le milieu de la nuit ou tout à fait à l'aube; mais on eut été fort en peine d'y trouver le moindre écho du tumulte socialiste.

Tel est cet arrondissement, le moins chargé, en somme, de

(1) Allaient travailler à Liége ou aux environs de Verviers, 18 dans la métallurgie, 6 dans la construction — de Nandrin, 7 dans les mines, 82 dans la métallurgie, 7 dans les armureries, 6 dans l'ameublement — de Jehay-Bodegnée, 25 dans les mines, 38 dans la métallurgie, 1 dans la construction.

Digitized by Google

tout le royaume, grâce au caractère peu cordial et peu attirant, mais modéré, de la grande majorité de ses habitants. Malgré les jolis sites de cette Meuse où il se mire, il n'a pas l'accueil aimable et fin qu'on trouve si habituellement dans le reste du pays wallon : il n'en a pas encore pris non plus tous les défauts; car les familles y sont encore relativement assez nombreuses, surtout dans les classes populaires : la proportion des familles de cinq enfants et plus est, dans l'ensemble de l'arrondissement, de 20 p. c., alors que la moyenne du royaume est de 17.4. Ce qui fait surtout baisser les totaux de la criminalité légale, c'est le petit nombre des actes de violence. Comparons-le à l'arrondissement d'Ypres (qui, à 3 ou 4,000 habitants près, a le même chiffre de population) : Ypres a 2 fois plus de coups et blessures, 5 fois plus d'actes de destruction, 1/3 de plus de crimes et délits contre les mœurs, mais indique moins d'affaires d'adultère et de bigamie et infiniment moins de petits vols et de maraudages punis de peines de police (18 contre 226).

Ce dernier genre d'infraction dans l'arrondissement de Huy pèse surtout sur les femmes; et là, enfin, j'ai pu trouver l'explication de l'anomalie dont s'étonne, en la constatant, la statistique judiciaire. Proportionnellement, les femmes y sont bien plus souvent poursuivies et condamnées que dans l'ensemble du royaume, au point que si les hommes mettent leur arrondissement au premier rang des plus favorisés, les femmes (si on faisait un tableau de la seule criminalité féminine), le mettraient parfois au vingtième. Encore une fois, j'en cherchais en vain la raison. De gros industriels m'avaient bien dit que la femme de leurs ouvriers se fiait sur le gain de son mari, devenait oisive, bavarde et mauvaise ménagère. Mais j'avais entendu appliquer ce jugement à tant de milieux que je ne pouvais y trouver l'explication désirée. En réalité, l'arrondissement de Huy contient beaucoup de forêts domaniales et encore plus de forêts privées où femmes et enfants vont se faire prendre en état de maraudage et pour petits vols légers. Les populations ne sont pas ici comme celles de l'Ardenne qui, dans leurs forêts communales et dans leurs affouages sont en

Digitized by Google

quelque sorte chez elles. De là le surcroit considérable que présente dans la colonne statistique de Huy ce genre de condamnation réservé, par la législation du royaume, à la juridiction correctionnelle. Les femmes y sont 5 fois plus nombreuses que les hommes. Mais il n'y a là rien de particulièrement grave. Aussi s'explique-t-on assez aisément que la répression du tribunal de première instance et le zèle du parquet soient signalés par leur très grande modération.

H. JOLY (de l'Institut).

Digitized by Google

AUTOUR DE LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

L'arrêt de la Cour de cassation a causé un soulagement universel. La conscience du monde s'est libérée du cauchemar qui la hantait depuis tant d'années et dans l'expression de cette joie très pure, la Belgique entend conserver les sentiments qu'elle revendiqua, une des premières parmi les nations civilisées, au début de la grande bataille des idées qui vient d'aboutir enfin à la reconnaissance définitive de l'Erreur de 1894, due aux criminelles machinations du général Mercier.

En novembre 1896, quand parut la première brochure de Bernard Lazare, son cri d'angoisse fut à peine entendu et ne fut pas écouté. Il vint à Bruxelles. Les portes des rédactions de journaux ne s'entrouvrirent guère devant lui et dans les antichambres poussiéreuses, nos confrères sceptiques ou indifférents, à qui le nom du fier ciseleur de lettres ne disait rien — ou à qui le nom de Dreyfus disait trop, car il accusait ses origines israëlites et les antisémites inconscients étaient alors nombreux chez nous, — ne prêtèrent qu'une oreille distraite aux accents de la conviction de Bernard Lazare. Un an plus tard, à la veille de sa seconde brochure, un véritable volume, nous fûmes quelques-uns qui attendirent avec fièvre l'occasion de lire l'ouvrage annoncé. Deux journaux bruxellois, le *Soir* et la *Réforme*, avaient déjà publié quelques articles favorables à la cause non pas de l'innocence de Dreyfus, mais de la revision du procès de 1894. C'était l'ébauche de ce qui devint, par la force même des événements,

Digitized by Google

une formidable campagne extrêmement ardente, violente même, qui ne cessa en somme que le lendemain de la grâce de Dreyfus.

On savait que le livre de Bernard Lazare devait contenir une série de démonstrations graphologiques du plus haut intérêt, émanant de spécialistes du monde entier, parmi lesquels MM. Crépieux-Jamin, Gustave Bridier, de Rougemont, Paul Moriaud, de Gray-Birch, D. Carvalho et un Belge, M. E. de Marneffe. L'attente ne fut pas vaine. Ces démonstrations étaient concluantes : elles prouvaient à toute évidence le doute qui pouvait subsister dans l'esprit au sujet de la similitude des écritures. D'autre part, Me Demange ne se contentait pas d'affirmer l'innocence de Dreyfus, il assurait aussi n'avoir pas connu d'autres charges contre Dreyfus que celles discutées par Bernard Lazare. Et celui-ci accusait précisément le conseil de guerre d'avoir jugé sur des charges communiquées en dehors de l'accusé et des défenseurs. Me Demange n'osait, écrivait-il, croire à l'énormité d'une telle communication. Cependant au moment même où la brochure de Bernard Lazare paraissait, M. Scheurer-Kestner, sénateur inamovible, vice-président du Sénat français, faisait connaître son opinion par une lettre désormais historique : « J'ai acquis, écrivait-il, l'entière conviction de l'innocence du capitaine Dreyfus. Le malheureux a été victime d'une épouvantable erreur judiciaire. Puisque je sais que le capitaine Dreyfus est innocent, j'emploierai tout ce que j'ai de force, tout ce que j'ai d'énergie pour arriver à le réhabiliter publiquement et à lui faire rendre la justice qui lui est due. »

C'était le cri d'un noble cœur, l'appel d'une haute conscience et pour qui connaissait la considération, l'estime et le respect qui entouraient Scheurer-Kestner, la certitude qu'il proclamait devait être entière. D'autre part, Bernard Lazare était parmi les jeunes écrivains l'un de ceux dont on appréciait, dont on aimait, dont on vantait et le grand talent et le ferme caractère et la probité sereine. La parole ou la plume de tels hommes ne devaient-elles pas retenir l'âme de ceux qui avaient foi en eux? Et puis tout homme ne doit-il pas lutter

Digitized by Google

pour la justice, quand l'iniquité menace un membre quelconque de la grande famille humaine?

Bernard Lazare écrivait :

« Je ne m'adresse pas aux indifférents, à ceux dont la quiétude n'est pas troublée par l'iniquité, non plus que par la douleur des autres : ils forment le troupeau, le troupeau qui suivra. Mais il est des hommes pour qui la liberté et la justice ne sont pas de vains mots. Ils n'ont pas le droit de se contenter de théories générales et généreuses, s'ils se refusent à les appliquer. Il me semble que certains hommes doivent causer plus d'horreur que l'égoïste : ce sont ceux qui, préoccupés de l'humanité dans son ensemble, se détournent des infortunes individuelles; ce sont ceux aussi qui ne confèrent qu'à leur propre malheur, ou à celui qui a atteint quelqu'un de leur famille, de leur tribu, de leur parti ou de leur secte, le caractère d'une calamité publique. Ceux qui ont su se dégager de ses misères étroites diront avec moi : quand la liberté d'un homme est lésée, quand un innocent est frappé, c'est là une atteinte à l'éternelle justice. Ils diront avec moi, car toute cause particulière devient générale si l'on sait la regarder : il ne faut pas que d'aussi barbares coutumes judiciaires puissent subsister dans un libre pays. Il ne faut plus que désormais on puisse un matin saisir un homme, le retrancher du monde, étouffer sa voix, le condamner dans un cachot clos, sans que rien de ce qui le défend ou l'accuse puisse être connu au dehors. La liberté de tous les citoyens se trouve atteinte par la façon atroce dont quelqu'un a été jugé et c'est les défendre tous que d'en défendre un seul. »

Un pareil langage était bien fait pour nous séduire, quant à nous et comme nous nous étions offert, dans notre rédaction, à lire et à analyser le livre de Bernard Lazare, nous entreprîmes dès lors de traiter tout ce qui relevait de l'affaire, car notre conviction était faite. Nous la défendîmes spontanément, sans qu'à aucun moment nous y trouvâmes une obligation professionnelle et si nous tenons à le dire, c'est qu'ayant été le premier journaliste belge qui se soit « découvert » personnellement dans ce combat acharné où l'on recevait plus de

Digitized by Google

coups que l'on n'en donnait, nous voulons affirmer que nous y sommes allés de gaîté de cœur, parce qu'il y avait une idée de justice à servir et non pour obéir à quelque impérieuse nécessité de métier.

A cette époque « la bonne prudence » était une conseillère adulée et c'est si vrai que certain journal qui plus tard s'efforça de marcher ostensiblement à l'avant-garde, reprocha à Zola la violence de son *J'accuse*, alors que c'est précisément à l'âpreté du geste que l'on dût le déchaînement de faux et de mensonges au milieu desquels l'accusation de 1894 acheva de sombrer. La « bonne prudence » inspirait presque tous nos confrères et ce n'est que par étapes qu'ils en vinrent à défendre la cause à laquelle au début aucun journal français ne s'était rallié. L'*Aurore*, quand Lazare publia son livre de 1897, venait de se fonder, mais elle avait inséré quelques articles nettement hostiles à la cause... Elle se ressaisit peu après d'ailleurs — et admirablement !

A ce moment les adversaires de la revision, — et ils étaient nombreux ! — discutaient peu, mais injuriaient beaucoup. On avait beau essayer de leur faire comprendre qu'il était du devoir de tout le monde de réclamer la lumière et que si Dreyfus était réellement coupable, sa culpabilité devait être établie au grand jour, ils nous répondaient : syndicat ; si on insistait sur la faiblesse de l'accusation, ils objectaient : que ne l'a-t-on fusillé ! Tous les révisionnistes étaient naturellement à la solde des Juifs : on citait les noms des publicistes vendus et les noms des banquiers acheteurs. Jamais on ne se serait douté, sans l'affaire Dreyfus, des progrès malfaisants faits chez nous par les élucubrations des journaux antisémites de Paris et reprises par nos organes cléricaux. Un correspondant parisien du *Journal de Bruxelles*, osa y prêcher la Saint-Barthélemy des Juifs. Il faut dire à la louange de ce journal qu'il pria par la suite cet énergumène de porter sa prose ailleurs.

Voilà où l'on en était. Ceux qui défendaient Dreyfus dans notre presse furent littéralement couverts de boue : nous avons toujours conservé dans quelque tiroir un amas de lettres et de cartes postales, toutes anonymes d'ailleurs, dans les-

Digitized by Google

quelles de courageux correspondants déversaient sur nous l'ordure : n'était-ce pas le plus significatif des hommages, le meilleur des encouragements ?

***

Survint le procès Zola. Il nous valut de vivre la vie du Palais où chaque jour se livraient quelques batailles, dans la salle des Assises et loin du prétoire. Rarement débats furent plus passionnants, rarement atmosphère judiciaire fut plus ardente. Les conseillers de la Cour de cassation ont heureusement vengé depuis la magistrature française qui avait compromise aux yeux du monde par le président Delegorgue, l'homme qui ne voulait pas que la question fût posée et par l'avocat général Van Cassel qui terminait son réquisitoire en disant froidement aux jurés : « Non, il n'est pas vrai qu'il se soit trouvé un officier pour peser sur la conscience des juges; non il n'est pas vrai qu'il se soit trouvé sept officiers qui aient jugé contre leurs consciences, les prévenus sont seuls à oser crier cette infamie, mais jamais ils n'ont essayé de le prouver ». Or, chaque fois que Labori amenait un témoin à établir une démonstration, le président intervenait et, selon la formule, la question n'était pas posée. Dans la salle, le public manifestait bruyamment. Le public anonyme était peu nombreux, presque toute la salle était occupée par la presse parisienne, départementale et étrangère, par les témoins et les invités. M. Paul Deroulède et sa bande faisait la police. Des officiers y molestaient les civils. Quiconque ne criait pas « vive l'armée! » était suspect. Nous y assistâmes durant les suspensions à de vives discussions. M. Le Provost de Launay, le sénateur nationaliste, prit certain jour à partie Mme Labori, tandis que d'autres antisémites de marque tournaient quelques plaisanteries macabres à l'adresse de certaines « dreyfusardes ». Nous entendîmes l'un d'eux confier à l'une des plus charmantes : « Et dire que cette jolie tête-là est destinée à la guillotine! » C'était le ton du moment. Le colonel Maurel, qui avait présidé le conseil de guerre de 1894, était là aussi, exposant son

Digitized by Google

inconscience lamentable, qu'il semblait vouloir ériger en une glorieuse vertu. Le colonel du Paty de Clam, sanglé dans son corset, le monocle à l'œil, la démarche automatique, obtenait quotidiennement un succès de fou rire auquel succédait, chez certains, cette troublante pensée : et dire que c'est là l'inquisiteur qui procéda à l'arrestation de Dreyfus! Henry, la face violette, lourd, l'allure embarrassée, était flanqué de Gribelin, l'archiviste sournois, le gardien des faux de l'État-Major, l'un de ceux qui avec Lauth — un dogue portant monocle, — accablèrent le plus qu'ils purent le colonel Picquart.

Celui-ci était prisonnier à cette époque. Il arrivait chaque jour en civil au Palais et on l'y autorisait à endosser son uniforme dans une pièce lointaine à la porte de laquelle veillaient des cerbères. Quand l'homme apparut la première fois dans la salle, un grand mouvement de curiosité se fit et tous ceux que la passion aveugle n'égarait pas, sentirent qu'ils avaient devant eux le « héros » que consacra plus tard M. de Pressensé. Nos souvenirs aussi à M. Leblois, l'avocat, l'ami de Picquart, dont on vient enfin de rappeler la noble conduite. Quant aux généraux, lorsqu'ils allaient se placer à leur banc, un frisson courait le long de cette foule chauvine. Songez donc, Boisdeffre, Mercier, Pellieux, Gonse : vive l'armée! Nous vîmes un dreyfusard notoire « vibrer » d'émotion à la vue de ces chefs dont il doutait, mais qu'il admirait tout de même... Boisdeffre cependant avait bien peu d'allure. Il semblait une sorte de hobereau militarisé, et il marchait d'un pas si las qu'on ne pouvait se défendre de se souvenir qu'il s'appelait Le Mouton... Gonse parlait bas, regardait peu et le jour où il « osa » accuser Labori de lui tendre un « traquenard », il se hâta de retirer l'expression et de balbutier des excuses. Il parut à tous d'une médiocrité certaine : c'était cependant l'âme, l'âme damnée de l'État-Major. Mercier était plus ferme. Son horrible masque de vieille mégère, — la Chouette d'Eugène Sue travestie en général, — est relevé par une paire d'yeux fins et profonds : une volonté tenace. L'homme au flair d'artilleur en imposait à l'auditoire, mais de Pellieux était plus

Digitized by Google

sympathique. Bien qu'il ne négligeât pas, pour impressionner le jury, l'argument effroyable de la boucherie prochaine, il parut être le seul qui fût pourvu de quelque bonne foi : la lettre par laquelle plus tard il demanda d'être relevé de son commandement indiqua qu'il fut trompé par des « gens sans aveu ». Il avait une réelle éloquence et savait en user. Rennes eut Roget, Paris avait de Pellieux.

Pendant que Labori et Albert Clémenceau interrogeaient les témoins, Zola, devant le jury, suivait les débats. Tous les matins un landau allait le prendre chez lui et accompagné de Labori, il arrivait au Palais sous les huées et les injures de la foule que la police maintenait mollement. Au Palais, il fallait le faire entrer par de petites portes, le faire traverser de sombres couloirs pour éviter le contact avec la foule des bourgeois qui était aussi à craindre que la foule de rôdeurs et d'ouvriers égarés qui manifestaient au dehors. Car à ce moment prolétaires et bourgeois étaient presque tous antidreyfusards et antisémites et les uns et les autres accablaient l'auteur de *J'accuse* du poids de leurs outrages. Les dreyfusards ne formaient qu'une élite. Zola avait une petite garde du corps qui lui était extrêmement dévouée. Labori, grand, large, une sorte d'Hercule souriant, en était le chef. Les autres suivaient, les frères Clémenceau, le musicien Bruneau, les éditeurs Charpentier et Fasquelle, le graveur Desmoulins, parfois Octave Mirbeau... Dans la salle, une autre garde du corps, féminine celle-là et formée de M^mes^ Zola, Charpentier, Bruneau, Desmoulins, Albert Clémenceau et Jacquemaire-Clémenceau appuyaient parfois de ses bravos nourris certaines dépositions de témoins et il y avait une jolie crânerie à venir ainsi manifester devant un auditoire odieusement fanatique et prêt à toutes les lâchetés.

Quelques dépositions furent sensationnelles. Jaurès prononça un grand discours enflammé et ardent de vives couleurs; M^e^ Demange fut bonhomme et émouvant à la fois; le respectable M. Lalance, l'ancien député protestataire de l'Alsace au Reichstag, impressionna vivement le jury; Bertillon demeura impénétrable jusqu'au bout; Ludovic Trarieux

Digitized by Google

fut admirable de clarté et de séduction; le féministe belge Louis Frank fut très courageux... Certains incidents furent émotionnants. Nous n'oublierons jamais la lecture faite par Labori d'un compte rendu de la parade de la dégradation; nous reverrons toujours la scène tragique que fut l'interrogatoire d'Esterhazy, lequel impassible, affreux de maigreur et de paleur, la face de condottière armée de menace et de rancune, resta immobile sous le feu des questions de la défense, qui étaient autant d'accusations précises. Il y eut aussi la confrontation de Henry, qui mentait, avec Picquart qui disait la vérité, le démenti du premier au second, le geste de colère de celui-ci aussitôt maîtrisé... Et la déclaration de Zola! Grandi par tant d'épreuves, le noble écrivain dont l'œuvre se haussait de toute la beauté de l'acte qu'il défendait, sous les huées que le président réprimait à peine, clama toute la foie ardente de son âme sublime. Il fut vraiment prophétique en cette circonstance et on se demande à quel point devaient être égarés les jurés qui siégeaient là pour ne pas s'être laissé toucher par l'accent poignant de la vérité. Ah! l'admirable page qu'écrivit ce jour-là le maître de tant de chefs-d'œuvre!

« Dreyfus est innocent, s'écriait-il, je le jure! J'y engage ma vie, j'y engage mon honneur. A cette heure solennelle, devant ce tribunal qui représente la justice humaine, devant vous, Messieurs les jurés qui êtes l'incarnation même du pays, devant toute la France, devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent. Et par mes quarante années de travail, par l'autorité que ce labeur a pu me donner, je jure que Dreyfus est innocent! Et par tout ce que j'ai conquis, par le nom que je me suis fait, par mes œuvres qui ont aidé à l'expansion des lettres françaises, je jure que Dreyfus est innocent! Que tout cela croule, que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent! Il est innocent! Tout semble être contre moi : les deux Chambres, le pouvoir civil, le pouvoir militaire, les journaux à grands tirages, l'opinion publique qu'ils ont empoisonnée. Et je n'ai pour moi que l'idée, un idéal de vérité et de justice. Et je suis bien tranquille, je vaincrai. Je n'ai pas

Digitized by Google

voulu que mon pays restât dans le mensonge et dans l'injustice. On peut me frapper ici. Un jour la France me remerciera d'avoir aidé à sauver son honneur! »

Quand Zola se fut assis, ce fut une tempête de cris odieux, d'infâmes invectives. Il en fut de même quand Georges Clémenceau, le ministre d'aujourd'hui, prononça le très beau discours qui servit de plaidoyer pour Perrenx, le gérant de l'*Aurore*. Labori seul dompta la foule. Il faut lui rendre cette justice que dans cette circonstance il eut à soutenir une lutte héroïque. Non seulement il avait à lutter contre le président, contre l'avocat général, contre tous les témoins militaires, mais il avait encore à lutter contre la salle. On ne s'imagine pas chez nous ce que peut être un débat pareil. Ici chacun se tait, et au premier mouvement le président, aidé des gendarmes, rétablit l'ordre. Là bas dans la salle immense, le public intervenait, criait, hurlait, menaçait, applaudissait, et la police était faite par des gardes municipaux qui sont aussi des militaires. Ils étaient tous antidreyfusards et pour un peu auraient eux-même hué Labori! Mais celui-ci usa de sa belle énergie et de la forte voix dont il est pourvu. Quand la salle hurlait, il répétait le mot qui l'avait excitée, posément, et il le répétait jusqu'au moment où la salle lassée, lui laissait exprimer sa pensée sans l'interrompre. Au bout de quelques audiences, le public comprit qu'avec un tel adversaire il n'aurait pas le dernier mot. Et il se vengeait sur les témoins qui lui déplaisaient.

En sortant de l'audience, la foule accablait d'injures Zola et ses amis et elle acclamait Esterhazy qui, en triomphateur, regagnait la place Dauphine, tandis que Joseph Reinach, reconnu, était littéralement couvert d'outrages sans que ceux-ci d'ailleurs lui enlevassent le calme méprisant qu'il opposait à ses adversaires.

Les journées succédèrent aux journées : il y en eut plus de vingt, au cours desquelles les incidents d'audience, les incidents de couloir, les incidents de la rue furent nombreux. Paris était en constante ébullition. Avec M. Méline à la tête du gouvernement, le général Billot à la Guerre et M. Charles Blanc à la

Digitized by Google

préfecture de police, Paris appartenait aux antisémistes et aux nationalistes : le plus prudent pour les citoyens d'autres pays était de passer inaperçu. C'est ce à quoi les journalistes étrangers savaient se résoudre. Quelques-uns poussaient la prudence jusqu'à ne pas se prononcer dans les conversations particulières. Il y avait là Goldmann, de la *Gazette de Francfort*, un dreyfusard acharné qui avait échangé deux balles avec Millevoye; il y avait aussi Caponi, de la *Tribuna*, le doyen, qui se rappelait avoir assisté au procès Bazaine;il y avait Sémenoff, des *Novosti*, il y en avait de toutes les nationalités. Presque tous étaient « dreyfusards », mais tous étaient circonspects : l'expulsion était une menace qu'eussent volontiers fait exécuter les antisémistes et presque tous nos confrères, habitant depuis très longtemps Paris, appréhendaient une telle mesure de rigueur.

De ce grand procès, quelques témoins sont restés légendaires, tels d'Ormescheville, le commandant Besson d'Ormescheville qui requit contre Dreyfus en 1894, et le commandant Ravary qui instruisit le procès Esterhazy, lequel proféra cette parole mémorable : « Notre justice n'est pas la même que la vôtre ! » D'autres participants de ces débats sont morts : ils sont quelques-uns. Mort Zola, immortel cependant comme la vérité elle-même, mort Scheurer-Kestner, l'ardent apôtre de la Justice, mort Trarieux, un de ses plus beaux défenseurs, mort Grimaux qui, épuisé d'âge et de travail, fut chassé de sa chaire pour avoir déposé au procès, mort Giry, morts récemment les deux Molinier!

Dans l'autre camp, mort Henry, mystérieusement, on ne sait comment encore, au Mont Valérien, mort le général de Pellieux, dans l'oubli, à Quimper, où une disgrâce l'avait relégué...

Des autres artisans du crime ou de la justice, — les deux armées — presque tous subsistent encore. On les voyait chaque matin, pendant l'affaire Zola, arpenter, en attendant l'ouverture des débats, la galerie du Harlay. Il y avait là Rochefort qui proclamait dans tous les groupes que l'avocat-général Van Cassel était vendu aux Juifs — pour accabler Zola? — et il

Digitized by Google

trouvait toujours des badauds pour l'écouter. Il y avait Arthur Meyer, flanqué de M. Georges Bonamour et sur l'un des bancs de pierre, Madame de Martel, coiffée à la Miss Helyett et qui en voulait à M. Trarieux, lisait la *Libre Parole*...

***

Les débats du procès Zola furent fertiles en enseignements. Aussi est-ce leur répercussion dans le monde entier qui acheva d'éclairer les consciences. Pas un homme de bonne foi ne pouvait résister aux démonstrations du colonel Picquart et de M. Trarieux, aux arguments de Labori et des Clémenceau, pas un seul n'y résista et si tous n'acquirent pas la conviction de l'innocence de Dreyfus, tous s'assurèrent de la nécessité de la Revision du procès de 1894. Dès lors, et c'est à notre honneur, il n'y eut plus aucun organe à tendance libérale de la presse belge qui ne prît rang parmi les défenseurs de la Justice. La presse socialiste fit de même et dans la presse cléricale quelques articles généreux parurent. Hélas! ils furent sans lendemain! Les journaux catholiques ne s'inspirent généralement que de ceux qui font appel à la guerre des races, que de ceux qui prêchent la haine et la persécution. Les articles les plus odieux de Rochefort, les leaders les plus méprisables de Drumont furent recueillis avec avidité et complaisance dans certains d'entre eux, qui se firent ainsi, sans dégoût et avec cynisme, les dépotoirs de la canaillerie nationaliste et de la calomnie antisémite. Quand Zola mourut, ils n'eurent pas même la pudeur de faire grâce à sa mémoire des pires hypothèses. Ces témoignages de la charité chrétienne sont irrécusables et ils ne font guère honneur à ceux qui les revendiquent. Nous savons, nous, rendre, à l'occasion, hommage à des adversaires. Ce sont là des actes que le cléricalisme ignore. Il ravale toutes les ardeurs aux plus bas instincts, rattache tous les mobiles aux calculs les plus vils, puis il se croit délivré de tout scrupule de conscience. L'égoïsme et l'hypocrisie sont les deux grands facteurs qui l'actionnent : il nie la véritable bonté qui soulage sans se soucier de coller des étiquettes sur ceux qu'elle secoure.

Digitized by Google

Tous ceux qui ont apporté, au cours de l'Affaire, l'appui de leur conviction au Juif, sont des vendus. Il est entendu que l'on ne peut réclamer de justice pour les fils d'Israël, comme aucun de ceux-ci n'a droit à aucune assistance. Le Juif est toujours l'ennemi : une telle constatation n'est pas faite pour nous étonner et elle jette quelques rayons de lumière sur ce qui s'est passé en Russie, où le Juif, qui y était jusqu'ici traqué comme un fauve, est devenu de la chair à massacre. Un enfant juif est-il un enfant ? Une femme juive est-elle une femme ? Un vieillard juif est-il un vieillard? C'est à de telles monstruosités qu'on arrive si l'on suit la pensée cléricale. Or, y a-t-il quelque chose de plus odieux ? Jetez un coup d'œil sur l'ensemble de la tragédie qui se termine et vous conclurez en disant que si Dreyfus n'avait pas été Juif, jamais il n'y aurait eu d'affaire Dreyfus. C'est incontestable. Elle n'a pas été créée pour lui, mais elle a été créée pour cacher certains scandales qu'on voulait ne pas étaler, et le Juif étant là, on l'a accablé de tous les crimes qui, sans lui, seraient peut-être restés anonymes. L'État-major savait bien que nul doute ne s'éleverait puisqu'il s'agissait d'un Juif et que l'affaire passerait comme lettre à la boîte.

Malheureusement pour l'État-major, Dreyfus avait une femme sublime, un frère admirable, des amis dévoués corps et âme, et, à quelques-uns, forts de son innocence et de la justice de sa cause, ils ont su remuer le monde. Nous eûmes l'occasion de rencontrer M. Mathieu Dreyfus à Paris et le souvenir nous le rappelle comme étant bâti pour les grandes luttes. Force, énergie, volonté, bonté, confiance en soi : autant de vertus dont un homme peut faire un levier puissant le jour où d'impérieuses nécessités l'appellent au combat et dont la nature l'avait doué. Remplacez de tels êtres par une femme indifférente et par des parents enclins à croire au mal et dont le premier soin eut été d'effacer le souvenir du déshonneur : eh bien, dans de telles conditions, il y aurait eu beaucoup de chance pour que l'iniquité commise fût restée inconnue et pour que le condamné se suicidât de désespoir dans son cachot !

Ceci prouve qu'il est bon de veiller à la bonne justice, tou-

Digitized by Google

jours et partout. Mieux vaut, n'est-il pas vrai, que le doute profite toujours à l'accusé et mieux vaudrait, pour la paix des consciences, acquitter cent coupables que d'amener une seule fois la condamnation d'un innocent.

* * *

Maintenant que tout est fini, grâce à la loi d'amnistie que Waldeck-Rousseau fit voter afin de rendre possible le triomphe final de la vérité sans qu'on pût se buter aux conséquences d'une liquidation scandaleuse à laquelle se seraient refusés beaucoup de Français, même parmi les plus radicaux et les plus convaincus des forfaits de Mercier, maintenant que Zola ira au Panthéon, que Picquart est général et Dreyfus chef d'escadron, il est consolant de penser qu'on songe à élever un monument à la mémoire de Bernard Lazare. Il fut le premier ouvrier de la grande cause : c'est vers lui, aujourd'hui que doit aller le meilleur de nos souvenirs, puisque c'est lui qui nourrit la conviction qu'il fit éclore en nous. Depuis des années il souffrait d'un mal qu'il eût pu soigner. Il aurait fallu, au bel et fier écrivain des *Porteurs de Torches*, le soleil, la lumière et le calme. Il n'en voulut pas. Il préféra continuer de porter sa torche éclatante et comme Scheurer-Kestner, comme Trarieux, il mourut à la peine.

Ah! certes il faut honorer son nom. On l'oublie toujours un peu. Dès 1899 cependant, certains mettaient son rôle en vedette. Nous nous souvenons d'un bel article de Jean Ajalbert qui écrivait :

« Bernard Lazare a subi aussi un rude calvaire. Posséder la vérité et ne pouvoir convaincre les tristes hommes! Il a subi l'indifférence de ceux dont il aimait le talent ou le caractère, il a éprouvé le sourire las, la poignée de mains condescendante, tout ce qui signifie clairement : quel raseur! Il parlait à des oreilles distraites, pendant que son cœur saignait de la tâche ardue. Il est juif, antimilitariste, anarchiste, jugeaient quelques-uns et ça les dispensait de s'intéresser. A travers tout cela il n'a jamais désespéré. Il promenait l'optimisme le plus ardent aux pires moments, alors que tout se coali-

Digitized by Google

sait pour arrêter la vérité en marche. Il a eu toute initiative et tout courage. Le crime était à peine accompli qu'une voix s'élevait : si faible qu'elle fut, au début elle a sans doute suffi à inquiéter les criminels. Si les vainqueurs oublient aujourd'hui Bernard Lazare, les Boisdeffre, les Mercier et les Du Paty ont des raisons, eux, de se souvenir. Ils se rappelent certainement la date de la première brochure qu'ils lurent en secret, la sueur aux tempes, — comme les assassins le lendemain de leur coup achètent le journal... »

Bernard Lazare revendiqua lui-même la place que l'histoire lui assignera. C'était en 1899. La Ligue des Droits de l'Homme venait, au lendemain du premier arrêt de la Cour de cassation, de saluer Scheurer-Kestner, Picquart et Zola. Alors Bernard Lazare éleva sa voix éloquente en faveur des premiers ouvriers de la vérité, de ceux qui travaillèrent dans l'ombre et le silence; en faveur du commandant Forzinetti, le directeur de la prison du Cherche-Midi, qui fut la première victime de l'Affaire, l'avocat Leblois, Me Demange, Mathieu Dreyfus qui fut admirable d'héroïsme et de dévouement fraternel; en faveur de lui-même, Bernard Lazare. Il le fit avec une haute dignité.

« J'appartiens, écrivait-il, à la race de ceux qui, a dit Renan, ont introduit les premiers l'idée de justice dans le monde. C'est la foi au règne de cette justice qui a animé tous les miens, depuis les prophètes et les pauvres poètes qui chantaient les psaumes jusqu'à ceux qui, comme Marx et Lazalle ont revendiqué les droits du prolétariat, jusqu'aux humbles martyrs de la révolution qui ont expié leur croyance en l'idéal d'équité, dans les gehennes russes, sous le knout ou aux gibets tsariens. Tous, tous ceux-là, mes ancêtres et mes frères, ont voulu, fanatiquement, qu'il fût fait à chacun son droit et que ne penchât jamais injustement le plateau de la balance. Pour cela ils ont crié, chanté, pleuré, souffert malgré les outrages, malgré les insultes et les crachats. Je suis des leurs et je veux l'être. Etant ainsi, ne croyez-vous pas que j'ai raison de parler de ceux auxquels vous n'avez pas songé? Et je veux faire plus encore. N'est-ce pas qu'il n'est pas juste qu'au cours de la lutte ardente

Digitized by Google

que nous venons tous de mener, on ait jeté tous les jours en opprobre à la face d'Israël les noms infâmes de Pollonnais et d'Arthur Meyer? Faut-il laisser croire à tous que cette collectivité israélite n'a trouvé parmi elle que d'abjects renégats ou de louches coquins, valets de bourreau ou de filles? Non. Aussi, pour le mieux, je veux qu'on dise que le premier j'ai parlé, que le premier qui se leva pour le juif martyr fut un juif, un juif qui a souffert dans son sang et dans sa chair les souffrances que supporta l'innocent, un juif qui savait à quel peuple de parias, de déshérités, de malheureux il appartenait et qui puisa dans cette conscience la volonté de combattre pour la justice et pour la vérité.

« Et si je dis cela, ajoutait Bernard Lazare, ce n'est pas par désir de vaine gloire, par ambition des hommages inutiles, c'est parce qu'il faut que ce soit dit aujourd'hui, parce qu'il faut que l'on sache que le juif a trouvé parmi les siens des mains amies — comme la vôtre, mon cher Reinach — pour se tendre vers lui au jour de la lutte solitaire et qu'il a entendu battre à l'unisson du sien le cœur des humbles de sa race. Il devait en être ainsi, car Dreyfus n'a pas été uniquement pour moi et pour ceux qui ont pensé comme moi un homme accablé par un inexorable destin et qu'il fallait sauver. Dès ces sombres matinées de novembre 1894, où la meute atroce des Judet et des Drumont se rua sur lui, Dreyfus m'est apparu comme le symbole du juif persécuté. Il a incarné en lui non seulement les séculaires souffrances de ce peuple de martyrs, mais les douleurs présentes. J'ai vu à travers lui les juifs parqués dans les ergastules russes, aspirant vainement à un peu de lumière et de liberté, les juifs roumains auxquels on refuse les droits d'homme, ceux de Galicie, prolétaires que les trusts financiers affament et qu'assomment les paysans fanatisés par leurs prêtres, malheureux se ruant sur de plus malheureux qu'eux. Il a été pour moi la tragique image des juifs algériens traqués et pillés, des malheureux émigrants mourant de faim dans les ghettos de New-York ou de Londres, de tous ceux dont le désespoir cherche un asile où ils trouveront enfin cette justice que les meilleurs d'entre eux ont tous appelée pour l'humanité entière.

Digitized by Google

« Voilà pourquoi, concluait Bernard Lazare, Dreyfus m'a été cher, cher par ses origines et par celles qu'il incarnait; voilà pourquoi j'ai voulu parler aujourd'hui, non pour dire ce que j'ai fait, mais pour affirmer ce que je veux faire maintenant, demain, toujours, pour ceux de mes frères qui suent encore la sueur de sang qu'a suée le juif Jésus. »

Hélas! cette grande lutte fut la dernière que soutint Bernard Lazare et, il y a quelques mois, il est mort dans le silence, presque dans l'oubli. Mais ses amis se sont réveillés. Nombreux, ils ont pensé qu'il fallait élever dans sa ville natale, à Nîmes, la pierre du souvenir à la mémoire d'une telle conscience et d'un tel caractère. C'est bien, mais tous ses amis d'aujourd'hui l'ont-ils assez aimé hier? Et si tous avaient eu en lui la foi ardente qui l'animait, il fut resté moins seul pour combattre et la victoire n'eut pas tant tardé. Car si elle est enfin venue, elle arrive trop tard pour qu'il ait pu en vivre l'heure suprême...

* * *

Quand Bernard Lazare entreprit le pèlerinage qui l'amena chez tant d'hommes, il se heurta à une cruelle indifférence. S'il put convaincre Scheurer-Kestner, il ne put amener le sénateur Béranger à s'émouvoir. S'il ne put convaincre Rochefort, il lui fallut travailler longtemps la conscience de Clémenceau pour arriver à y faire pénétrer le doute. Ainsi fut difficile l'œuvre du début. Jaurès fut longtemps hésitant. Millerand était hostile et on se souvient de la cruelle parole dont il cingla, sous Méline, lors de l'un des premiers débats de la Chambre, Joseph Reinach qui y siégeait alors comme aujourd'hui. Un duel eut lieu, mais, plus tard, les deux hommes se retrouvèrent côte à côte et Millerand racheta son attitude de jadis en prenant une grande part à toute la partie du drame qui s'écoula pendant son passage au ministère Waldeck-Rousseau. Dans le dernier volume de son admirable *Histoire de l'affaire Dreyfus*, Joseph Reinach montre le rôle prépondérant qui échut à Millerand et comment il fut de ceux qui par leur ferme volonté obtinrent de la prudence de M. Loubet la grâce de

Digitized by Google

Dreyfus. Waldeck-Rousseau, qui fut un dreyfusard de la toute première heure, et Millerand, qui ne l'était devenu que plus tard, eurent raison de la diplomatie du chef de l'État, malgré l'indifférence de certains de leurs collègues et l'attitude du général de Galliffet qui ne cessait de tirer dans le dos du président du conseil.

Aujourd'hui, la Chambre et le Sénat se sont inclinés devant la vérité et c'est à peine si quelques nationalistes suivent la silhouette du général Mercier avec M. Maurice Barrès.

Le monde entier ratifie l'arrêt de la Cour de cassation et, se reportant à une dizaine d'années de distance, ceux qui sans attendre le procès Zola, furent émus par la parole convaincante de Bernard Lazare, ceux qui bravèrent l'insulte, la calomnie et l'outrage pour ne songer qu'à la noble cause à défendre, confiants qu'ils étaient dans l'avenir de la justice et dans la force de la vérité, ceux-là éprouvent aujourd'hui une double satisfaction : la joie de n'avoir jamais faibli et la certitude d'avoir aidé à maçonner une pierre du merveilleux édifice dont le faîte resplendissant domine l'humanité triomphante.

HERMAN DONS.

Digitized by Google

LES FEMMES HOLLANDAISES

De Johanna Van Woude à Johanna Breevoort.

Dans un article précédent (1), nous avons tâché de caractériser les courants actuels de la pensée hollandaise aux prises avec cette redoutable question du rôle futur de la femme. L'œuvre de la baronne Anna de Savornin Lohman nous a montré par quelles angoisses passent ses compatriotes du sexe faible lorsqu'elles abandonnent le protestantisme traditionnel. C'est l'histoire de cette crise qui est faite tout au long dans son livre *Scepticisme* (2), et, si les questions sont posées avec anxiété, les réponses ne viennent pas. Le livre entier est un cri de révolte, il ne respire que le doute et le désespoir.

Cette crise a été si générale, d'ailleurs, qu'elle a marqué d'une empreinte ineffaçable toute une génération. Mais, est-ce à dire que les vieilles forces conservatrices du pays n'ont opposé aucune résistance? Peut-on croire que la Hollande, où le calvinisme fut tout-puissant pour tremper les caractères et modeler une race, n'aurait, en aucune façon, résisté aux attaques du scepticisme?

Évidemment non.

Or, il s'est trouvé qu'en face de la baronne A. de Savornin Lohman prêchant l'anarchie intellectuelle, étalant le désarroi

(1) Voyez la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1904.

(2) ANNA DE SAVORNIN LOHMAN, *Vragensmoede*. Amsterdam, Van Kampen, 242 pages.

Digitized by Google

moral d'une génération qui échappe à la foi, une autre jeune femme s'est dressée pour défendre les règles de conduite chrétienne, la notion de la crainte de Dieu, l'obéissance à la règle, l'humilité et l'oubli de soi-même.

Cette femme, c'est une jeune « servante » de Rotterdam. Et le contraste ne manque pas de piquant entre la fille du chef des « calvinistes aristocratiques » levant l'étendard de la révolte contre l'Église réformée, et la servante de Rotterdam, issue de petites gens, orpheline de bonne heure, écrivant en cachette, dans sa cuisine, son premier ouvrage, sans connaître l'orthographe, et y exposant, avec une chaude conviction, la thèse du calvinisme tout-puissant.

C'est à Johanna Breevoort surtout que je voudrais consacrer cette étude ; mais peut-être sera-t-il utile, après avoir caractérisé une autre fois la crise aiguë que traversa l'âme hollandaise, de montrer comment a changé en peu d'années l'orientation de l'activité de la femme écrivain en Hollande.

S'il m'est permis de marquer un peu sommairement les divisions de mon sujet, je voudrais tâcher d'indiquer ce qu'était la femme de lettre « féministe » en Hollande avant la révolution, dans les idées d'où procède, en littérature, l'œuvre de Mlle de Savornin Lohman, puis indiquer comment, après la crise, l'apaisement s'est fait dans certaines âmes, non sans heurts ni meurtrissures d'ailleurs.

***

La femme qui représente le mieux l'orientation féministe en Hollande avant le coup de tonnerre de *Vragensmoede* et de *Hilda Van Suylenburg*, c'est Johanna Van Woude (1). Et, comme pour marquer que l'ère passée était close et qu'une ère nouvelle s'ouvrait, c'est Anna de Savornin Lohman qui lui a succédé depuis quelque temps déjà dans la direction de la revue féministe *De Hollandsche Lelie*. Répétons-le, Johanna Van Woude, morte il y a quelques mois, c'est encore la Hol-

(1) Pseudonyme de Sophie van Wermeskerken-Junius, voir l'article de *Noord en Zuid*, mars 1905.

Digitized by Google

lande que nos pères ont connue, Mlle Lohman c'est hier et c'est aujourd'hui, c'est l'époque de trouble, de confusion, d'anxiété; Johanna Breevoort, enfin, c'est la réaction inévitable de la pensée d'hier contre la pensée encore inconnue de demain.

La destinée de Johanna Van Woude fut triste. Incarnation fêtée — pendant un temps — de la Hollande paisible, prosaïque et heureuse, elle assista à la ruine de son idéal et à la destruction de son influence (1). La curiosité publique s'exerça impitoyablement sur certains malheurs intimes de sa vie et, délaissée et meurtrie, elle eut le triste sort de survivre à sa gloire.

Et pourtant, sa popularité avait été immense, elle avait incarné dans sa vie et dans son œuvre l'idéal d'une génération prosaïque, optimiste et superficielle; elle avait été la « directrice d'âme » de centaines de jeunes filles ou de jeunes femmes, vivant autour d'elles. Et si lointaines que puissent nous paraître ses idées, si éloignées de nos expériences et de nos besoins; si superficielles et si vides que soient ses romans ou ses articles, nous ne devons pas oublier que toutes leurs tendances furent « représentatives » il y a un quart de siècle à peine, que la poétesse du *Hollandsch Binnenhuisje* recueillait encore le plus grand nombre de voix, en 1893, lorsque la Société de littérature néerlandaise se décida à accepter les femmes parmi ses membres.

Elle est morte, le 20 novembre 1904, abandonnée, presque honnie, après des procès scandaleux, après l'écroulement de son bonheur familial, après la ruine de son influence et la dépréciation de son œuvre.

Certes, l'histoire de sa vie justifie pour une part cet amer retour de l'opinion publique; mais ce qui frappe surtout, c'est à quel point celle-ci s'est modifiée, en Hollande, dans ce brûlant débat que provoque la mission de la femme.

Johanna Van Woude représenta très complètement le petit idéal bourgeois, économe et discret, fort de toutes les traditions, appuyé sur l'expérience de tous les jours. Rien

(1) A cette ruine s'étaient jointes les difficultés personnelles, un procès pour tentative d'empoisonnement sur son mari, son acquittement, puis son divorce.

Digitized by Google

d' « artiste », rien de tourmenté, ni dans le style ni dans la pensée. *Hollandsch Binnenhuisje* (1) est une défense obstinée du prosaïsme hollandais; il n'y a pas de question posée, ni religieuse, ni sociale, ni morale; tout est calme. Le plus grand problème de la vie d'une année, c'est de savoir comment payer sa note de tailleur avant l'été. Même dans un ménage de deux personnes la vie est surtout affaire de bonne administration. Incidemment, on expose que la littérature est un passe-temps agréable, puisqu'elle fournit un supplément de casuel; on méprise les grands classiques, on admire les romantiques attardés et on ne se doute pas — ceci est tout à fait caractéristique — des angoisses ou des enthousiasmes du monde dans lequel on vit.

Rien de tel pour expliquer ou justifier partiellement les exagérations des « hommes de 1880 (2) » que de se représenter l'atmosphère déprimante qui pesait sur les lettres hollandaises avant leur trop véhémente entrée en scène.

En revanche, dans tous les détails infimes de la vie de famille, Johanna Van Woude déployait une tendresse, une douceur, une sorte de poésie discrète et bienfaisante qui la rendirent l'idole du public hollandais. Ménagements envers l'époux, petites et grandes tristesses que causent les enfants, scènes d'intérieur, fardeau des réceptions qui grèvent le budget, visites à la tante à héritage si vulgaire et si bonne femme, mais si terriblement agaçante par son manque de façons, tout cela était, en dépit de la banalité du thème, rendu avec vérité et créait entre l'auteur et ses lectrices un courant intense de sympathie.

Nulle part un cri de révolte. Même quand meurt l'enfant, la mère est brisée, mais la question orgueilleuse : pourquoi le mal, n'est même pas posée. On sent à quelle distance nous sommes ici d'Anna de Savornin Lohman.

(1) JOHANNA VAN WOUDE, *Hollandsch Binnenhuisje*. Haarlem, Vincent Loosjes, achtste druk, 1905.

(2) Les « hommes de 1880 », la brillante pléiade de poètes et de littérateurs qui s'insurgèrent contre le prosaïsme des lettres hollandaises, et traitèrent si cruellement, parfois si injustement, leurs aînés.

Digitized by Google

Dans le long écrit de l'enterrement de l'enfant (1), l'auteur fait appel de toutes ses forces à la sincérité d'émotion du lecteur. Mais ce qui frappe ici le lecteur actuel, c'est la coexistence de ce style fade et sans vigueur avec les réminiscences vécues et la sincérité des sentiments exprimés, c'est le manque complet d'originalité de pensée ou d'expression, recouvrant une psychologie rudimentaire.

* * *

Quelle était donc la philosophie de Johanna Van Woude? Ou plutôt, pour abandonner un mot trop prétentieux, au nom de quelles idées la communion s'établissait-elle entre Johanna Van Woude et ses lectrices?

On admettait que le peuple hollandais (2) n'était pas un peuple fait pour la grande poésie, qu'il aimait son intérieur, son « home » où il pouvait oublier que la tempête fait rage au dehors et que la pluie bat les vitres, son home où il fait clair et chaud et où l'idéal réduit et moyen se réalise sans grand effort ni vives souffrances. Tandis qu'au dehors les rues sont fangeuses, il fait bon se serrer frileusement autour de la table, se rapprocher du foyer et de la lampe; la femme sourit aimablement de la bouche et des yeux derrière le service à thé; la lumière est tamisée; toutes les choses, meubles et êtres familiers, invitent à une nonchalante quiétude; c'est la relativité du bonheur.

Et quant à la mission de la femme, voici ce que professait Johanna Van Woude (3) : Le rôle de la femme est tout de douceur, de soumission, d'abnégation; le plus haut idéal de la femme c'est le mariage, le dévouement à un homme et à des enfants, et si la femme est obligée de prendre un emploi, que ce soit seulement en attendant l'arrivée de celui qui est le seigneur et maître, qui a droit à sa fidélité et à son amour et à son sacrifice continuel.

(1) Dans *Hollandsch Binnenhuisje*.
(2) *Noord en Zuid*, Johanna Van Woude, mars 1905, p. 99.
(3) *Noord en Zuid*, mars 1905, p. 102.

Digitized by Google

Mais voilà que cet idéal s'est aussi démodé. Selon Johanna Van Woude (1), le plus mauvais mariage vaut mieux que le célibat. Entre temps une nouvelle génération de lectrices avait grandi, autrement instruites et averties. La femme ne voulait plus être l'esclave de l'homme, elle connaissait ses faiblesses, ses vices, ses infidélités, ses hontes, ses méchancetés et ses défauts, elle refusait l'obéissance et méprisait la maternité; elle discutait tout haut des sujets que la grand'mère ignorait ou n'aurait pas osé envisager avec indépendance.

C'est alors qu'apparurent, personnifiant certains côtés de ces tendances, *Scepticisme* de la baronne Lohman et *Hilda Van Suylenburg* (2). Nous avons étudié ces œuvres ici même. C'en était fait de l'influence de Johanna Van Woude!

* * *

Après l'âge romantique du féminisme littéraire est donc venu ce qu'on pourrait appeler son âge philosophique. Avec Johanna Breevoort, la servante-écrivain, il semble que commence un troisième âge.

Mais avant d'essayer de rendre compte de cette œuvre, d'en dégager les tendances, qu'il nous soit permis d'abord de donner certains détails sur la vie même de l'auteur (3). Quelque critique qu'on puisse formuler contre la manie de décrire par le menu des vies sans événement remarquable, encore faut-il bien expliquer comment la petite servante de Rotterdam devint un écrivain de talent, la continuatrice et la rivale d'Anna de Savornin Lohman.

Fille de petites gens de Rotterdam, très jeune elle perdit sa mère et eut une enfance triste, sans aucune éclaircie de bonheur. A partir de l'âge de dix ans, elle cessa d'aller en classe. Puis, à la mort de son père, n'ayant ni instruction ni métier, elle devint servante. Frans Netscher, qui écrivit en mars dernier la première étude parue sur Johanna Brevoort,

(1) *Noord en Zuid*, mars 1905, p. 104.

(2) C. DE JONG VAN BEEK EN DONK, *Hilda Van Suylenburg*. Amsterdam, Scheltema et Holkema, 336 pages.

(3) D'après *De Hollandsche Revue*, 25 mars 1905.

Digitized by Google

avoue qu'après avoir écrit ses deux œuvres principales, Johanna Breevoort en est encore réduite à vivre de ses gages de domestique. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'elle ait pu apprendre à écrire, se mettre au courant de la littérature moderne en Hollande, méditer les plus grands problèmes qui agitent notre temps et apporter sur les questions essentielles de morale et de religion une solution — contestable, sans doute — mais dont on ne peut se dissimuler le caractère sérieux, la logique et la grandeur.

C'est dans ses romans qu'elle expose cette solution qui, nous l'avons déjà dit, n'est, pour une part, qu'un retour au calvinisme le plus intransigeant, mais le plus sincère aussi.

Son enfance sans joie, les duretés matérielles de l'existence les responsabilités acceptées dès sa jeunesse, ont trempé son caractère; l'abandon et le chagrin l'ont poussée vers une piété stricte; mais la noblesse de son cœur s'est révoltée à la vue des hypocrisies sanctionnées par une immuable tradition, par les accommodements que trouve l'égoïsme humain sous toutes les latitudes pour concilier l'apparence du devoir accompli avec la satisfaction de certains instincts; elle a connu et haï les lâchetés intéressées des bigots les plus fervents, et une révolte a éclaté en elle.

C'est pourquoi son œuvre, quoique très nettement chrétienne et presque apologétique, a fait scandale dans certains milieux par la part de satire qu'elle contient; les dehors trompeurs de la foi y sont peints avec une impitoyable sévérité.

Mais comment la gamine, qui à dix ans quitta l'école, a-t-elle pu devenir un remarquable écrivain? Il faut croire qu'elle avait en elle toutes les puissances d'une vocation; car les obstacles étaient nombreux et quasi invincibles. Elle avait aussi une bonne dose d'une vertu protestante par essence, la persévérance. Elle débuta par des poésies pieuses qu'accueillit une petite revue dirigée par le pasteur Hoogenbirk. A ce moment, Johanna Breevoort avait vingt ans, mais ne connaissait pas même l'orthographe usuelle. Elle eut l'occasion de rendre service à la femme d'un instituteur et celui-ci lui apprit les premiers rudiments de la grammaire. Plus tard, une institutrice,

Digitized by Google

de Rotterdam, Enka, lui prêta des livres et lui apprit à lire et à penser; elle eut, à cette date, la révélation littéraire de la femme écrivain, du poète génial, Hélène Swarth; enfin, un homme de talent, L. Bückmann, lui apprit à comprendre, à apprécier et à admirer les écrivains hollandais de la génération de 1880.

Ce qui se dégage d'un coup d'œil jeté sur sa jeunesse, c'est la volonté arrêtée chez elle depuis toujours de ne reculer devant aucun obstacle, et au prix de tous les sacrifices d'arriver à comprendre la vie autour d'elle, à penser par soi-même; c'est le mépris des frivolités, le sens du sérieux et de la gravité de nos actes, l'idée de la responsabilité de nos fautes par devant nous-mêmes.

Comme la plupart des écrivains hollandais actuels, elle consacre un talent très réel à une œuvre d'apostolat social et à une véritable mission religieuse.

Elle a passé par le socialisme, elle a passé par les égoïsmes de « l'art pour l'art »; mais après des luttes et des déchirements elle est revenue humblement à l'idéal traditionnel et calviniste hollandais. Tous ces épisodes se retrouvent au long, très légèrement transposés, dans ses romans; c'est là que l'on pourra suivre l'histoire de ses expériences et l'enchaînement de ses conclusions (1). Il s'agit d'opposer à la thèse destructive, défendue par Anna de Savornin Lohman dans *Vragensmoede*, le point de vue conservateur hollandais. La thèse féministe est posée, on ne la nie pas, mais on se demande quelle sera la vocation de la femme. Ai-je besoin de dire que c'est uniquement la réponse à cette question qui importe ici? L'intérêt artistique et la portée littéraire de l'œuvre ne viennent qu'en second plan. Johanna Breevoort s'assigne une mission, comme

(1) *Œuvres :* 1890 à 1897 : pièces de vers dans *de Heraut* et *Excelsior*. En 1901 : *Zij blijft getrouw* (paru pour la premiere fois dans « De Geuzenbode » 1898); 1896 : *Anna's Gebrek* et *Moeder's Kerkboek;* 1899-1900 : *Haar Idealen;* 1901 : *Vrouwenweelde en Vrouwensmart;* 1904 : *Karakterzonde en Levensleed;* 1906 : *Tot het Licht*. L'œuvre principale pour l'histoire de sa vie est *Vrouwensweelde en Vrouwensmart*, sa meilleure œuvre littéraire serait, à mon sens, *Karakterzonde en Levensleed*. Rotterdam, D. A. Daamen, 2 volumes, 213 et 260 pages.

Digitized by Google

Brieux en France; elle entend signaler et guérir les plaies morales et sociales — religieuses aussi — et fatalement le propagandiste, chez elle, fait du tort à l'écrivain.

Le milieu qu'elle admire, c'est la vieille famille hollandaise, la vie calme, presque cloîtrée. Elle dépeint avec amour le vieux fond protestant hollandais, le silence des intérieurs de vieux, la méditation sur la Bible, le dévouement, l'oubli de soi-même, l'existence volontairement concentrée et résignée de ceux dont la patrie est ailleurs et que blessent les agitations de la vie moderne, la contradiction des luttes politiques et l'incertitude des solutions philosophiques. Elle se complaît dans ces intérieurs de béguines laïques. Pour elle, la Bible reste le centre de toute activité intellectuelle et morale.

L'homme n'est pas seul au monde, perdu au milieu d'énigmes sans solution et jouet de ses illusions ou livré aux mains du hasard : il y a entre lui et Dieu une communion continuelle entretenue par la prière, révélée par la foi.

Chez l'observateur superficiel, cette vie repliée sur elle-même, sans horizon, avec toutes les petitesses et tous les ridicules des mœurs provinciales, éveille une idée insupportable de cachot, dégage une odeur de moisi. L'âme qui s'y cache a des intensités d'émotions insondables.

Cependant toute la vieille haine protestante contre l'art se donne ici carrière; pour Johanna Breevoort l'art est strictement subordonné au bien moral ou social, mais dans le monde clérical qu'elle met en scène, les querelles théologiques absorbent l'énergie des dévôts, les hommes se font une image de Dieu qui conserve tous leurs défauts; la beauté de la vie, la grandeur de la passion leur échappent, l'idée du péché les écrase et atrophie toutes leurs facultés.

Ce que Johanna Breevoort veut montrer dans toute son œuvre, ce n'est donc que l'histoire toujours la même de la conversion, l'évolution de l'âme sentant le néant des choses terrestres, voyant tomber une à une, à la lumière de la foi, toutes les barrières que le « monde » a dressées entre elle et Dieu.

Dans ses derniers livres, elle s'est attachée à dépeindre la « femme du peuple »; elle a donné des tableaux sincères et

Digitized by Google

émus de toutes les misères qu'elle a vues de près; toujours pourtant, c'est le conflit religieux, le « cas de conscience » qui la préoccupe, et c'est à faire prévaloir la solution traditionnelle et orthodoxe qu'elle consacre tout son talent (1).

***

L'œuvre de Johanna Breevoort acquiert ainsi à nos yeux une portée considérable.

Il arrive en effet que, mêlé à la vie de jeunes gens étrangers, nous notions, dans un milieu où rien ne nous faisait prévoir cette coïncidence, que les mêmes problèmes philosophiques ou sociaux y sont discutés que dans notre cercle natal, les mêmes angoisses ressenties, les mêmes enthousiasmes allumés. Et alors, il nous semble bien que les barrières qui séparent les hommes : langues, religions et patries, ne nous empêchent pas d'assister au développement d'une pensée qu'on dirait européenne ou mondiale.

Il est vrai qu'il y a comme une *culture* générale commune, que d'autre part les jeunes protestants hollandais se détachent de l'église calviniste, comme nos jeunes gens quittent le catholicisme à travers une crise fort pénible pour certains; il est vrai que les mêmes préoccupations sociales et socialistes hantent certains milieux de jeunes universitaires exaltés, quel que soit le pays auquel ils appartiennent, et il est certain que les crises morales sont, elles aussi, fort semblables.

Toutefois, si l'on y regarde de plus près, on constate que les ressemblances se manifestent surtout à l'âge où l'adolescent acquiert une personnalité et où il se met à juger le monde autour de lui. Et une foule de facteurs interviennent ensuite, dont l'action continue et lente modifie le caractère et comme l'aspect des hommes de pays différents. Les traditions natio-

(1) Dans *Vrouwensweelde en Vrouwensmart*, la question initiale est : peut-on aimer quelque chose à côté de Dieu? Dans *Karakterzonde en Levensteed*, la thèse serait : il existe une relation de cause à effet entre nos péchés et le malheur de notre vie, tandis que *Tot het Licht* est une défense outrancière et douloureuse du mariage indissoluble, thèse apparente d'ailleurs au plaidoyer de M. Bourget dans *Un Divorce*.

Digitized by Google

nales et religieuses forment un tout complexe auquel on ne se soustrait que rarement.

Malgré tout, les *déracinés* restent isolés et presque sans action contre le courant commun. Quand, par hasard, du fond populaire d'un pays un écrivain se lève, qui n'a guère subi la contrainte de l'école, qui s'est formé et développé à part, c'est dans ces traditions nationales et religieuses, opposées souvent aux courants superficiels qui semblent entraîner la pensée d'une nation, qu'il puise le meilleur de sa vocation artistique ou de son apostolat social. Et ainsi, pendant que le féminisme triomphait bruyamment en Hollande, que des légions de demi-intellectuelles se rangeaient derrière la baronne de Savornin Lohman et méditaient *Hilda Van Suylenburg*, — les protagonistes de la culture moderne, des droits de la femme, des réformes sociales et juridiques —, une petite servante de Rotterdam se dressait pour défendre les droits de la tradition hollandaise et calviniste.

On voit, en tout cas, à quelle distance nous sommes de Johanna Van Woude, de son calme et de son optimisme. Mais il est malaisé de rendre compte des tendances de Johanna Breevoort. Nous ne sommes plus ici dans la culture moyenne et générale de l'Europe, mais en face d'une survivance du calvinisme et d'un champion des traditions hollandaises.

Et l'esprit français est très éloigné de ces conceptions; il reste étranger, sinon hostile, à une culture morale trop rigide, à une sévérité de principes, à une concentration de tout l'être qui le froisse, le déroute, lui semble ridicule ou odieux.

Pour autant que ce sujet ait été traité en français, c'est surtout sur ce côté déplaisant, piétiste à outrance, d'une sévérité excessive, que l'on a insisté. Les peintures que nous en a fait Daudet dans l'*Évangéliste* expliquent notre méfiance, en même temps qu'elles gagnent en signification venant d'un écrivain français, bienveillant pour tous, cependant.

Néanmoins, le rôle joué par Johanna Breevoort mérite qu'on le souligne. Son point de vue du retour aux traditions nationales et religieuses a quelque parenté avec les thèses chères à MM. Brunetière et Lemaître, et son plaidoyer pour le

Digitized by Google

mariage indissoluble la rapproche de M. Bourget ; mais elle est restée très « peuple », très imprégnée de démocratie protestante, très sensible aux injustices que subissent les humbles.

Je ne puis ici résumer ses trois romans principaux ; dans tous trois elle ne raconte qu'une même histoire : celle de sa vie. C'est la peinture réaliste et sincère du milieu des petites gens de Rotterdam, des ménages malheureux, des peines de toutes sortes, des souffrances de tout un troupeau de misérables. C'est aussi chaque fois la lente déchéance d'une femme énergique, intelligente et bonne, mais impulsive et orgueilleuse qui *manque sa vie*, épouse un homme sans caractère, un bigot à l'âme vile, qui se complait aux mômeries, mais s'affranchit de tous ses devoirs. C'est aussi la satire de toute notre agitation, de toute notre anxiété, de toutes nos solutions compliquées, données aux problèmes moraux et sociaux de l'existence. Il y a, dans ces œuvres, l'histoire émue d'une vie de femme, la plainte de tous les malheureux sacrifiés, l'appel passionné à un retour au christianisme calviniste et un acte d'accusation dressé contre tous les prétendus chrétiens.

L'œuvre est loin d'être exempte de monotonie et l'abus du « patois de Chanaan » y devient par endroits intolérable. Mais si l'on veut fermer les yeux sur ces tares volontaires, il n'en reste pas moins le sentiment d'un effort éperdu vers la solution des énigmes qui nous angoissent tous. Il reste aussi, de cette autobiographie d'une âme qu'elle a tenté de nous donner, une impression douloureuse. On sent pleinement la misère morale et matérielle de milliers de vies de femmes sacrifiées ou piétinées presque automatiquement par le jeu même de nos institutions les plus sacrées, et une grande sympathie naît pour la femme écrivain dont le cœur et les mains ont saigné à la tâche.

Je n'ai pas ici à examiner ce que vaut la solution du problème social ; il importe seulement de noter qu'elle trahit la puissance d'attraction, que gardent les traditions nationales religieuses si peu apparentes, semblait-il, dans le renouveau littéraire hollandais de ce dernier quart de siècle.

J. LHONEUX.

Digitized by Google

FRAGMENTS DE VIE

VOYAGE DE NOCES A ROME[1]

« Enfin ! »

Il prononça ce mot avec un tel soupir de soulagement qu'assurément cet enfin ! était inspiré par quelque chose de plus grave que la fin d'un trajet en chemin de fer.

Enfin, voilà la dernière station ! Enfin, il est arrivé là où tendaient toutes les aspirations de sa vie !

« Voilà donc Rome, Rome en personne ! » s'écria la jeune femme avec un accent de joyeuse incrédulité, tandis que le train entrait lentement dans le hall éclatant de lumière.

« Oui, Rome ! » répondit-il d'une voix qui tremblait d'émotion et d'impatience, comme s'il eût cherché à se pénétrer lui-même de l'extraordinaire importance de ce moment.

« Vraiment... tiens ! mais la gare n'est pas brillante. »

« Roma ! Roma ! » criaient les employés en ouvrant les portières.

Quoique leur voyage durât déjà depuis plusieurs semaines,

(1) Cette nouvelle fait partie du volume de Fulda, *Fragments de vie*, avec une autre nouvelle intitulée *Erwin Durer*. Né en 1862 à Francfort-sur-le-Mein, *Ludwig Fulda* est actuellement en Allemagne un des auteurs dramatiques les plus en renom. Ses pièces les plus récentes : *Le paradis perdu*, *L'esclave*, *Le talisman*, le placent parmi les écrivains réalistes. La représentation de ses pièces alterne, au *Deutsches Theater* de Berlin, avec celles de Sudermann et de Hauptmann.

Fulda s'est fait connaître aussi par la traduction des œuvres de Molière, et surtout par celle des *Romanesques* et du *Cyrano* d'Edmond Rostand. La traduction en vers de *Cyrano* est considérée en Allemagne comme une œuvre de maître. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

c'est à ce moment précis qu'il s'avisa pour la première fois de la quantité prodigieuse de petits paquets qu'elle traînait après elle. Il fallut un bon moment pour que le *facchino* pût achever le chargement de petits sacs, de cartons, de caisses et de boîtes qui composaient la collection.

« Tout y est-il bien? » demanda-t-elle en faisant un inventaire minutieux. Déjà il lui avait offert son bras, et avec une gravité silencieuse il l'entraînait vers la sortie, lorsque tout à coup elle constata que son flacon à odeur était resté dans le wagon. Il retourna en courant, fouilla plusieurs compartiments de première classe, n'ayant pas fait attention au numéro du sien, et, au bout de cinq minutes, on le vit reparaître, tout rouge, essouflé, le flacon d'odeur à la main.

« Dieu! que tu as été long! » dit-elle d'un petit ton où il y avait plus de nervosité que de reproche. « Aussi, il y a dans cette gare un bruit, une bousculade... » Il lui prit le bras et ils sortirent au grand air; à peine dehors, il s'arrêta brusquement, et, les yeux brillants, il lui désigna du geste une ruine imposante dont la masse se détachait dans sa majestueuse nudité sur la clarté de la nuit : « Sais-tu ce que c'est que cela? Eh bien, ce sont les thermes de Dioclétien, — oui, ma chérie, les thermes de Dioclétien!

— Tu me montreras cela au jour, mon cher professeur. Maintenant, si tu veux bien, à l'hôtel! Car j'ai, sauf le respect que je te dois, une faim... »

L'omnibus était devant eux. Ils y montèrent; trois vieilles filles anglaises l'occupaient déjà. « Les trois grâces!... de l'antique tout pur! » lui chuchota-t-elle à l'oreille. Il essaya un sourire, mais le sourire ne vint pas.

Pendant le trajet à travers les rues de Rome, dans l'obscurité de la nuit, elle fut très occupée à examiner les trois Anglaises qui, malgré l'insuffisance de l'éclairage, avaient plongé le nez dans leurs guides et discutaient avec autant d'enthousiasme que d'inexpérience le plan d'une excursion gigantesque pour le lendemain. Lui, au contraire, ne paraissait pas soupçonner l'exis-

Digitized by Google

tence des trois insulaires. Dans une agitation extraordinaire, tenant à peine en place, de droite, de gauche, il fouillait l'obscurité à travers les vitres de l'omnibus, et se répandait en explications : « Nous sommes ici, nous sommes là... à ce coin se trouve telle ou telle chose... » Malgré une absence de plusieurs années, tout était présent à son esprit, comme s'il n'eût jamais quitté la Ville éternelle ; chaque pierre lui était familière ou le redevenait par un souvenir jaillissant, rapide comme l'éclair ; chaque rue avait son histoire, non seulement dans le cours des siècles, mais aussi dans le cours de sa modeste vie. Sa première jeunesse à Rome ! — Ah ! qu'elle avait été belle ! mais combien la seconde devait être plus belle, plus significative, plus féconde ! Maintenant il n'est plus seul, maintenant elle est auprès de lui, la compagne bien-aimée, qui partagera ses jouissances, qui donnera des ailes à ses projets. Et en pensée, il contemple cette Rome immense comme un cadeau de noce sorti de sa propre pensée, préparé de ses propres mains et qu'il met maintenant, avec une tendresse infinie et un légitime orgueil d'artiste, aux pieds de sa bien-aimée.

« Ne sommes-nous pas bientôt arrivés ? dit-elle en soupirant profondément.

— Encore une minute, ma chérie.

— On est cahoté, on en est... ! »

Brusquement l'omnibus s'arrête devant le portail monumental d'un hôtel. Les voyageurs descendent tout moulus du véhicule inhospitalier. Dans le vestibule, le gérant les reçoit pour les confier au garçon de chambre. Le jeune couple pénètre d'abord un instant dans la loge du portier pour s'informer s'il n'y a pas de lettres.

« Voyage de noces », chuchote avec un sourire significatif le garçon à l'oreille du gérant, et celui-ci prend un air important, moitié dédain, moitié condescendance, qui peut se traduire ainsi : « Parbleu, pas besoin de le dire, malin ! »

Tandis que le garçon de chambre, calme, plein de gravité, précède dans l'escalier de marbre le groupe des arrivants, le

Digitized by Google

gérant reste majestueusement dans le vestibule, comme s'il attendait quelque chose. Au bout de quelques minutes, son subordonné redescend l'escalier. Il le laisse passer devant lui sans mot dire, puis d'un ton d'indifférence voulue : « Eh bien ?» L'autre se retourne et lui tend le registre où les nouveaux arrivants inscrivent leur position sociale et leur nom. En haut de la page, l'étranger avait écrit : « Professeur Henri Thoma et sa femme, Berlin. »

« Professeur ? » dit le premier garçon, en rendant le document avec un geste qui ne pouvait laisser de doute sur la médiocre considération que ce titre lui inspirait. Puis, par un soudain revirement de condescendance et de familiarité, il murmura quelque chose à l'oreille du garçon de chambre, ce qui provoqua chez ce dernier un véritable fou rire ; sur quoi, reprenant le sentiment de sa dignité, le gérant se dirigea lentement vers la salle à manger.

*
* *

La jeune femme était assise à une petite table devant la cheminée, où deux morceaux de bois sec pétillaient joyeusement. La lettre d'Allemagne qu'elle venait d'ouvrir était devant elle. Une petite glace à la main, elle réparait le désordre que le voyage avait mis dans sa coiffure. Son mari, qui avait pendant ce temps entrepris le déballage des paquets, abandonna son travail et vint se placer derrière elle, de façon à voir dans le miroir ce frais visage qui paraissait à peine fatigué de leur long voyage. Il caressa tendrement les épais cheveux légèrement frisés et roula autour de sa main les boucles brun clair qui pendaient dans le dos. Souriant, sans rien dire, il regarda quelque temps le miroir d'où deux yeux malins le narguaient d'un air réjoui.

Une bouffée d'amour lui monta aux lèvres. Il saisit passionnément sa femme, et tandis qu'elle penchait sa tête sur le dos-

Digitized by Google

sier de la chaise, il couvrit sa bouche silencieusement souriante d'innombrables baisers.

« A genoux! ordonna-t-elle. Implore-moi! »

Il obéit comme un enfant bien élevé. Il s'agenouilla devant elle et se mit à la contempler comme un croyant qui attend quelque révélation divine. Pour elle, son regard buvait avidement cet abandon complet, sans réserve, sans fin, qui se manifestait par une attitude d'extase et une physionomie ardemment suppliante.

« Tu me plais ainsi ; c'est ainsi que je te veux toujours, toujours. Rien au monde, entends-tu, rien ne doit t'être plus sacré que ton amour pour moi. Jure-le moi.

— Je le jure. »

Elle se pencha vivement vers lui, lui prit la tête à deux mains et posa un rapide baiser sur ses lèvres, le premier qu'elle lui eût donné ce jour-là.

« Sais-tu Henri — mais tu vas te moquer de moi...

— Quoi donc?

— Ce jour-ci me faisait peur.

— Peur?

— Oui, j'avais peur, et peut-être aussi... il me semble que... j'étais jalouse. Je me disais qu'une fois dans ta Rome, tu ne serais plus si complètement, si intimement à moi... que je ne serais plus tout pour toi... Mais si, mais si, ne secoue pas la tête, cela ne prouve rien. Rome, ne nie pas, est ton premier amour, et on revient toujours... »

Toujours à genoux, il lui saisit les mains et la fixa de ses bons yeux où se lisait sa loyauté de cœur.

« Enfant, enfant, sais-tu pourquoi je t'ai conduit ici? C'est pour que tu partages avec moi ce que j'ai trouvé de plus précieux ici-bas, afin que tu apprennes à l'aimer, à le vénérer comme moi. Ah! tu ne sais, tu ne peux pas savoir ce qui t'attend! De ce contact avec le sublime, avec l'éternel, notre amour sortira fortifié, consacré.

— Alors, tu trouves que c'était nécessaire! Il faut que

Digitized by Google

quelque chose d'étranger s'ajoute à notre amour, quelque chose qui ne sorte pas de nous.

— Rien d'étranger, mais au contraire tout ce qui vit en moi, tout ce qui domine ma pensée, depuis que je pense.

— Je veux bien... Mais je veux... Ah! qu'est-ce que je veux? Tiens... je déraisonne. Et je vois bien que tu me regardes comme si tu voulais me dire que je suis tout à fait déraisonnable.

— Tu es charmante.

— Est-ce vrai? Oui je suis délicieuse, et tu es amoureux de moi, tout à fait amoureux!... Mais j'ai une faim, une faim...

— Nous irons dîner dès que tu seras prête.

— Ah! où sont donc mes épingles à cheveux? Saurais-tu où j'ai mis mes épingles à cheveux? »

Naturellement il n'en savait rien, et tous deux se mirent à chercher. Il fallut encore un certain temps avant qu'elle fût prête à descendre; plus elle se dépêchait, plus elle était retardée par un tas de petits empêchements. Lui prenait cela tranquillement, comme un phénomène prévu par une loi fatale de la nature. Mais elle devenait de plus en plus impatiente, de plus en plus nerveuse, et c'est avec un visage encore tout agacé qu'elle finit par prendre le chemin de la salle à manger.

Cette salle à manger était une grande pièce, nue, triste, point confortable, parcimonieusement éclairée à cette heure avancée, et froide comme une glacière. Au milieu, la grande table était déjà préparée pour le déjeuner du lendemain matin. A droite, autour d'une petite table ronde, tout contre le mur, les trois Anglaises, dans un silence sépulcral, buvaient leur thé; en face, on avait dressé pour le jeune couple une petite table semblable. Il n'y avait pas d'autres voyageurs; par contre, une demi-douzaine de garçons allaient et venaient, cherchant en vain à dissimuler leur envie de dormir.

Le maître d'hôtel présenta une carte détaillée, après quoi il expliqua qu'à cette heure de la nuit il ne restait plus que du bifteck. Ils commandèrent donc du bifteck. Et en attendant,

Digitized by Google

elle lui lut à mi-voix la lettre de sa mère, car c'eût été une idée invraisemblable de parler haut en pareil lieu.

« Mes chers enfants!

« Quand vous aurez ces lignes entre les mains vous serez arrivés au but ardemment désiré et déjà plongés dans l'enivrement romantique. Papa et moi — il est au bureau pendant que je vous écris ceci et vous envoie toutes ses tendresses — nous nous répétons tous les jours combien doit être poétique votre entrée dans la Ville éternelle. Car Henri est par lui-même si poétique, et toi, chère Alice, tu as toujours été si enthousiaste d'art! même bien avant de connaître ce cher mari. Nous ne pensons qu'à votre santé; c'est tout ce qui nous inquiète; il doit y avoir à Rome des pavages en pierres, une vraie glace! C'est grâce à eux que tante Auguste a attrapé autrefois un si dangereux refroidissement. Et puis il ne faut pas aller dans les églises ayant chaud. Ici nous sommes toujours en suite de noces. Avant-hier nous avons été chez les Berger, hier chez les Resemann. Tout le monde était là, il ne manquait que vous. Mais je n'ai jamais eu fini d'en raconter sur vous. On me questionnait; on m'a demandé où vous étiez descendus à Rome. Étonnement général, quand on a su que vous n'étiez pas à l'*hôtel du Quirinal*; ce doit être à beaucoup près le meilleur et personne ne connaît le vôtre. Il faut faire très attention à la nourriture en Italie. C'est ce que disait M. Horn, le conseiller sanitaire que nous avons rencontré chez les Berger. Je vous en prie, mon cher fils, faites bien attention qu'Alice ne se fatigue pas dans les musées et les galeries; il faut qu'elle se repose une petite heure chaque jour à midi après le déjeuner. Ne riez pas des petits soins d'une mère qui vous a confié sa fille unique. Peut-être pourriez-vous encore aller au *Quirinal*. Ce serait une tranquillité pour moi et pour Papa. Écrivez bien vite et longuement.

« Votre mère dévouée. »

P. S. — Le mariage d'Emma Haeberlin aura lieu dimanche, n'oubliez pas de télégraphier.

Digitized by Google

« Bonne petite mère! dit Alice, tandis qu'elle pliait la lettre avec amour. En vérité, le mal du pays me prend souvent lorsque je pense à elle. »

Henri ne répondit rien. Il était décidé à ne laisser ébranler par rien l'état d'âme si noble, si haut où, ce soir-là, il se trouvait, où il voulait, où il devait se trouver. Cependant quelque résolution qu'il eût de tenir comme un roc, il ne laissa pas de s'apercevoir qu'un rocher même peut être ébranlé par le choc persistant de toutes petites vagues. S'il avait insisté sur la lettre de sa belle-mère, il aurait été infailliblement amené à dire des choses qui auraient troublé à jamais le souvenir de ce soir mémorable. C'est pourquoi il fut enchanté qu'on servit enfin le dîner, qui absorba toute l'attention de sa compagne affamée.

Mais il tombait de Charybde en Scylla!

Alice trouva la viande détestable, tout l'hôtel bien au-dessous du médiocre et épouvantablement inconfortable :

« Maman a raison; pourquoi ne sommes-nous pas plutôt allés tout de suite à l'*hôtel du Quirinal?* Au moins nous aurions su où nous allions...

— Si tu ne te trouves pas bien ici, ma chérie, dit-il d'un ton calme mais cependant avec une voix légèrement tremblante, nous changerons. C'est avec intention que je voulais éviter l'*hôtel du Quirinal*, parce que c'est un grand caravansérail européen, où nous rencontrerions sûrement une foule de connaissances importunes... Cette maison-ci m'a été chaudement recommandée de divers côtés, elle a l'avantage réel d'être très joliment et très commodément placée. Demain matin, tu pourras voir de nos fenêtres les palmiers du Pincio; cela vaut bien aussi quelque chose... Aussi bien, n'avons-nous pas besoin ce soir de nous casser la tête pour tout cela. Aujourd'hui, n'est-ce pas — et en disant ces mots, il mit la main amicalement sur son bras — il ne faut penser qu'à une chose : c'est que nous sommes à Rome, et notre joie ne doit pas être troublée par de telles bagatelles. N'es-tu pas de mon avis? »

Le ton encore plus que les paroles de ce discours la toucha.

Digitized by Google

Avec un sourire de conciliation, elle serra la main qu'on lui tendait et fut à partir de ce moment d'une tendresse charmante. Devant ces yeux alanguis qui le regardaient doucement avec une grâce encore virginale, qu'avait-il à faire qu'à céder à la séduction de cet ensorcellement et qu'à jouir de la suprême félicité en pensant qu'Elle était à lui. Et lorsque, le repas fini, ils remontèrent dans leur chambre et qu'elle se jeta passionnément à son cou, en couvrant sa bouche d'ardents baisers, il oublia tout... même Rome.

***

Lorsqu'il se réveilla le lendemain de bon matin, il lui fallut un moment pour comprendre nettement que c'était bien le soleil romain qui perçait à travers les interstices des persiennes closes. A côté de lui, Alice reposait dans un paisible sommeil. Elle n'aimait pas à se lever tôt, et, pendant tout le voyage, il s'était presque toujours levé longtemps avant elle. Cette fois encore, il se fit scrupule de troubler son sommeil; il voulait après la fatigante journée de la veille la laisser se reposer complètement. Mais lorsqu'il eut rêvé une demi-heure les yeux ouverts, de plus en plus fasciné par les promesses que le soleil éclatant semblait lui faire derrière les persiennes, il ne put maîtriser plus longtemps sa joyeuse impatience. Aussi légèrement qu'il put, il se glissa hors du lit, et il avait presque fini de s'habiller lorsqu'Alice commença à remuer et le regarda avec des yeux tout endormis.

« Bonjour et bienvenue à Rome ! dit-il tendrement, non sans une certaine solennité, en l'embrassant sur le front. »

Elle lui jeta un regard reconnaissant et bailla avec une insistance convaincante :

« Ah! je suis encore si fatiguée...

— Il fait le plus beau temps du monde, insinua-t-il vivement.

— Quelle heure est-il?

— Huit heures passées.

— Si tôt que cela! Je voudrais bien me reposer encore un

Digitized by Google

peu. Si je me lève à neuf heures, je pourrais être prête à neuf heures et demie, et, à dix heures, nous pourrions... ouah!...

— Comme tu voudras, ma chérie. Pendant ce temps, je descends respirer un peu. Je reviendrai à neuf heures et je t'éveillerai. Cela te va-t-il?

Elle lui fit signe que oui, les yeux lourds de sommeil, et elle dormait déjà avant qu'il eût quitté la chambre.

Il descendit l'escalier avec une précipitation juvénile, et, deux minutes plus tard, il était sur la *Piazza del Popolo*. Ce qu'il vit dépassait tout ce qu'il avait pu espérer. L'air était d'une pureté féerique; le ciel d'automne, rayonnant de clarté, lui souhaitait la bienvenue, et la douce brise du matin, tiède déjà, si fraîche encore, lui caressait le visage. Les cyprès, les palmiers et les aloès fleuris le saluaient de la blanche terrasse du Pincio, et, du campanile de l'église Sainte-Marie, qui se dressait en face, une cloche envoyait une réponse mélodieuse. « Bonjour et bienvenue à Rome! » se dit-il alors tout haut en se parlant à lui-même, et deux gamins déguenillés venant à passer, il les salua avec autant de courtoisie joyeuse, que s'ils eussent été une députation envoyée pour le recevoir. Les deux galopins flairèrent immédiatement une bonne aubaine, tendirent la main et crièrent ensemble : « *Un soldo, signor, un soldo!* » Et il tendit un sou à chacun d'eux avec la satisfaction d'un homme qui renoue de vieilles et chères relations. N'étaient-ce pas des Romains!

Lentement, tout pensif, il monta la rampe du Pincio, et, arrivé en haut, s'assit sur un banc pour jouir à nouveau de l'admirable spectacle qu'il avait si souvent contemplé. Une paix profonde régnait autour de lui; on n'entendait que le joyeux gazouillement des moineaux dans les épais massifs de lauriers; seuls quelques promeneurs matinaux passaient silencieux. La ville aimée était là, à ses pieds, dans tout l'éclat du matin, dominée par la coupole de Saint-Pierre, et il lui semblait qu'en même temps toute sa vie passée se déroulait devant lui pour qu'il pût la revoir et la juger.

Digitized by Google

Quel contraste entre son arrivée d'hier et celle d'il y a dix ans! Le nouveau docteur en archéologie, la bourse légère, mais le cœur plein d'un insatiable désir d'apprendre, n'avait pas été entouré de tant de confort. Et cependant quelle céleste et inoubliable soirée! A la gare son camarade d'école, son ami de jeunesse, Osterdingen, le sculpteur, était venu l'attendre, et l'avait conduit dans une modeste *locanda*. Après avoir secoué rapidement la poussière du voyage, ils s'étaient rendus, bras dessus bras dessous, en flânant, jusqu'à une petite *osteria* derrière le Capitole, et certes, sa première ivresse ne lui était pas venue du petit vin mousseux de Frascati. Plus tard, la nuit déjà avancée, lorsqu'ils avaient, la tête tout échauffée, quitté le cabaret; au dehors la lune s'était levée et ce fut sous cette lumière féerique qu'il vit pour la première fois le Forum, le Colisée! Transporté, il avait versé des larmes d'enthousiasme et le bon Osterdingen, devinant sa pensée intime, lui avait pris la main, en lui disant : « Hein! frère, si l'on pouvait un jour voir cela avec une femme aimée!... »

Quels yeux ferait le vieux copain, quand il allait se présenter à lui, avec Elle! Et comme il lui plairait bien! Et Elle à lui!

Combien de fois, oui, quel nombre incalculable de fois ne s'était-il pas répété cette parole dite par son ami dans cette nuit mémorable devant les murs gigantesques du Colisée éclairés par la lune! Elle était devenue peu à peu comme la synthèse de ce besoin d'amour indéterminé, mais si chaud au cœur, qui remplit l'esprit du jeune homme de la fantasmagorie d'un idéal féminin. Sa femme future! Il se rappelait en souriant combien de fois il s'était abandonné sur ce sujet à de chatoyantes rêveries. Serait-elle blonde ou brune? — plutôt brune — grande de taille ou moyenne? — Quelle voix aurait-elle? Le comprendrait-elle, intimement, profondément? Car, à cet âge-là, on se prend volontiers pour une énigme, pour une nature unique, mystérieuse, et l'on aspire encore plus à être compris qu'à être aimé. Mais parmi toutes ces figures qui flottaient dans sa féconde imagination, une image restait intacte, gravée dans son esprit

Digitized by Google

avec une inaltérable précision, et la pensée de la bien-aimée future était indissolublement liée à cette image : lui avec elle, au clair de lune, devant le Colisée! Pendant dix ans, c'est dans cette vision que s'étaient concentrés tous ses rêves de bonheur, toute son ivresse d'amour idéal. — Et voilà que la vision allait devenir réalité!

Ah! que cela avait été dur! Des jours sombres avaient succédé à la belle et joyeuse vie d'étudiant à Rome. Il était rentré dans sa patrie avec tout le bagage scientifique et toute l'expérience qu'un bon archéologue doit rapporter de Rome, sans compter un gros livre d'érudition en manuscrit. Mais toute sa science ne donnait pas de réponse à la question suivante, qui ne manquait pas d'importance : De quoi vivre? — Ses parents, morts de bonne heure, ne lui avaient pas laissé un rouge liard. Il ne pouvait se décider à imiter l'exemple de son père, qui, confiné dans son étroite salle d'école, avait inutilement soupiré toute sa vie vers la liberté du travail intellectuel. Il ne lui restait d'autre ressource que de crever honorablement la faim dans les fonctions de privat-docent. A la vérité ses élèves suivirent ses cours avec un vrai plaisir; il y apportait un entrain peu ordinaire; il savait donner un attrait presque poétique aux matières les plus arides, faire revivre aux yeux de son auditoire la vieille Rome, ressuscitée par son imagination. Mais si modestes que fussent ses besoins, ses revenus universitaires ne suffisaient pas à le faire vivre, et il lui fallait employer une bonne partie de son temps, soit à donner des leçons particulières, soit à écrire quelques articles dans des journaux populaires, cependant qu'il roulait dans sa tête le projet d'un grand ouvrage en plusieurs volumes dont l'exécution restait problématique.

Impossible dans ces années de disette de s'accorder un amour sérieux. Il n'aurait pu nourrir sa femme et sa fierté lui défendait de se laisser nourrir par elle. Mais quoiqu'il se répétât cela tous les jours, comme sermon préventif, il ne pouvait empêcher son imagination enthousiaste de faire des incursions prématurées dans le paradis de ses rêves. Plus il approchait de

Digitized by Google

la trentaine, plus son cœur devenait jeune. Il ne pouvait plus apercevoir un visage féminin, sans se demander, avec des élans de rhétoricien : « Est-ce Elle ? » Et naturellement, comme si c'eut été la pierre de touche de son amour, chaque fois, il se voyait en pensée avec Elle, devant le Colisée, au clair de lune. Car sa nostalgie de Rome et ses aspirations d'amour et de vie domestique s'étaient fondues en une même sensation d'un je ne sais quoi d'inassouvi qui le tourmentait sans trêve, et, donnait à toute sa personne une allure élégiaque et mélancolique.

Il allait avoir trente-trois ans, quand sa situation changea enfin. Une chaire lui fut proposée à Berlin, il accepta avec enthousiasme et sa première pensée fut : « Et maintenant, le mariage ! »

La question de principe était résolue ; la question de personne présentait de plus grandes difficultés. Son cœur était libre ; il pouvait donc songer à toutes les filles à marier du pays. — Pendant tant d'années il s'était fait une bien-aimée de rêve, qu'il lui semblait maintenant presque impossible de retrouver dans une jeune fille bien vivante les traits que son imagination avait tracés au fond de son cœur. Oui, il lui semblait commettre comme une sorte d'infidélité en songeant qu'il allait abandonner son adorée de rêve en faveur d'une profane inconnue. Combien il lui semblait prosaïque d'être obligé tous les soirs d'endosser son habit, tout comme les autres jeunes gens, et de se traîner dans le monde, dans le grand monde, vide, ignorant. Et pourtant, c'était le seul moyen qu'il avait d'arriver à connaître des jeunes filles. Sa ferme résolution de trouver le plus tôt possible le bonheur domestique, était plus forte que son antipathie pour les interminables dîners et les non moins interminables contredanses. Il mangeait les premiers et dansait les secondes dans les formes, non sans rouler dans sa tête d'audacieux projets sur la réforme de notre société et les rapports réciproques des deux sexes. Il n'avait pas à se plaindre de manquer de choix. Car il remarqua très vite avec quelle

Digitized by Google

incroyable virtuosité les plus jeunes filles savent distinguer un candidat sérieux au mariage d'un danseur amateur, surtout quand il est en due possession d'une fonction honorable. Mais est-ce ces avances trop transparentes? Est-ce qu'Elle restait obstinément chez Elle? Toujours est-il que l'hiver se passa et que l'été s'avançait, sans qu'il eût à enregistrer autre chose à l'actif de son infatigable et consciencieuse recherche qu'un estomac détraqué, des nerfs exaspérés, et une opinion de plus en plus sombre sur la façon dont va le monde.

Cet été-là ses fonctions mêmes ne le déridèrent pas. Il commençait à se regarder comme un être énigmatique incurablement voué à vivre et à mourir seul, sans avoir connu l'amour. Et comme après une demi-douzaine de parties de campagne et de pique-niques, il se trouvait encore unique propriétaire de son cœur, un doute terrible germa dans son esprit; n'était-il pas trop vieux pour aimer? et en fin de compte, plutôt que d'en venir à l'extrémité d'un mariage de raison, ne valait-il pas mieux s'enquérir tout de suite d'une gouvernante, entrer dans une société de joueurs de boules, et se constituer ainsi vieux garçon, en quelque sorte officiellement.

Nerveux, de mauvaise humeur, exténué de travail, il s'en fut après le semestre d'été sur les bords de la Baltique. Et c'est là qu'il devait précisément trouver, au moment où il ne le cherchait plus, ce que la vie lui avait cruellement dérobé jusqu'alors.

A l'hôtel, il fit connaissance de la famille Rathenau.

Le père, notable commerçant de Berlin, jovial, affable, sans aucune idée de l'archéologie, et avec un faible avoué pour le whist; la mère, toujours en mouvement, grande liseuse, prodigieusement loquace, entichée d'art, mais dans tous les arts, plus sensible au joli qu'à la vraie beauté; la fille, une jolie personne, plaisante, très bien élevée, parlant plusieurs langues, musicienne et toujours de bonne humeur. Le rapprochement se fit tout naturellement à table d'hôte avec le père; et très vite, la réserve d'Henri dut céder devant l'esprit espiègle et la gaîté

Digitized by Google

pétillante de la jeune fille. Au bout d'une semaine, il était l'inséparable compagnon de ses nouveaux amis; il jouait le mort avec le père et un de ses amis, il prêtait des livres à la mère, il lui apportait un tabouret quand elle s'asseyait, il rivalisait d'esprit avec la fille; il lui tournait les pages quand elle chantait d'une voix peu étendue, mais sympathique et pleine, du Brahms ou du Schumann.

Pour la première fois de sa vie, il vivait constamment et sans contrainte auprès d'une jeune fille. N'était-ce pas le vrai moyen de se connaître, et cela ne valait-il pas mieux que les relations de bal ou de parties de campagne?

Il renaissait, il sentait tressaillir en lui des pétulances d'étudiant. Mais, comme le résultat était qu'il inspirait aux parents une confiance moins absolue, la surveillance ne se relâchait pas, et il était rare que sur la plage ou dans les promenades en forêt on laissât aux jeunes gens l'occasion de bavarder seuls et autrement qu'à une distance diplomatique. On causait de choses sérieuses. Alice montrait des connaissances variées et prêtait une attention intelligente à tous les sujets. Seulement, lorsque entraîné par une question intéressante, il se laissait aller à un développement en forme, la petite espiègle l'interrompait par une joyeuse plaisanterie. Il ne manquait pas de trouver cela ravissant, plein d'esprit, poétique. Quel charmant complément de sa nature un peu lourde, un peu sentimentale! Même loin d'elle les oreilles lui tintaient de son rire argentin; sa taille, son visage, la gaîté de ses yeux le poursuivaient jusque dans ses rêves, si vivants, si irréistibles que l'idéal si fidèlement conservé au fond de son imagination n'y résista pas. Et il ne se demanda pas une fois : « Est-ce bien Elle? » Le dirai-je? pas une seule fois il ne se vit en esprit avec Elle au Colisée. Mais un beau jour, il découvrit qu'il était éperdument amoureux, et c'est seulement après cette découverte qu'il constata clairement qu'il était enfin arrivé, et de quelle manière inattendue! à ce qu'il avait désiré si longtemps avec tant d'ardeur et qu'il avait cru un moment irréalisable. Était-il encore besoin de réflexion

Digitized by Google

et d'épreuves? Saisir le bonheur à deux mains — y avait-il autre chose à faire? Et comme elle ne dit pas non, il devint son fiancé, presque sans savoir comment cela s'était fait.

Tout se passa conformément au programme ordinaire. Les parents donnèrent leur bénédiction avec émotion, les cartes de fiançailles furent envoyées de la station balnéaire même et on décida que le mariage aurait lieu en octobre. La platitude absolue de ces événements fut presque une déception pour l'âme romanesque d'Henri. Mais que pouvait-il mieux faire que de suivre la libre impulsion de son cœur ? Devait-il s'affliger que tout eût été si facile? Ne savait-il pas qu'il eût été capable de combattre avec l'énergie d'un preux pour conquérir sa bien-aimée, s'il y avait eu quelque motif de déployer son courage?

On revint tous ensemble à Berlin, et là il ne pouvait guère être question de romanesque. Car les Rathenau, dont il avait fait la connaissance dans un si agréable isolement, lui apparurent brusquement comme le centre d'une famille innombrable et d'un cercle d'amis et de connaissances encore plus formidable s'il était possible. Alice tenait à tous les usages au milieu desquels elle avait été élevée, et Henri voulait ménager ce sentiment respectable, quoiqu'il ne fût pas toujours plein de charme d'être pressé avec émotion sur le cœur de tous ces oncles, tantes, cousins et cousines. Au milieu des réunions officielles ou sans cérémonie, des visites, des réceptions obligatoires ou de simple amitié, il ne lui était presque plus jamais possible de se trouver seul avec sa future famille, et avec Alice, presque jamais. Quand il s'en plaignait timidement à elle, elle le consolait en souriant : « Nous avons toute notre vie! » N'avait-elle pas raison? et il supportait plus allègrement la corvée du moment. Être seul avec Elle : matin et soir il soupirait après cet heureux moment; seul avec Elle, bien loin, à Rome, au Colisée! C'est là, là qu'Elle pourrait se montrer dans toute la vérité, l'originalité, la poésie de sa nature; ici elle était étouffée sous les exigences de l'étiquette.

Le plus dur fut le dernier jour, le jour du mariage. Quand il

Digitized by Google

y repensait maintenant, il s'étonnait d'avoir pu supporter cette journée sans perdre la tête. Après une nuit agitée et sans sommeil, depuis le matin jusqu'au soir, il avait été la proie des usages, des cérémonies, des corvées de toutes sortes! Puis, au dîner, d'interminables discours, une musique bruyante, des tableaux vivants, des représentations humoristiques. Pour terminer, les adieux attendrissants du père, de la mère, des parents, des amies avec des larmes et des embrassements sans fin. Quand tout fut fini, et qu'enfin ils furent seuls, ils n'en pouvaient plus ni l'un, ni l'autre, et tous deux arrivèrent à ce moment solennel dans un tel état d'épuisement et de fatigue nerveuse, qu'en dépit de l'ardeur de leurs sentiments comprimés depuis des mois, ils n'éprouvèrent rien du tout de ce qu'ils avaient attendu.

Mais comme les semaines qui venaient de s'écouler l'avaient dédommagé de tous ces petits désagréments! Combien à son avis le nom un peu troublant de lune de miel convenait peu à ces premiers temps du mariage. Quel rapport entre le miel doucereux et l'or pur d'une pareille félicité! Aimer tant, être tant aimé! sentir les deux âmes se pénétrer si intimement et se fondre l'une dans l'autre, oublier à ce point le monde terrestre, le passé et l'avenir dans l'ivresse et le transport du présent! N'était-ce pas une conception inaccessible aux malheureux que les conventions seules ont réunis? Les doutes qui l'avaient effleuré par-ci par-là pendant le temps des fiançailles avaient disparu, dissipés pour toujours. Oui, la voix de son cœur l'avait bien guidé. Il possédait une femme charmante, tendre, dévouée, c'était pour leur bonheur à tous deux que s'était allumée dans son âme de jeune fille la pure flamme de l'amour et lui-même sentait son cœur se dilater dans une ardeur qu'il ne se connaissait pas.

Ces cinq semaines s'étaient envolées au sein d'une paix profonde, et dans une retraite choisie au milieu d'un des plus beaux sites de la Riviera de Gênes. De l'amour, rien que de l'amour, tel était le résumé de leur vie, de leurs rêveries et de leurs entre-

Digitized by Google

tiens. Il avait d'abord voulu aller à Rome aussitôt après la noce. Comme il lui était reconnaissant maintenant de l'en avoir dissuadé, et de l'avoir décidé à ne troubler par aucune préoccupation extérieure le charme de cette délicieuse vie de rêves! Il leur restait encore deux mois pour Rome, puisque son congé le lui permettait. Et il était si intimement convaincu que ce séjour augmenterait encore leur bonheur, fortifierait et resserrerait leur intimité! Jusqu'à ce moment une partie de lui-même, toute l'ampleur que la science avait donnée à son esprit, était restée comme voilée. Rome allait enlever le voile, c'était là seulement qu'il allait se faire connaître jusque dans le tréfond de son âme, là qu'Elle allait apprendre à aimer, comme lui, la vie et ses devoirs, là que dans ses yeux rieurs les choses sérieuses allaient mettre l'éclat de leur gravité.

Maintenant dans la gaîté d'un clair matin, devant les merveilles si ardemment désirées, tous ces souvenirs lui revenaient à l'esprit, et son cœur était inondé de bonheur à la pensée des joies plus grandes encore qui l'attendaient. Il se reprochait sa mauvaise humeur de la veille, si courte qu'elle eût été. A la vérité, il avait cru que son arrivée à Rome serait tout autre, oh! oui, tout autre, mais était-ce la faute d'Alice si cette soirée n'avait pas été telle qu'il l'avait arrangée dans son imagination? Après un si long voyage — un trajet sans arrêts de Gênes à Rome — il était bien excusable que sa petite femme n'eût pas immédiatement vibré d'enthousiasme, qu'elle n'eût pas du premier coup pénétré dans l'âme même de Rome. La gare, l'omnibus, la salle à manger de l'hôtel n'y prêtaient vraiment pas. Au contraire, elle n'avait pas manifesté cet enthousiasme de commande qu'une nature superficielle n'aurait pas manqué de témoigner. Devait-il s'étonner que, fille unique, jusqu'ici gâtée et dorlotée, à peine enlevée à la commodité luxueuse de la maison paternelle, elle eût encore mille petites fantaisies, si faciles d'ailleurs à satisfaire? Il s'en était aperçu la veille pour la première fois, mais n'était-il pas lui-même d'assez méchante humeur? Et n'était-il pas injuste et absurde de supposer qu'elle

Digitized by Google

eût comme lui cette absence de besoins que sa jeunesse rude et pauvre lui avait imposée à lui-même au point que rien ne lui paressait plus naturel? Eût-il mieux fait peut-être de chercher quelque pauvre et simple fille, qui n'eût pas été élevée dans un milieu si profondément différent du sien? Il se reprocha cette pensée fugitive. Il était un fou et un ingrat. Que voulait-il donc de plus qu'être heureux? Et n'était-il pas heureux? Songer à de pareilles bagatelles devant tant d'amour! Dominer, mépriser, oublier les mesquineries et les petitesses de la vie, ne songer qu'au grand, à l'éternel... où peut-on apprendre tout cela plus sûrement et plus vite qu'à Rome même, à Rome où l'on vit en communion intime avec les siècles, où le particulier se perd naturellement dans le noble et immuable sentiment de l'ordre universel?...

Neuf heures sonnèrent au clocher le plus proche. Il s'aperçut avec un léger saisissement qu'il était en retard et que, sans ce bienheureux appel, il aurait tout oublié dans ses rêveries. Il se hâta vers l'hôtel et il ne fut pas peu étonné de trouver sa femme éveillée, complètement habillée et faisant ses paquets.

« Qu'arrive-t-il? » demanda-t-il tout déconcerté.

En quelques mots rapides, elle lui raconta qu'elle n'avait pas pu dormir une minute après son départ, qu'on avait fait un bruit horrible dans les couloirs, que les valets de l'hôtel avaient bavardé tout haut, devant la porte de sa chambre, et avec tant de sans gêne qu'elle n'avait rien eu de mieux à faire que de se lever et de tout emballer.

« Nous ne pouvons pas rester ici, ajouta-t-elle avec vivacité. Tu le vois bien toi-même? Quant à moi je ne reste pas ici un jour de plus.

— Alors, à l'*hôtel du Quirinal*?

« Peu importe. Je ne demande qu'une chose, partir d'ici. J'ai de cette boîte par dessus la tête. »

Trois quarts d'heure plus tard, ils arrivaient avec armes et bagages à l'*hôtel du Quirinal*.

Digitized by Google

« A la bonne heure, c'est autre chose », dit dès leur entrée Alice apaisée.

Elle découvrit avec un vif intérêt sur la liste des habitants de l'hôtel trois familles berlinoises de connaissance. L'une d'elles avait même assisté à leur mariage.

Lorsqu'ils se furent installés dans une chambre du quatrième — on leur en promit une meilleure pour la semaine suivante — Henri dit en soupirant profondément :

« Dieu merci! nous voilà tranquilles. Je vais pouvoir commencer à te montrer Rome. »

Elle le regarda avec un sourire fripon irrésistible :

« Malheureux, infortuné professeur de mon cœur! Que de mal je te donne! Tu m'en veux?

— Pas du tout.

— J'écris bien vite à maman; sans quoi elle recevrait sa lettre un jour en retard. Tu écriras au bout?

— Naturellement, mon cher cœur. »

Alice écrivit à sa mère qu'Henri avait suivi le bon conseil qu'elle leur avait donné d'aller s'installer à l'*hôtel du Quirinal* et que la première impression faite par Rome était foudroyante.

(*A suivre.*)

LUDWIG FULDA.

(Traduction de Mme LECOMTE-GAUTIER.)

Digitized by Google

A PROPOS D'EXPANSION MONDIALE

Cette phrase redondante nous corne les oreilles depuis le congrès de Mons, et rien que son énoncé prétentieux semble nous promettre un avenir tout proche de félicités commerciales. On a, en réalité, enfoncé une porte qui était ouverte depuis longtemps, et on y a procédé, comme font les vieilles gens aux conversions forcées, quand il est déjà un peu tard. On a choisi l'heure où les pays commerciaux les plus libres (États-Unis, Australie, Nouvelle-Zélande) ou les plus populeux (Chine) se retournent vers un protectionnisme plus ou moins étroit. A côté de ces manifestations gouvernementales, on peut voir partout l'évolution du salariat, individuel ou industriel, s'appuyer sur l'association de tous les travailleurs, et tendre, lui aussi, vers le protectionnisme professionnel.

L'expansion économique mondiale a très naturellement accompagné les progrès des moyens de transports; il suffit de suivre le mouvement des exportations, d'ouvrir un annuaire commercial et d'y relever le nombre croissant des firmes servant d'intermédiaires pour les échanges, de se rendre compte que les onéreux services de navigation ne pourraient être régularisés si la quantité et la valeur des marchandises d'une part, le nombre de voyageurs d'autre part, ne parvenaient à satisfaire leurs exigences financières. C'est là une évolution *normale;* elle n'est ni à encourager ni à combattre, car elle répond à un équilibre *normal.*

Digitized by Google

La chose existait. Il a plu à tout un monde de fonctionnaires de s'emparer de cette chose, de la baptiser pompeusement « expansion économique mondiale » et, à force de se répéter ces beaux vocables, de s'imaginer l'avoir créée. Or, dans le monde très mêlé du fonctionnarisme, on rencontre, à côté de convictions très sincères, de capacités très réelles, beaucoup de suggestion et pas mal de visées intéressées. De là une fatale tendance à l'exagération, à la généralisation hâtive, prématurée et irraisonnée d'une évolution qui marchait très bien, et que l'on pourrait bien troubler et désorganiser. C'est le propre du mécanisme administratif que de compromettre les meilleurs conceptions sociales; il entend s'arroger le premier rôle alors que, dans la production mondiale, il est trop souvent un intermédiaire plutôt gênant.

Le congrès de Mons ayant surtout groupé les membres de l'enseignement, que de pressantes invitations officielles ont mené en longues théories dans la petite capitale du Hainaut, c'est à l'enseignement que l'on demande une intervention aussi efficace que possible dans l'œuvre économique poursuivie, sans définition, ni programme arrêté jusqu'ici. Une grande commission, aussi nombreuse que pompeuse et variée de composition, a été récemment nommée et chargée de chercher la sanction pratique qu'appellent les délibérations multiples et forcément confuses de septembre 1905.

Nous apprécierons successivement, et avec concision, l'état actuel de la famille, son rôle dans l'éducation des enfants, l'évolution que nous souhaitons voir à l'enseignement. Dans une étude ultérieure, nous examinerons plus spécialement l'idéal économique de l'expansion commerciale.

* * *

L'homme vit d'idéation, mais l'idéation de l'homme d'argent reste matérielle ; après le luxe de la vie intime, il lui faut le luxe dans ses déplacements (wagons-salons,

Digitized by Google

wagons-lits, steamers de luxe), luxe qui rend d'autant plus criant l'écart énorme qui sépare les premières classes des troisièmes, de la classe des travailleurs, des artisans de la rente. Les voyages des gens d'affaires ne sont pas des voyages, mais des courses à travers le monde, avec des impressions fugitives et conventionnelles, avec force appel aux souvenirs classiques, sans assimilation personnelle, vivante, réellement sentie. C'est le tourisme à l'américaine, à l'anglaise, à l'agence, voyages mécanisés, réglés d'avance dans tous leurs détails, y compris les admirations.

L'intellectuel n'éprouve pas autant le prurit du déplacement ; déjà sur place les satisfactions ne lui manquent pas ; il a moins de besoin, mais plus de jouissance. Certes, le confortable n'est pas pour lui déplaire, puisqu'il est plus ou moins affiné, mais le confortable n'est pas le luxe et le superflu. Les plaisirs bruyants du dehors n'ont pas pour lui la saveur d'un beau site, d'un bon livre, d'une œuvre d'art sincère. Ses besoins matériels se restreignent en proportion de son développement intellectuel, et, pour ne citer qu'un détail, s'il a la négligence du vêtement, de combien n'est-il pas supérieur au personnage soucieux de sa personne jusqu'au cabotinage, qui du vêtement à la mode passe à l'attitude à la mode, au langage à la mode, d'autant plus satisfait de lui-même que sa cervelle est plus vide.

Les jouissances intimes de l'intellectualité font aussi mieux comprendre les réalités de la vie ; la conscience au travail, l'esprit de simplicité, de moralité, de justice, élèveront la pratique professionnelle. Il est bien vrai que dans l'agiotage qui saisit le commerce moderne, le jeu qui sous une forme ou une autre s'introduit dans toutes les affaires, le travail consciencieux ne peut réaliser les coups de fortune du commerce peu scrupuleux, mais il est par contre plus stable et aussi plus à l'abri d'effondrements presque toujours mérités. La vie de l'intellectuel n'a pas pour but la réalisation prompte d'une situation qui libère l'individu des charges journalières, pour lui permettre de

Digitized by Google

se rapprocher des castes supérieures qui stimulent son ambition; mais à côté du gain journalier mérité, elle place de suite les jouissances cérébrales qui élèvent l'existence, l'embellissent et la prolongent, au sein d'une famille mieux équilibrée. Rien de sot comme de travailler d'arrache-pied pour la conquête d'une situation qui, atteinte dans l'âge mûr où la veillesse, ne permet plus de comprendre ni de saisir les satisfactions promises; alors que, avec moins d'ambition et plus de sagesse, on eût pu conquérir à petites doses les satisfactions désirées.

Au point de vue économique la pratique professionnelle des intellectuels est plus consciencieuse; celle des esprits matériels avides est désordonnée. L'intellectuel équilibre mieux la production et la consommation; il assure, avec la stabilité commerciale, la paix des classes. Alors que l'esprit matériel par la soif du gain spolie les richesses naturelles pour les concentrer en quelques mains, qu'il laisse derrière lui un sillage de misères et de crises terribles, l'intellectuel cherche à réparer le mal commis par les civilisations disparues, et, par la science, s'efforce de mettre d accord les lois de la nature, imprescriptibles, avec les besoins de l'humanité.

Mais l'homme intellectuel reste impuissant s'il n'a l'aide de la femme intellectuelle. Le courant moderne n'unit plus que des fortunes, et les alliances sont faites ouvertement dans le but de jouir pleinement des matérialités de la vie sociale; d'avance on déclare qu'on ne veut pas d'enfants, ces troubles-fête. Avec une semblable cérébralité qui appartient à la décadence, les coups de surprise donnent naissance à des êtres de la plus déplorable hérédité morale, être nés contre la volonté des géniteurs, même parfois contre les moyens de... libération.

Puisque, de par ses convenances physiologiques et ses aptitudes morales, la femme est plutôt un être d'intérieur, que ne la prépare-t-on à remplir sa mission naturelle avec intelligence et hauteur de vues. Au lieu de s'abstraire dans la matérialité étroite de son rôle de femme, elle ne

Digitized by Google

demanderait pas mieux que de se hausser au niveau intellectuel des siens, et, dans sa direction intérieure, de se montrer aussi intelligente que le chef de famille dans sa mission extérieure.

L'agencement du mobilier, l'entretien journalier s'appuient sur des connaissances hygiéniques d'une grande importance pour la famille; la science culinaire et l'art d'établir un régime demandent des études pratiques de physique, de chimie, de physiologie, dont l'énoncé rébarbatif empêche de saisir la simplicité et le charme.

La femme n'est pas seulement la directrice du ménage, c'est encore la compagne du mari. Combien en est-il qui sachent comprendre ce rôle d'où dépend le bonheur de l'existence? D'un matérialisme attaché à la lettre des choses, la femme garde souvent la mentalité des êtres inférieurs, faite d'extrêmes, d'entêtement ou de soumission passive, d'opposition systématique ou d'approbation irréfléchie, toujours de méconnaissance des natures plus ou moins élevées, s'attachant aux menus défauts, aveugles sur les qualités. D'autres, en chien fidèle, suivent la moralité du mari dans tous ses avatars, inaptes à le retenir quand il tombe, à le relever quand il faiblit, à stimuler les timides, à modérer les audacieux. Où donc aurait-elle reçu le coup de gouvernail qui doit la diriger dans la vie? Ce n'est ni dans la famille, ni à l'école, et ce n'est certes pas la religion qui pouvait relever son intelligence déprimée par des centaines de siècles d'asservissement domestique et religieux.

Pourtant, rien que pour la première éducation des enfants, combien la responsabilité de la mère n'est-elle pas excessive? Il est heureux que l'instinct animal de la mère l'emporte sur la mentalité de la femme pour la première éducation, car le premier moulage du cerveau pourrait laisser des traces indélébiles, ainsi que le prouvent les générations des familles pauvres, ignorantes et fanatiques, générations qui embarrassent tant la marche de la civilisation.

Digitized by Google

L'enfant reçoit de la mère les premiers soins physiques, qui peuvent décider de son état de santé à l'âge d'homme; les premières tendresses, qui réagiront sur sa sentimentalité et son esprit de confraternité; les premiers conseils et les premières répressions qui orienteront sa moralité; mais il en reçoit aussi, hélas! la première instruction dans un inextricable mélange de vérités et d'erreurs, de concret et d'abstrait qui préparent mal l'évolution cérébrale.

La femme se doit aux devoirs agréables de la famille avant de céder aux vanités mondaines; son cœur et son intelligence s'élèveront au contact des siens, des jeunes êtres à former et à diriger le plus longtemps possible. L'école n'est qu'un auxiliaire, nécessaire, mais auquel il faut recourir le plus tard possible; de même la crèche et le jardin d'enfants, d'institution si utile, conviennent seulement aux familles que le malheur des circonstances condamne à en user; on ne délègue pas aux étrangers la mission sacrée par excellence, celle de former ses propres enfants.

Les enfants sont plus attachés à la mère, mais ils reconnaissent au père une autorité supérieure : à celui-ci revient la direction de l'éducation et de l'instruction; sentimentale chez la mère, l'éducation doit être plus virile, quoique *paternelle* avec le père; elle doit être orientée vers les réalités de la vie, élevée en intelligence, en goût et d'une morale plutôt humanitaire.

C'est dans ce milieu familial, à l'association saine et entendue, que les jeunes générations se prépareront à user rationnellement de la vie matérielle, à pratiquer sainement et moralement la profession qui doit les faire vivre, à jouir des beautés de la nature et des idéals intellectuels. Pour réduire au minimum les besoins artificiels et onéreux de la vie mondaine, ils commenceront par se suffire à eux-mêmes, sans l'aide, au fond humiliante, des tiers de la domesticité; cette première éducation est décisive, et c'est à elle que nos aïeuls ont dû l'acquisition d'une aisance, devenue entre nos mains un moyen de décadence.

Digitized by Google

Avant de s'adresser à l'enseignement public, la famille a un rôle à remplir, rôle dont elle a hâte de se débarrasser pour mieux se laisser absorber par les exigences du mercantilisme moderne. L'école, quelle que soit sa perfection, ne forme ni le corps, ni le cœur, ni le cerveau — on peut lui reprocher trop souvent le contraire — l'enfant et l'adolescent doivent donc être préparés et guidés avant et pendant la fréquentation scolaire.

* * *

Pour répondre aux intérêts de l'humanité, l'école doit suivre les étapes de l'éducation familiale : elle sera simple et préparatoire pour l'enfance, surtout pratique et physique ;

elle intéressera les adolescents aux phénomènes généraux de la nature et des civilisations ;

elle ne sera professionnelle qu'une fois la vocation décidée, et alors elle deviendra spécialiste.

L'enseignement comporte une mauvaise mixture de ces trois objectifs, non adaptée à l'âge, au milieu, qui fatigue les écoliers, et qui aboutit à un criminel surmenage.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit à ce sujet dans notre note sur « le surmenage cérébral ». Les pédagogues nient le surmenage, mais — la déclaration paraîtra osée aux profanes — il n'est pas de professionnels moins compétents en matière d'enseignement que les pédagogues (1). Certes ils ont des exposés théoriques

(1) La pédagogie *classique* est systématique, formaliste. Exemple : elle adopte une méthode et l'applique à tous les sujets. La forme l'emporte sur le fond.

La pédagogie *scientifique* s'appuie sur le fond pour rendre la méthode accessible. Il n'est personne comme les vrais savants, simples et modestes, pour rendre leur science d'une grandiose simplicité. Ils sont malheureusement trop rares. Avec eux le fond l'emporte sur la forme.

La vraie pédagogie est *physiologique* : elle subordonne les acquisitions mentales au développement organique, à l'état de santé, à la vocation naissante ; elle se montrera par conséquent plus individualiste que collective. Le fond et la forme s'adaptent aux circonstances.

Digitized by Google

séduisants et rationnels, qu'ils ont du reste empruntés aux philosophes fins observateurs, mais dans la pratique ils n'offrent que incohérence et contradictions. Les plus férus de la liberté individuelle de l'étudiant sont ceux qui en réalité la contraignent le plus par une mécanisation outrée; il est à remarquer que leurs propres enfants sont souvent les plus dévoyés. La faute en est à ce que le pédagogue pratiquant n'est qu'un fonctionnaire, qu'il doit tout au savoir livresque et qu'il ignore si bien les luttes vitales que si, par malheur, il est rejeté dans le tourbillon de la vie pratique, il reste un misérable et un déclassé. Il ne peut en être autrement, car si on (États, communes, particuliers) spécialise les branches de l'enseignement, on ne s'adresse pas aux spécialistes pour les enseigner, on improvise des spécialistes qui n'en sont pas et que l'on condamne à la médiocrité. Sans connaissances spécialisées, le professeur verse dans le savoir classique, si conventionnel, il tombe dans l'abus des détails, ignore les grandes lignes synthétiques; il surmène le cerveau en s'appuyant exclusivement sur la mémoire mécanique; loin d'ouvrir l'intelligence il l'oblitère, car il étouffe systématiquement la pensée naissante de l'auditeur pour lui imposer despotiquement sa conception à lui, et qui n'est qu'un reflet de la religion classique (1).

Généralisons ce système à toutes les branches de l'enseignement et peut-être comprendra-t-on l'origine de ce détraquement nerveux qui use si promptement les générations modernes. Les élèves travaillent par devoir, non par goût, et au fur et à mesure que leurs études se poursuivent, la lassitude, le dégoût, l'écœurement grandissent jusqu'à l'heure de la libération, que la majorité gagne prématurément en désertant en cours de route.

Il est d'observation banale que les enfants qui entrent à l'école (primaire, moyenne, normale, etc.) avec la turbu-

(1) Ces reproches atteignent également les spécialistes improvisés, plus professionnels qu'intellectuels.

Digitized by Google

lence du jeune âge (saine et naturelle), son intelligence plutôt vive et son bon vouloir, sont matés par un régime qui règle le geste, l'attitude, le langage, la façon de penser et d'étudier, et qu'ils sortent, après quatre ou cinq ans d'incarcération scolaire, déprimés, sans originalité, la vocation éteinte, la volonté paralysée, n'ayant plus qu'un désir, non pas le travail consciencieux et la passion du progrès, mais de gagner beaucoup d'argent. On n'a pas ouvert le cerveau aux réalités de la nature, on a déchaîné des appétits sans leur procurer les moyens de les satisfaire. C'est la raison pour laquelle le flot des médiocrités annuellement lancé dans la civilisation s'introduisent dans les diverses voies de l'activité sociale par des hasards heureux, la protection ou l'avilissement, qu'ils font chiffre, et que, l'emportant en nombre, ils maintiennent la gestion des intérêts nationaux dans une infériorité manifeste. A. Russell Wallace a pu dire avec raison que si les conquêtes morales élevaient l'humanité bien haut, la direction matérielle confinait encore à la barbarie. La force des partis réside précisément dans cette infériorité des institutions, infériorité propre à nourrir les programmes de réformes, et ces réformes, qui ne devraient viser que des détails d'application, en sont toujours à la défense des principes primordiaux.

L'enseignement doit chercher à former des citoyens forts, sains et utiles. La force et la santé seront développés par l'éducation physique ; la valeur morale sera la résultante de l'éducation, de la morale et de la connaissance des faits vrais.

L'éducation physique est sacrifiée par l'horaire chargé des branches intellectuelles, par le mauvais choix des professeurs et par les méthodes. Les heures d'éducation physique pourraient être au moins égales aux heures des cours, mais on y devrait comprendre l'enseignement en plein air (excursions, etc.).

Il est inutile de défendre longuement pareille thèse. Il suffira de reconnaître que, à peine réunis (classes, réfec-

Digitized by Google

toires, dortoirs), les élèves commencent à s'intoxiquer en se disputant l'oxygène nécessaire à la respiration, oxygène qu'il remplace par l'anhydride carbonique, la vapeur d'eau, des matières organiques, des poussières, les microbes charriés par les vêtements. Au bout d'une heure l'air devient irrespirable et l'intoxication s'aggrave d'autant. Or, notre jeunesse, à la respiration active, reste plongée six heures par jour, dans les externats, et de neuf à dix heures dans les pensionnats, dans cette atmosphère empoisonnée, malgré les semblants d'aération (quelques minutes d'aération dilue l'air impur, mais ne renouvelle pas l'air pur... quand il est pur au dehors !) : l'anémie scolaire, les affections organiques diverses et les irritations nerveuses sont la fatale conséquence de ce régime, malgré l'adaptation de l'organisme aux milieux, la résistance vitale, qui pallient les effets nocifs, mais ne les suppriment pas. Dans ce milieu toxique le cerveau devient débile et met des heures à acquérir péniblement, dans la somnolence, ce qu'il s'assimilerait en quelques minutes au grand air par une volonté plus soutenue.

Dans les pensionnats les heures de sommeil sont notoirement insuffisantes : l'adolescence a droit à dix heures de sommeil (21 h. à 7 h.) en y comprenant une heure pour les préparatifs et le lever. La fatigue intellectuelle demande un plus long temps de repos que la fatique physique, l'activité physique éliminant plus de déchets organiques, causes de l'auto intoxication. L'étude du matin (6 h. à 7 h.) des pensionnats est sans effet scolaire utile, elle reste physiquement nuisible, le cerveau étant violenté par la contention au lieu d'être dilaté par les impressions extérieures des sens ; elle est à supprimer. Une promenade en plein air devrait suivre chaque repas, et durer au moins une heure après le dîner (1).

La gymnastique, qui devrait être la libre expansion de

(1) Tous ces points peuvent être discutés avec plus ou moins de passion, en s'appuyant sur des résistances individuelles. Mais dans les questions d'hygiène, ce sont les convenances de la généralité qui doivent régler les usages.

Digitized by Google

l'individu dans la joie et le rire, est transformée en un cours aussi désagréable pratiquement que théoriquement; elle est donnée dans une salle close, par un professeur improvisé n'ayant trop souvent ni le physique ni le moral de l'emploi. Gymnastique, dessin, musique, d'un enseignement qui devrait être vivant, sont considérés comme menu fretin pédagogique et servent à arrondir des traitements.

Les professeurs en prennent à leur aise, commencent un peu tard, finissent un peu tôt, et n'ont réussi qu'à faire perdre du temps à tout le monde, sans aucun profit pour l'hygiène. Ajoutons que les risques en cas d'accident paralysent les mieux intentionnés. Signalons encore la discussion entre les méthodes, la gymnastique libre, celle des engins, la pratique médicale suédoise, et naturellement la préférence des pédagogues pour la suédoise, gymnastique méthodique, monotone, lassante et de nature à faire prendre ce *devoir* nouveau en horreur.

Comme cela répond bien à ce besoin — qui s'éteint chez notre sénile enfance — de vie intense, de sauts, d'envolée de tout le corps dans les cris et le plaisir; qui, sans souci de l'académie des mouvements, dilate les poumons, active la circulation, rosit le visage et fait briller les yeux, tout en délassant le cerveau. Foin de ces méthodes de prévention qui prévoient tout, sauf les réalités de la vie et les exigences de notre organisme : comparez la course et les escalades de talus à la promenade religieuse des pensionnaires, le barbotage des canetons dans l'eau, à la leçon de natation en chambre, etc. (1).

La gymnastique aux engins, libre ou sagement conduite, est certes la plus apte — en dehors du plein air — à soulager l'écolier de sa contention d'esprit. Les lymphatiques demandent des mouvements posés, les sanguins se dépensent dans des exercices actifs, les uns ont des

(1) Il n'est pas rare de voir des élèves punis à la leçon de gymnastique parce qu'ils s'y montrent ... remuants ou gais !...

Digitized by Google

prédispositions pour la course, le saut, d'autres pour le développement de la musculature des bras et du tronc; il est des timorés qui instinctivement s'essaient doucement, il est des audacieux qui échappent au danger de certains exercices par leur audace même qui leur acquiert de la sûreté, il est des adroits, des agiles, il est des lourds, bref il existe une diversité d'aptitudes qui tient au moteur cérébral. A vouloir unifier ces diverses tendances, on n'aboutit à rien qui vaille, ce qui ne veut pas dire qu'il faille sacrifier au spécialisme d'une façon exclusive. Cette diversité d'aptitudes n'est pas à combattre, on doit la laisser prédominer, car elle est un des facteurs de la voie professionnelle dans laquelle l'adolescent pourra se diriger avec le plus de confiance en lui-même. En raison même de cette confiance en soi, basée sur l'homogénéité des moyens physiques et des aptitudes morales, la gymnastique exerce une grande influence sur l'expansion mondiale des individus.

La danse, sans abus évidemment, est une excellente gymnastique, favorisant la souplesse et la grâce, trop négligée de nos lourds jeunes gens, dont elle parfait pourtant l'éducation.

Les systèmes n'ont aucune valeur en soi, l'intelligence de l'application est tout. En matière de gymnastique, comme en toute didactique, les méthodes d'ensemble sont funestes; il faut laisser aux individualités le soin d'indiquer, par leurs préférences instinctives, les méthodes qui répondent à leur tempérament. La pédagogie doit résolument s'engager dans la voie du développement individuel, et renoncer à la nivellation des caractères et des intelligences en laquelle elle s'est complue jusqu'à ce jour.

On aime à répéter le proverbe latin : *Mens sana in corpore sano,* tout en pratiquant l'inverse de cette maxime de raison.

* * *

Après le physique, la morale; la morale avant le développement intellectuel, car c'est la morale qui influencera

Digitized by Google

le sens du développement intellectuel. Les intellectuels immoraux ne sont pas rares, ils sont d'autant plus dangereux qu'ils s'infiltrent parmi l'élite directrice.

La morale et l'éducation se confondent; sans morale l'éducation est faussée, elle reste extérieure, hypocrite, plutôt nuisible. Mais morale et éducation ne s'enseignent pas, elles se pratiquent, leur valeur réside dans l'exemple. Or, la morale et l'éducation ont une importance considérable sur l'expansion mondiale; de leur concept dérive un progrès sérieux, stable, pacificateur, où l'extension de la cupidité, et, par la cupidité, de la dilapidation des richesses, de la violation des libertés des crimes d'institutions et de personnes, de tout un avenir de troubles et d'agressions ruineuses.

On ne peut pas dire que nos écoliers rencontrent dans le milieu scolaire et la vie sociale les exemples de dignité et de probité propres à orienter leurs sentiments de la morale. Laissant de côté des nominations pédagogiquement scandaleuses, on constate des abus d'autorité trop fréquents et notamment la domestication du corps enseignant, des défauts personnels trop apparents, un méprisable caméléonisme à l'égard des convictions politiques ou religieuses, des partis pris de systèmes, un commerce exagéré de leçons payantes, le commerce des livres scolaires avec des appuis officiels, et maints menus détails de la vie scolaire, qui éveillent la critique, le scepticisme et, plus tard, l'exemple. Les gouvernements ne brillent pas davantage par la délicatesse des sentiments : ils affichent trop volontiers les « infirmités » des serviteurs de la nation de rang subalterne; leurs conseils de perfectionnement émettent des jugements anonymes, non motivés aux auteurs, sur les travaux qui, obligatoirement, leur sont soumis [1]; les ouvrages classiques ne sont pour la plupart que des plagiats et des compilations. Les professeurs devraient avoir la responsabilité de leur choix d'auteurs

[1] Les formules de refus sont imprimées d'avance.

Digitized by Google

ce qui éviterait la suspicion des monopoles. Les documents officiels (États, communes, etc.) adressés au public sont d'une rédaction sèche, brutale, comminatoire à titre préventif, alors que ce défaut de tact et de mesure n'est même pas nécessaire à titre exécutif, force restant toujours à la loi.

Les libertés d'opinions, de pensées, de religion ou de non religion, qui s'étalent dans les lois et les discours sont en fait constamment violées par les partis, ouvertement ou cauteleusement selon leur niveau moral. Si, avec raison, on poursuit la littérature ou les arts contraires aux mœurs, il faut évidemment que d'aussi délicates répressions soient appliquées intelligemment, sans règle absolue, mais dans l'analyse des cas spéciaux; la réglementation générale ne sert que l'abus et refrène le progrès. Et si une généralisation était acceptable, nous la verrions dans la condamnation de l'imagerie et de la reproduction scénique du crime, du goût le plus déplorable, d'un mercantilisme écœurant et qui, à notre avis, doit suggestionner, depuis le malaise momentané jusqu'à la sollicitation impérieuse de l'exemple, les cerveaux débiles des classes ignorantes (1).

Les cours de morale et de savoir-vivre n'ont jamais rien appris à la jeunesse, sinon la fausseté des conventions et l'écart considérable qui sépare les conseils de l'action. C'est du temps perdu, d'autant plus que l'allure puritaine de ces cours, leur exposé souvent grotesque, est loin de leur donner quelque prestige. La critique occasionnelle des fautes de morale et d'éducation, mesurée dans la forme et le fond, adéquate aux circonstances, suffit; généralisée par le corps enseignant, ces remarques perdent leur caractère de spécialisation classique obligatoire et n'en sont que mieux comprises. Inutile d'insister sur le choix du personnel qui s'impose aux autorités, choix basé sur la valeur individuelle, et non d'après les malhonnêtes consi-

(1) Les classes éduquées luttent plus victorieusement contre de pareilles tendances : leurs crises morales les portent au suicide plutôt qu'au crime.

Digitized by Google

dérations des partis. L'unification de la considération (les professeurs des classes élémentaires ont plus de mérite que ceux des classes supérieures), des émoluments, du régime administratif, serait une des premières réformes *morales* à obtenir; tout en réalisant plus d'équité, elle supprimerait les compétitions et les luttes intestines qui, avec la servilité, la protection qui représente trop souvent la violation d'un droit, abaissent le niveau moral du fonctionnarisme et discréditent d'avance maints Mentors de la jeunesse.

Nous considérons comme appartenant aux conseils de morale et d'éducation la lutte contre les préjugés, et notamment celui qui frappe si injustement le travail manuel. L'école qui contribuerait à former des ouvriers instruits serait plus utile à l'humanité que celle qui ne prépare qu'aux carrières dites libérales. La vraie carrière libérale, celle qui rend l'homme plus libre dans la recherche de ses moyens d'existence, est bien celle qui lui permet de tirer parti de l'ensemble de son organisme : la force ou l'adresse musculaire, la subtilité professionnelle des sens, les aptitudes cérébrales. Partout il peut se suffire à lui-même et partout il trouvera à s'employer parce que sa coopération est indispensable à la vie matérielle. Le travail cérébral est plus dépendant des circonstances et de la richesse *acquise;* il exploite une faculté d'une utilité plus éventuelle. Si le milieu se prête peu à son utilisation complète et à l'acquisition subordonnée de ses moyens d'existence, celui qui s'y adonne est sollicité, pour attirer l'attention et la clientèle, à tomber dans le cabotinage, le charlatanisme, les procédés irréguliers.

* * *

Notre programme d'éducation physique prend du temps. Ce temps est-il perdu pour l'instruction proprement dite? A considérer les programmes actuels, que l'on surcharge de plus en plus, il n'y a pas lieu d'en

Digitized by Google

douter. Mais ces programmes sont-ils rationnels ? Autant de pédagogues, autant de réformistes plus ou moins intransigeants, et, au fond, autant de surmeneurs. Nous sommes assez radical, mais comme toute réforme ne vaut que par ses résultats, il est évident que l'expérimentation s'impose. Il n'est pas difficile de prévoir que cette méthode expérimentale démontrera la dépendance des réformes avec les milieux et, partant, l'inanité des programmes généraux.

Les programmes généraux sont encore condamnables en ce qu'ils répartissent les cours en tranches d'une heure; si la tranche est insuffisante, on double le temps sans se préoccuper de l'excès possible. Quand on prend une demi-heure de cours, ce n'est jamais pour une branche de contention, mais plutôt pour une branche de récréation (gymnastique, musique). On peut très bien ne voir que deux ou trois branches en un jour, en leur donnant l'allure mesurée qui leur convient et en leur réservant les applications que l'on abandonne au travail à domicile, lequel travail n'est pas compté dans l'horaire classique. Le travail à domicile est une erreur à tous égards, et surtout une grave nuisance pour l'éducation physique et morale qui doit s'acquérir librement hors de l'école. Ce surmenage, encore aggravé par les cours particuliers qu'infligent les parents inconsidérés, enlève toute élasticité cérébrale et nuit aux études régulières.

Nous sommes encore d'avis que la capacité cérébrale est limitée et que loin de la gaver, il faut rester en deçà de ses moyens d'acquisition, l'école n'ayant pas le droit d'absorber l'individu que, alors, elle déforme. Pour réaliser cette troisième réforme il faut sabrer dans l'amas hétéroclite et pondéreux des matières jugées indispensables. Il est plus rationnel et plus hygiénique de prévenir la pléthore que de favoriser l'oubli inévitable des surcharges : la méthode préventive ne préjudicie pas l'organe; l'autre laisse des traces d'usure et de fatigue *irréparables*.

Digitized by Google

L'enseignement préparatoire (primaire, moyen) doit être général, pratique, intuitif sans abus, et ne pas se montrer esclave d'une méthodologie étroite; la méthode doit varier avec les élèves. Nous ne verrions aucun mal à la suppression des cours de langues, y compris la langue maternelle : on se sert de sa langue d'après ses sentiments et non d'après les conventions improvisées. Chacune des branches, à côté de son exposition, de ses observations, serait accompagnée de dictées, de rédaction et d'élocution en langue maternelle, avec les corrections enseignées pratiquement. Loin d'être supprimée en fait, la langue maternelle deviendrait d'une application constante.

Les langues modernes seraient réellement supprimées. On n'apprend pas les langues modernes à l'école; ce qu'on y apprend n'appartient ni à la langue courante, ni à la langue commerciale, ni à la langue littéraire, c'est une langue *scolaire* qui a la prétention de participer de ces divers caractères. C'est en dehors de l'école, dans des cours libres, suivis volontairement, avec l'attention exclusivement attachée à l'étude nouvelle, que les jeunes gens apprendront le mieux, le plus vite et le plus pratiquement les langues étrangères, y compris celle que l'on ignore du pays bilingue. La phraséologie et la prononciation s'y acquièrent sans difficulté; on a la volonté de l'étudier parce que l'on en éprouve le besoin. Le stimulant de l'étude est l'amusement en bas-âge, la nécessité et l'intérêt plus tard.

L'enfant qui s'est fatigué le cerveau inutilement en suivant quatre ou cinq ans une langue étrangère, ne la possède pas et n'ose se servir du peu qu'il connaît. Un mois de séjour dans le pays dont on veut connaître la langue fournit, sans surmenage, un bagage autrement utile et pratique. Il en est de même des enfants de parents polyglottes. L'acquisition d'une langue étrangère dépend donc bien de la méthode, et cette méthode est inapplicable dans les enseignements fragmentaires.

Digitized by Google

Il y a à sabrer également dans le cours de mathématiques, qui doit rester simple et pratique, adéquat aux nécessités journalières, et non pas devenir un enseignement de formules appliquées à des rébus. Cet enseignement est celui qui surmène le plus le cerveau de l'adolescent parce qu'il dépasse l'âge des élèves, il est toujours prématuré; que son activité est constante sans phase de repos; que les trois quarts des professeurs remplacent la méthode et la patience par la vivacité, la brutalité et l'invective, décourageant l'élève au lieu de l'aider, et déshonorant l'enseignement par leur incorrection (1).

Le cours principal, à subdiviser forcément, est le cours de sciences naturelles; il doit comprendre :

1° La géographie ou l'histoire naturelle de la terre, dans ses traits généraux, enseignement vivant, attrayant, où l'image jouera le rôle prépondérant.

Une pédagogie ignorante en est encore à l'abaisser à un cours de mémoire, où le défilé des caps, des noms de montagnes et de cours d'eau, les chiffres de population, les chefs-lieux administratifs, etc., se succèdent stupidement, sans produire d'autre résultat qu'une fatigue déprimante et de l'écœurement;

2° Nous supprimons l'histoire et nous la remplaçons par un exposé rapide, simple, méthodique, des évolutions de l'homme et des civilisations;

3° On apprendra à connaître les pierres et les métaux dans les promenades et les excursions. L'air, les gaz et les liquides seront examinés dans leurs propriétés générales;

4° On apprendra à connaître le nom des plantes principales dans les excursions. Mais on expliquera en classe leur utilité générale, leur rôle dans la nature, leur manière

(1) Nous n'avons jamais compris l'abus des calculs mentaux compliqués; la tension d'esprit exigée est extrêmement funeste au cerveau — tout le monde n'ayant pas la bosse des mathématiques — et le moindre bout de papier procurant la solution plus rapidement et plus sûrement. Tout cela pour des jeux classiques sans réalisations dans la vie.

Digitized by Google

de vivre; on apprendra à les protéger, à les multiplier; on éveillera le sentiment esthétique peu à peu, par suggestion, car l'enfant est inapte à comprendre les sentiments élevés. On sèmera la graine du beau par un enfouissement forcé; le résultat sera toujours meilleur que de leur apprendre à détruire en créant des collections;

5° On procédera de même pour l'animal, en laissant de côté ce qui est l'objet fondamental aujourd'hui, l'anatomie, la physiologie comparée, pour s'en tenir aux mœurs, au rôle dans la nature, que l'on oublie généralement;

6° L'hygiène sera enseignée pratiquement autant que possible; elle est dans une certaine mesure dépendante du cours de gymnastique (sports, bains).

Et pour toutes ces branches la langue maternelle sera mise à contribution pour fixer les idées, saisir les mots qui traduisent un ensemble d'images, pour refléter la pensée par la rédaction ou l'élocution, en limitant la terminologie spéciale au strict nécessaire.

Cet enseignement synthétique, gradué selon les exigences des enseignements primaire et moyen, doit former les connaissances sur le milieu terrestre, provoquer l'observation, éveiller les vocations, développer les bases de la vie intellectuelle. Il sera à reprendre dans un enseignement postscolaire pour suivre le courant de la science moderne vulgarisée.

Cet enseignement suivi, c'est alors vers l'enseignement professionnel, gradué en primaire, moyen et supérieur, que doit se diriger l'adolescent pour acquérir les moyens de subvenir aux exigences de la vie matérielle.

C'est alors, et alors seulement, qu'il convient d'éveiller son attention sur le côté mercantile et économique, encore sans verser dans l'outrance. Les mêmes branches seront reprises, mais orientées dans une direction bien définie, qui sera suivie volontairement et fructueusement par les intelligences qui se spécialisent. A vouloir préparer pour toutes les carrières, notre enseignement ne prépare pour aucune; il a usé les cerveaux par malmenage et surme-

Digitized by Google

nage, et ce sont ces cerveaux surmenés qui vont peupler, sans goût, pour faire une fin classique, les auditoires des universités. Mieux vaudrait pour ces dernières des cerveaux frais, non préparés; elles y perdraient au début pour la forme, mais elles y gagneraient pour le fond (1)

Les institutions existantes ne sont pas réformables, on ne peut y toucher sans empirer les choses; les inspections qui devraient les éclairer, ne servent qu'à les troubler (2). Ni le principe dominant de la subordination de l'enseignement, ni le personnel mal façonné par un classicisme étroit, moins encore un classement hiérarchique qui renverse l'ordre des choses, entravant la liberté et la dignité de ceux qui ont le devoir et la responsabilité la plus directe vis-à-vis des générations à préparer à la vie, pour laisser l'autorité et l'arbitraire à ceux qui s'éloignent le plus de la pratique courante, ne peuvent perdurer si l'on veut un enseignement adéquat aux nécessités vitales. Sa dépendance de l'esprit de parti le condamne plus sûrement encore.

. . . . . .

C'est dans la divergence des milieux que la préparation de l'homme se montrera la plus efficace. Aux distractions factices, lassantes et énervantes de la vie mondaine, mère et père devront préférer le bonheur plus réel de la famille,

(1) Ces vues ne cadrent pas avec les desiderata concernant les examens d'entrée. La cause en est dans la pédagogie déplorable de l'enseignement supérieur et le souci de la quantité de matière au détriment de la qualité, de la méthode, de la synthèse générale. La personnalité trop absorbante de certains maîtres l'emporte sur le fond réel à acquérir.

(2) Nous ne sommes pas partisans des inspections, toujours hâtives, superficielles, perturbatrices. En général, les professeurs possèdent mieux leurs matières que l'inspecteur, et pourtant l'inspection est faite manifestement *contre* le professeur; elle n'a d'autre résultat que de détruire son prestige et son autorité en affichant sa double dépendance vis-à-vis de la direction et de l'inspection.

L'inspection, à notre avis, doit inspecter, et pour ce faire elle doit séjourner deux ou trois jours s'il le faut, s'enquérir auprès des élèves, des professeurs, etc., pris isolément, des desiderata possibles, des abus à réprimer. On conviendra que l'inspection se bornant à une visite par an, visite encore faite au pas de course, est inopérante.

Digitized by Google

la direction physique, morale et intellectuelle de leurs enfants, leurs successeurs dans la vie, les futurs citoyens qui caractériseront l'évolution civilisatrice. L'abandon d'enfant n'est pas seulement celui que la justice poursuit; il y a abandon d'enfant quand les parents manquent à leurs devoirs primordiaux. Les fils d'intellectuels, ceux des fortunés, ceux de toutes les familles trop absorbées par le labeur ou les puérilités, sont trop souvent des dévoyés; les filles, moins abandonnées par leur mère, seront ce que sont les mères.

Les parents apprendront à leurs enfants à se servir eux-mêmes, à réduire leurs besoins, à raisonner leurs actes, à se conduire dans le monde, à juger avec bienveillance, à protéger les faibles (enfants, vieillards, malheureux, animaux).

L'enfant élevé rationnellement par ses parents n'ira à l'école que le plus tard possible, mais alors il s'y rendra avec un état de santé, des sentiments moraux et des connaissances élémentaires qui lui auront fait gagner du temps.

A défaut de l'éducation familiale, impossible au prolétariat et défectueux dans les bas-fonds sociaux, des écoles de famille pourraient en tenir lieu, c'est-à-dire des centres multipliés où la vie de famille serait réalisée autant que possible.

Lorsqu'il aura, non pas l'âge d'école, mais l'intelligence de l'école, l'enfant suivra les cours généraux, un an ou deux sous la forme primaire, un an ou deux sous la forme plus développée de l'enseignement moyen. On n'y étouffera pas sa personnalité, on l'éveillera au contraire en respectant ses préférences.

Celles-ci seront utilisées dans un nouvel enseignement spécialisé, donc d'allure professionnelle, commencé tôt comme on peut le voir.

L'enseignement professionnel sera le plus étendu : il comprendra l'enseignement professionnel primaire, moyen et supérieur, et il sera lui-même sous-spécialisé de façon

Digitized by Google

à favoriser les vocations et les adaptations naturelles (adresse des mains, subtilité des sens, aptitudes théoriques ou pratiques, analytiques ou synthétiques). L'expérience sera riche en enseignement et mieux qu'une didactique préconçue apprendra les développements à adopter.

L'enseignement professionnel s'appliquera au travail manuel, au travail intellectuel, aux arts, à toutes les branches de l'activité humaine, soit par groupes homogènes, soit par une spécialisation plus limitée. L'incontestable supériorité de l'enseignement industriel actuellement suivi sur le suranné et surmenant enseignement général, est un sûr garant de la nécessité de cette réforme (1).

C'est en développant les facultés individuelles que l'on assure la prospérité des familles et des nations. Mais ces facultés, pour conserver leur souplesse, ne permettent pas une distension permanente qui, en dehors de l'usure organique, empêche le repos réparateur du sommeil.

L'homme utile ne nuit pas à lui-même ni aux autres par l'excès de ses exigences matérielles; une sage modération donne plus de saveur à ce qu'il conquiert et laisse un stimulant pour les conquêtes nouvelles. Le délassement physique par les sports, la promenade, les relations d'agrément, lui vaudront la meilleure réfection; la vie intellectuelle le sortira de son milieu professionnel pour s'assimiler les splendeurs de la nature, de l'art, des raffinements esthétiques des sens dans la mesure de ses goûts ou de sa compréhension.

Cette modération de son activité professionnelle lui

(1) Les chiffres sont toujours dangereux. Néanmoins si nous voulions supputer le temps nécessaire à la préparation en vue, nous dirions : l'enfant peut entrer à l'école à 10 ans (ayant appris pratiquement de ses parents à lire, à écrire, à calculer); deux ans d'enseignement général primaire et deux ans d'enseignement moyen le conduisent à 14 ans. Trois à six ans d'enseignement professionnel (primaire et moyen) l'achèvent. Il est prêt à gagner sa vie de 17 à 20 ans. La bourgeoisie peut y gagner sur le temps actuel. Que de jeunes gens ne savent quelle vocation choisir en sortant des athénées (18 à 19 ans)?

Digitized by Google

assurera largement sa subsistance, sans qu'il nuise aux autres par une convoitise démesurée, et ceux qu'il épargnera s'élèveront de la misère au rôle de consommateurs. Il jouira de la vie dans tout ce qu'elle peut offrir de conforme aux lois naturelles : les nécessités matérielles et les satisfactions intellectuelles. Mieux que le mercantile outrancier il sert l'humanité, car il aide à la distribution des richesses et à leur renouvellement, alors que le spoliateur détruit pour accumuler des choses destructibles mal utilisées.

L'homme ainsi préparé ne sera pas l'artisan d'une dévorante et orgueilleuse expansion mondiale, menaçante pour autrui, mais pratiquera la vraie économie des richesses naturelles par l'échange équitable, rendant l'activité commerciale d'autant plus stable qu'elle sera *moins mondiale.*

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Une académie des lettres ?

Les principaux périodiques belges ayant cru devoir, après les journaux quotidiens, s'occuper de la pétition de quelques écrivains belges, pétition demandant à M. de Trooz de fonder une académie des lettres, la *Revue de Belgique* a été sollicitée, à son tour, d'exprimer un avis sur cet événement d'une nature plutôt particulière.

Tout d'abord, je ferai observer que les écrivains belges sont loin d'être unanimes en faveur de cette création officielle. Les plus notoires, à mon su, se sont jusqu'ici abstenus d'exprimer un sentiment personnel, MM. Maeterlinck, Verhaeren, Demolder et Mockel, qui habitent Paris, M. Albert Giraud notre meilleur poète en Belgique. D'autre part, MM. Van Zype, Maubel, Marius Renard, Paschal, etc., sont nettement défavorables. Moi-même ai l'honneur d'avoir signé, le premier, le registre de l'Association des écrivains belges, et je suis peu enthousiaste de leur initiative.

Si je publie mon opinion, c'est que je l'ai exposée à l'Académie et que celle-ci a goûté mes raisons, en adoptant l'ordre du jour suivant (séance du 11 juin 1906) :

« *La classe des lettres estime qu'il serait désirable qu'un organisme profes-*
« *sionnel, régulièrement constitué et reconnu par le gouvernement, fût chargé de*
« *centraliser les subsides et de répartir les encouragements nécessaires aux jeunes*
« *écrivains belges de langue française, ces subsides et encouragements étant multi-*
« *pliés en raison de l'essor actuel de nos lettres. Cet organisme serait également*
« *chargé de décerner les prix de littérature déjà existants.* »

Subsidiairement, sur la proposition de M. Kurth, l'Académie proposa de rendre annuel le prix quinquennal de 5,000 francs.

Quelques écrivains ne semblent pas avoir accueilli avec un excès de satisfaction les décisions, ou plutôt les vœux de la classe des lettres de notre Institut. Ce qu'ils veulent, c'est une académie; ils ressemblent à ces cordons bleus qui tiennent aux égards plus encore qu'aux gages. Et l'un des mécontents, qui est aussi un habile versifi-

Digitized by Google

cateur, M. Valère Gille, a trouvé ingénieux de prendre son recours à Paris et de s'adresser aux membres de l'Académie française, en leur demandant s'ils approuvent le projet d'institution d'une académie belge. Il ne paraît pas leur avoir exposé le litige avec un grand souci d'être impartial. Ni dans ses préliminaires, ni dans le texte des lettres qu'il publie, je ne vois trace d'un vœu formulé en faveur de la création ou de la reconnaissance d'un groupement d'écrivains, largement subsidié par l'État et chargé de répartir les subsides, de décerner les prix, de défendre les intérêts de la corporation, bref de remplir la mission sociale qu'on veut assigner à une académie de littérature.

Chose curieuse, la perspicacité des Immortels a, en partie, deviné ce qu'on leur dissimulait ; et si telle des réponses parle d'académie, telle autre emploie le mot *corps* (Lavisse) ou le mot *groupe* (Coppée, Hanotaux). Il y a mieux. M. Émile Faguet, qui admet « l'utilité d'une compagnie littéraire belge » ajoute très judicieusement : « Ce « qui me paraîtrait pratique, ce serait de l'organiser vous-mêmes, « vous littérateurs belges, et de l'organiser si bien, si intelligem- « ment, si impartialement, si éclectiquement, que peu à peu, et d'un « mouvement naturel, elle deviendrait officielle... »

Voilà qui est admirablement raisonné, dirais-je si... l'Académie de Belgique n'avait pas raisonné de la même façon. La portée de son vote est, en effet, celle-là, et point une autre. Il signifie ceci : organisez-vous, Messieurs les écrivains, occupez-vous de votre ménage, et que le gouvernement vous remette les fonds nécessaires pour que vous soyez en état de vous acquitter de la mission complexe et délicate que vous avez parfaitement raison de réclamer comme un privilège corporatif. Quand on vous aura vus à l'œuvre, libre au gouvernement de vous ériger en académie, mais avec cette différence que vous aurez vous-même arrêté la composition du « corps », tandis que dans le système que vous préconisez, ce sera un chef de bureau, mettons un directeur général, qui dressera la liste et qui raiera, si bon lui semble, les noms des gens qui ne plaisent pas à sa conscience.

Voilà ce qui a été dit à l'Académie, et la perspective d'une réalisation future de votre projet tout entier n'a pas du tout effaré l'auteur de l'ordre du jour qui l'emporta. Il en dissimula si peu la portée lointaine qu'un savant éminent, très préoccupé de ce litige entre vous et nous, préféra s'abstenir, dans la crainte qu'en appuyant de son vote une proposition d'ailleurs sympathique, il ne fît que retarder l'institution du corps nouveau, dont il ne voulait, lui, ni en un, ni en deux actes !

Donc pas d'académie présentement, et dans l'intérêt des écrivains eux-mêmes. Mais aussi, point d'académie de littérature, parce qu'il

Digitized by Google

n'y en a ni à Berlin, ni à Vienne, ni à Rome, ni à Londres et que si c'était à refaire, il n'y en aurait plus à Paris.

Ceci est ma pensée personnelle. Je n'ai qu'une admiration mitigée pour les académies des sciences, qui sont, d'ailleurs, de simples sociétés savantes ! Je n'ai pas d'admiration du tout pour une académie littéraire, où l'on viendra lire des sonnets ou des chapitres de romans, en attendant qu'on s'y chamaille. Une académie littéraire, c'est une perruque de 1650 sur une tête de 1900.

Mais si les écrivains belges de langue française — *dont l'académie littéraire est à Paris,* comme l'académie littéraire des écrivains flamands devrait être, si quelque part, à la Haye et non à Gand —, mais si nos confrères de lettres belges veulent transformer plus tard leur association indépendante, largement subsidiée et capable de toutes les tâches les concernant, en un salon, comme ils disent, ou en une compagnie littéraire avec habit à palmes, ou même en une église avec autels et cierges, il sera toujours temps, *la démonstration faite de leur utilité fonctionnelle,* de demander au gouvernement qu'il les mette dans leurs meubles. Il trouvera bien quelque palais désaffecté (une église, je n'en vois pas) pour les loger tout à l'aise.

M. Wilmotte.

***

Ostende centre d'art. — Sous ce titre quelque peu ambitieux a été constitué un groupement d'artistes et d'écrivains, qui a donné, en ces derniers temps, de multiples signes d'activité. Une exposition du Livre belge, un Salon et des conférences ont, grâce à une publicité très intense et commercialement entendue, propagé l'espérance qu'aux éclatantes mondanités du Kursaal allait désormais s'associer un effort intellectuel, capable d'honorer notre pays.

Certes le cadre de pure frivolité, d'élégance équivoque et de moralité souvent suspecte d'un lieu de plaisir n'est pas celui qu'on désirerait pour des manifestations de vitalité artistique ; mais, en un pays où l'indifférence nationale est une règle à peu près absolue pour tout ce qui touche aux choses de l'esprit, il faut accueillir les tentatives, même les plus déconcertantes, de réveil mental. Le fâcheux, c'est que, mal inspirés en cela, les organisateurs ont cru devoir inviter, à côté de nos conférenciers, quelques étrangers de célébrités variées, notamment un romancier à la parole somnolente, un docteur dont le charlatanisme bien établi fit scandale, dans un lieu où l'on s'étonne difficilement, et un prêtre qu'avec raison les journaux de sa confession ont réprouvé d'avoir risqué sa robe parmi ce luxe tout païen. En général, les choix de conférenciers étrangers, avouons-le, furent malheureux. Malgré peu d'éclectisme, ceux des conférenciers belges ont été moins critiquables. M. Picard et ses amis ont d'ailleurs

Digitized by Google

quasi tout accaparé, le maître donnant lui-même l'exemple d'une prodigalité verbale, qui atteste la verdeur de sa sénatoriale vieillesse. Il fallait, au surplus, montrer patte blanche au célèbre avocat pour avoir l'honneur de monter à une tribune d'où, si l'on avait l'oreille fine, on pouvait entendre l'or tinter sur les tables de baccarat... En revanche, tableaux et livres exposés ont constitué une démonstration sans doute incomplète, mais bien plus parlante, en sa silencieuse placidité.

***

Les livres. — C. LEMONNIER, *L'École belge de peinture* (1830-1905), Bruxelles, Van Oest, un beau vol. in-4°, abondamment illustré. — Parmi les commémorations que le 75e anniversaire de notre indépendance a provoquées, il n'en est pas de plus précieuses que celles qui ont trait au développement de notre intellectualité. De tradition littéraire, on peut dire qu'il n'y en a guère chez nous. Nos écrivains français ont toujours demandé à la France des inspirations et un public. Pour les arts plastiques, il n'en est pas tout à fait ainsi. L'École flamande de peinture, à deux reprises au moins, a brillé d'un éclat personnel et a affirmé son indépendance. Au XVe siècle, il est vrai que ce furent des princes français qui en protégèrent l'essor, et que les croisements d'influence avec les artistes du nord de la France furent nombreux et profitables ; mais dans la seconde moitié du XVIe et au XVIIe siècle, l'art flamand se dresse de toute sa hauteur en face et au-dessus des arts voisins.

L'histoire de notre école de peinture depuis 1830 est, en revanche, l'histoire des tâtonnements de nos artistes, jusqu'au jour où une certaine conscience de race reparaît, dégagée et précisée, sauf peut-être à Anvers où des traditions de métier n'avaient jamais cessé de se transmettre. M. Camille Lemonnier était bien l'homme désigné pour écrire cette histoire. Déjà en 1880, dans *Cinquante années de liberté*, il avait tracé une brillante esquisse de notre passé national d'art. Mais ce n'est pas méconnaître l'intérêt documentaire et l'originalité d'écriture de cette esquisse que de déclarer qu'elle est de beaucoup surpassée par l'exposé publié aujourd'hui. Moins de fougue, moins de luxuriance verbale, un sens critique plus tempéré, un sens aussi des proportions, un désir de ne rien sacrifier ni omettre, de tenir compte des influences étrangères malgré que le nationalisme s'affirme et se crie à maintes pages, comme on devait s'y attendre, tout cela est d'un historien ; de même, la netteté et la sobriété des caractéristiques, le don du relief, l'art de choisir les meilleurs morceaux, d'aider à notre compréhension par de fréquents

Digitized by Google

rappels comparatifs des maîtres français, un style de coloration moins ardente sont, d'autre part, des qualités considérables de ce nouvel écrit du meilleur, disons du seul critique d'art qu'il y ait chez nous. On lira avec grand intérêt ce beau livre, dont l'illustration, généralement excellente, et la typographie justifient le prix un peu élevé.

***

La maison d'édition Arthur Herbert et Cie (Bruges), qui avait débuté brillamment par des volumes de MM. Van de Putte et Joseph Bossi, a publié la traduction d'un curieux essai de Wilde, *L'âme de l'homme*. M. Grosfils a écrit cette version, qui n'était pas aisée, dans une jolie langue alerte et très française; l'œuvre est de celles qu'il vaut la peine de lire, malgré l'amertume concentrée et l'ironie acerbe d'un ton qui épice encore les paradoxes de l'écrivain. On a vu des sociologues très distingués, par exemple M. Henry Michel, soutenir que le socialisme est un individualisme exaspéré. C'est la thèse de Wilde, non plus critiquée, mais défendue et exaltée avec la parfaite liberté d'allures d'un idéaliste, assis confortablement dans son nuage. Toutefois, je doute fort que nos collectivistes approuvent les arguments de Wilde et ratifient ses conclusions. Ce qu'il dit du caractère nécessairement aristocratique de l'art est façon de bafouer les sections particulières des Maisons du Peuple, où l'on entreprend de catéchiser sur le beau des foules non préparées. Son jugement sur la presse, qui constitue un léger progrès sur l'antique torture, est aussi amusant que fondé; on ne peut, enfin, méconnaître que le grand railleur britannique dit du christianisme des choses qui ne manquent ni de vérité historique ni de profondeur morale.

***

Chez Herbert a aussi paru, en un délicieux volume de format carré, un roman de M. Eugène Montfort, *La maîtresse américaine*. M. Montfort est du petit nombre d'écrivains de verve bien française, qui gardent du roman la notion, à la fois dédaigneuse et personnelle, dont se contentèrent l'abbé Prévost, Marivaux, Laclos, le Diderot des *Bijoux indiscrets* et quelques autres conteurs du XVIIIe siècle. Le roman, c'est un joli divertissement, où l'esprit et la sensibilité sont en concubinage, c'est-à-dire en bonne fortune prolongée. Le moi affirmé, dans une notation quintessenciée de ses élans, même de ses passages d'humeur ou de doute égoïste; une philosophie très naturaliste, où le bipède humain se joue dans la prairie avec des bonds de jeune animal livré à son pur instinct, une compréhension délicate

Digitized by Google

d'un certain milieu factice, voilà qui assure à *La maîtresse américaine* un succès moins vulgaire qu'à tant d'anecdotes faciles délayées en un in-18.

***

La Société du *Mercure de France* a été bien inspirée en créant cette « Collection des plus belles pages », dont nous avons annoncé les premiers volumes. Un *Heine* très habilement trié (sauf qu'on aurait pu puiser plus généreusement dans *Nordsee*, *Reisebilder* et *Lutèce*) fait suite à d'autres publications opportunes. On le lira. Parmi les nouveaux romanciers de cette importante maison, M. Henri Malo tient déjà sa place. Qui l'eût dit ! Lui que l'Académie des inscriptions couronnait en 1897, pour un mémoire sur *Renaud de Dammartin et la coalition de Bouvinne*, mémoire suivi d'autres monographies très documentées sur Boulogne et ses matelots, qui sentaient forcément la caque plutôt que le patchouli ! Et tout à coup, après des vers peu lus, il nous donne *Ces Messieurs du cabinet*, c'est-à-dire un récit d'une jolie polissonnerie, où, sans trop appuyer, il nous peint un monde spécial, celui des *Attachés*, ainsi nommés parce qu'ils ne sont jamais à leur poste et qu'ils vagabondent partout avec la seule marque du cou pelé. *Les Dauphins du jour*, on devine que c'est la même veine, exploitée d'ailleurs avec une discrétion méritoire, le moins de répétition possible, juste de quoi conserver une atmosphère, qui a été respirée sans effort par un nombreux public. C'est cent fois plus vivant et plus français que tant d'autres Sous-Gyp, qui ont la prétention de nous distiller la parisine, mais qui n'ont hélas ! que la prétention de cela !

***

Au *Mercure*, signalons, enfin, un curieux livre de M. Henri Mazel, *Ce qu'il faut lire dans sa vie*. C'est un Bædeker à longue portée, comme on voit ! Peu d'hommes seraient en état de l'écrire. Car, abstraction faite de l'écueil qui gît en l'excès de subjectivisme, l'omniscience est, sinon indispensable, du moins désirable en pareil cas. M. Mazel a montré beaucoup d'ingéniosité et de tact, et là où son information apparaît un peu courte, il l'avoue très franchement et désarme notre défiance. On peut et on doit critiquer certains choix, certaines préférences de goût, certaines indications trop tendancielles ; on peut n'être pas d'accord avec le plan de l'auteur ; on n'en retirera pas moins de la consultation attentive de son memento très raisonné des fruits savoureux.

R.

Digitized by Google

Chez Perrin, Mme Goyau, la fille de Félix Faure dont on connaît la haute et vive intelligence, vient de publier un nouveau livre : *Vers la joie, âmes païennes, âmes chrétiennes*. Elle s'y dénonce un moraliste pitoyable pour nos faiblesses et qui, au lieu de s'attarder à des objurgations ou des sentences, préfère décrire des âmes d'élection. Trois femmes, dont une sainte, Christina Rossetti, Eugénie de Guérin (qui est de nouveau à l'ordre du jour littéraire, témoin un joli portrait d'Edm. Pilon et des pages de H. Bordeaux), sainte Catherine de Sienne lui fournissent l'application nuancée d'une doctrine d'obéissance, de résignation et de renoncement, qu'elle oppose à l'individualisme aujourd'hui triomphant. Tout cela dans une langue harmonieuse, très littéraire, sans rien du factice ni du dogmatique des démonstrations méditées. On sent la culture aisée — on dirait volontiers ailée — d'une femme, dont l'esprit reçoit les suggestions de la pensée étrangère, comme la personne reçoit un visiteur de distinction.

***

Un autre moraliste, qui a tout l'air de l'avoir été de façon occasionnelle, tant son activité persévérante s'exerça ailleurs, mais qui, en réalité, ne cessa de l'être dans son professorat et sa critique, ce fut Désiré Nisard. L'*Histoire de la littérature française* est une date dans l'évolution des idées littéraires ; elle reste un monument du goût conservateur aux environs de 1850, sinon plus tôt. Elle se dresse comme la plus éloquente protestation du vieil esprit universitaire contre les audaces novatrices du romantisme. L'auteur, dans bien d'autres écrits, témoigne de ce génie tempéré, sensible au beau traditionnel, ami des bonnes mœurs et des nobles pensées, qui fut quasi tout le génie français jusqu'à la révolution intellectuelle de 1830. On a eu quelque peine à extraire de son œuvre ce petit volume de *Pensées choisies* (Paris, Delagrave), car la tournure d'esprit de l'écrivain n'était pas celle d'un La Bruyère ; plus rhéteur que sentencieux, Nisard, comme les plus éminents normaliens, excellait au « développement. » Néanmoins le groupement qu'on nous offre est ingénieux et, en outre, il nous révèle — ou rappelle — un patriote fervent, je dirai même farouche, qu'on avait un peu oublié.

***

La maison Ollendorff a publié quelques nouveautés du roman, par lesquelles *Des fous* d'Emile Goudeau, d'une fantaisie, dont l'imprévu est fait d'une observation très personnelle, et le dernier

Digitized by Google

Jean Lorrain, *Madame Monpalou*, une de ces histoires faciles, futiles et agréablement polissonnes dont le défunt avait la recette et a emporté le secret. W.

***

Sous ce titre : *Trente ans de lutte dramatique*, trois volumes viennent de paraître, qui contiennent l'œuvre à peu près complète et totalement ignorée d'un écrivain belge mort avant la gloire. Un avant-propos douloureux nous apprend la raison de la guigne persistante qui poursuivit Le Bourguignon pendant toute sa carrière d'homme de lettres : « Pendant trente ans, de 1867 à 1897, il a écrit des pièces de tout genre, il a frappé à toutes les portes, ne se rebutant jamais, persuadé qu'il finirait par vaincre, et il n'est arrivé à rien... Dans son pays, en Belgique, il n'a rencontré qu'hostilité jalouse ou imbécile, surtout auprès des comités de lecture institués par le gouvernement pour encourager la littérature dramatique. »

Cette glose liminaire se termine par ce conseil aux jeunes gens qui se proposent d'écrire pour le théâtre, conseil dicté évidemment par la plus philosophique sagesse, et aussi la plus désillusionnée : « Faites-vous savetiers plutôt qu'auteurs dramatiques.» Cet avertissement est significatif en son prophétisme lapidaire. Il sonne durement aux jeunes oreilles. Dieu garde de tout mal le désabusé personnage qui l'a écrit ; mais bien des ambitions juvéniles traîneraient volontiers aux gémonies le triste augure qui les douche aussi impitoyablement.

Le théâtre d'Alfred Le Bourguignon compte une douzaine de pièces, comédies, vaudevilles, livrets d'opérettes, drames en prose et en vers. Deux de ces pièces seulement : *Qui se ressemble s'assemble* et *En famille*, furent représentées, l'une à Bruxelles, l'autre à Paris.

En éliminant les vaudevilles, d'un art très approximatif et qui n'offrent pas de complications bien imprévues ni bouffonnes ; les drames en prose qui ne sont qu'un assez piètre mélange de Dumas fils et de Dennery ; le drame en vers : *Les Franchimontois* qui ressemble aux tragédies que l'on rime à dix-sept ans sur les bancs du collège, il reste quelques comédies à thèse et sans thèse. Voici la conclusion des *Potins*, comédie en trois actes : *Giboulet* (prenant Castorin à part). — Nous payons cette leçon mille francs, Castorin ; la dragée est amère, nous aurons peine à la digérer. Mais du moins, nous avons appris que nos compagnes sont fidèles... et que, bien souvent, c'est sottise de croire aux potins !

Et voici la morale du *Haut Justicier* :

Le général. — Quand la société est impuissante, c'est à l'offensé qu'il appartient de juger et de frapper. Ce droit n'est point inscrit

Digitized by Google

dans le Code, mais il est sacré ; l'honnête homme le puise dans sa conscience !

Telles sont les conclusions ingénues et de haute nouveauté que le moraliste offre à nos méditations. N'insistons pas.

Il y a quelque chose d'étrange et d'affolant à s'imaginer l'état d'esprit d'un homme, d'un écrivain qui, sans découragement, sans défaillance, poursuit son œuvre, pendant toute une vie, sans avoir vu, un seul moment, le moindre succès couronner son obstiné labeur. Étrange, en cette époque d'aboulie, où nous assistons au naufrage irrémédiable des volontés et des longs efforts ; affolant au point de douter de l'équilibre mental de l'individu dont l'énergie, la force active tournoie, s'acharne dans le vide, en un vertige démentiel. Supposez un écrivain normal ; suivez sa carrière littéraire ; si, au bout de dix ans d'insuccès répétés, d'obscurité opaque, d'oubli continu de la part de ses contemporains ; si, après ces dix années effroyables, il n'est pas envahi par un désespoir qui lui fera jeter la plume à tout jamais ; s'il n'en arrive pas, en dépit de la vanité, de la confiance la plus enracinée, à douter de lui-même et de ses facultés, à se demander, chose quasi impossible, s'il a la vocation littéraire, ne sera-t-on pas en droit de voir dans son cas un fait pathologique, la folie de l'idée fixe ? A moins d'être un génie qui puise dans sa conscience intime la conviction, la certitude absolue de sa valeur, qui *sent* qu'il droit produire de par la fatalité, et qui produit nonobstant et peut-être *parce que* son siècle le dédaigne, l'homme qui travaille, qui peine, qui s'use sans profit ni récompense, est un maniaque, — ou un extraordinaire optimiste. L'espérance est ordinairement, chez les mortels, de plus courte haleine.

En regardant le portrait de l'auteur, en tête de l'édition de ses œuvres posthumes, on a l'impression d'un colonel de cavalerie ou d'un chef de bureau retraité. On ne peut s'empêcher d'éprouver de la pitié devant cette maigre figure, énergique et triste, dont l'œil conserve encore, en son renfoncement, comme un vague reflet d'espoir enfantin et timide. Il y a dans ce masque de la rancune, de la foi, de l'ardeur, et l'on comprend le morne avis, la mélancolique sentence du disgrâcié : *Faites-vous savetiers plutôt qu'auteurs dramatiques !*

L. P.-D.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE MAI

Pages.

Goblet d'Alviella. Le progrès religieux aux États-Unis. 5
Henry Sage. Le poète Léonard à Liége 29
Maurice Darin. L'égaré. (*Suite.*) 41
Marcel Hébert. La survivance et l'évolution dans l'étude des problèmes religieux 55
Henri Liebrecht. Jules Van Keirsbilk. Un peintre belge oublié. (*Fin.*). 69
Henri Vandeputte. Les poëtes. 79

LIVRAISON DE JUIN

Goblet d'Alviella. Les leçons de la dernière élection législative . . . 99
Maurice Darin. L'égaré. (*Suite.*) 112
Léon Wéry. L'héroïsme quotidien 136
M. Wilmotte. Le congrès wallon 150
Fernand Gérard. Les lettres d'Elvire à Lamartine 159
Jean Laenen. Le Fou des Quais 171
Petite chronique. 186

LIVRAISON DE JUILLET

H. Joly. Études morales sur quelques arrondissements belges 195
Goblet d'Alviella. Le progrès religieux aux États-Unis. (*Fin.*) . . . 210
Maurice Darin. L'égaré. (*Fin.*) 236
A. Vermeylen. Guido Gezelle et Albert Rodenbach 260
Léon Wéry. L'héroïsme quotidien. (*Fin.*) 267
Luca Rizzardi. Peintres et aquafortistes liégeois 277

LIVRAISON D'AOUT

H. Joly. Études morales sur quelques arrondissements belges 295
Herman Dons. Autour de la vérité triomphante 313
J. Lhoneux. Les femmes hollandaises 330
Ludwig Fulda. Fragments de vie : Voyage de noces à Rome 342
Léon Dumas. A propos d'expansion mondiale. 362
Petite chronique. 385

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01232 7733